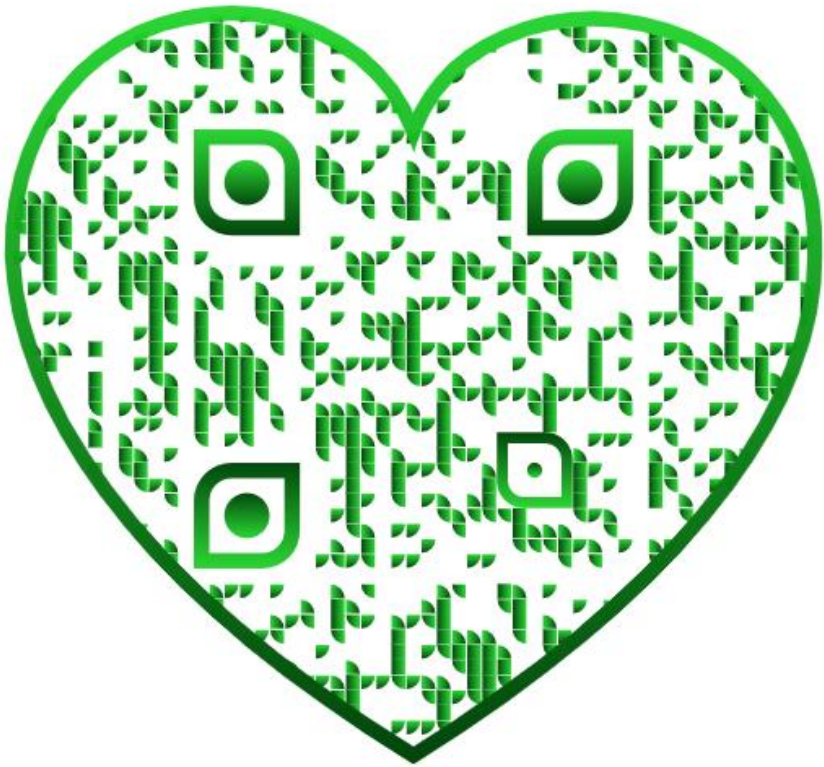
LISA
JEWELL
RIEN N'EST
VRAI
SES MENSONGES POURRAIENT
VOUS TUER.
HAUTE
VILLE
SUSPENSE



LISA
JEWELL
RIEN N'EST
VRAI
SES MENSONGES POURRAIENT
VOUS TUER.
HAUTE
VILLE
SUSPENSE

Sommaire

1. Couverture
2. Biographie
3. De la même autrice
4. Titre
5. Mentions légales
6. Prologue
7. Première partie
    1. Samedi 8 juin 2019
    2. Dimanche 9 juin
    3. Lundi 17 juin
    4. Mardi 18 juin
    5. Mercredi 19 juin
    6. Jeudi 20 juin
    7. Vendredi 21 juin
    8. Dimanche 23 juin
    9. Mardi 25 juin
    10. Mercredi 26 juin
    11. Samedi 29 juin
    12. Lundi 1er juillet
    13. Mardi 2 juillet
    14. Jeudi 4 juillet
    15. Vendredi 5 juillet
    16. Samedi 6 juillet
    17. Lundi 8 juillet
    18. Mardi 9 juillet
    19. Mercredi 10 juillet
    20. Jeudi 11 juillet
    21. Vendredi 12 juillet
8. Deuxième partie
    1. Samedi 13 juillet
    2. Dimanche 14 juillet
    3. Lundi 15 juillet
    4. Mardi 16 juillet
    5. Mercredi 17 juillet
    6. Jeudi 18 juillet
    7. Samedi 20 juillet
9. Troisième partie
    1. Samedi 20 juillet
    2. Dimanche 21 juillet
    3. Lundi 22 juillet

    4. Mercredi 24 juillet
    5. Jeudi 25 juillet
    6. Dimanche 28 juillet
    7. Lundi 29 juillet
10. Quatrième partie
    1. Un mois plus tard
    2. Mercredi 15 juillet 2020
    3. Mercredi 28 octobre
11. Seize mois plus tard
    1. Mars 2022
12. Remerciements

Liste des pages

1. 1
2. 2
3. 3
4. 4
5. 5
6. 6
7. 7
8. 8
9. 9
10. 10
11. 11
12. 12
13. 13
14. 14
15. 15
16. 16
17. 17
18. 18
19. 19
20. 20
21. 21
22. 22
23. 23
24. 24
25. 25
26. 26
27. 27
28. 28
29. 29
30. 30

31. 31
32. 32
33. 33
34. 34
35. 35
36. 36
37. 37
38. 38
39. 39
40. 40
41. 41
42. 42
43. 43
44. 44
45. 45
46. 46
47. 47
48. 48
49. 49
50. 50
51. 51
52. 52
53. 53
54. 54
55. 55
56. 56
57. 57
58. 58
59. 59
60. 60
61. 61
62. 62
63. 63
64. 64
65. 65
66. 66
67. 67
68. 68
69. 69
70. 70
71. 71
72. 72
73. 73
74. 74

75. 75
76. 76
77. 77
78. 78
79. 79
80. 80
81. 81
82. 82
83. 83
84. 84
85. 85
86. 86
87. 87
88. 88
89. 89
90. 90
91. 91
92. 92
93. 93
94. 94
95. 95
96. 96
97. 97
98. 98
99. 99
100. 100
101. 101
102. 102
103. 103
104. 104
105. 105
106. 106
107. 107
108. 108
109. 109
110. 110
111. 111
112. 112
113. 113
114. 114
115. 115
116. 116
117. 117
118. 118

119. 119
120. 120
121. 121
122. 122
123. 123
124. 124
125. 125
126. 126
127. 127
128. 128
129. 129
130. 130
131. 131
132. 132
133. 133
134. 134
135. 135
136. 136
137. 137
138. 138
139. 139
140. 140
141. 141
142. 142
143. 143
144. 144
145. 145
146. 146
147. 147
148. 148
149. 149
150. 150
151. 151
152. 152
153. 153
154. 154
155. 155
156. 156
157. 157
158. 158
159. 159
160. 160
161. 161
162. 162

163. 163
164. 164
165. 165
166. 166
167. 167
168. 168
169. 169
170. 170
171. 171
172. 172
173. 173
174. 174
175. 175
176. 176
177. 177
178. 178
179. 179
180. 180
181. 181
182. 182
183. 183
184. 184
185. 185
186. 186
187. 187
188. 188
189. 189
190. 190
191. 191
192. 192
193. 193
194. 194
195. 195
196. 196
197. 197
198. 198
199. 199
200. 200
201. 201
202. 202
203. 203
204. 204
205. 205
206. 206

207. 207
208. 208
209. 209
210. 210
211. 211
212. 212
213. 213
214. 214
215. 215
216. 216
217. 217
218. 218
219. 219
220. 220
221. 221
222. 222
223. 223
224. 224
225. 225
226. 226
227. 227
228. 228
229. 229
230. 230
231. 231
232. 232
233. 233
234. 234
235. 235
236. 236
237. 237
238. 238
239. 239
240. 240
241. 241
242. 242
243. 243
244. 244
245. 245
246. 246
247. 247
248. 248
249. 249
250. 250

251. 251
252. 252
253. 253
254. 254
255. 255
256. 256
257. 257
258. 258
259. 259
260. 260
261. 261
262. 262
263. 263
264. 264
265. 265
266. 266
267. 267
268. 268
269. 269
270. 270
271. 271
272. 272
273. 273
274. 274
275. 275
276. 276
277. 277
278. 278
279. 279
280. 280
281. 281
282. 282
283. 283
284. 284
285. 285
286. 286
287. 287
288. 288
289. 289
290. 290
291. 291
292. 292
293. 293
294. 294

295. 295
296. 296
297. 297
298. 298
299. 299
300. 300
301. 301
302. 302
303. 303
304. 304
305. 305
306. 306
307. 307
308. 308
309. 309
310. 310
311. 311
312. 312
313. 313
314. 314
315. 315
316. 316
317. 317
318. 318
319. 319
320. 320
321. 321
322. 322
323. 323
324. 324
325. 325
326. 326
327. 327
328. 328
329. 329
330. 330
331. 331
332. 332
333. 333
334. 334
335. 335
336. 336
337. 337
338. 338

339. 339
340. 340
341. 341
342. 342
343. 343
344. 344
345. 345
346. 346
347. 347
348. 348
349. 349

Repères

1. Couverture
2. Début du contenu

Sommaire

Couverture
Biographie
De la même autrice
Titre
Mentions légales
Prologue
Première partie
- Samedi 8 juin 2019
- Dimanche 9 juin
- Lundi 17 juin
- Mardi 18 juin
- Mercredi 19 juin
- Jeudi 20 juin
- Vendredi 21 juin
- Dimanche 23 juin
- Mardi 25 juin
- Mercredi 26 juin
- Samedi 29 juin
- Lundi 1er juillet
- Mardi 2 juillet
- Jeudi 4 juillet
- Vendredi 5 juillet
- Samedi 6 juillet
- Lundi 8 juillet
- Mardi 9 juillet
- Mercredi 10 juillet
- Jeudi 11 juillet
- Vendredi 12 juillet

Deuxième partie
- Samedi 13 juillet
- Dimanche 14 juillet
- Lundi 15 juillet
- Mardi 16 juillet
- Mercredi 17 juillet
- Jeudi 18 juillet
- Samedi 20 juillet

Troisième partie
- Samedi 20 juillet
- Dimanche 21 juillet

- Lundi 22 juillet
- Mercredi 24 juillet
- Jeudi 25 juillet
- Dimanche 28 juillet
- Lundi 29 juillet

Quatrième partie

- Un mois plus tard
- Mercredi 15 juillet 2020
- Mercredi 28 octobre
- Seize mois plus tard
- Mars 2022

Remerciements

Lisa Jewell avait décidé d'écrire son premier roman à l'âge de cinquante ans. Mais à vingt-sept ans, n'étant plus satisfaite de son travail de secrétaire, elle a commencé à écrire. Paru en 1998, son premier roman a été un véritable succès de librairie. Depuis, Lisa Jewell est traduite dans le monde entier et s'est imposée comme une figure majeure du roman noir. Elle vit à Londres avec son mari et ses deux filles.

De la même autrice :

On se reverra
Comme toi
Tous tes secrets
Ils sont chez nous
Je serai ton ombre
Rentre avant la nuit
Tout près de moi
Ils resteront chez nous
Là où le bonheur s'est envolé
Rien n'est vrai

Retrouvez aussi en édition collector :

On se reverra
Comme toi
Tous tes secrets
Je serai ton ombre

www.editions-hauteville.fr

Lisa Jewell

Rien n’est vrai

Traduction de l’anglais (Grande-Bretagne) par Adèle Rolland-Le Dem

Hauteville

Hauteville est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *None Of This Is True*
Copyright © 2023 by Lisa Jewell Ltd
Tous droits réservés.

© Bragelonne 2024, pour la présente traduction

Design de couverture : Pete Garceau
Photographies de couverture : © Getty Images

Directeur : Antoine Béon
Directrice de la publication : Claire Renault Deslandes
Directrice éditoriale : Julia Leloup
Directeur artistique : Fabrice Borio

ISBN : 978-2-38122-885-3

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Hauteville
58, rue Jean Bleuzen – 92170 Vanves

E-mail : info@editions-hauteville.fr
Site Internet : www.editions-hauteville.fr

Prologue

Quitter la fraîcheur climatisée du hall de l'hôtel pour tituber dans la nuit moite et poisseuse ne le dégrise absolument pas. Cela accentue la panique, la claustrophobie qu'il ressent. Une pellicule de sueur qui doit être intégralement constituée d'alcool pur se forme rapidement à la surface de sa peau, trempant son dos le long de sa colonne vertébrale et au creux de ses reins. Comment peut-il faire si chaud à 3 heures du matin ? Et où est-elle ? Où est-elle ? Il se retourne pour voir si la fille le suit et il croit l'apercevoir, trouble, double, à travers la vitrine de l'hôtel. Une voiture se gare devant lui et son rythme cardiaque s'apaise. Elle est là. Enfin. Dieu merci. Cette soirée atroce va enfin se terminer. Il plisse les yeux pour faire le point sur le siège conducteur, espérant reconnaître l'éclat de sa chevelure blonde quasi blanche, en vain. La vitre s'abaisse et il esquisse un mouvement de recul.

— Hein ? s'exclame-t-il à destination de la femme brune assise derrière le volant. Qu'est-ce que vous faites ici ? Où est ma femme ?

— Tout va bien, répond-elle. C'est elle qui m'envoie. Elle a trop bu et m'a demandé de vous ramener à la maison. Allez, montez.

Il jette un coup d'œil derrière lui, cherchant la fille des yeux. La conductrice l'interpelle de nouveau :

— J'ai de l'eau et du café. Montez. Vous serez à la maison en un clin d'œil.

Le chien installé sur les genoux de la conductrice grogne doucement tandis qu'il se laisse tomber sur le siège passager.

— Je croyais que vous étiez partie, dit-il en tâtonnant derrière lui pour trouver la ceinture. Que vous n'étiez plus là.

La femme lui sourit en dévissant le bouchon de la bouteille d'eau en plastique qu'elle lui tend.

— Oui, je suis partie. Mais elle avait besoin de moi. Donc… Bref, buvez ça. Prenez une grande gorgée.

Il porte la bouteille à sa bouche sèche, aride, et boit longuement. Puis il ferme les yeux en attendant d'être de retour à la maison.

Première partie

Enfin sur Netflix en mai :
Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !

Les créateurs du *Monstre d'à côté* et de *L'Arnaqueur des cœurs à prendre* vous présentent un programme exceptionnel. Un podcast au sein d'un documentaire, une sorte de docu-podcast, si vous voulez. En juin 2019, la créatrice de podcasts Alix Summer, connue pour sa série *Toutes femme* consacrée à des femmes qui ont réussi, se lance dans un nouveau projet intitulé *Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !*, une plongée dans la vie d'une voisine née le même jour qu'elle. Rapidement, Alix découvre bien plus de choses sur cette femme discrète qu'elle n'aurait pu l'imaginer. Après quelques semaines, la vie d'Alix est bouleversée et deux personnes sont mortes. Une intrigue qui vous donnera la chair de poule, une plongée dérangeante dans les recoins les plus sombres de l'humanité : addiction et frissons garantis.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

L'écran est noir. Lentement, le décor d'un studio d'enregistrement se révèle. Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 20 juin 2019

Une voix de femme résonne puis s'amplifie.

— Vous êtes bien installée, Josie ?

— Oui, ça va.

— Parfait. Alors, pendant que je me prépare, est-ce que vous pourriez me raconter ce que vous avez mangé ce matin au petit déjeuner ?

— Oh. Euh…

— C'est simplement pour tester la qualité du son.

— Ah, d'accord. Alors, j'ai mangé une tartine. Deux tartines. Une à la confiture, l'autre au beurre de cacahouètes. Et j'ai bu une tasse de thé. Le bon thé, celui dans la boîte dorée de chez *Marks & Spencer*.

— Avec du lait ?

— Oui. Tout à fait.

Il y a une courte pause.

La caméra parcourt le studio vide, s'arrêtant sur certains détails : une onde qui monte et descend sur un moniteur, un casque abandonné, une tasse de café vide.

— C'est comment ? Ça va ?

— Oui, c'est parfait. Nous sommes prêtes. Je vais compter à rebours, puis je vous présenterai. On y va ?

— Oui. D'accord.

— Super. Alors… Trois, deux, un… Bonjour et bienvenue ! Je suis Alix Summer et je vous présente un nouveau projet quelque peu différent…

Le son s'estompe et l'écran s'obscurcit jusqu'au noir.

Le générique de début commence.

Samedi 8 juin 2019

Dès qu'ils pénètrent dans la lumière dorée du pub gastronomique, Josie sent que son mari est mal à l'aise. Elle est passée devant ce restaurant des centaines de fois. En se disant : *ce n'est pas pour nous*. Des clients trop jeunes. Des plats sur l'ardoise dont elle n'a jamais entendu parler. *C'est quoi une* « *bottarga* » ? Mais cette année, son anniversaire tombe un samedi, alors quand Walter lui a demandé ce qu'elle voulait faire, elle n'a pas répondu : « Oh, on peut se faire livrer quelque chose et boire une bouteille de vin à la maison. » Cette année, elle a pensé à l'ambiance chaleureuse du *Lansdowne*, au bourdonnement des conversations et au champagne trônant dans des seaux argentés sur les tables de la terrasse en été. Elle s'est souvenue de la petite somme que lui a laissée sa grand-mère dans son testament le mois dernier, puis s'est regardée dans le miroir, tentant d'y discerner le genre de personne qui fête son anniversaire dans un pub gastronomique de Queen's Park.

— On devrait sortir dîner, a-t-elle répondu.

— D'accord. Tu as un restaurant en tête ?

— Le *Lansdowne*. Tu sais, sur Salusbury Road.

Il a soulevé un sourcil en la dévisageant.

— C'est ton anniversaire, c'est toi qui choisis.

Il lui tient la porte et elle entre. Ils attendent un moment à côté d'un panneau qui indique « Un de nos serveurs va venir vous accueillir ». Josie parcourt des yeux l'assemblée de clients venus boire un verre ou dîner en serrant son sac à main contre son ventre.

— Fair, annonce-t-elle au jeune homme qui s'avance vers eux, une tablette à la main. Josie. Nous avons une réservation pour 19 h 30.

— Pour deux, c'est bien ça ? demande-t-il en souriant à l'un puis à l'autre.

Il les guide jusqu'à une jolie table dans un angle de la pièce. Walter s'installe sur la banquette, Josie sur une chaise en velours. On leur apporte des menus accrochés à des tablettes en bois. Elle a pris soin d'étudier la carte sur leur site cet après-midi, pour ne pas devoir chercher sur Internet les mots qu'elle ne connaît pas, et sait déjà ce qu'elle va commander. Et ils prendront du champagne. Quoi qu'en pense Walter.

De nouveaux arrivants bruyants attirent son attention vers la porte du pub. Une femme entre dans le restaurant, tenant à la main un ballon où est écrit « Joyeux anniversaire ». Ses cheveux blond polaire sont si bien coupés qu'on les croirait liquides. Elle porte un pantalon

évasé et un débardeur noir constitué de deux morceaux de tissu reliés par des lacets sur les côtés. Elle est bronzée et a un sourire radieux. Un groupe lui emboîte le pas, des gens de son âge. Quelqu'un tient un bouquet de fleurs à la main, un autre porte des sacs de shopping de marques de luxe.

— Alix Summer ! annonce la femme d'une voix puissante. Une réservation pour quatorze.

— Regarde, souligne Walter en lui donnant un léger coup de coude. C'est aussi son anniversaire.

Josie acquiesce distraitement.

— Oui, on dirait bien.

Le groupe suit le serveur jusqu'à la table à côté de la leur, sur laquelle Josie compte trois seaux à glace contenant chacun deux bouteilles de champagne frais. Les convives s'installent bruyamment, s'interpellant pour décider qui s'assied où, riant et insistant pour ne pas se retrouver à côté de leurs conjoints, surtout pas. La dénommée Alix Summer leur indique où s'asseoir avec un large sourire pendant qu'un homme grand aux cheveux roux, certainement son époux, lui prend le ballon des mains et le noue au dos d'une chaise. Enfin, ils sont tous installés, on ouvre les premières bouteilles de champagne et on verse le liquide pétillant dans quatorze flûtes tenues par quatorze personnes aux bras bronzés ornés de bracelets dorés ou de manches de chemises blanches impeccables. Ils trinquent, les invités placés aux extrémités de la table devant se lever pour se pencher en avant.

— À Alix ! s'écrient-ils d'une même voix. Joyeux anniversaire !

Josie se concentre sur la femme.

— Tu penses qu'elle a quel âge ? demande-t-elle à Walter.

— Alors ça, je ne sais pas. C'est difficile à dire de nos jours. La quarantaine, sans doute ?

Josie hoche la tête. Aujourd'hui, elle a quarante-cinq ans. Elle a du mal à s'y faire. Quand elle était jeune, elle s'imaginait que cet âge inimaginable arriverait lentement. Qu'à quarante-cinq ans, tout serait différent. Pourtant, les années ont défilé à toute vitesse, et sa vie ne ressemble en rien à ce qu'elle avait imaginé. Elle regarde Walter, pense à sa gloire d'antan, aujourd'hui fanée, et se demande ce qu'elle serait devenue si elle ne l'avait pas rencontré.

Elle avait treize ans. Lui était plus âgé. *Bien* plus âgé, pour être honnête. À l'époque, tout le monde avait été choqué, sauf elle. Mariée à dix-neuf ans. Un bébé à vingt-deux. Un autre à vingt-quatre. Une vie vécue en accéléré dont elle devrait aujourd'hui atteindre le sommet, paraît-il, avant de mieux redescendre, en douceur et satisfaite, l'autre versant. Pourtant, elle n'a jamais eu l'impression de gravir le moindre sommet. Elle a plutôt la sensation de tourner encore et toujours, la peur au ventre, autour d'un abysse de traumatismes.

Walter est à la retraite et ses cheveux ont disparu, comme une bonne partie de ses capacités visuelles et auditives. Cela fait si longtemps qu'il est descendu du pic de ses quarante-cinq ans, des années ardentes et intenses consacrées à élever leurs filles, que Josie a le plus grand mal à se souvenir de ce à quoi son mari ressemblait à son âge.

Elle commande une pita à la feta et aux tomates séchées en entrée, puis la tagliata de thon (« *tagliata* vient du verbe *tagliare*, couper ») et son écrasé de haricots cannellini ainsi qu'une bouteille de Veuve Clicquot (« Le Brut Carte Jaune est apprécié pour sa richesse aromatique et ses notes de pain grillé »). Elle attrape la main de Walter et caresse du pouce ses taches de vieillesse.

— Tout va bien ? lui demande-t-elle.

— Oui, bien sûr. Très bien.

— Qu'est-ce que tu penses de ce restaurant, alors ?

— C'est… ouais. C'est pas mal. Ça me plaît.

Le visage de Josie s'illumine.

— Super. Je suis contente.

Elle lève sa flûte de champagne et trinque avec son mari.

— Joyeux anniversaire.

Son sourire se fige quand elle tourne le regard vers Alix Summer et son grand groupe d'amis, son mari roux dont le bras est passé avec désinvolture dans son dos, les grands plateaux de pain et de viande qu'on apporte à leur table et qui apparaissent devant eux comme par magie, leurs rires, leur brouhaha, la façon dont ils investissent chaque centimètre du lieu de leurs voix, de leurs bras, de leurs mains et de leurs mots. L'énergie qu'ils dégagent lui fait penser à un tourbillon effervescent et entêtant, une aurore boréale exacerbée et exaspérante de conviction que tout leur est dû. Et au cœur du maelström se trouvent Alix Summer et son immense sourire, ses grandes dents, ses cheveux qui captent la lumière et sa délicate chaîne dorée autour du cou dont le pendentif frôle ses clavicules saillantes au moindre mouvement.

— Je me demande si c'est vraiment aujourd'hui, son anniversaire, rêvasse-t-elle.

— Peut-être. Mais on est samedi, alors qui sait ?

La main de Josie se pose sur la chaîne qu'elle porte depuis ses trente ans, le cadeau d'anniversaire que Walter lui a offert cette année-là. Elle se dit qu'elle devrait peut-être y ajouter un pendentif. Quelque chose de brillant.

C'est le moment que choisit Walter pour lui tendre un petit cadeau.

— Ce n'est pas grand-chose. Je sais que tu as dit que tu ne voulais rien, mais je ne t'ai pas crue, explique-t-il avec un large sourire qu'elle lui retourne.

Elle ouvre le paquet et en sort une bouteille de parfum Ted Baker.

— C'est adorable. Merci beaucoup.

Elle se penche et dépose un léger baiser sur la joue de son mari.

À la table d'à côté, Alix Summer ouvre ses cadeaux, parcourt les cartes qui les accompagnent et remercie ses amis et sa famille. Elle repose une carte sur la table et Josie y lit le numéro « 45 ». Elle donne un coup de coude à son mari.

— Regarde, quarante-cinq ans. On a le même âge.

En prononçant ces mots, Josie est immédiatement balayée par un chagrin qui la ronge depuis des années. Auparavant, elle n'avait jamais réussi à appréhender cette tristesse, elle ne comprenait pas ce qu'elle signifiait. Maintenant, elle sait.

Cette peine lui raconte qu'elle s'est trompée toute sa vie, sur toute la ligne, et qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps pour se reprendre en main.

Quand elle voit Alix quitter sa table et prendre la direction des toilettes, Josie se lève à son tour.

— Je reviens tout de suite.

Walter décroche les yeux de son melon au jambon de parme, l'air surpris, sans mot dire.

Un instant plus tard, les reflets de Josie et d'Alix se tiennent côte à côte dans le miroir au-dessus des lavabos.

— Bonsoir ! lance Josie d'une voix un peu trop aiguë. Je suis votre jumelle d'anniversaire !

— Vraiment ? répond Alix, son visage immédiatement chaleureux et ouvert. C'est votre anniversaire, aujourd'hui ?

— Oui, j'ai quarante-cinq ans !

— Incroyable ! Moi aussi. Joyeux anniversaire !

— À vous aussi !

— Vous êtes née à quelle heure ?

— Alors ça… Aucune idée.

— Moi non plus.

— Vous êtes née dans le quartier ? poursuit Josie.

— Oui, à St. Mary's. Et vous ?

Le cœur de Josie bondit dans sa poitrine.

— Moi aussi !

— Waouh ! C'est étrange.

Les doigts d'Alix se posent sur son pendentif et Josie remarque qu'il s'agit d'un bourdon doré. Elle s'apprête à ajouter quelque chose sur la coïncidence de leurs naissances quand la porte des toilettes s'ouvre. L'une des invitées d'Alix entre.

— Ah, te voilà ! s'exclame-t-elle.

Elle porte un jean délavé style seventies, un top aux épaules dénudées et de gros anneaux aux oreilles.

— Zoe ! J'ai rencontré ma jumelle d'anniversaire ! Je vous présente ma grande sœur, Zoe.

— Nées le même jour, dans le même hôpital, précise Josie avec un sourire.

— Waouh ! C'est incroyable.

La conversation entre les sœurs reprend, se détournant de la Grande Coïncidence, et Josie comprend que cet étrange moment de connexion est terminé, que, pour Alix, ce n'était qu'un instant fugace et dérisoire, même si, pour elle, cela a bien plus de sens et d'importance. Elle ne veut pas le laisser s'échapper, elle aimerait le prolonger, mais c'est inenvisageable. Elle doit retourner à son mari, à sa pita, et laisser Alix rejoindre sa fête et ses amis. Elle lance un « Bonne soirée » discret en s'éloignant et Alix lui adresse un grand sourire.

— Joyeux anniversaire, jumelle d'anniversaire !

— À vous aussi ! répond Josie.

Mais Alix ne l'entend pas.

1 heure du matin

Alix a la tête qui tourne. Des shots de tequila à minuit. Trop. Nathan se sert un scotch et l'odeur de l'alcool accélère son vertige. La maison est silencieuse. Parfois, s'ils engagent une baby-sitter particulièrement dynamique, les enfants sont encore debout quand ils rentrent, turbulents et bien trop éveillés à leur goût. Et la télévision tourne à fond. Mais pas ce soir. Cette baby-sitter, qui a une voix douce et une cinquantaine d'années, est partie une demi-heure plus tôt. La maison est rangée, le lave-vaisselle bourdonne et la chatte s'approche majestueusement sur le grand canapé, ronronnant avant même qu'elle ne pose la main sur son dos.

— Cette femme, lance-t-elle à Nathan en retirant une des griffes de la chatte, enfoncée dans son pantalon, celle qui n'arrêtait pas de nous regarder, elle m'a suivie dans les toilettes. Apparemment, c'était aussi ses quarante-cinq ans. C'est pour ça qu'elle nous observait.

— Ah, vous avez le même anniversaire ?

— Née à St. Mary's, comme moi. C'est drôle, tu sais, car j'ai toujours eu l'impression que j'étais censée avoir une jumelle. Je me suis longtemps demandé si ma mère n'avait pas laissé l'autre à l'hôpital. C'était peut-être elle ?

Nathan se laisse tomber lourdement à ses côtés et fait tourner un glaçon solitaire dans son verre de scotch, l'un de ces gros glaçons cylindriques qu'il prépare avec de l'eau minérale.

— Elle ? réagit-il avec dédain. C'est complètement improbable.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es magnifique et qu'elle…

— Quoi ?

Alix se met immédiatement sur la défensive. Elle adore que Nathan la trouve jolie, mais elle aimerait aussi qu'il soit capable de voir la beauté chez des femmes moins conventionnellement belles. Quand il dénigre l'apparence de certaines femmes, elle le trouve superficiel et misogyne. Et elle se dit qu'elle ne l'aime pas vraiment.

— Je l'ai trouvée très jolie. Tu sais, avec des yeux marron si sombres qu'on les croirait noirs. Et ses cheveux ondulés. En tout cas, c'est étrange, non ? L'idée que deux personnes soient nées au même endroit, au même moment.

— Pas vraiment. Il y a sans doute dix autres bébés qui sont nés ce jour-là à St. Mary's. Peut-être même plus.

— Oui, mais de la rencontrer. Le jour de notre anniversaire.

La chatte est désormais roulée en boule sur ses genoux. Elle enfouit ses doigts dans le collier de poils qui orne son cou et ferme les yeux. La pièce chavire à nouveau. Elle les rouvre, soulève Skye pour la poser à côté d'elle, et court jusqu'aux toilettes de l'entrée, où elle vomit violemment.

Dimanche 9 juin

Josie émerge brusquement d'un rêve peu profond, un mirage si proche de la surface de sa conscience qu'elle peut presque le contrôler. Elle est au *Lansdowne*. Alix Summer est là. Elle l'invite à rejoindre sa table, sur laquelle se trouvent des plateaux de fruits extravagants. Ses amis partent. Le pub est vide. Josie s'assied en face d'elle et Alix lui susurre : « J'ai besoin de vous. » Puis Josie se réveille.

À cause des bus.

Ce sont toujours eux qui la réveillent.

Ils habitent juste derrière un arrêt de bus dans une rue passante et sale située à la frontière entre Kilburn et Paddington. Selon un site consacré à l'histoire du quartier, les grandes demeures victoriennes qui la bordent ont été construites en 1876 pour des commerçants fortunés. Cette rue menait à l'époque aux bains de Kilburn Priory et résonnait du cahot des calèches et du martèlement des sabots de chevaux. De nos jours, chaque villa a été divisée maladroitement en plusieurs appartements et les façades en stuc ont pris la couleur des vieux papiers journaux à cause de la circulation incessante. Puis il y a les bus. Trois lignes empruntent cette rue et, toutes les deux minutes, l'un d'eux passe ou s'arrête devant chez eux. Le chuintement des freins hydrauliques quand ils s'immobilisent est si puissant que parfois le chien va se cacher dans un coin.

Josie regarde son réveil. Il est 8 h 12. Elle écarte les lourds rideaux de denim et jette un coup d'œil au-dehors. Elle ne se trouve qu'à quelques dizaines de centimètres des visages des passagers, qui ne remarquent pas la femme qui les épie à la fenêtre. Le chien la rejoint, elle pose sa main sur sa tête.

— Bonjour Fred.

Elle a un peu trop bu hier. Une demi-bouteille de champagne, puis un verre de sambuca pour terminer le dîner. Bien plus que ce dont elle a l'habitude. Elle entre dans le salon. Walter est installé à la table à manger, sous la fenêtre qui donne sur la rue.

— Bonjour, la salue-t-il avec un petit sourire avant de dévier le regard vers l'écran de son ordinateur.

— Bonjour, répond-elle en passant dans la cuisine. Tu as nourri le chien ?

— Oui, c'est fait. Et je l'ai sorti aussi.

— Merci, répond-elle avec gratitude.

Fred est son chien. Walter n'en voulait pas, et surtout pas d'un petit chien de sac à main comme Fred, un pomchi. C'est donc elle qui

en est responsable et elle remercie son mari dès qu'il l'aide.

Elle se prépare des tartines et une tasse de thé et s'installe confortablement dans le petit canapé qui se trouve dans le coin de la pièce. Quand elle ouvre son téléphone, elle se souvient des recherches menées sur Alix Summer jusqu'à tard la veille. Cela explique pourquoi elle rêvait d'elle quand elle s'est réveillée.

Alix Summer, apparemment, est une journaliste et créatrice de podcasts relativement connue. Elle a huit mille abonnés sur Instagram, et autant sur Twitter. Sa bio indique : « Maman, journaliste, féministe, fouineuse professionnelle infatigable, yogi ratée, londonienne amoureuse de Queen's Park ». Puis il y a un lien vers la page de son podcast, *Toutes femme*, pour lequel elle réalise des entretiens avec des femmes inspirantes qui parlent de leur réussite. Josie reconnaît certains noms : une actrice, une présentatrice, une athlète.

Elle commence par un épisode avec une certaine Marie Lejeune, qui est à la tête d'un empire cosmétique. Dès l'introduction, la voix d'Alix est douce comme du velours et Josie comprend pourquoi elle s'est tournée vers cette carrière.

— C'est quoi, ça ? lui demande Walter.

— Un podcast. C'est celui de cette femme, Alix, à qui j'ai parlé hier au pub. Ma jumelle d'anniversaire. C'est son métier.

Elle reprend son écoute. L'invitée, Marie, évoque son mariage, très jeune, avec un homme qui la maintenait sous son emprise.

« Il contrôlait tout ce que je faisais, explique-t-elle. Ce que je mangeais, ce que je portais. Il montait mes enfants contre moi. Mes amis aussi. Ma vie était devenue si petite, comme s'il l'avait pressée jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule goutte de ma personne à l'intérieur. Puis, en 2005, il est mort, assez brutalement. Soudain, j'avais l'impression d'avoir réinitialisé mon existence. J'ai découvert que pendant toutes ces années sombres passées avec mon mari, quand je me croyais seule au monde, il y avait en réalité toute une ribambelle de gens à l'arrière-plan qui attendaient que je refasse surface, depuis le début. Ils m'ont tendu la main et m'ont embarquée avec eux. »

Alix reprend la parole.

« Et si votre mari, et j'espère que vous ne trouverez pas cette question indélicate ou blessante, mais s'il n'avait pas disparu si jeune, que serait devenue votre vie, selon vous ? Est-ce que vous seriez parvenue à trouver le chemin qui vous a menée là où vous en êtes aujourd'hui ? Est-ce que vous pensez que votre succès, ce que vous avez accompli, était écrit d'avance, ou est-ce la mort tragique de votre mari qui vous a permis d'emprunter cette voie ? »

« C'est une question très pertinente, Alix, et j'y pense régulièrement. J'avais trente-six ans quand il est mort. Sa maladie a

été diagnostiquée à un moment où je n'étais pas du tout assez forte pour le quitter. Inconsciemment, je crois que j'attendais que les enfants soient grands. Néanmoins, j'avais passé des années à rêver à ce que je ferais après la séparation. Les plans de ma vie sans lui étaient déjà dessinés, même si j'ignorais comment m'échapper de ce mariage. C'est possible, oui, peut-être que je me serais engagée sur ce chemin sans son cancer. Mais ça a précipité les choses, je dirais. J'ai eu plus de temps pour construire mon entreprise, pour l'explorer, la nourrir, et évoluer avec elle. Tout aurait été différent si j'avais attendu. Et, si atroce que cela puisse paraître, la mort est une coupe franche. Il n'y a pas de zone grise. Pas d'ambiguïté. D'une certaine façon, c'est une page blanche. Et cela m'a beaucoup aidée quand j'ai dû commencer à négocier l'infini des possibles qui s'offraient à moi au cours des premières années. Je n'en serais certainement pas là où j'en suis aujourd'hui, s'il était encore en vie. »

Josie appuie sur « pause ». Sa respiration s'est progressivement accélérée et elle a le souffle court. *« La mort est une coupe franche. »* Elle jette un coup d'œil vers Walter, à l'autre bout de la pièce, pour voir s'il a entendu, mais il ne s'est rendu compte de rien. Elle relance le podcast. L'invitée, Marie, est aujourd'hui propriétaire de trois maisons dans plusieurs pays, emploie ses quatre enfants dans son entreprise familiale et est la fondatrice de la principale association de lutte contre les violences intrafamiliales au Royaume-Uni. Une fois le podcast terminé, Josie reste immobile un moment, laissant tout ce qu'elle a découvert sur l'existence extraordinaire de cette femme infuser en elle. Puis elle reprend son portable et passe un moment à faire défiler les derniers posts Instagram d'Alix. Elle y découvre, comme elle l'imaginait, une grande cuisine avec un îlot central, des enfants roux sur des plages balayées par le vent, des panoramas de Londres pris depuis des gratte-ciel, des cocktails, des chats et des vacances idylliques. Les enfants d'Alix sont jeunes, ils n'ont pas plus de dix ans, et Josie se demande ce qu'elle faisait pendant toutes ces années avant de devenir mère. Qu'est-ce qu'on fait à trente ans quand on n'élève pas d'enfants ? Que fait-on de ses journées ?

Elle s'arrête sur une photo d'Alix et de son mari. Il est grand, même comparé à elle, qui a déjà une taille supérieure à la moyenne, et un filtre accentue la couleur de sa tignasse rousse et épaisse. La légende indique : « Quinze ans aujourd'hui que tu es entré dans ma vie. Ça n'a pas toujours été simple, mais ça a toujours été toi et moi » avec une ribambelle de cœurs rouges.

Josie a des comptes sur les réseaux sociaux, mais elle ne poste rien. L'idée d'exposer sur Internet une photo d'elle et de Walter que tout le monde pourrait scruter et juger la met mal à l'aise. Mais cela ne la dérange pas que d'autres le fassent. Josie est une voyeuse accomplie.

Elle ne poste, ne commente ou n'aime jamais rien. Mais elle regarde.

Cette matinée de dimanche est chaude, étouffante. Nathan n'est pas au lit à ses côtés. Alix tente de reconstituer le puzzle que constitue leur soirée de la veille. Le pub, le champagne, la tequila, le trajet du retour à travers le parc, parler avec les canards de la ferme pédagogique à travers la barrière, « couin couin », Nathan qui se sert un scotch, la chatte lovée sur ses genoux à elle, le parfum du diffuseur à bâtonnets des toilettes du bas mélangé à l'odeur de son vomi, un coup d'œil dans les chambres des enfants, leurs cils touchant leurs joues, les veilleuses, les pyjamas, le visage de Nathan à côté du sien dans le miroir, sa bouche contre son cou, ses mains sur ses hanches, baladeuses, « NON MAIS TU ES COMPLÈTEMENT FOU », puis au lit. Pourtant, l'oreiller de son mari semble ne pas avoir été touché. Se sont-ils disputés ? Où dort-il ?

Elle sort doucement du lit et passe une tête dans la salle de bains. Il n'est pas là. Elle descend l'escalier et entend les enfants. Dans la cuisine, la télévision est allumée et Eliza la regarde, allongée dans le canapé avec Skye couchée sur son torse. Leon est derrière l'ordinateur portable. Des restes de petit déjeuner sont éparpillés tout le long du plan de travail couleur crème.

— Où est Papa ?

Eliza lève les yeux vers elle, puis hausse les épaules.

— Leon, où est ton père ?

Il retire son casque et plisse les yeux.

— Quoi ?

— Où est Papa ?

— Ch'ais pas.

Alix sort dans le jardin. Sous ses pieds nus, les dalles de la terrasse sont déjà chaudes. Nathan n'est ni dans le cabanon ni dans le studio. Elle attrape son portable dans la poche de son pyjama et l'appelle. Ça sonne, sans réponse.

— Tu l'as vu ce matin ? demande-t-elle à sa fille en retournant dans la cuisine.

— Nan. Maman ?

— Oui.

— On peut aller à la librairie aujourd'hui ?

— Oui, bien sûr. On fera ça tout à l'heure.

Alix se fait un café, boit de l'eau et mange une tartine. Elle comprend ce qui est arrivé et sait à quoi s'attendre. Cela ne s'est pas produit depuis plusieurs mois, mais elle se souvient parfaitement de la façon dont ce cauchemar atroce et éreintant débute. La joie de son anniversaire, déchiquetée en lambeaux, est déjà un lointain souvenir.

En buvant son second café, elle repense à quelque chose de la

soirée de la veille.

La femme dans les toilettes, sa jumelle d'anniversaire. Comment s'appelait-elle ? Elle ne s'est peut-être pas présentée.

Alix se demande ce qu'elle fait ce matin. Est-ce que son mari s'est lui aussi silencieusement évanoui dans la nuit, la laissant se réveiller seule dans son lit ? *Non,* se dit-elle, *non, bien sûr que non.* Les autres hommes ne font pas ça. Seulement le sien.

Il revient à 16 heures. Portant les mêmes vêtements que la veille. Dans la cuisine, il la frôle en allant ouvrir le réfrigérateur, dont il sort un Coca Light qu'il boit avidement.

Alix le dévisage. Elle attend qu'il parle.

— Tu t'es endormie tout de suite, mais moi j'étais encore… à fond. Il fallait que je…

— Continue à boire ?

— Oui ! Enfin, non. J'aurais pu boire ici. Mais je voulais *sortir*, tu vois.

Alix ferme les yeux et inspire profondément.

— On est sortis hier. Toute la soirée, de 18 heures à minuit. On a vu nos amis. On a bu pendant six heures. On s'est amusés. Puis on est rentrés. Tu as bu un whisky. Et il t'en fallait encore ?

— Ouais. Je crois. Enfin… j'étais vraiment bourré. Je n'avais pas les idées claires. J'ai suivi mes pulsions, voilà.

— Tu es allé où ?

— À Soho. Retrouver Giovanni et Rob. J'ai bu quelques verres avec eux.

— Jusqu'à 16 heures ?

— J'ai pris une chambre à l'hôtel.

Alix grogne.

— Tu as payé un hôtel plutôt que de rentrer à la maison ?

— Je n'en étais pas vraiment capable. Sur le moment, ça m'a paru être la meilleure option.

Il est dans un état épouvantable. Elle essaie de l'imaginer titubant dans les rues de Soho au milieu de la nuit, descendant verre après verre, puis à 4 heures du matin, chancelant dans le hall d'un hôtel, ses cheveux roux ébouriffés, exhalant au visage du réceptionniste une haleine rendue fétide par une nuit d'alcool et un lourd repas, puis s'effondrant dans un lit d'hôtel, dans une chambre vide, avant de se mettre à ronfler de façon tonitruante.

— Ils ne t'ont pas chassé à midi ?

Il se gratte le menton, désormais recouvert d'une petite barbe poivre et sel, et fait la grimace.

— Ils ont essayé. Apparemment, il y a eu plusieurs tentatives pour me réveiller. Ils… Hum, à la fin, ils ont été forcés d'entrer. Pour

vérifier que j'étais pas… mort, quoi.

Il lui sourit d'un air bêta et Alix sait que, quand ils étaient plus jeunes, ils en auraient ri. Ils auraient trouvé cela comique, un adulte buvant pendant presque douze heures, disparaissant à Soho, obligeant les employés d'un hôtel à entrer dans sa chambre de peur qu'il ne soit mort, le découvrant étalé en mode étoile de mer dans le lit, à moitié nu, confus, encore ivre, répugnant.

Elle en aurait ri.

Mais plus maintenant.

Plus maintenant qu'elle a quarante-cinq ans.

Non.

Maintenant, elle trouve cela écœurant.

La semaine suivante, Josie écoute presque trente épisodes du podcast d'Alix. Elle découvre les histoires de femmes qui se sont sorties de tout un tas de calvaires : maladies, relations toxiques, pauvreté, guerre, troubles mentaux, deuils. Elles perdent des enfants, des parties de leur corps, leur autonomie ; elles sont battues, humiliées, opprimées. Pourtant elles se relèvent, l'une après l'autre, elles reprennent pied et se trouvent des rêves qu'elles ignoraient nourrir. Cette série a été récompensée à plusieurs reprises, ce qui n'étonne pas Josie. Outre les histoires particulièrement inspirantes de ces femmes, l'approche d'Alix, toute en empathie, est si subtile et humaine qu'elle saurait rendre n'importe quelle conversation émouvante. Josie essaie d'en apprendre plus sur la journaliste sur Internet, mais ses trouvailles sont maigres. Elle n'a pas donné beaucoup d'interviews et, dans celles que Josie trouve, elle parle très peu d'elle. Elle se figure une femme qui s'est forgée toute seule, qui contrôle son destin. Si on l'interrogeait, elle raconterait certainement un parcours similaire à ceux des femmes auxquelles elle donne la parole. Josie s'imagine la recroiser, partager avec elle son histoire, écouter la sienne, et rêve qu'elle la conseille, l'aide à devenir la personne qu'elle a toujours su qu'elle était au fond d'elle.

Puis, un après-midi, Josie repère une nouvelle photo sur son fil Instagram. C'est un goûter d'anniversaire. Des ballons avec le numéro « 11 » flottent en arrière-plan. Sa fille est déguisée en fée et son mari se tient derrière elle, l'air fier, pendant qu'elle s'apprête à souffler les bougies d'un grand gâteau rose. D'autres personnes l'entourent, les mains levées prêtes à applaudir, les visages figés dans un sourire. Josie zoome sur l'arrière-plan en croyant reconnaître quelque chose. Une photo d'école est posée sur le buffet derrière le groupe, les deux petits vêtus du même polo bleu clair avec un blason bleu foncé. Les enfants d'Alix Summer vont donc à la même école que Roxy et Erin autrefois. Soudain, Josie ressent à nouveau cette étrange connexion, cette

impression qu'une force cosmique les pousse l'une vers l'autre. Elle imagine Alix se tenir dans cette cour de récréation qu'elle a parcourue tant de fois, se rendre dans le même bureau surchauffé pour payer les voyages scolaires et la cantine, se serrer sur les mêmes bancs au fond du même petit foyer pour assister aux réunions générales et aux spectacles de Noël, faire sécher les mêmes uniformes bleu ciel et marine.

Nées le même jour.

Dans le même hôpital.

Fêtant leur quarante-cinquième anniversaire dans le même restaurant le même soir.

Et maintenant, ça.

Tout cela a un sens, elle en est certaine.

Lundi 17 juin

Alix observe son mari dans la cuisine, ses cheveux encore mouillés après la douche, sa chemise collée à la peau de son dos (elle n'a jamais compris pourquoi il ne prenait pas le temps de se sécher vraiment avant de s'habiller), buvant un café dans sa tasse préférée tout en rappelant aux enfants de se dépêcher, de finir leur petit déjeuner, d'enfiler leurs chaussures. Il se comporte comme n'importe quel lundi, mais ce n'est pas n'importe quel lundi. C'est le lundi après son deuxième week-end de beuverie consécutif. Le lundi après que, encore une fois, il n'est pas rentré dormir à la maison et a surgi, débraillé et lamentable, le dimanche après-midi, empestant encore de sa soirée de la veille. C'est le lundi au cours duquel Alix se remet à sérieusement douter de la pérennité de leur mariage. Et si elle continue dans cette voie, cela pourrait bien être le lundi qui marque le début de la fin. Nathan est la personnification même d'une liste de « pour » et de « contre », et ce depuis leur rencontre. Cette liste, elle l'avait même écrite après leur troisième rendez-vous pour décider si elle devait continuer de le voir. Son comportement depuis deux semaines a subitement ajouté un argument très lourd dans la colonne des « contre », ce qui n'est pas de bon augure, car les « pour » ont toujours été plutôt légers. Il y a « savoir danser », par exemple. Excellent pour un second rendez-vous, moins crucial quinze ans plus tard quand on a deux enfants, deux carrières, et un futur à anticiper.

À 8 h 15, il part. Il leur adresse ses au revoir depuis l'entrée. Cela fait longtemps qu'ils ont perdu l'habitude de s'embrasser quand l'un quitte la maison. Dix minutes plus tard, Alix sort avec les enfants pour aller à l'école. Leon est ronchon. Eliza, surexcitée.

Alix marche entre eux, lisant des articles sur son téléphone, regardant ses e-mails, visitant des sites pour trouver le chiot qu'elle a promis qu'ils adopteraient cette année – un berger australien qui aurait, dans l'idéal, les yeux vairons, ce qui en fait une perle introuvable. Alix en est d'ailleurs secrètement soulagée. Elle n'a franchement pas d'espace mental à consacrer à un chiot en ce moment, même si avoir un chien à la maison lui manque beaucoup.

Elle vient de terminer l'enregistrement du trentième épisode de *Toutes femme*. Il sortira la semaine prochaine. Ensuite, elle veut se lancer un nouveau défi. Elle a épuisé son sujet et elle est prête pour une aventure différente, mais, en attendant que l'inspiration lui vienne, son agenda est vide et, quand on parle de carrière, c'est une perspective aussi angoissante qu'un agenda trop chargé.

Quelques minutes plus tard, elle laisse les enfants se faire aspirer par le maelström qu'est la cour de récréation et fait demi-tour pour rentrer à la maison. Le soleil se fraie soudainement un passage dans le ciel nuageux et l'éblouit. Elle plonge la main dans son sac en quête de ses lunettes de soleil et, quand elle relève la tête, elle manque de se heurter à une femme. Elle a tout de suite l'impression de la connaître. Elle pense un instant qu'il s'agit d'une des autres mamans de l'école, puis elle a un déclic.

— Oh, bonjour ! s'exclame-t-elle en repliant les branches de ses lunettes. Vous étiez au pub l'autre soir. Vous êtes ma jumelle d'anniversaire !

La femme la dévisage avec un air surpris, presque trop.

— Oh, bonjour ! l'imite-t-elle. Il me semblait bien que vous me disiez quelque chose. Incroyable !

— Et vous… Vos enfants vont à l'école ici ? demande Alix en désignant le bâtiment derrière elle.

— Non ! Enfin, plus maintenant. Elles étaient scolarisées ici, mais c'était il y a longtemps. Elles ont vingt et un et vingt-trois ans.

— Oh, ce sont des adultes !

— Oui, elles sont grandes.

— Vous n'avez que des filles, alors ?

— Oui. Roxy et Erin.

— Elles vivent encore chez vous ?

— Erin, la plus grande, oui. C'est une sorte d'ermite, si l'on peut dire. Et Roxy… Roxy est partie quand elle était assez jeune. Seize ans.

— Seize ans ! C'est très jeune. Je m'appelle Alix, au fait, annonce-t-elle en lui tendant la main.

— Josie.

— Enchantée. Et qui c'est, ça ? poursuit-elle en remarquant un tout petit chien crème et caramel que Josie tient en laisse.

— C'est Fred.

— Oh, mais il est adorable ! C'est quelle race ?

— Un pomchi. Ou, en tout cas, c'est ce qu'on m'a vendu. Mais je n'en suis plus vraiment sûre, maintenant qu'il a grandi. Il doit être un peu plus mélangé que ça. Je me pose des questions sur l'endroit où je l'ai acheté. Quand j'y repense, je ne suis pas sûre qu'ils soient complètement kasher, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai pensé lui faire faire un de ces tests ADN. Mais quand je le regarde, je me dis que ça n'a pas d'importance.

— Vous avez raison, renchérit Alix. Il est magnifique, quelle que soit sa race. J'adore les chiens.

— Vous en avez ?

— Non. Pas en ce moment. On a perdu notre chienne il y a trois ans et je n'arrive pas vraiment à me faire à l'idée de la remplacer.

Mais j'en cherche un quand même. Pour les enfants, plutôt. Ils arrivent à un âge où je crois qu'un chien leur ferait du bien : l'entrée dans l'adolescence, cette période-là. Teeny était très liée à moi, je l'avais avant les enfants. Celui-ci serait pour eux. On verra bien.

Elle se penche pour caresser le chien, qui a un mouvement de recul.

— Je suis désolée, s'excuse platement Josie.

— Oh, il est peureux, ce n'est pas grave.

Alix lève les yeux vers son interlocutrice, qui la fixe intensément. Cela la met mal à l'aise un moment, puis le visage de Josie s'éclaire d'un petit sourire et Alix remarque qu'elle est vraiment jolie, d'une façon discrète, presque cachée, comme elle en a eu l'intuition au pub, le soir de leur rencontre : des dents bien alignées, une bouche rose aux lèvres dessinées, un petit nez romain qui donne du caractère à son visage. Ses cheveux noisette sont ondulés, séparés par une raie au milieu et attachés. Elle porte un tee-shirt à fleurs, une jupe en jean bleu et un sac à main, lui aussi en denim. Le collier et la laisse du chien sont également en jean bleu et Alix décèle un thème récurrent. *Certaines personnes aiment avoir ce genre de choses,* songe-t-elle, *un motif répétitif, un tic esthétique qui les rassure.* Elle se souvient de la mère d'une amie qui n'achetait que des choses violettes. Absolument tout. En violet. Même son réfrigérateur.

— Bon, je ferais mieux de me remettre en route, reprend-elle en ouvrant ses lunettes et en les chaussant. C'était un plaisir de vous revoir.

Elle se tourne pour partir, mais Josie la rattrape.

— J'aimerais vous parler de quelque chose, si possible. Si vous avez une minute. Rien d'important. C'est juste… lié au fait qu'on ait le même anniversaire. C'est tout, conclut-elle avec un air embarrassé.

Alix lui sourit.

— Oh, maintenant ?

— Oui. Si vous avez le temps.

— Je suis désolée, je suis pressée. Une autre fois, peut-être ?

— Demain ?

— Non, pas demain.

— Mercredi ?

— Josie, je suis désolée, sincèrement, mais je suis vraiment très occupée cette semaine.

Elle se tourne à nouveau, mais Josie pose doucement sa main sur son bras.

— S'il vous plaît, insiste-t-elle d'un ton désespéré. C'est très important pour moi.

Un voile de larmes humidifie ses yeux et Alix sent un frisson la parcourir. Elle soupire doucement.

— J'ai une heure libre demain après-midi. Nous pourrions aller boire un café, rapidement.

Le visage de Josie se défait.

— Oh, je travaille l'après-midi.

Alix est soulagée d'avoir probablement échappé à ce rendez-vous.

— Écoutez, je travaille à la retoucherie à côté du métro, à Kilburn, reprend Josie. Vous pourriez passer demain, et on discutera là-bas ? Ça ne prendra que quelques minutes, je vous promets.

— De quoi est-ce que vous voulez parler ?

Josie se mord la lèvre, comme si elle hésitait à partager un secret.

— Je vous le dirai demain. Et si vous avez des vêtements qui ont besoin de retouches, apportez-les. Je vous ferai une réduction de vingt pour cent.

Elle sourit, brièvement, puis s'éloigne.

18 heures

Josie travaille à temps partiel, quatre jours par semaine, de midi à 17 h 30. Cela fait presque dix ans qu'elle est chez *Instant Couture*, depuis l'ouverture de la retoucherie. À trente-cinq ans, c'était son tout premier travail. Quand elles étaient petites, Josie cousait toujours les vêtements de ses filles, et, étant donné qu'elle avait quitté le lycée à seize ans sans diplôme et qu'elle avait ensuite passé dix ans à s'occuper de son mari et à élever ses enfants, elle n'avait que peu de compétences sur lesquelles s'appuyer quand elle avait finalement décidé qu'il était temps qu'elle existe hors de la sphère domestique. Elle aurait pu travailler avec des enfants, dans une école, peut-être. Mais elle n'est pas très sociable et son travail actuel nécessite peu d'interactions. Elle passe son temps installée derrière une machine à coudre, à côté d'une immense fenêtre à guillotine qui donne sur les rails de la station de métro et qui tressaute chaque fois qu'une rame passe. Elle discute de temps en temps avec les autres salariées, mais en général elle met ses écouteurs et écoute la radio Heart FM. Aujourd'hui, elle a ajouté à vingt tee-shirts des barbes en fausse fourrure sur le visage imprimé d'un jeune homme pour son enterrement de vie de garçon. Ils partent à Riga, apparemment. Mais la plupart du temps, elle fait des ourlets et des retouches de ceinture.

Quand elle rentre à la maison, elle trouve Walter assis à table, dans le bow-window, penché sur son ordinateur. Il se retourne et lui lance un sourire rapide quand il l'entend approcher.

— Salut. C'était comment au travail ?

— Ça allait.

Elle hésite à lui parler des barbes en fausse fourrure, puis se dit

qu'il aurait fallu qu'elle puisse lui montrer pour qu'il comprenne.

— Et toi, ta journée ? poursuit-elle en prenant son chien dans ses bras et en déposant un baiser sur sa tête.

— Calme. J'ai fait quelques recherches de logement pour nos vacances dans le Lake District.

— Ah, super. Tu as trouvé quelque chose de bien ?

— Pas vraiment. Tout est tellement cher. J'ai l'impression de me faire arnaquer.

— N'oublie pas que j'ai eu cet héritage. On peut se permettre de dépenser un peu plus cette année.

— Ce n'est pas une histoire de budget. J'aime pas me faire avoir.

Josie hoche la tête et pose le chien au sol. Si Fred n'est pas un vrai pomchi, c'est en partie parce que Walter n'a pas voulu mettre le prix et a tout fait pour l'acheter moins cher. Ce qu'elle a accepté.

— Tu voudrais manger quoi, ce soir ? demande-t-elle. Il y a plein de choses dans le réfrigérateur. Des boulettes de viande, par exemple. Je peux faire des pâtes ?

— Ouais, parfait. Tu peux mettre du piment ? J'ai envie de manger épicé.

Josie sourit.

— Je me change rapidement, puis je m'y mets.

Pour aller dans leur chambre, elle passe devant celle d'Erin. La porte est fermée, comme toujours. Elle entend les grincements de la chaise de bureau de sa fille, ce fauteuil très cher qu'ils lui ont offert pour ses seize ans, aujourd'hui rafistolé avec du ruban adhésif. Walter huile le pied tous les quelques mois, mais il grince tout de même dès qu'Erin bouge. Josie entend aussi le bruit des boutons de la manette et les effets sonores du jeu qui s'échappent du casque de sa fille. Elle pourrait frapper à sa porte, lui dire bonjour, mais c'est au-dessus de ses forces. Elle ne peut s'y résoudre. La puanteur là-dedans. Le désordre. Elle ira demain. La laisse tranquille pour le moment. Elle touche la porte du bout des doigts en passant, sans s'arrêter. Elle assume la culpabilité qu'elle ressent et la laisse passer comme un nuage.

Mais, dès que ses regrets au sujet Erin s'effacent, son inquiétude pour Roxy surgit, les deux sentiments vont toujours de pair. Elle s'approche de la photo de ses filles posée sur la commode dans sa chambre, un cliché pris quand elles avaient cinq et trois ans. Joufflues, avec de longs cils, des sourires fripons, des vêtements colorés.

Qui aurait pu savoir ? se demande-t-elle. *Qui aurait bien pu savoir ?*

Elle repense aux enfants d'Alix Summer ce matin, vêtus de leur uniforme de l'école de Parkside. La fille sur une trottinette dernier cri et le garçon traînant les pieds, avec leur peau douce et leurs cheveux qui, Josie en est certaine bien qu'elle ne se soit pas approchée d'eux,

sentent les taies d'oreiller propres et le shampoing pour les petits. Les jeunes enfants ne dégagent pas d'odeur. Cela arrive plus tard. Le choc des cheveux pleins de pellicules, des aisselles âcres, des pieds qui puent. Et ce n'est que le début du processus. Elle soupire en pensant aux gentilles filles qu'étaient Roxy et Erin et repose le cadre sur la commode.

Elle se change et se lave les mains, retourne dans la cuisine, ouvre le réfrigérateur, sort les boulettes, puis attrape dans le placard une conserve de dés de tomates, des herbes séchées, elle émince un oignon, jette un coup d'œil à Walter qui tapote sur son clavier à côté de la fenêtre, voit un bus passer, observe les visages des passagers, pense à Roxy, à Erin, à ce que sa vie est devenue.

Quand la sauce tomate dans laquelle baignent les boulettes commence à frémir, elle couvre la poêle et ouvre un autre placard. Elle en sort six pots pour bébé, les plus gros, ceux pour les nourrissons de plus de sept mois. Il s'agit en majorité de mélanges de viande et de légumes. Mais pas de petits pois. Erin déteste ça. Josie ouvre les couvercles et passe les pots au micro-ondes. Quand ils sont tièdes, mais pas chauds (Erin ne mange pas chaud), elle les mélange et les pose sur un plateau, avec une petite cuillère et un morceau d'essuie-tout. Elle sort une mousse au chocolat du réfrigérateur et l'ajoute au plateau, qu'elle emporte dans le couloir et dépose devant la porte de la chambre de sa fille. Elle ne frappe pas. Erin ne l'entendrait pas. Et pourtant, à un moment entre celui où Josie apporte le plateau et celui où elle ira se coucher, les petits pots pour bébé réapparaîtront, vides, à l'endroit où elle les a laissés.

Un autre bus passe. Il est vide. Walter ferme son ordinateur portable et se lève.

— Je sors le chien avant qu'on mange ?

— Oh, non, ne t'inquiète pas, je vais m'en charger.

— Non, ça me fera du bien. Un peu d'air. De l'exercice.

— Mais ça ne te dérange pas de ramasser derrière lui ?

— Je peux juste balancer ça dans le caniveau.

— Tu ne peux pas faire ça, Walter.

— Bien sûr que si. On dirait des crottes de lapin, en plus.

— S'il te plaît, ramasse, le conjure-t-elle. Ça ne se fait pas de les laisser dans la rue.

— On verra, répond-il en attrapant la laisse que Josie lui tend. On verra bien.

Elle les regarde s'éloigner par la fenêtre du salon. Fred s'arrête pour sentir un tronc d'arbre et Walter tire sur sa laisse, sans patience, les yeux rivés sur son téléphone. Josie aurait préféré le sortir elle-même. Les chiens ont besoin de renifler leur environnement. C'est important.

Elle mélange la sauce sur le feu et ajoute quelques flocons de piment séché. Elle verse de l'eau dans une casserole et la fait bouillir. Elle ouvre son téléphone et tape dans la barre de recherche « Roxy Fair ». Puis elle clique sur « Outils » et règle la date sur « moins d'une semaine » pour ne voir que les résultats récents. Elle fait cela chaque jour, deux fois par jour. Il n'y a jamais de résultat. Roxy a certainement changé de nom, elle le sait bien. Mais peu importe, elle ne peut pas s'empêcher de la chercher. Elle ne peut pas abandonner.

À 20 heures, Walter revient avec le chien.

— Il a fait ses besoins ?

— Non.

— Tu es sûr ?

— Absolument.

Il ment, mais Josie préfère ne pas insister.

Ils mangent leurs spaghettis bolognaise devant la télévision. Walter souligne que le plat est très relevé et boit une pinte d'eau cul sec d'un geste théâtral, ce qui fait sourire Josie. Ils vont se coucher à 22 heures. Devant la porte d'Erin, les pots pour bébé sont vides. Josie les rapporte dans la cuisine et les rince pour les mettre à recycler. Walter se brosse les dents dans la salle de bains, torse nu. De dos, on dirait un vieillard. C'est difficile de se souvenir de ce à quoi il ressemblait autrefois. Josie se met en pyjama en attendant qu'il ait fini, puis va se brosser les dents, se coiffer, se mettre de la crème sur le visage et les mains. Au lit, elle attrape son livre, l'ouvre et s'y plonge un moment.

À 23 heures, elle éteint sa lampe de chevet et souhaite bonne nuit à Walter.

Elle ferme les yeux et fait mine de dormir.

Lui aussi.

Au bout d'une demi-heure, elle le sent quitter le lit. Elle entend ses pieds effleurer la moquette, puis le grincement du parquet dans le couloir. Il disparaît, et elle prend ses aises dans le lit, sachant qu'il ne reviendra pas.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans un grand loft se trouve un fauteuil vide à motif floral.

Une jeune femme entre dans le champ.

Elle porte une salopette verte, une brassière noire, et ses avant-bras sont recouverts de tatouages.

Elle s'installe dans le fauteuil, croise les jambes et sourit à la caméra.

Un bandeau apparaît au bas de l'écran.

Amy Jackson, voisine de Josie et Walter Fair

— On l'appelait Totale Denim, *commence Amy avec un petit rire*.

— Pourquoi ? *lui demande un journaliste, hors champ*.

— Parce qu'elle ne portait que du denim. Sans exagérer. Que ça.

Une photo de Josie Fair vêtue d'une veste et d'une jupe en jean apparaît brièvement.

— Quand avez-vous emménagé dans l'appartement mitoyen à celui des Fair ?

— Fin 2008, je dirais. L'année où j'ai eu mon premier enfant.

— Que pensiez-vous de vos voisins, à l'époque ?

— On les trouvait assez bizarres. Enfin lui, ça allait. Quand on est arrivés, on pensait que c'était son père. Il nous disait toujours bonjour quand on le croisait dans le couloir. Elle, elle n'était pas sympathique, comme si elle pensait qu'elle était au-dessus de nous. Mais parfois, je me disais qu'elle gardait peut-être ses distances pour pas qu'on se mêle de ses affaires, vous voyez le genre ? Je me demandais s'il ne se passait pas des choses étranges, derrière cette porte.

— Vous connaissiez leurs filles ?

— Oui. Quand on est arrivés, on les voyait souvent toutes les deux. Erin devait avoir douze ans, et Roxy neuf ou dix. C'était une famille bruyante. Ça criait beaucoup. Les portes claquaient. Puis un jour, il y a cinq ou six ans, tout est devenu très calme, d'un coup. On n'a jamais compris pourquoi. Jusqu'à ce que tout ça arrive.

— C'est-à-dire ?

— Vous savez, *reprend Amy après une courte pause*. Tout ça. Tous ces meurtres. Toutes ces morts.

Fondu au noir.

Mardi 18 juin

Instant Couture est un bel atelier lumineux installé dans une ancienne mercerie victorienne. Les bow-windows d'époque ont été gardés en devanture du magasin, et à l'arrière une immense fenêtre à guillotine donne sur les voies du métro. Entre eux se trouvent six machines à coudre alignées en deux rangées. Alix repère Josie à la machine du fond. Elle a mis ses écouteurs et ses cheveux sont attachés en queue-de-cheval basse. Alix s'approche de la caisse avec son sac de toile et sourit.

— Bonjour. Est-ce que Josie est là aujourd'hui ?

L'employée appelle Josie, qui lève les yeux et retire ses écouteurs avec un grand sourire en reconnaissant Alix. Elle lève un doigt et lui lance « Une petite minute » avant de reprendre son ouvrage.

— Bonjour, Alix, la salue-t-elle quand elle s'approche, retirant les fils et peluches qui parsèment ses vêtements. Vous êtes venue !

— Oui ! Notre discussion m'a rappelé que je devais faire reprendre des vêtements depuis des lustres, avant même la naissance de mes enfants.

Elle ouvre son sac et en sort deux robes, l'une dont les bretelles sont trop longues et l'autre, une tunique pour femme enceinte qu'elle aimerait pouvoir continuer à porter car l'imprimé est si joli.

— Il faut que vous passiez celle-ci, lui indique Josie en désignant la robe longue. Pour voir jusqu'où il faut remonter les bretelles. Ici, poursuit-elle en ouvrant le rideau d'une cabine d'essayage. Je reste à côté, dites-moi quand vous êtes prête.

Alix prend le vêtement des mains de Josie, s'avance dans la cabine, retire la robe qu'elle porte et enfile la robe longue. Puis Josie ajuste les bretelles, et Alix trouve étrange de sentir ses mains sur la peau de ses épaules.

— C'est une coupe bizarre. Surtout que vous êtes déjà assez grande. Normalement, les bretelles devraient être à la bonne taille. Cette robe serait impossible pour qui que ce soit de plus petit. On se demande parfois s'ils ne confondent pas les femmes et les girafes.

Elle pique quelques épingles dans le tissu, se recule et sourit.

— Ça vous irait, comme ça ? demande-t-elle en tournant Alix vers le miroir.

Alix hoche la tête.

— C'est parfait.

Puis elle enfile la tunique et elles discutent de leurs grossesses pendant que Josie pique des épingles au niveau de la taille. Tandis

que ses mains s'agitent sur son corps, Alix remarque qu'elle dégage une odeur de poussière, mélangée au parfum de son déodorant.

Alix se rhabille et Josie passe en caisse. Elle applique la réduction de vingt pour cent d'un moulinet de bras et lui présente le reçu.

— Bien, de quoi vouliez-vous me parler ?

Josie jette un coup d'œil rapide autour d'elle, vérifiant que personne ne les écoute, puis se lance.

— Je sais que vous faites des podcasts. En fait, j'ai entendu votre nom quand on était au *Lansdowne* l'autre fois, et ça me disait quelque chose donc je vous ai cherchée sur Internet et j'ai compris pourquoi votre nom m'était familier. Je ne suis pas obsédée par vous, rassurez-vous. Mais j'ai écouté ce que vous faites. Tellement inspirant. Ces femmes ! Ce qu'elles ont vécu… C'est vraiment incroyable. Et je…

Elle s'interrompt et balaie une fois de plus l'atelier des yeux.

— J'espère que ce n'est pas trop étrange, mais je me demandais si vous aviez déjà pensé à faire un podcast sur quelqu'un qui s'apprête à changer de vie, plutôt que sur quelqu'un qui l'a déjà fait.

— Oh ! s'exclame Alix, surprise. Non, je n'y ai jamais pensé. Mais ce n'est pas inintéressant.

— Voilà, c'est ce que je me disais. Vous pourriez suivre les progrès de cette personne au fur et à mesure qu'elle se libère de ses chaînes et atteint ses objectifs. Tout au long du processus.

— Oui. Absolument. Mais je crois que le problème est que souvent les gens ne se rendent pas compte que leur vie est en train de changer avant qu'ils puissent s'arrêter et apprécier le chemin parcouru.

Josie fronce les sourcils.

— Je pense que vous vous trompez. Parce que, écoutez, c'est en train de m'arriver à moi. À moi, maintenant. Je vis la même existence depuis trente ans. Trente ans. Je suis avec mon mari depuis mes quinze ans. Rien n'a jamais changé. Je porte les mêmes vêtements, j'ai la même coiffure, les mêmes conversations au même moment, je m'assieds au même endroit sur le canapé chaque soir depuis trois décennies. Et ce qui…

Elle s'interrompt et Alix voit sa peau rougir de son cou à ses joues.

— Ce que j'ai vécu… C'est grave, Alix. Des choses terribles. Mon couple…

Elle s'arrête à nouveau pour reprendre son souffle.

— Mon mari est… C'est quelqu'un de compliqué. Et dans notre vie de famille, il y a eu des drames et je… je ne sais pas, mais en écoutant vos podcasts, en découvrant toutes ces femmes fantastiques… J'ai quarante-cinq ans, si je ne me libère pas de mon passé maintenant, quand pourrai-je le faire ? Le moment est venu. Le moment de tout changer. Je ne vous demande pas de m'aider, Alix, mais je voudrais…

Elle s'interrompt, cherchant les bons mots.

— Vous voudriez que je raconte votre histoire ?

— Oui ! C'est exactement ça. Parce que je sais que j'ai l'air ordinaire, mais mon histoire ne l'est pas du tout et mérite d'être entendue. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Alix ne dit rien pendant un moment, incertaine de la réponse à apporter. Son instinct lui conseille de tourner les talons, mais elle n'est pas venue pour rien. Elle est ici parce que la journaliste en elle ne peut pas résister à la promesse si désirable que portent les mots : « J'aimerais vous parler de quelque chose. » Elle voulait découvrir ce que cachait Josie. Et maintenant qu'elle lui a promis une histoire exceptionnelle à raconter, même si l'intensité de cette femme la rebute un peu, elle ressent un besoin impérieux de savoir de quoi il s'agit.

— Je pense que c'est une très bonne idée, en effet. Vous êtes disponible demain ?

Alix rentre chez elle en passant par les petites rues entre Kilburn High Road et Queen's Park. La brise de juin est fraîche et elle marche au soleil. Elle a deux heures avant d'aller chercher les enfants à l'école et n'a aucune envie de se remettre au montage du dernier épisode de sa série *Toutes femme*. Elle s'est lassée d'écouter des héroïnes qui font toujours les bons choix et parviennent à obtenir exactement ce qu'elles voulaient. Elle sent avec force et acuité que ce dont elle a besoin maintenant, tandis que des nuages sombres obscurcissent la clarté de sa propre vie, c'est de se plonger dans la vérité trouble du mariage d'une autre. L'impatience monte en elle. Cela fait si longtemps qu'elle fait la même chose. La possibilité de se lancer dans un projet complètement différent la stimule.

Elle fait un détour par une boutique de Salusbury Road et passe une heure à regarder des vêtements dont elle n'a pas besoin avant de sortir avec une nouvelle paire de lunettes de soleil vert pinède qui lui est tout aussi dispensable. Elle va à l'épicerie et, pour ne pas avoir à cuisiner, achète des antipasti hors de prix qu'ils dégusteront ce soir dans le jardin. Elle achète des brownies à la boulangerie et un cactus chez le fleuriste à la mode. L'argent qu'elle dépense appartient à Nathan. Il le gagne en négociant la location de bureaux de luxe dans différents quartiers de la ville. Il travaille tant. Il gagne si bien sa vie. Il est tellement généreux. Il ne regarde pas leurs relevés de comptes et ne fait jamais de commentaires narquois au sujet des tas de sacs de shopping de boutiques de luxe qu'elle accumule. « Mon argent, lui répète-t-il, est ton argent. » L'argent qu'elle gagne aussi est son argent, mais il ne s'attend pas à ce qu'elle participe aux dépenses du foyer, et, en se souvenant de tout cela, elle sent la liste mentale des « pour » et des « contre » pencher légèrement vers les « pour ». Le souvenir du lit vide dimanche matin commence à s'évanouir. La vision de son mari

inconscient dans une chambre d'hôtel s'estompe. Le bourdonnement de la colère sourde et du ressentiment disparaît. Elle ouvrira une bouteille de vin ce soir. Ils mangeront sur la terrasse les petits plats si chers qu'elle a achetés et profiteront, assis confortablement, du ciel d'été encore clair à 22 heures. Ils laisseront les enfants se coucher trop tard, écouteront de la musique sur Spotify, et elle passera le genre de soirée que les gens comme elle sont censés passer.

Mercredi 19 juin

Le lendemain matin, Josie s'étudie dans le miroir. Sa peau est belle, mais c'est génétique, ça n'a rien à voir avec des soins ou des crèmes de luxe. Ses cheveux auraient bien besoin d'une coupe, ils sont trop longs et fourchent aux pointes. Elle ouvre son vanity en denim et en sort un tube de mascara. Habituellement, elle ne porte jamais de maquillage quand elle sort le chien, mais habituellement, elle ne croise pas de journaliste connue sur son chemin. Elle colore son visage avec une poudre bronzante à l'aide d'un large pinceau très doux et ses lèvres avec un baume foncé. Puis elle enfile sa robe préférée, une robe-chemise en jean qui se boutonne jusqu'au col et se serre à la taille avec une ceinture assortie. Elle la porte avec ses tennis en denim et se jauge dans le miroir sur pied.

Walter est installé à côté de la fenêtre qui donne sur la rue, les yeux rivés sur son ordinateur. Elle se fait discrète en passant, car il ne manquerait pas de s'interroger sur son apparence et elle préfère ne pas lui parler de son rendez-vous avec Alix avant qu'il ait eu lieu et qu'elle sache exactement ce que cela signifie.

Elle s'arrête dans le couloir et enfile son harnais au chien.

— Je sors Fred. Je serai de retour dans une petite heure.

Walter hoche la tête.

— À tout à l'heure.

Elle s'avance pour sortir, mais s'interrompt un instant devant la porte d'Erin. À cette heure, sa fille doit dormir. Elle se lève tard, dans l'après-midi. Elle pourrait entrouvrir la porte, avoir une vision rapide de sa petite chérie, mais elle sait ce qui se trouve de l'autre côté de cette porte et elle ne pourra pas le supporter. Pas maintenant. Peut-être plus tard.

À mi-chemin de Salusbury Road, Fred se met à traîner la patte, alors elle le prend dans ses bras et l'installe dans son sac de transport. Elle adore le sentir là, contre sa poitrine, cela lui rappelle le temps où elle portait ses filles dans leur porte-bébé BabyBjörn. Walter trouvait que c'était un truc de hippies et se moquait quand elle les y installait.

— C'est quoi le problème avec les poussettes ? Ça a bien marché pour mes deux premiers gamins.

Elle repère immédiatement Alix à l'éclat de ses cheveux blonds presque blancs, à son visage et ses épaules anguleux. Elle lui fait un signe de la main, Alix lui répond, puis elles se font la bise, ce à quoi Josie ne s'attendait pas car elle n'embrasse jamais personne. Elle lui emboîte le pas vers l'un des jolis cafés de Salusbury Road, ceux devant

lesquels elle passe quotidiennement mais où elle ne s'arrête jamais. Josie insiste pour offrir son cappuccino à Alix, mais cette dernière ne la laisse pas faire et lui rappelle qu'il s'agit d'un rendez-vous de travail, ce qui donne à Josie la chair de poule.

— Alors, commence Alix en poussant sa tasse de café sur le côté pour poser un iPad à sa place. J'ai beaucoup réfléchi à votre idée. Au début, je n'étais pas sûre. Vous avez écouté mes podcasts, vous connaissez le format. Ce sont des histoires complètes avec un début, un milieu et une fin, ce qui implique que, avant même de commencer à enregistrer, je connais le contenu. Je l'ai fait des dizaines de fois, je maîtrise l'exercice, je sais comment faire sortir l'histoire pendant l'enregistrement, je sais comment monter mes épisodes pour captiver l'auditeur. Mais avec vous, ce serait complètement différent. Je ne sais pas comment votre histoire se termine, mais vous m'assurez qu'elle vaut le détour, alors d'une certaine façon, je suis déjà captivée. J'ai envie de savoir. Et si ça marche sur moi, ça marchera peut-être sur mes auditeurs. Je crois donc qu'on pourrait tenter le coup, voilà. Ce ne serait pas pour ma série *Toutes femme*, qui est terminée. Ce serait quelque chose de complètement nouveau et différent, un projet unique. On réaliserait ces entretiens en grande partie dans mon studio, mais j'aimerais aussi discuter avec vous dans des lieux en rapport avec votre histoire – là où vous avez grandi, là où vous êtes allée à l'école, là où vous avez rencontré votre mari, ce genre d'endroits. Puis nous pourrons avancer vers les traumas que vous avez mentionnés, vers ce que vous allez mettre en œuvre pour vous échapper de la cage qui vous enferme. J'ai pensé qu'on pourrait l'appeler : *Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !* Je ne sais pas si vous vous en souvenez, mais ce sont les premiers mots que vous m'avez adressés dans les toilettes du *Lansdowne*. Pour moi, ils marquent le début d'un cheminement qui pourrait prendre absolument n'importe quelle direction, ils représentent la première rencontre que j'ai faite avec votre vie. L'étincelle, si l'on peut dire. Qu'en dites-vous ?

Josie se rend compte qu'elle a cessé de respirer et de bouger. Sa petite cuillère lévite au-dessus de son café allongé, le sucre qu'elle y a ajouté est tombé au fond en attendant d'être mélangé au liquide. Elle fixe Alix et hoche la tête.

— Oui, ça me va.

— Génial ! s'exclame Alix avec un sourire. Cela impliquerait de passer pas mal de temps ensemble, mais vous travaillez à temps partiel, et vos enfants sont grands. Alors ce serait peut-être possible de vous libérer ? Une heure ou deux, par-ci par-là ?

— Oui. Absolument. Et ça se passe où ? Vous enregistrez où ?

— Chez moi, j'ai un studio.

Les doigts d'Alix se posent sur le bourdon doré qu'elle porte en

pendentif et le font coulisser le long de sa chaîne.

— Nous devrions commencer par un test. Vous et moi, discutant pendant une heure, dans mon studio. Je monterai l'épisode, vous le ferai écouter, et il n'y a aucune obligation, si ça ne vous plaît pas, on arrête tout. Je vous le promets.

Josie pense aux huit mille abonnés qu'a Alix sur Instagram. Elle imagine une mer de femmes aux cheveux platine et aux épaules larges portant de grosses lunettes de soleil qui écoutent sa voix dans leurs AirPods hors de prix pendant qu'elles préparent un dîner équilibré pour leurs enfants roux sur l'îlot central de leur cuisine. Elle secoue doucement la tête pour déloger cette vision. C'est trop. À la place, elle se concentre sur l'idée principale, qui est de passer une heure dans le studio d'Alix à discuter avec elle, rien qu'elle. Josie a tant à dire.

Elle soulève sa tasse et boit une gorgée de café, puis la repose délicatement sur sa soucoupe.

— Je crois qu'on pourrait essayer, oui. Tenter le coup, au moins.

Quand elle rentre de son café avec Alix, Walter est dans la cuisine. Il prépare un thé et propose de lui servir une tasse.

— Non merci, je viens de boire un café.

— Ah oui ? l'interroge-t-il en levant un sourcil. Toute seule ?

— Non ! répond-elle en sortant Fred de son sac et en le déposant au sol. Non, je…

Elle se fige. Elle ne peut pas. Il serait horrifié. Il la dissuaderait de continuer.

— J'ai croisé une maman de l'école des filles. On s'est donné quelques nouvelles.

Elle se retourne mais reprend sa contenance rapidement. Ce n'était même pas vraiment un mensonge. C'est la vérité.

— Sympa ?

— Oui. Très. On va peut-être se revoir.

Elle sait qu'il ne posera pas plus de questions. Walter ne s'est jamais vraiment impliqué dans l'éducation des filles, surtout après ce qui est arrivé avec l'assistante sociale quand Erin était en CM2.

— Je vais me préparer pour aller au travail, annonce-t-elle en rangeant le harnais sur le portemanteau.

Walter hoche la tête puis, quand il sort de la cuisine avec sa tasse de thé, il la détaille de la tête aux pieds.

— Tu t'es mise sur ton trente et un, remarque-t-il en désignant sa tenue.

Elle baisse les yeux vers sa robe.

— Oui, tous mes autres vêtements d'été sont au sale. Alors je me suis dit, pourquoi pas ?

— Tu es très jolie, reprend-il avec un air approbateur. Ça te mincit.

— Merci, répond-elle en posant sa main sur son ventre. C'est bien taillé, j'imagine.

Il la dévisage longuement, puis acquiesce à nouveau.

— Très jolie.

Il sourit, mais il n'y a aucune chaleur dans sa voix.

Jeudi 20 juin

Le studio d'Alix se trouve au fond du jardin. Nathan le lui a offert pour son quarantième anniversaire, pour la féliciter de son podcast qui venait de sortir et marchait déjà bien. Il l'avait envoyée passer un week-end entre copines et pendant ce temps, des spécialistes étaient venus l'installer, puis Nathan avait arrangé un immense ruban rouge tout autour et l'avait guidée dans le jardin, les yeux bandés, quand elle était rentrée. Est-il étonnant qu'Alix soit aussi déchirée au sujet de son mariage, avec un mari capable de tels actes de générosité et d'affection mais également capable de lui donner régulièrement envie de mourir ?

Elle allume la machine Nespresso fixée au mur et dispose un vase de fleurs sur le bureau. À 10 heures, la sonnette retentit et Josie se tient devant sa porte, son petit chien dans un sac qu'elle tient sous le bras.

— J'espère que ça ne vous dérange pas que je sois venue avec Fred ? J'aurais dû vous demander.

— Aucun souci. J'ai une chatte, mais, tant qu'il reste avec nous dans le studio, elle ne l'embêtera pas. Suivez-moi.

— Votre maison est superbe, commente Josie en traversant derrière Alix la cuisine située à l'arrière de la maison.

— Merci beaucoup.

— Ma maison aussi devait être belle à son époque. C'est l'une de ces grandes villas en stuc, vous savez. Mais le conseil municipal les a divisées en appartements dans les années 1970, et maintenant elles sont affreuses.

— Quel dommage, répond Alix avec un sourire poli. Il y a tant d'endroits comme ça à Londres.

Josie s'extasie devant le studio, puis à l'intérieur touche le matériel d'enregistrement qui brille et pince la bonnette en mousse du micro.

— Je parlerai là-dedans ?

— Oui.

Josie hoche la tête, les yeux écarquillés.

Elle sort le petit chien de son sac et il se met à trottiner, à renifler partout.

Alix sert un thé à Josie et se prépare un café. Elles enfilent leur casque respectif et se font face, d'un côté et de l'autre de la table d'enregistrement. Alix fait un test sonore, pose une question standard à Josie concernant ce qu'elle a mangé au petit déjeuner, puis elles commencent.

— Josie, tout d'abord, bonjour et merci infiniment d'avoir accepté de me donner de votre temps avec une telle générosité. Je suis tellement enthousiaste de commencer notre projet. Pour les auditeurs qui ont l'habitude d'écouter ma série *Toutes femme*, bienvenue, et je vous remercie de me suivre dans cette nouvelle aventure extraordinaire. Et bienvenue à tous ceux qui ont découvert ce podcast d'une autre façon. Alors, jetons-nous dans le bain avec une question simple, Josie. Votre nom. Est-ce un surnom ? Y a-t-il un nom plus long qui se cache là-dessous ?

Josie secoue la tête.

— Non. Non, Josie, c'est tout. Ce n'est pas un surnom.

— On vous l'a donné pour rendre hommage à quelqu'un ?

— Non. Pas que je sache. Ma mère s'appelle Pat. Sa mère s'appelait Sue. Je crois qu'elle voulait me donner un joli prénom, rien de plus. Quelque chose de féminin.

— Pour donner à tout le monde les clés de ce podcast, expliquons l'histoire qui se cache derrière le titre *Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !* Ce sont les premiers mots que Josie m'a adressés quand nous nous sommes rencontrées dans un pub de Queen's Park, le soir de nos quarante-cinq ans. Nous nous sommes ensuite rendu compte que nous étions nées dans la même maternité. Et aujourd'hui, nous habitons à moins d'un kilomètre l'une de l'autre dans le nord-ouest de Londres. Avant de nous plonger dans l'histoire de votre vie, est-ce que vous pourriez nous raconter votre naissance ? Que vous a dit votre mère au sujet de l'accouchement ?

Josie cligne des yeux. S'ensuit un silence pesant qu'Alix pense déjà à couper au montage.

— Eh bien, commence-t-elle enfin, pas grand-chose. Juste que ça faisait mal !

Alix rit.

— Alors ça, c'est une évidence. Mais que vous a-t-elle dit sur le jour en lui-même, le temps qu'il faisait, la sage-femme qui l'a accompagnée, le moment où elle vous a vue pour la première fois ?

Un nouveau silence lui répond.

— Comme je vous l'ai dit, rien. Elle ne m'a jamais rien dit. Juste que ça faisait si mal qu'elle avait tout de suite su qu'elle ne le referait jamais.

— Et elle s'y est tenue ?

— Absolument.

— Vous n'avez donc pas de frère ou de sœur ?

— Non. Il n'y a que moi. Et vous ? Oh ! (Josie s'interrompt en posant la main sur sa poitrine.) Pardon. Est-ce que j'ai le droit de vous poser des questions ?

— Oui, bien sûr ! J'ai deux sœurs. Je suis la cadette.

— Oh, quelle veine ! J'aurais adoré avoir une sœur.

— Il n'y a rien de mieux. J'ai beaucoup de chance. Parlez-moi de votre mère, Pat. Elle est encore parmi nous ?

— Oh oui, plus que jamais. Elle vit toujours dans le H.L.M. où je suis née, elle s'occupe de la maison de quartier, des personnes âgées, et elle invective les politiciens, travaille avec la BRI, entre autres. C'est un personnage. Une sacrée femme. Tout le monde la connaît. C'est comme si elle était célèbre.

— Et votre père ?

— Il n'a jamais fait partie de ma vie, mon père. Ma mère est tombée enceinte par accident, l'a quitté et m'a eue sans même le lui dire. Je ne l'ai jamais rencontré.

Alix ferme les yeux et se remémore l'homme qui était avec elle au pub le soir de leur anniversaire, dont elle avait pensé qu'il devait être son père.

— Alors dans le pub, le soir de notre rencontre, l'homme avec qui vous dîniez… C'était votre… ?

— C'était mon mari. Oui. Pas mon père. Et non, vous n'êtes pas la première à faire cette erreur. Mon mari, Walter, est beaucoup plus âgé que moi. Je suis avec lui depuis mes quinze ans, confesse Josie avant de s'interrompre.

Elle lève les yeux vers Alix.

— Quinze ans, répète cette dernière. Et lui en avait… ?

— Quarante-deux.

Alix ne dit rien un moment.

— Waouh. C'est…

— Oui, voilà. Je sais bien l'impression que ça donne. Mais ça n'était pas comme aujourd'hui, à l'époque. C'est difficile à expliquer, reprend Josie avec une moue avant de hausser les épaules. On a du pouvoir quand on est adolescente. Parfois, ce pouvoir me manque. Je voudrais le retrouver.

— De quel genre de pouvoir parlez-vous ?

Josie hausse à nouveau les épaules.

— Du pouvoir qui réside dans le fait d'avoir quelque chose dont beaucoup de gens ont envie. Dont les *hommes* ont envie. Et il y en a beaucoup, qui ont envie de ça. Plus que tout.

— Ça ? Vous voulez dire la jeunesse ?

— Oui. Précisément. Et quand vous rencontrez quelqu'un qui sait très *clairement* ce qu'il recherche et que vous savez que la seule chose qui se tient entre ce qu'il veut et ce que vous avez est le consentement… Parfois, quand on est une très jeune fille, il y a un pouvoir dans le fait de donner ce consentement. En tout cas, c'est ce que je croyais à l'époque. C'est ce qu'*ils* vous font croire. Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Je le vois bien aujourd'hui. Je sais que j'ai sans

doute été utilisée, que, peut-être, on m'a abusée. Mais cette sensation de pouvoir, au début, quand j'avais encore le contrôle… Ça me manque parfois. Sincèrement. Et ce que j'aimerais, plus que tout, c'est retrouver cette sensation.

Alix laisse un bref silence ponctuer cette déclaration pour permettre à ses auditeurs de bien digérer les mots de son interlocutrice. Elle a l'air impassible, mais une onde de choc déferle sous la surface de sa peau.

— Comment avez-vous rencontré Walter ?

— Il était électricien, il dirigeait un projet important dans notre H.L.M. C'était le chef et ma mère, bien sûr, s'était débrouillée pour se retrouver mêlée à tout ça. Un jour, quand j'avais treize ans, j'étais dans ma chambre, on a sonné à la porte, j'ai regardé par la fenêtre et il était là. Avec son gilet de sécurité, un casque à la main. C'est la première fois que je l'ai vu.

— Et qu'est-ce que vous avez pensé ?

Josie pousse un petit rire.

— J'avais treize ans. Lui, quarante. Je n'ai pas pensé grand-chose, pour être honnête. Mais lors de mon quatorzième anniversaire, j'ai compris qu'il y avait autre chose. Il est entré chez nous au moment où j'allais souffler mes bougies. J'étais avec ma meilleure amie, Helen. Ma mère l'avait invité pour une part de gâteau, il s'est assis à côté de moi et c'était…

Josie expire et déglutit, comme si on venait de la frapper à la gorge.

— C'était là. Comme s'il y avait un monstre invisible dans la pièce.

— Un monstre ?

— Oui. C'était comme ça. Son attention envers moi. Exactement.

— Alors vous aviez peur de lui ?

— Pas de lui, non. Il était gentil. J'avais peur de son désir. Je ne comprenais pas que personne d'autre ne s'en rende compte. Seulement moi. Le monstre était si grand, si réel. Ma mère n'a rien vu. Helen non plus. Moi, j'ai tout vu. Et de ça, j'avais peur.

— Vous n'aviez pas de sensation de pouvoir à ce moment-là ?

— Non. Et d'une certaine façon, si. Il y avait les deux en même temps. C'était perturbant. Et je suis devenue obsédée par cet homme. Mais il ne s'est rien passé avant l'année suivante.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une femme avance dans un aéroport, une petite valise à la main. Elle est grande, forte, ses cheveux noirs sont serrés en

un petit chignon.

Dans le plan suivant, elle est assise dans un café, un cappuccino posé sur la table devant elle. Un bandeau apparaît.

Helen Lloyd, amie d'enfance de Josie Fair

Helen prend la parole.

— Josie, c'était ma meilleure amie. Depuis nos cinq ans. Depuis la primaire.

Elle s'interrompt.

Un court silence s'installe.

— Elle avait toujours été un peu bizarre. Possessive, je dirais ? Elle n'aimait pas que j'aie d'autres amis. Il fallait toujours que tout tourne autour d'elle. Aujourd'hui, on dirait « passive agressive ». Elle n'était jamais directe, elle ne disait jamais ce qui la dérangeait vraiment. Elle vous en faisait voir de toutes les couleurs pour que vous compreniez. Et elle vous faisait la gueule, aussi. Silence radio. Quand elle a rencontré Walter, on n'était déjà plus si proches.

— Qu'avez-vous pensé, quand elle l'a rencontré ?

— J'ai trouvé ça bizarre. Enfin, c'était un vieux, franchement. Et d'un coup, c'était fini. Après son anniversaire, ses quatorze ans, elle a disparu. Dans cet *autre monde*. Avec ce vieil homme.

— Vous pensez que Walter Fair était un prédateur ?

— Oui, évidemment. Mais…

Helen cherche des yeux le journaliste. Elle touche le bord de sa tasse.

— Ça va vous paraître horrible. Et très étrange. Mais ça allait dans les deux sens, vous voyez ? Elle avait envie de lui. Elle le voulait, et elle a tout fait pour qu'il la veuille aussi.

11 heures

Quand Josie sort de chez Alix une heure plus tard, la tête lui tourne.

En marchant, elle repense à la maison de la journaliste : de face, c'est une jolie maison mitoyenne avec un bow-window, semblable aux autres bâtisses victoriennes de la ville, mais à l'intérieur, c'est une tout autre histoire. C'est une maison de magazine, avec des murs bleu d'encre, des lumières dorées et une cuisine qui semble plus grande que tout le reste, avec des placards anthracite, des surfaces en marbre crème et un robinet qui produit de l'eau bouillante si l'on appuie sur un bouton. L'un des murs est même entièrement réservé aux dessins

des enfants !

Elle se revoit afficher les peintures de ses filles sur le réfrigérateur avec des aimants, mais Walter trouvait que cela faisait désordonné et les retirait dès qu'il les voyait.

Il y a aussi ce jardin avec des guirlandes, un chemin sinueux, et cette cabane magique tout au fond qui renferme un autre monde merveilleux. Même la chatte, elle n'en a jamais vu de telles de sa vie. Une sibérienne, apparemment. Petite, aux poils longs, avec de grands yeux verts comme une princesse Disney.

Sa main s'enfonce dans la poche intérieure de son sac à main et touche la coque douce de la capsule Nespresso qu'elle a subtilisée quand Alix regardait ailleurs. Il y en avait tout un tas dans un grand bocal sur l'étagère près du bureau, chacune d'une couleur différente, ressemblant à de grosses pierres précieuses. Elle n'a pas de machine Nespresso chez elle, mais elle voulait emporter un peu du glamour d'Alix pour le ranger au chaud dans un tiroir de son appartement miteux, et sentir qu'elle est là, avec elle.

Quand elle rentre, Walter est assis à la fenêtre, devant son ordinateur. Il lui lance un regard intrigué, les yeux agrandis par les verres épais de ses lunettes. Tout à l'heure, elle lui a dit qu'elle avait rendez-vous avec la maman de l'école, ce à quoi il a haussé un sourcil sans rien dire.

— Tu peux m'expliquer ce qu'il se passe vraiment ? lui demande-t-il.

Une décharge d'adrénaline la fait trembler.

— Comment ça ?

— Ça fait des heures que tu es partie. Tu n'étais pas en train de boire un café pendant tout ce temps.

— Non. Je suis allée voir ma grand-mère après. Au cimetière.

Un mensonge préparé.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. J'ai fait un rêve très étrange avec elle cette nuit, et j'ai eu envie de la voir. Bon, je dois me préparer pour aller au travail. Je reviens dans deux minutes.

Elle se dirige vers sa chambre, entend le grincement de la chaise d'Erin à travers la porte de sa chambre, « couic couic », et remarque que l'odeur commence à envahir le couloir. Elle ne pourra plus différer bien longtemps. Mais pas maintenant. Pas aujourd'hui. Demain, voilà.

Elle touche la porte d'Erin du bout de ses doigts en passant, puis les embrasse.

Dans sa chambre, elle attrape la photo de ses filles posée sur la commode et y dépose un baiser.

Puis elle prend la capsule Nespresso dans son sac à main et

l'enfouit dans son tiroir à sous-vêtements, tout au fond.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

À l'écran apparaît un fauteuil en cuir dans un pub vide de la City, à Londres. La lumière qui parvient à travers une fenêtre poussiéreuse est tamisée.

Un homme entre dans le champ et s'installe. Il porte une chemise blanche et un jean. Il sourit.

Un bandeau apparaît.

Jason Fair, fils de Walter Fair

— La dernière fois que j'ai vu mon père ? J'avais dix ans, je dirais, *annonce-t-il avec un accent canadien.*

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a quitté ma mère pour une adolescente et ça l'a tellement dégoûtée qu'on a quitté le pays.

— Cette adolescente…

— C'était Josie Fair. Oui.

Jason secoue la tête tristement et baisse les yeux. Quand il les relève, ils sont remplis de larmes.

— Je suis désolé. Désolé. Est-ce qu'on pourrait…

Fondu au noir.

20 heures

Ce soir-là, Nathan ne rentre pas à la maison après le travail. L'atroce inévitabilité de ce qui se prépare étreint Alix dès que l'aiguille de l'horloge passe de 20 heures à 20 h 01. Il lui a dit qu'il rentrerait à 19 heures. Même en prenant en compte une éventuelle urgence de dernière minute, un appel imprévu ou des problèmes dans les transports en commun, 20 heures marque le moment de bascule entre un retard compréhensible et quelque chose de bien plus sombre. Elle lui écrit. Il ne répond pas. À 20 h 30, elle l'appelle. Et tombe sur le répondeur. Et elle sait. Alix sait.

À 21 heures, quand les enfants sont couchés, Alix s'installe dans le studio avec un verre de vin et écoute l'entretien réalisé ce matin avec Josie.

Elles ont discuté pendant plus d'une heure, mais, en la réécoutant,

Alix pense que leur conversation, une fois montée, ne durera qu'une dizaine de minutes. Et que ces dix minutes seront celles où Josie raconte comment elle a rencontré son mari.

Sur le coup, Alix a eu du mal à respirer. Elle a acquiescé mollement, les yeux écarquillés, sans poser de questions. Écouter et absorber, c'est tout.

Une adolescente de quatorze ans.

Un homme de quarante et un ans.

Alix pense à celui qu'elle a à peine remarqué au restaurant ce samedi soir, quand elle a cru que c'était le père de Josie : quelconque, le crâne dégarni, des lunettes, effacé.

Elles se sont arrêtées avant qu'Alix ne découvre ce qu'il s'est passé après le goûter des quatorze ans de Josie, ce qui les a poussés dans les bras l'un de l'autre. Elles en parleront la prochaine fois. Mais les petits picotements d'excitation qu'elle ressent depuis qu'elle a décidé de créer ce podcast s'intensifient de minute en minute. Chaque fibre de son corps l'avertit qu'elle se mesure à quelque chose de plus grand qu'elle, à une puissance sombre et luisante.

De retour dans la cuisine, Alix regarde son verre vide et hésite à se resservir. Mais non, il est 22 heures passées, elle est fatiguée et elle veut garder les idées claires pour demain, quand elle se réveillera dans un lit vide et qu'il faudra gérer les conséquences de la nouvelle beuverie de Nathan, si rapidement après la dernière, et en semaine, en plus. Il n'a toujours pas lu le message qu'elle lui a envoyé tout à l'heure et, quand elle essaie de l'appeler, elle tombe une fois de plus sur son répondeur. Une bouffée d'adrénaline lui étreint la gorge. Alix sait qu'elle ne parviendra pas à dormir, mais se couche tout de même. Elle voudrait lire, mais son cœur bat trop fort. Elle fait défiler les actualités sur son portable, mais les mots se brouillent, et soudain, sans qu'elle comprenne pourquoi, elle ressent l'envie de discuter avec Josie. Josie avec sa peau cireuse, sa voix spectrale et ses yeux sombres, si sombres, Josie qui ne connaît pas Nathan, qui n'a pas dansé à leur mariage, qui ne joue aucun rôle dans le mirage mythique qu'est leur couple.

Elle lui écrit.

> J'ai beaucoup apprécié notre discussion ce matin. Merci beaucoup d'avoir pris ce temps. Je viens d'écouter l'enregistrement et je commence à voir quelle forme donner à ce podcast. J'aimerais beaucoup continuer ce projet, si vous êtes d'accord. La prochaine fois, nous pourrions peut-être visiter les lieux où vous avez grandi, là où vous avez rencontré Walter. Qu'en dites-vous ?

Elle envoie son message et fixe son téléphone pendant plusieurs minutes, attendant de voir que Josie l'a lu, qu'elle est en train de lui

répondre. Mais dix minutes passent et il n'y a rien. Elle finit par éteindre son portable et s'allonger, essayant de trouver un sommeil qui ne viendra certainement pas avant plusieurs heures.

22 heures

Josie pose son livre ouvert contre sa poitrine et scrute la notification qu'elle vient de recevoir.

C'est Alix. La vue de ses mots sur son portable libère quelque chose en elle. Une sorte d'euphorie enfantine. Comme un coup de cœur. Elle ouvre le message, le lit à toute vitesse puis une seconde fois, lentement. Elle s'imagine dans la cité H.L.M. de Kilburn avec Alix et elle frissonne, délicieusement. Elle pourrait lui présenter sa mère, se délecter de son expression quand Pat comprendrait que quelqu'un comme Alix s'intéresse à sa fille. La confusion dans son regard puis, oui, sans aucun doute, un éclair de jalousie. Elle penserait qu'Alix devrait faire un podcast sur *elle*, la légendaire Pat O'Neill. La journaliste aurait certainement des questions à lui poser, mais elles seraient toutes liées à Josie, rien qu'à elle, formulées dans le but de découvrir de nouveaux éléments sur Josie, pas sur Pat. Son estomac se soulève, agréablement. Elle ne répond pas tout de suite, ouvre son navigateur puis tape « Alix Summer », passe trente minutes à regarder des photos d'elle et à étudier son fil Twitter, son Instagram et sa page Facebook, qui est en privé mis à part quelques publications publiques. Elle lit les commentaires des auditeurs de ses podcasts et voit des photos d'elle à des cérémonies, en longue robe satinée. Quand Josie a eu sa dose d'Alix Summer, elle ouvre à nouveau le message mais se rend compte qu'il est 23 heures passées, pas une heure décente pour répondre. Elle soupire, éteint son portable et attrape son livre.

Elle entend des bribes de la voix de son mari provenant d'une autre pièce de l'appartement. Elle met des bouchons d'oreilles et tourne la page.

Vendredi 21 juin

Nathan répond enfin à Alix à 6 heures du matin. Quand elle entend son téléphone vibrer sur la table de chevet, elle abaisse d'un coup son masque de nuit, attrape son portable et plisse les yeux.

> Merde. Désolé. Je comprends pas ce qui est arrivé. Chez Giovanni. Trou noir. S'il te plaît ne me tue pas.

Elle repose son téléphone sur la table et remonte son masque sur ses yeux. Il lui reste trente minutes avant que son réveil sonne, elle ne veut pas les gâcher. Elle n'a pas réussi à s'endormir avant 2 heures du matin et sa tête est lourde de sommeil et de désespoir. Elle essaie de préserver cette demi-heure volée, mais l'adrénaline la submerge à nouveau : son mari est sorti quelque part hier soir, s'est réveillé chez son ami et ne sait pas ce qu'il s'est passé entre ces deux moments. Son mari, qui a une carrière, un prêt immobilier et deux enfants à charge. Son mari, quarante-cinq ans.

Une seconde plus tard, son téléphone vibre à nouveau. Elle grogne et l'attrape.

> Je rentre maintenant. S'il te plaît ne me déteste pas. Je t'aime. Je suis désolé. Je suis un connard.

Elle repose une nouvelle fois le portable et remonte son masque sur ses yeux. Mais l'adrénaline a redoublé. Elle est hors d'elle. « S'il te plaît ne me déteste pas. » Comme un petit garçon pleurnichard.

Elle abandonne l'espoir de sauver ces trente minutes de sommeil et s'assied dans le lit. Elle observe un long moment les messages sur son portable et se demande ce qu'elle doit faire. Elle décide de ne pas répondre, pas encore, pas avant que sa colère ne se soit calmée. Mais un instant plus tard son portable vibre à nouveau et c'est lui, avec un « Alix ??? » suppliant.

Ses mains tremblent de rage quand elle appuie sur son nom pour l'appeler.

— Bonjour, dit-il d'une petite voix qui l'horripile.

— Je n'ai pas pu dormir avant 2 heures du matin, Nathan. Deux heures, à attendre de tes nouvelles. À me demander où tu étais, putain. Et ensuite tu m'écris à 6 heures, tu me réveilles, pourtant tu sais que mon réveil sonne à 6 h 30 et tu ne pouvais même pas attendre une demi-heure parce que tu es un putain d'égoïste. Alors voilà, merci beaucoup, Nathan. J'ai dormi quatre heures et maintenant je dois aller

réveiller nos enfants et les préparer pour l'école puis travailler, et toi tu ne sais même pas ce que tu as fait cette nuit.

— Alix, je suis tellement désolé. J'ai juste…

— Va te faire foutre, Nathan.

Elle éteint son portable et le lance sur le lit.

Puis elle se lève et prend une très longue douche.

Quand elle dépose les enfants à l'école à 8 h 50, elle a retrouvé son calme. Nathan lui a envoyé trois messages supplémentaires, clamant son désarroi et lui promettant que cela ne se reproduirait plus jamais. Nous sommes vendredi, les prévisions météo annoncent un week-end magnifique, Alix déjeune avec ses sœurs dimanche, et elle ne veut pas s'accrocher aux horribles sentiments cauchemardesques qui l'ont enserrée de leurs griffes noires toute la nuit, alors elle se force à les oublier.

Après avoir laissé les enfants aux portes de l'école, elle prend le chemin du retour mais se souvient qu'elle doit déposer un document au secrétariat. Elle se dirige vers la porte latérale de l'école et sonne à l'interphone. On lui ouvre un instant plus tard.

— Bonjour Alix !

C'est Mandy, l'intendante.

— Bonjour Mandy. Voici le document pour la sortie au Muséum d'histoire naturelle demain. Je suis désolée, je l'ai dans mon sac depuis des semaines et j'oublie toujours de vous le déposer. Pardon, il est un peu froissé.

Elle pose la feuille abîmée sur le bureau et la fait glisser vers Mandy.

— Aucun problème, ma belle, lui répond-elle avec un sourire. J'en ai vu des pires, je vous assure.

En l'écoutant parler, Alix la dévisage et se rappelle que Mandy travaille ici depuis vingt ans, que l'année dernière, il y a eu une petite fête pour cet anniversaire. La plus ancienne salariée de l'école.

— Mandy, au fait, je me demandais… J'ai rencontré une maman dont les enfants étaient scolarisés ici il y a un petit moment. Elles ont la vingtaine aujourd'hui. Je me demandais si vous vous souveniez d'elles ?

— Faut voir ! Mais je me targue de ne jamais oublier mes petits.

— Roxy et Erin Fair ?

Une ombre inquiétante passe sur le visage de Mandy.

— Oh… Oui. Je me souviens de Roxy et d'Erin. Elles étaient…

Alix inspire et attend.

Mandy lance un coup d'œil autour d'elle, vers la porte du bureau du directeur, puis se penche vers Alix.

— C'était une famille étrange, si je peux me permettre, déclare-t-

elle à voix basse. Enfin, Roxy était sauvage. Rebelle, vous voyez. Elle avait tendance à casser ou jeter tout ce qui lui tombait sous la main. Il a fallu l'exclure plusieurs fois. Mais Erin était adorable. L'opposée de sa sœur. Très calme. Elle avait quelques soucis, je pense qu'elle était peut-être sur le spectre de l'autisme ? Mais il n'y a jamais eu de diagnostic, que je sache. Et un jour, quand Erin était en CM2, juste avant qu'elle parte au collège…

Mandy s'interrompt et jette un nouveau regard alentour avant de reprendre, en chuchotant.

— Elle est arrivée à l'école avec le bras cassé. Ils racontaient qu'elle était tombée du lit, mais un jour elle a confié à une de ses copines que c'était Roxy.

— Roxy ?

— Oui. La petite sœur. Qui lui aurait fait ça. On a dû appeler l'aide sociale à l'enfance. C'était vraiment terrible.

— Et c'était ce qu'il s'était passé ? La petite avait cassé le bras de la grande ?

— Je crois que ça n'a jamais été prouvé. Les parents étaient furax. Il y a eu des scènes atroces. C'est la seule fois où j'ai vu le père. Un type grand. Sacré caractère. Et la mère…

Alix hoche la tête, retenant son souffle.

— Elle était très bizarre. D'une timidité maladive. Elle se tenait là, sans rien dire, avec ce regard tout vide. Assistant à tout ça comme si ça n'avait rien à voir avec elle, vous imaginez ? Puis ils ont déscolarisé Roxy. Ils lui ont fait l'école à la maison jusqu'à ce qu'elle aille au collège, si je me souviens bien.

— Quel collège, vous savez ?

— Je dirais Queen's Park High. Oui, une famille bien étrange. Je me suis toujours demandé ce qui leur était arrivé après. Vous êtes une amie de la mère, alors ?

— Je ne dirais pas « amie », non. Mais on se connaît.

— Et les filles, vous les avez vues ?

— Non. Jamais.

— J'aimerais bien savoir ce qu'elles deviennent, toutes les deux. J'ai toujours eu un mauvais pressentiment, pour être honnête.

Alix acquiesce et sourit.

Dimanche 23 juin

Dimanche, Josie prépare un rôti. Avec Walter, ils le mangent en silence, installés à côté de la fenêtre qui donne sur la rue. C'est le seul repas de la semaine qu'ils prennent à table. Quand ils ont terminé, Josie liquéfie les restes avec son mixeur plongeant et les transvase dans un bol pour Erin. Elle le recouvre d'une petite assiette pour que Fred n'y mette pas la truffe et le dépose sur un plateau devant la porte de sa fille, avec un yaourt au chocolat et deux cuillères. Elle n'est toujours pas entrée. Plus elle attend, plus c'est difficile. Mais elle osera. La semaine prochaine. Elle entrera et fera le ménage. Walter dit que ce n'est pas si horrible que cela. Mais elle ne le croit pas, étant donné l'odeur.

Elle fait la vaisselle doucement et nettoie la cuisine à fond. À 15 heures, tout est impeccable, comme si aucun repas n'y avait jamais été préparé. Elle regarde Walter à travers le passe-plat.

— Je vais sortir le chien maintenant. Tu veux venir ?

Elle espère qu'il va refuser, et c'est ce qu'il fait.

Le dimanche après-midi, le quartier autour de Queen's Park se remplit des reliques et déchets des journées estivales des autres : des pintes en plastique de bière dorée à moitié bue laissées à chauffer autour des pubs, des nappes de pique-nique froissées dans le parc, des canettes abandonnées et des cartons de pizza pliés dans les poubelles, des flaques de glace fondue sur le trottoir dont elle doit éloigner Fred. Ces gens ont passé la journée dehors à s'amuser, profitant du soleil, de leurs amis et de leurs enfants. Ces gens ont vécu, vraiment.

Tandis qu'elle pense à ce que l'existence des autres a d'extraordinaire, ses pieds la guident sans qu'elle s'en rende compte de l'autre côté du parc, vers la maison d'Alix.

Elle garde ses distances. Elle serait mortifiée, absolument mortifiée, si Alix la trouvait à traîner autour de chez elle un dimanche après-midi, dans son vieux legging et sa veste en jean. Elle a néanmoins besoin d'un petit signe de l'existence de la journaliste, rien de plus, puis elle pourra rentrer chez elle, prête à affronter la longue soirée qui s'annonce.

On ne peut pas voir l'intérieur de la maison à cause de stores en bois blanc. La porte d'entrée est peinte dans un bleu pastel qui rappelle à Josie une robe qu'elle avait quand elle était enfant. Deux buis dans des pots peints de la même couleur entourent la porte, taillés en boule. Elle se demande qui leur a donné cette forme, si on peut les acheter ainsi. Elle lève les yeux vers les deux fenêtres du

premier étage : des stores blancs là aussi. Cette maison est un visage sans expression. Pas comme son appartement, avec ses grandes fenêtres qui laissent entrer les visages de tous les passagers du bus, qui peuvent potentiellement observer ce qu'ils mangent au dîner. Au bout d'une ou deux minutes, elle s'éloigne et aperçoit un groupe de femmes qui marchent vers la maison. Elles sont toutes grandes, élancées, et un quart de seconde plus tard elle remarque que l'une d'elles est Alix, que les deux autres lui ressemblent énormément et qu'il doit s'agir de ses sœurs : l'une a des cheveux blond foncé qui lui arrivent à la taille, l'autre a des cheveux plus clairs coiffés en un chignon haut. Elles sont une nuée de créoles, de grands sacs de cuir à pampilles, de claquettes, de vernis à ongles noir, de jupes longues qui virevoltent quand elles marchent, de peaux bronzées dans d'autres pays. Elles parlent fort, elle les entend même d'ici, l'une d'elles dit quelque chose et les deux autres rient en rejetant la tête en arrière − tant de dents dans ces bouches immenses. Elle les observe tandis qu'elles se rapprochent de la maison. Elle reconnaît la plus petite, elle était là au pub le soir de l'anniversaire. Zoe. Alix sort ses clés du sac qu'elle porte à l'épaule, en insère une dans la serrure, et en un instant la porte s'ouvre, le chat à peine visible, un enfant, et Alix lance « On est rentrées ! », puis le mari, Nathan, avec ses cheveux roux épais, qui la salue distraitement. Tout le monde se presse dans l'entrée, la porte se referme et Josie imagine une bouteille de vin qu'on sort du grand réfrigérateur chromé, des olives disposées dans des bols, un arroseur automatique humidifiant paresseusement la pelouse au fond du jardin. Elle le voit et elle en rêve. Plus que tout.

Assurée qu'Alix et sa famille sont désormais installées bien confortablement à l'intérieur, elle traverse la rue. Elle passe devant la maison comme si elle retournait vers chez elle, mais en avançant, elle caresse du bout des doigts la plante grimpante qui orne la façade. Elle baisse les yeux vers la corolle violette et vert citron de la magnifique passiflore qui la dévisage entre les feuilles et son pouls s'accélère. Elle la tire vers elle, la détache et la tient dans sa paume durant tout le trajet du retour.

Mardi 25 juin

Alix se trouve devant l'entrée de la cité où Josie a grandi. C'est un ensemble de bâtiments bas, pas plus hauts que quatre étages, disposés autour d'une aire de jeux entourée d'allées sinueuses. Josie arrive quelques instants plus tard. Elle porte un jean et un chemisier bleu aux manches bouffantes. Son chien sort la tête de son sac en denim.

— Désolée, je suis en retard. Je ne pouvais pas partir plus tôt.

Alix se penche vers elle pour lui faire la bise et ressent une certaine gêne chez Josie, la même que la première fois qu'elle l'a saluée de cette façon.

— Ce n'est rien, pas de problème !

Alix se tourne pour observer les H.L.M.

— Alors, c'est ici que vous avez grandi ?

— Tout à fait. Ma mère va nous retrouver dans le foyer. Ça ira ? Là-bas, vous pourrez sortir votre matériel.

— Parfait.

Elle suit Josie dans la cité vers un bâtiment bas situé au fond du complexe.

À l'intérieur, une femme est en train d'installer des chaises autour d'une table. Elle a des cheveux teints en châtain et des lunettes aux épaisses montures noires. Elle porte une robe d'été rose vif et des sandales à lanières. Elle lève les yeux vers les nouvelles venues et sourit.

— Bienvenue, bienvenue ! J'ai apporté du jus de fruits et des pâtisseries.

Elle ne ressemble pas à ce à quoi Alix s'attendait. Josie est guindée et morne, mais sa mère est une pipelette qui parle avec les mains. Elle déborde de charme, prend clairement soin de son apparence, et se considère comme une femme digne de respect et d'attention. Elle envoie Josie leur préparer thé et café dans le coin-cuisine et invite Alix à s'asseoir.

— Alors, débute-t-elle en la dévisageant franchement. J'ai pris le temps d'écouter vos podcasts, quand Josie m'a parlé de vous. C'est très inspirant. Moi, j'aurais pu avoir une carrière digne d'intérêt, mais j'ai dédié ma vie à ces immeubles. Cette cité, c'est ma carrière, si l'on peut dire. Pas que l'on me paie pour ça. Je le fais par passion.

Alix pivote légèrement pour jeter un coup d'œil à Josie. Elle leur tourne le dos, en attendant que l'eau bouille.

— Bien sûr, ma première question doit être : pourquoi Josie ? reprend-elle.

— Ah ! réagit Alix avec un rire nerveux.

Elle jette un nouveau regard au dos de son sujet. Josie lui a demandé de ne pas raconter la vérité sur ses motivations à sa mère. « Dites-lui que vous faites une série sur les jumelles d'anniversaire, a-t-elle suggéré. Que ça ait l'air innocent. »

— Eh bien, pourquoi pas ? C'était mon point de départ. Une femme, née le même jour, au même endroit que moi. Un peu comme ces histoires de « bébés échangés à la naissance », en prenant le cliché à contre-pied. Nous n'avons pas été échangées. Nous sommes rentrées de la maternité chez les bons parents. Mais que se serait-il passé si ça n'avait pas été le cas ? Que serais-je devenue si vous m'aviez ramenée chez vous ? Si j'avais été élevée ici ? Et si Josie avait grandi à un kilomètre d'ici, chez mes parents ?

— Nature contre culture ? demande Pat.

— Oui, d'une certaine façon.

— Vous savez, j'ai fait des études d'anthropologie sociale un moment. À l'université Goldsmiths. Mais je suis tombée enceinte, soupire-t-elle. J'ai dû abandonner. Alors voilà un scénario alternatif pour vous. Et si je n'étais pas tombée enceinte ? Et si j'avais terminé mes études ? Déjà, j'aurais quitté cette cité, n'est-ce pas ? Quelqu'un d'autre aurait fait le travail que je fais ici. Sauf que non, en fait, personne ne l'aurait fait, et cette cité serait devenue un taudis, comme les autres du quartier. Donc, ouais, c'est peut-être ça la morale de cette histoire. Je suis tombée enceinte pour une bonne raison. Pour pouvoir sacrifier mes rêves et sauver ces H.L.M.

Sa voix se brise et son regard se perd un instant dans le vide, rêveur.

— C'est drôle, quand on y pense. Étrange. J'imagine que tout le monde a une fonction dans ce monde. Pour certains, c'est plus difficile de le comprendre que pour d'autres, reprend-elle en se tournant vers Josie, qui tire la chaise à côté d'Alix et s'assied.

Alix est très mal à l'aise. Cette femme, comprend-elle, déteste sa fille.

— En parlant de ça, tomber enceinte de Josie, et étant donné que vous avez accouché dans le même hôpital et le même jour que ma mère, quels sont vos souvenirs de cet événement ?

— Oh, alors ça. J'essaie de ne pas y repenser. J'avais vingt ans. Je n'étais pas mariée. J'ai passé ma grossesse dans une sorte de déni, je buvais, je fumais. Je sais qu'aujourd'hui ça semble inacceptable, mais à l'époque, les gens s'en fichaient. Et je n'avais pas l'air enceinte. Jusqu'à la toute fin. Je portais encore mes jeans taille 38. Donc je ne me suis pas arrêtée. Puis les contractions ont commencé, et j'ai voulu les ignorer parce que je n'étais pas prête. Pas du tout. J'avais plein de choses à faire. J'étais au beau milieu de la rédaction d'une dissertation

et je voulais la terminer. Et j'ai failli y arriver, malgré les contractions. Puis ça a été trop fort, ma mère a appelé un taxi pour m'emmener à St. Mary's et, quatre heures plus tard, le bébé était là. Ces quatre heures, je ne veux plus jamais y penser ni en parler.

— À quelle heure est née Josie ?

— Oh là là. Je n'en sais rien. Sans doute le matin, vers 8 heures.

— Qu'est-ce que vous avez ressenti, quand vous l'avez vue pour la première fois ?

— J'étais…

Pat s'interrompt. Ses yeux balaient la salle et se perdent un moment au loin, vides.

— J'étais terrifiée.

Alix sent Josie tressaillir à côté d'elle.

— Absolument terrifiée. Je ne savais pas quoi faire. Je radotais à propos de cette foutue dissertation. Que j'ai finie.

— Vous l'avez terminée ?

— Oui. Les nouveau-nés, ça ne fait que dormir, j'avais le temps. J'ai eu un dix-huit. Mais après ça… Je me suis perdue dans la maternité, j'imagine. Je l'ai laissée m'*avaler*. J'ai toujours pensé que je reprendrais, que je finirais mes études. Mais voici où j'en suis, poursuit-elle en ouvrant grand les bras. Pour être honnête, j'ai sans doute plus appris de la vie, des *gens*, grâce à mes expériences ici que si j'avais passé mon temps le nez dans les livres. Alors c'est peut-être un mal pour un bien, finalement.

Alix baisse légèrement les yeux et s'éclaircit la voix.

— Et à la maternité, ce jour-là, le jour de la naissance de Josie, est-ce que vous vous souvenez d'autres femmes ? Est-ce que vous vous souvenez d'elle ?

Elle sort de son sac une photographie qu'elle y a glissée hier soir : sa mère, en pull gris et en jean, ses cheveux blonds coupés au carré, permanentés, tenant dans ses bras son bébé, Alix (ou Alexis, le nom choisi par ses parents), adressant un grand sourire au photographe.

— Je dois avoir quatre jours sur cette photo, ils venaient de me ramener à la maison.

Pat observe la photo et sourit, tristement.

— Mon Dieu. Elvis Presley aurait pu être là ce jour-là que je ne m'en souviendrais pas. C'est très flou. Vraiment. Quel âge a-t-elle, sur cette photo ?

— Trente et un ans.

— Pas jeune.

— Non. En effet. Elle avait construit sa carrière avant.

Le visage de Pat s'assombrit.

— Ouais. J'imagine que c'est chouette, de pouvoir planifier sa vie comme ça.

Alix cligne des yeux. Elle voudrait demander à Pat pourquoi elle n'a pas fait ce genre de plan, elle. Elle était douée, avait de l'ambition. Pourquoi est-elle tombée enceinte à vingt ans ? Pourquoi n'est-elle pas retournée à l'université ensuite ? Mais elle ne pose pas de questions. Elle se contente de ranger la photo dans son sac.

— Est-ce qu'on pourrait faire ensemble le tour des lieux ? Vous pourriez me montrer l'endroit où Josie a grandi, me raconter quelques souvenirs, ce genre de choses ?

— Terminez votre thé d'abord, lui répond-elle d'un ton qui fait plus penser à un ordre qu'à une proposition.

Alix finit sa tasse et se lève. Pendant trente minutes, Pat les guide à travers la cité et cette demi-heure n'est rien d'autre qu'un commentaire ininterrompu sur elle-même et ce qu'elle a accompli : ses faits et ses gestes, la difficulté de son action, la gratitude que chacun lui témoigne. Et c'est réellement impressionnant, c'est le genre d'engagement qui pourrait être récompensé par des honneurs officiels, ce qui pousse Alix à imaginer Pat dans un costume élégant avec un chapeau excentrique, s'agenouillant devant la reine, un sourire hautain sur les lèvres.

Mais il lui semble aussi clair que Pat est une femme terriblement autocentrée, et Alix sait qu'aucun enfant né d'un tel narcissisme ne peut s'en sortir sans séquelle. Cette prise de conscience ajoute une nuance à l'idée qu'elle se fait de Josie et l'aide à comprendre qui elle est.

Pat les invite chez elle, là où Josie habitait enfant. L'appartement est situé au rez-de-chaussée, derrière un parterre de fleurs. Elle leur ouvre la porte.

— Ici, c'était ma chambre, lui indique Josie en la guidant dans une pièce rose décorée pour une petite fille. Et c'est là que j'ai vu Walter pour la première fois, par la fenêtre.

Alix reste immobile un instant, absorbant l'énergie de la pièce, imaginant Josie, adolescente, écartant les vieux stores en bois qui habillaient à l'époque cette fenêtre. De retour dans la cuisine, elle pose la main sur la table à manger.

— C'est ici que vous étiez assise, le jour où Walter est venu pour votre anniversaire ?

— Oui, sourit Josie. Mais c'était une autre table, celle-là est récente. En tout cas, c'était là.

Alix se tourne vers Pat.

— Est-ce que vous saviez ? Ce jour-là. Pour les quatorze ans de Josie. Est-ce que vous saviez ce qui allait arriver ?

— Entre Josie et Walter, vous voulez dire ? Non, bien sûr que non. Enfin, punaise. Il était plus vieux que moi ! Comment est-ce que j'aurais pu imaginer ça ? Comment est-ce que j'aurais pu savoir ?

— Et qu'est-ce que vous avez pensé quand vous l'avez appris ? Vous avez dû être profondément choquée ?

— À votre avis ? réplique-t-elle d'une voix empreinte d'une rage sourde.

Alix regarde Josie. Son visage est contrit et Alix inspire pour s'empêcher de poser la question suivante.

20 heures

Nathan a été particulièrement gentil depuis les événements de jeudi soir. Non qu'il lui arrive d'être méchant. Il est attentionné de nature. Mais ces derniers jours, il prend soin de rentrer plus tôt pour passer du temps avec les enfants dans le jardin, pour participer à la préparation du dîner, pour regarder la télévision, pour aider aux devoirs, pour discuter et faire pleinement partie de la famille. Il n'a pas pu lui expliquer son comportement de jeudi par autre chose qu'une « perte de contrôle ». Il lui a promis que cela ne se reproduirait pas, et pour l'instant, enveloppée des lueurs chaudes de l'harmonie conjugale, Alix choisit de le croire.

Tandis qu'il range la cuisine, il lui annonce :

— Au fait, demain je travaille à la maison.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— J'ai plein de paperasse à faire et je n'ai pas de rendez-vous, donc je préfère être au calme. Et peut-être qu'on pourrait sortir pour déjeuner sympa ?

Alix se fige. Elle ne lui a pas encore parlé de son nouveau projet avec Josie. Qui viendra demain à 9 h 30, ce qu'elle doit lui expliquer.

— J'ai une invitée qui vient demain matin, pour un podcast.

— Oh, d'accord. Je pensais que tu avais terminé la série. C'est un nouveau projet ?

— C'est… Enfin, c'est une sorte de test, pour le moment. C'est cette femme que j'ai croisée au pub l'autre fois, celle qui est née le même jour que moi. Je commence quelque chose sur les jumelles d'anniversaire, tu vois, sur ce que la vie a d'aléatoire, sur l'étrangeté des inconnus, la nature contre la culture, tout ça.

Son visage s'empourpre sous l'effet de son mensonge et elle se détourne de son mari pour qu'il ne le remarque pas.

Il la regarde, l'air sceptique.

— C'est… différent.

— Oui, exactement.

— Et compliqué ?

— Peut-être. Mais figure-toi qu'il se passe déjà plusieurs choses très intéressantes avec elle.

— Comment ça ?

Elle inspire profondément : un mari dont, à quatorze ans, elle était la proie alors qu'il était adulte ; une mère égocentrique ; deux enfants difficiles ; une confrontation avec les services sociaux. Malgré tout, ces éléments intrigants lui paraissent encore fragiles, inachevés, délicats, elle ne veut pas les exposer au jugement de son mari.

— Il faudra que tu écoutes le podcast pour savoir.

Nathan hausse un sourcil, amusé.

— Je vois ! Très bien.

Alix retire le sac de la poubelle, le ferme et le sort devant la maison. Après l'avoir jeté dans le bac, elle s'arrête et lève les yeux vers le ciel noir d'été, attendant qu'une minute passe. Elle ne veut pas parler de cela avec Nathan. Pas maintenant. Il ne mérite pas ses confidences. Il n'a pas le droit de connaître tout ce qu'il se passe dans sa vie.

Nathan a ses priorités, ses propres secrets. Elle aussi devrait avoir les siens.

Mercredi 26 juin

Quand elle arrive devant chez Alix le lendemain matin, Josie est essoufflée. C'est le seul endroit où elle voulait être, c'est la seule chose qu'elle voulait faire, alors elle a marché à toute vitesse. Elle sort un mouchoir de son sac pour essuyer les gouttes de sueur qui se sont formées sur son front et au-dessus de sa lèvre supérieure avant de sonner.

Elle s'attend à retrouver le beau visage calme d'Alix Summer mais, quand la porte s'ouvre, son mari apparaît. Les traits de son visage sont durs, grossiers. C'est le genre d'homme dont l'attrait dépend uniquement de facteurs de base : les hormones et l'attitude. Il n'y a rien chez lui que Josie trouve remarquable, même ses yeux sont d'une couleur boueuse, indéfinissable. Ses cils sont épais et sa barbe de trois jours contient toutes les couleurs de poil possibles, de l'argent au roux et au blond. Ses lèvres sont minces, pincées. Il porte un tee-shirt informe et un jogging gris. Il lui lance un regard curieux par-dessus ses lunettes cerclées.

— Josie ? demande-t-il en claquant des doigts.

Elle hoche la tête.

— Bonjour. J'ai rendez-vous avec Alix.

Il se penche rapidement vers elle et, pendant une seconde atroce, elle a l'horrible impression qu'il va lui faire la bise, puis se rend compte qu'il avance la main vers la tête de Fred, dans son sac.

— Salut toi ! lance-t-il avant de reculer légèrement quand le chien se met à grogner. Tu as un sacré caractère, on dirait ! C'est un chien ? Une chienne ?

Il approche ses doigts de Fred pour qu'il les renifle, ce qu'il fait avec méfiance.

— Un chien. Fred. C'est un pomchi.

— Un pomchi, répète Nathan. Je ne l'aurais pas deviné. Bref, entrez. Elle vous attend dans la cuisine.

Alix apparaît enfin derrière son mari, son visage trahissant le regret de ne pas lui avoir ouvert la porte elle-même. Josie lui sourit et s'avance, contournant Nathan, son bras effleurant le tissu de son tee-shirt, assez pour qu'elle puisse sentir la chaleur intense émanant de son corps.

Elles traversent la cuisine, où le chat est installé sur l'îlot central comme une statue. Fred grogne doucement quand elles passent à côté.

— On en a pour une heure, lance Alix sans se retourner à son mari, qui est resté dans l'entrée.

— Ça roule, répond-il, sa voix déjà lointaine.

Cette fois, Josie se concentre pour mémoriser tous les détails de la cuisine. Le réfrigérateur, remarque-t-elle, n'est pas chromé du tout. Il est caché dans un meuble assorti aux placards de la pièce. Un grand robot pâtissier du même bleu clair que la porte de la maison est posé sur le plan de travail. Des coussins en coton dans un camaïeu de bleu marine parsèment une banquette placée sous la fenêtre du jardin. Des sandales en plastique et des bottes sont alignées à côté de la porte. Les gamelles du chat sont en cuivre et les chaises qui entourent la table à manger sont chacune de taille et de style différents.

— Comment allez-vous ? demande Alix une fois dans le jardin.

— Oh, ça va.

— Vous aviez l'air d'être un peu… stressée hier.

— Oui. C'est vrai. Ma mère me rend toujours nerveuse. Enfin, je sais qu'elle a l'air très assurée. Qu'elle renvoie l'image de quelqu'un de bien, surtout avec tout son discours sur le sauvetage de la cité. Mais croyez-moi, elle n'est pas comme cela en réalité. C'est une mère atroce, Alix. Elle a été horrible, vraiment, avec moi.

— Vous savez, Josie, je m'en suis rendu compte. Et j'aimerais que nous parlions de ça aujourd'hui, si ça ne vous dérange pas ?

— J'imagine que non, répond-elle en haussant les épaules. Je ne sais pas trop. Si vous pensez que ce sera intéressant pour le podcast, allons-y.

— Je crois que ce sera crucial pour notre projet. Mais, bien entendu, vous pourrez l'écouter avant la diffusion, et s'il y a quoi que ce soit qui vous déplaît, je coupe.

Dans le studio, Alix lui prépare un Nespresso et Josie l'observe de dos. Elle porte un long tee-shirt vaporeux par-dessus un legging. À travers le tissu, Josie distingue les bosses de sa colonne vertébrale et le contour d'une brassière de sport.

— Vous avez passé un bon week-end ? finit-elle par demander.

— Oh là là, ça me semble déjà si loin. Mais oui, c'était bien. J'ai vu mes sœurs dimanche. On passe toujours de bons moments ensemble.

— Comment elles s'appellent ?

— Zoe et Maxine.

— Jolis prénoms. Vous avez fait quoi ?

— Un long déjeuner bien arrosé.

« *Un long déjeuner bien arrosé*. » Ces mots ont pour Josie la qualité d'un rêve. Elle acquiesce en souriant.

— C'est chouette.

Alix pose le café devant Josie et s'installe. Elle coince ses cheveux derrière ses oreilles et lui lance un sourire.

— Bien. Et si on mettait ces casques et qu'on se lançait ? Je voudrais reprendre là où on s'est arrêtées la dernière fois. Avec Walter

et les débuts de votre relation.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

À l'écran apparaît le studio d'enregistrement d'Alix, vide.
La caméra panote en s'attardant sur les détails de la pièce.
La voix de Josie, en conversation avec Alix, retentit.
Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 26 juin 2019

— Oui, alors… Nous sommes à mon anniversaire, j'ai quinze ans. À ce moment, nous étions déjà amis, si l'on peut dire. Quand je le croisais, il s'arrêtait toujours pour discuter un peu. Il me faisait un petit signe de la main, me disait quelque chose de gentil. Voilà. Le jour de mon anniversaire, il m'a couru après quand je suis partie à l'école. Il se souvenait que c'était mon anniversaire, puisqu'il était venu pour le gâteau l'année d'avant, et il m'avait acheté un cadeau.

— Que vous a-t-il offert ?

— Un bracelet. Regardez, c'est celui-ci.

— Vous le portez encore. Incroyable.

— Bien sûr, pourquoi ? On est toujours ensemble.

Josie soupire lourdement.

— Ce jour-là, après les cours, mes amis m'ont emmenée au parc, enfin à l'aire de jeux, et il y avait ce garçon, Troy, je crois qu'il s'appelait, et Helen tenait absolument à ce que je l'embrasse. Je n'avais jamais eu de copain et elle insistait toujours pour que je me rapproche d'untel ou d'untel, mais moi je ne voulais pas sortir avec les garçons parce qu'ils me dégoûtaient, pour être honnête. Troy avait bu du cidre et son haleine… Je la sens encore, même après toutes ces années. Si aigre, rance, et il me soufflait ça au visage en se penchant vers moi, alors je me suis levée, je suis partie, et à ce moment-là j'ai su. J'ai su que j'en avais fini. Je ne serais plus ce genre d'ado. Je suis retournée à la maison. Ma mère m'a dit : « Tu rentres tôt », et je lui ai répondu que je ne me sentais pas très bien. Elle m'a demandé si j'avais bu. Je lui ai raconté le cidre, le garçon, et elle m'a rétorqué que j'avais de la chance d'avoir des amis comme ça, que je devrais faire des efforts pour eux. Je lui ai dit : « Je fais des efforts, mais il y a des choses que je ne veux pas faire, c'est comme ça. » Alors elle m'a demandé ce que je voulais faire. J'ai répondu que je ne savais pas. Comment est-ce que j'étais censée savoir ? « Qu'est-ce que tu voulais, quand tu avais quinze ans, toi ? » je lui ai demandé.

Elle m'a regardée comme si elle n'arrivait pas à croire que j'étais sa fille et m'a lancé : « Je voulais le monde entier, Josie. Je voulais absolument tout. » J'ai répondu quelque chose du genre : « Eh bien ce n'est pas en buvant du cidre au parc que je vais faire quoi que ce soit, si ? » « Pas plus qu'en restant ici avec moi, le jour de ton anniversaire. » Alors j'ai crié : « Tu as raison. Je sors, alors. » J'ai claqué la porte et j'ai traversé la cour vers le préfabriqué où Walter travaillait. Je voulais le remercier pour le bracelet, rien de plus, mais je crois qu'au fond je savais ce qui allait arriver, oui je le savais. Je me sentais puissante. Il m'a emmenée au pub. J'étais au bar avec un homme de quarante-deux ans, j'en avais quinze, il a versé un shot de vodka dans ma limonade, il m'a embrassée et je me souviens d'avoir regardé mes mains, les marques de stylo que je me faisais toujours en cours, mes chaussures, les vieilles Kickers avec les petites étiquettes en daim que tout le monde avait à l'époque, et je me disais : « Ça y est, je me lance. Je pars. Je quitte ce monde. J'entre dans un nouvel univers. » C'était comme si je savais déjà, à ce moment-là, que j'avais atteint un point de non-retour. Que, puisque j'avais pactisé avec le monstre, c'était fini. Pour toujours.

Midi

— Oh mon Dieu, murmure Alix une heure plus tard, après avoir refermé la porte derrière Josie.

Elle s'appuie contre la porte, les bras croisés dans le dos.

— Mon Dieu, répète-t-elle.

Elle ferme les yeux et tente de se ressaisir, mais elle ressent un profond vertige. En écoutant Josie, elle a dissimulé le choc qu'elle ressentait. Acquiescé avec vigueur. L'a encouragée avec ses interjections. L'a relancée en posant des questions neutres. Tout en résistant à la tentation de dire : *Putain, Josie, mais vous êtes mariée à un pédophile*.

Elle retourne dans le studio pour ranger, ramasser la vaisselle, et ferme la porte à clé derrière elle. Dans la cuisine, elle met les tasses et les soucoupes dans le lave-vaisselle puis va aux toilettes, celles qui se trouvent sous l'escalier. Après les avoir utilisées, elle se place devant l'évier pour se laver les mains et s'arrête net en remarquant qu'il n'y a pas de savon. Elle se retourne, le cherche sur la plinthe qui masque les tuyaux, puis dans le placard sous l'évier. Elle se lave les mains à l'eau puis interroge son mari en retournant dans la cuisine.

— Tu as fait quelque chose avec le savon des toilettes ?

— Comment ça ?

— Est-ce que tu l'as déplacé ? Ou jeté ? Je l'ai mis il y a deux jours.

— Non, bien sûr que non. C'est peut-être ton amie bizarre.

Alix lui fait les gros yeux.

— Ne sois pas ridicule. Ça doit être les enfants. Il va réapparaître à un moment.

13 heures

Josie range le savon au fond de son tiroir à sous-vêtements, à côté de la capsule Nespresso. La bouteille est si jolie, gris foncé avec un dessin de fleurs de cerisier, qu'on dirait une estampe japonaise. Et le parfum lui rappelle Alix.

Retourner chez les Summer l'a mise dans un état étrange. La rencontre avec le mari, c'était du bonus, même si elle ne comprend pas ce qu'Alix lui trouve. Tout comme utiliser leur salle d'eau si élégante, avec le miroir piqué et le papier peint extravagant à l'imprimé paon. Le beau savon. La serviette noire toute douce pendue à un anneau doré. Et enfin leur discussion : revivre les premiers temps de sa relation avec Walter, lui parler de son horrible mère, sous le regard de pure fascination qui lui jetait Alix, comme si Josie était la femme la plus intéressante qu'elle ait jamais rencontrée.

Revigorée par sa matinée, elle va jusqu'à la chambre d'Erin et colle l'oreille à la porte. Elle entend le grincement de la chaise, les cliquetis de la manette, le son très faible qui s'échappe de son casque. Elle sent l'odeur des différentes strates superposées dans la pièce. Il n'est plus possible de continuer à ignorer la situation. Cela ne va pas disparaître. Elle pose la main sur la poignée et ouvre la porte. Au bout de quelques centimètres, elle coince, butant sur le désordre qui jonche le sol. Elle appelle Erin, mais sa fille ne peut pas l'entendre. Josie insiste, la porte s'ouvre un peu plus. Elle aperçoit son aînée, son profil, ses chaussons en peau de mouton élimés, et ses mains pâles et osseuses tenant la manette. Josie se résigne. Pas aujourd'hui.

Elle convoque l'image de la cuisine d'Alix dans sa tête. Si lumineuse. Si chaleureuse. Les dessins d'enfants accrochés sur le mur qui leur est dédié. Puis elle se souvient de ce à quoi ressemblait la chambre d'Erin à l'époque où elle la partageait avec Roxy. Il y avait deux lits roses, une armoire blanche avec un cœur découpé dans chaque porte. Là où se trouve aujourd'hui le bureau, il y avait un coffre plein de poupées et de jouets. Dans sa tête résonne le rire de deux petites filles au moment du coucher.

Elle baisse les yeux et referme la porte.

Samedi 29 juin

Alix fouille le coffre à côté de la porte d'entrée à la recherche de son poncho de pluie, celui qu'elle acheté il y a quelques années pour un festival où il a plu tout le week-end. L'épisode de canicule est terminé et, selon les prévisions, il va faire froid et pleuvoir pendant plusieurs jours. Elle trouve le poncho, l'enfile par-dessus ses vêtements puis appelle sa fille. Elle doit accompagner Eliza chez l'une de ses amies pour un goûter d'anniversaire, à dix minutes de chez eux.

Les flaques inondent le trottoir et les voitures crissent en les dépassant. Alix ne reconnaît pas Josie tout de suite à cause de sa grande capuche. Elle remarque d'abord le chien, se disant en le regardant : *Oh, un pomchi, comme celui de Josie*, avant de repérer les baskets sans lacets en denim, tachées par la pluie, la veste en jean serrée à la taille par une ceinture assortie, et le parapluie du même motif.

— Josie !

Cette dernière cligne des yeux.

— Alix, ça alors !

— Ce n'est pas un temps idéal pour sortir votre chien.

— Non, en effet. Mais je ne peux pas attendre toute la journée à l'intérieur qu'il s'arrête de pleuvoir, sinon Fred ne se dégourdirait jamais les pattes. Vous allez où ?

Alix pose la main sur l'épaule de sa fille.

— J'emmène celle-ci à un anniversaire. Dans le quartier.

Les yeux de Josie s'embuent d'envie.

— Oh, super. On fête quel âge ?

— Onze ans.

— Tu vas bien t'amuser, alors ? Profite de chaque instant.

— Et quand elle rentrera à la maison dans quelques heures, elle sera surexcitée à cause de tout le sucre et des vidéos TikTok.

— Profite ma petite ! Et passez un bon week-end, Alix. À la semaine prochaine.

— Merci, à très vite.

Tandis qu'elles s'éloignent, Eliza lève la tête vers sa mère et lui demande :

— C'était qui, cette dame ?

— Oh, quelqu'un que j'interroge dans mon podcast.

— Pourquoi ? Elle a l'air franchement ennuyeuse. Pas son chien, par contre.

— Oui, mais c'est un peu mon propos. Que des gens qui ont l'air

ennuyeux peuvent avoir des histoires passionnantes à raconter. Si l'on trouve le moyen de les inciter à se confier.

Alix reste un petit peu à l'anniversaire, assez longtemps pour boire un thé et partager quelques ragots de l'école avec d'autres mamans. Puis elle rentre à la maison en évitant les flaques et les parapluies. En arrivant à l'endroit où elle a croisé Josie plus tôt, elle s'immobilise, stupéfaite. Elle est encore là.

— Josie, mais qu'est-ce que vous faites ici, sous la pluie ?

— Je ne sais pas vraiment. J'étais juste…

Sa voix se brise et Alix a l'impression qu'elle va se mettre à pleurer.

— Ça va ?

— Oui. Oui, tout va bien. C'est que… ce qu'on fait, ça me fait ressentir beaucoup de choses. Des choses que je n'ai pas ressenties depuis longtemps, vous voyez. Comme si avant, j'étais désensibilisée. Et quand je vous ai vue avec votre adorable petite fille… ça m'a… Je ne sais pas vraiment, Alix, en fait. Je ne comprends pas. Mais je n'arrivais plus à mettre un pied devant l'autre. Ça vous paraît fou ?

— Non, Josie. Absolument pas. Ça me semble tout à fait compréhensible. Venez, ne restons pas sous la pluie. Allez. Je vous offre un thé. Ou quelque chose de plus fort ?

Alix la guide jusqu'au café le plus proche, l'installe à une table et va commander deux cappuccinos au bar. Elle achète aussi deux cookies et se retourne vers leur table.

Josie a disparu.

16 heures

Quand elle arrive à la maison, Josie est trempée jusqu'aux os. Elle enroule le chien dans une serviette et le frictionne avant d'aller se préparer une tasse de thé pour se réchauffer. Elle avance pieds nus dans le salon, où Walter regarde un match de football, assis dans le canapé.

— Tu es trempée.

— Ouais. Je sais pas ce qui m'a pris de sortir habillée comme ça.

Le chien regarde le canapé, plein d'espoir, ce que Walter remarque.

— Y a pas moyen. Tu pues. Tu montes pas ici.

Josie attrape Fred et le serre contre sa poitrine. Elle n'aime pas quand Walter lui parle ainsi.

Elle s'installe à l'autre bout du canapé et regarde vaguement le match. Elle déteste les bruits de ce sport, les basses monotones des interpellations masculines, le changement de volume incessant des

commentateurs, les sifflets, les tambours, on dirait la bande son d'un cauchemar dans lequel une armée de tueurs impitoyables fondrait sur vous. Et c'est le bruit de fond de ses week-ends depuis vingt-sept ans, depuis qu'elle a emménagé chez Walter. Les premières années, ils regardaient ensemble, elle lui assurait qu'elle s'intéressait au jeu, criait quand leur équipe marquait, faisait mine d'être terriblement déçue quand elle perdait. Quoique non, elle ne faisait pas semblant. À l'époque, c'était vrai. Tout ce qu'elle pensait, faisait, voulait, tout ce qui comptait pour elle, était conditionné par Walter. À partir du moment où ils s'étaient mis ensemble, elle n'avait plus voulu que lui faire plaisir, correspondre à la vision d'elle qu'il se faisait, devenir la femme de ses rêves.

Elle termine son thé et rapporte la tasse dans la cuisine.

— Je vais me coucher, annonce-t-elle. Je me sens fiévreuse.

Walter la dévisage, l'air inquiet.

— Oh, chérie. J'espère que tu ne vas pas tomber malade.

— Non, je suis sûre que ça ira.

— Tu veux que je t'apporte un médicament ?

— Non, mais merci. Je t'aime.

— Moi auss…, répond-il, mais son dernier mot est coupé en deux quand son attention se détourne de Josie pour se reporter vers la télévision, où il se passe apparemment quelque chose.

Elle emmène le chien jusqu'à la chambre et referme la porte derrière elle. Elle se sent sonnée, abattue. Elle ne comprend pas ce qui lui est arrivé. Toute la dernière heure lui semble complètement floue. La pluie qui la trempait, Alix dans son poncho en plastique, sa fille l'observant avec curiosité sous la capuche de son ciré, et… Elle a un trou. Après, assise dans un café, Alix au comptoir, des perles de pluie scintillant dans son dos, puis elle a vu quelque chose par la fenêtre. Quoi ? Elle n'en est pas sûre. Sur le coup, elle a cru apercevoir Roxy. Elle en a été convaincue. Ramasser le chien, le sac, sortir en courant. Aucun signe de sa fille. Était-ce réel ? Était-ce un souvenir ? Une ombre ? Simplement quelqu'un qui lui ressemblait ?

Au lit, elle cherche la chaîne de podcasts d'Alix sur son portable et sélectionne un épisode au hasard, laissant la voix de la journaliste recouvrir les mugissements des supporters de foot en provenance du salon.

Lundi 1er juillet

Josie écoute Heart FM avec ses écouteurs. Derrière les splendides crescendos de *Greatest Day* de Take That, elle distingue le bourdonnement des machines à coudre, les grondements du métro, les bavardages de ses collègues, la voix forte de la cliente du moment, mais elle se concentre sur la musique, sur ce que cette chanson lui fait, sur le sentiment de pertinence et d'assurance qu'elle lui procure. Le week-end s'est écoulé dans un flou total. Elle a passé la majeure partie du temps au lit. Walter lui a diagnostiqué un rhume d'été et lui a apporté des boissons chaudes et des plateaux-repas. Il a sorti Fred à sa place et l'a nourri. Mais ce matin, en se réveillant, elle s'est sentie requinquée, normale, et est allée au travail malgré les protestations de son mari, qui aurait voulu qu'elle reste à la maison pour se reposer.

Lors de sa pause, à 15 heures, elle se prépare un chocolat chaud en utilisant une poudre toute prête et écrit à Alix.

> Je suis désolée pour samedi. J'étais malade. J'ai passé le week-end au lit, fiévreuse. Je crois que je délirais un peu ! Je vais bien maintenant et j'ai hâte de reprendre notre projet. Je suis disponible demain matin.

Alix lui répond quelques instants plus tard.

> Oh non ! Je suis désolée que vous soyez tombée malade. C'est vrai que vous n'aviez pas l'air dans votre assiette. Oui, venez demain, si vous êtes remise ?

Josie tape avec empressement.

> Absolument. À demain.

Mardi 2 juillet

— Que fait Walter, maintenant qu'il est à la retraite ? lui demande Alix quand elles commencent l'enregistrement.

— Bonne question, soupire Josie. Pas grand-chose. Il aime rester à la maison, lire les journaux en ligne, regarder le sport, écrire à sa famille.

— Avec qui correspond-il ?

— Oh, ses fils. Ils ont la trentaine et vivent au Canada.

— Tous les deux ?

— Oui. Leur mère a déménagé là-bas après la rupture avec Walter. Il ne les a plus jamais revus.

— Ils avaient quel âge à l'époque ?

Josie hausse les épaules.

— Dix et douze ans quand ils sont partis.

— Il n'a pas vu ses fils depuis plus de vingt ans ?

— Non. C'est très triste. Son ex ne voulait pas qu'il s'approche d'eux.

— Pourquoi ?

— Je crois qu'elle était assez en colère à cause de ce qui est arrivé avec moi, répond-elle en haussant à nouveau les épaules.

Alix note ce nouvel accroc dans le récit déjà complexe que Josie donne de sa relation avec Walter.

— Josie, commence-t-elle doucement. J'aimerais beaucoup qu'on parle un peu plus de cela, si cela ne vous met pas mal à l'aise. N'oubliez pas, tout ce qui vous dérange, nous pourrons le supprimer avant de diffuser le podcast.

Josie acquiesce.

— Walter était donc marié quand vous l'avez rencontré ?

Il y a une petite pulsation de silence, assez longue pour qu'Alix mesure l'inconfort de Josie par rapport à ce qu'elle s'apprête à raconter.

— Oui. Il était marié. Mais évidemment, je ne le savais pas. Bien sûr, il ne m'avait rien dit. Sinon, je ne serais jamais sortie avec lui. Bien sûr que non.

— Reprenons là où nous en étions, si vous le voulez bien. Après ce soir-là, celui de votre quinzième anniversaire, lorsqu'il vous a invitée au pub, quand avez-vous découvert qu'il était marié ?

Cette fois, le silence se prolonge.

— Assez longtemps après, finit-elle par répondre. Quelques années, je dirais.

— Quelques années ?

— Oui. J'avais dix-huit ans quand je l'ai appris.

— Et il vivait encore avec sa femme, à ce moment-là ?

— Non. Pas du tout. C'est pour ça que je ne savais pas qu'il était marié. Il vivait dans son appartement à Londres, qu'il avait hérité de son père. Son ex et les garçons vivaient ailleurs, quelque part dans l'Essex. Il rentrait le week-end. C'était… c'était un peu compliqué, voilà.

Alix hoche la tête sans rien dire.

Quand elle met fin à leur entretien quelques minutes plus tard, il pleut et Alix propose de reconduire Josie chez elle en voiture. Après l'avoir déposée, elle la regarde marcher dans la rue pour voir dans quelle maison habitent les Fair. Alix connaît cette rue. Elle l'a traversée mille fois, c'est une rue résidentielle sans intérêt qui relie Paddington et Kilburn. Comme le lui a indiqué Josie, cette partie de la voie se compose de longues rangées de villas victoriennes semi-mitoyennes, construites à même le trottoir, délabrées, sales, sans arbres pour les protéger des gaz d'échappement. Elle voit Josie ouvrir la porte de la maison qui se trouve juste derrière l'arrêt de bus. Elle reconnaît Walter à la fenêtre de l'appartement et est à nouveau choquée par son apparence de vieillard. Elle essaie d'imaginer l'homme séduisant de quarante-deux ans que Josie lui a décrit, celui qui l'a embrassée au pub quand elle était adolescente, mais c'est difficile. Le temps ne lui a pas fait de cadeau. Elle le voit se tourner quand Josie entre et un petit sourire se peint sur ses lèvres. Il lui dit quelque chose et se retourne vers son ordinateur portable. Josie apparaît un instant à la fenêtre, son chien dans les bras. Elle jette un regard derrière elle et disparaît à nouveau. Il y a une autre fenêtre après le bow-window où est installé Walter. Entre les rideaux en denim qui ne sont pas complètement tirés, Alix distingue la silhouette d'une armoire et une porte. Quelque part derrière cette porte se trouve sans doute Erin, l'aînée, celle qui vit encore chez ses parents, celle dont la petite sœur a cassé le bras avant de quitter le foyer à seize ans.

Un bus s'arrête, dissimulant la façade, et Alix s'extrait de ces pensées singulières. Elle allume le moteur et rentre à la maison.

Dans la cuisine, elle ouvre son ordinateur portable et tape l'adresse de Josie. Elle ajoute le nom « Walter Fair » mais il n'y a aucun résultat. Elle essaie avec « Josie Fair », « Erin Fair » et « Roxy Fair » sans plus de succès. Elle s'y attendait. Anonymes, comme quatre-vingt-dix pour cent de la population mondiale. Même à une époque où nos empreintes digitales envahissent en permanence les réseaux sociaux, la plupart des gens ne sont pas traçables sur Internet. Elle tape

l'adresse dans Google Maps, affiche la photo de la maison des Fair et se promène dans leur rue, à la recherche de… quoi, au juste ?

Jeudi 4 juillet

Josie enfile sa veste en jean par-dessus son tee-shirt et son jogging et se regarde dans le miroir. Elle a cette veste depuis son adolescence, c'est celle qu'elle portait ce fameux soir au pub, avec Walter, pour ses quinze ans. Elle est élimée aux coudes et aux poignets, mais elle a su la garder en un seul morceau toutes ces années, elle a réussi à la maintenir dans un état assez potable pour continuer à la porter. C'est sa veste porte-bonheur, celle qu'elle avait sur les épaules quand sa vie a basculé, quand elle a abandonné cette fille qui buvait du cidre tiède avec des petites frappes et qu'elle est devenue celle qui était aimée par un homme, un vrai, celle qui aurait des bébés magnifiques et un appartement avec deux chambres. Mais cette femme, cette Josie-là commence à lui donner l'impression d'un caméléon, d'une fraude, d'une effigie de papier unidimensionnelle. Dans sa tête, elle floute son reflet et se transforme en flaque humaine. Elle retire la veste brusquement et se fixe une nouvelle fois. Elle est restée fine par miracle, sans y faire attention. Elle est jolie. Elle pourrait sans doute porter des tenues comme celles d'Alix sans que cela soit ridicule. Elle parcourt sa garde-robe à la recherche d'un vêtement qui ne soit pas en denim (d'ailleurs, pourquoi a-t-elle autant de jean ?) et qui ne soit pas gris. Elle trouve une ample chemise noire qu'elle a achetée pour la porter par-dessus son maillot de bain un été où il faisait particulièrement chaud dans la région des lacs. Elle la passe sur son tee-shirt et tourne sur elle-même. Elle trouve qu'elle a de l'allure et range sa veste en jean dans la penderie. Elle attrape des lunettes de soleil dans sa commode et les enfile sur sa tête, puis retire les pendentifs turquoise de ses oreilles et les remplace par des anneaux dorés que Walter lui a offerts pour l'un de ses anniversaires.

Il détaille sa tenue quand elle va chercher la laisse de Fred dans le couloir.

— On dirait que tu es en vacances.

— Vraiment ?

— Je trouve, oui.

— Il fait beau, j'ai envie d'aller me promener au parc. Manger une glace.

Walter jette un coup d'œil par la fenêtre, puis la fixe à nouveau.

— Tu sais quoi, ce n'est pas une mauvaise idée. Je viens avec toi.

Josie vacille légèrement.

— Oh, non, mais je retrouve quelqu'un là-bas. La maman de l'école des filles, tu sais ?

Walter lui lance un regard dubitatif.

— Tu es sûre que ce n'est pas plutôt un papa que tu retrouves ? demande-t-il d'un ton amusé.

Mais Josie sait que la pointe d'humour cache une lame acérée par la colère.

— Oh, Walter ! s'exclame-t-elle en copiant son ton joueur. Ça se voit que tu n'as jamais rencontré aucun des papas de l'école, pour dire ça !

Il hoche doucement la tête, remonte ses lunettes sur son nez et se tourne à nouveau vers son écran.

— Amuse-toi bien, alors. À tout à l'heure.

Elle attache la laisse au harnais du chien et sort de l'appartement.

— Oh ! s'écrie Alix en ouvrant la porte et en regardant Josie des pieds à la tête quinze minutes plus tard. Pas de denim !

— Non, pas aujourd'hui, lui répond-elle gaiement. Je n'étais pas d'humeur.

— J'aimerais beaucoup que nous parlions de votre rapport à ce tissu, un jour. Ça ne vous dérangerait pas ?

— Non. Je crois que moi aussi j'aimerais en parler.

Josie regarde autour d'elle, cherchant des signes de la présence du mari roux, mais il n'est pas là aujourd'hui. La maison est silencieuse, immobile. Elles sont seules.

— Votre mari est retourné au bureau ?

— Oui, répond Alix en souriant. C'est très rare qu'il soit en télétravail.

— Que fait-il ?

— Il est agent immobilier spécialisé dans la location de biens commerciaux. Surtout dans la City.

— Ça doit être stressant.

— Oui, je crois que ça l'est souvent. Il travaille beaucoup.

— Mais clairement, ça paie, souligne Josie en parcourant du regard la cuisine ouverte.

— Oui, absolument. Nous avons beaucoup de chance. La plupart des gens travaillent dur, mais rares sont ceux qui peuvent vivre dans une maison comme la nôtre, n'est-ce pas ?

— J'adore votre maison.

— Merci.

— Pas seulement parce qu'elle est belle, même si elle est magnifique. Mais surtout parce que c'est tellement accueillant. Ce n'est pas juste comme les maisons des magazines. C'est un vrai foyer. C'est… *vous*.

Josie caresse le marbre crème du plan de travail avant de reprendre.

— Mon appartement, je n'ai jamais vraiment eu l'impression que c'était le mien. Ça a toujours été celui de Walter. Ses meubles. Ses affaires. Et c'est un logement de la ville, donc on ne peut pas faire grand-chose pour l'améliorer. Quand j'y suis et que je regarde autour de moi, je ne vois que les affaires des autres. Walter n'aime pas qu'on accroche des choses aux murs. Il déteste le désordre, vous savez. Je rêverais d'avoir une maison comme la vôtre, que je pourrais remplir des choses que j'aime.

— Comme quoi ?

— Alors ça, c'est une bonne partie du problème. Je ne sais pas. Je n'ai jamais su. Je me suis… perdue. En fait, je commence à me rendre compte que je ne me suis jamais trouvée. J'ai voué ma vie à Walter quand j'étais encore une enfant et je ne me suis jamais donné la chance de découvrir qui j'étais réellement.

Josie se reprend quand elle sent les larmes monter. Elle lève les yeux vers Alix et lui sourit aussi bravement que possible.

— Il n'est pas trop tard pour vous trouver. Il est même grand temps de s'y mettre, déclare Alix en la guidant vers le studio.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution, une jeune fille s'engouffre à la suite d'un homme d'âge moyen à l'intérieur d'une grande maison blanche.

Elle porte une veste en jean.

La voix de Josie issue du podcast d'Alix Summer accompagne les images.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 4 juillet 2019

— La première fois qu'il m'a invitée chez lui, j'avais seize ans, c'était un an tout pile après notre sortie au pub le soir de mon anniversaire. Il m'avait dit qu'on mangerait une pizza et qu'il avait un cadeau à m'offrir. Je n'y étais jamais allée auparavant. On se voyait toujours dans des lieux publics. Ou dans son préfabriqué de la cité le soir, quand son équipe était déjà partie. On s'embrassait, c'est tout. On discutait. Mais je savais depuis le début qu'un jour il voudrait plus de moi et je lui avais clairement fait comprendre que, quand ça arriverait, ça devrait être parfait. Alors il avait acheté du champagne. Il y avait de la musique. Il a tiré les rideaux, allumé une bougie. Il

m’a offert une bague de fiançailles en me demandant de l’épouser. J’ai dit oui. Bien sûr. Bien sûr que j’ai dit oui. Et ensuite, une douzaine d’heures après mon seizième anniversaire, il a pris ma virginité.

Vendredi 5 juillet

Un jeune homme se tient sur le pas de la porte des Summer. Alix met un instant avant de comprendre de qui il s'agit.

— Oh, Harry, bonjour ! Comment vas-tu ?

C'est le fils des voisins. Elle le connaît depuis qu'il est petit, mais maintenant qu'il a grandi et est en dernière année à la fac, elle le voit rarement.

— Très bien. Et toi ?

— Pas mal. Qu'est-ce qui t'amène ?

— En fait je viens de rentrer, mais Maman est sortie et elle ne reviendra pas avant ce soir, genre. J'ai pas la clé. Elle m'a dit que t'avais peut-être un double ?

— Ah, oui, répond-elle en se tournant vers la console de l'entrée où elle range ce genre d'objets. Je crois bien que j'en ai un, donne-moi une minute.

Elle cherche dans les tiroirs mais ne le trouve pas.

— Viens, suis-moi. Ça doit être dans la cuisine.

Harry lui emboîte le pas et s'arrête au seuil de la pièce, mal à l'aise, pendant qu'elle se met à fouiller dans d'autres tiroirs. Elle finit par trouver la clé dans une enveloppe où est griffonné le nom des voisins.

— Ahah ! s'exclame-t-elle, triomphante. La voici. Tu devais avoir dix ans quand ta mère me l'a donnée. Quand vous étiez partis faire un grand voyage aux États-Unis, tu te souviens ?

— Oui, bien sûr, répond-il en tendant la main. Merci.

— Pas de souci.

Elle le raccompagne jusqu'à la porte mais, au moment de lui dire au revoir, elle se souvient de quelque chose.

— Dis-moi Harry, ça n'a aucun rapport, mais toi et ton frère, vous étiez à Queen's Park High, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et tu as quel âge ?

— Vingt et un.

— Est-ce que tu te souviens de deux sœurs qui devaient y être en même temps que toi, Erin et Roxy Fair ?

Elle observe son visage avec attention pendant qu'il formule sa réponse.

— Oh, merde, ouais. Bien sûr que oui, confirme-t-il avec un sourire triste. Roxy était dans ma classe. Elle était folle.

— Folle ?

— Oui. Hyper flippante.

— D'accord. Pourquoi ?

— Elle faisait peur, tu vois ? Dure. Agressive.

Harry penche la tête en la regardant.

— Attends, tu la connais ?

— Non. Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais je connais sa mère.

— OK.

— Apparemment, Roxy est partie de chez elle quand elle avait seize ans.

Harry lui lance un regard interrogateur.

— Elle est partie, ou elle a fugué ?

— Fugué ? Pourquoi tu dis ça ?

— Je sais pas. Il y avait pas mal de rumeurs sur elle. Sur les deux sœurs, en fait. Sur ce qu'elles vivaient à la maison. Des trucs moches.

— Comme…

— Je ne sais pas. De la violence ? La plus grande, Erin, elle était trop bizarre. J'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi chelou. Je lui ai jamais parlé, mais je la voyais au lycée, avec ses yeux marron presque noirs, et elle était tellement maigre. Tu sais, il paraît qu'elle ne mangeait jamais de nourriture solide. C'est ce qu'on disait. Qu'elle n'en avait jamais mangé de sa vie. Seulement des choses molles.

Il change l'enveloppe avec la clé de main, puis lance un grand sourire à Alix.

— Eh bien, merci pour ça. Je te la rapporterai plus tard. Au cas où on en aurait besoin dans onze ans. Salut !

— À bientôt, répond-elle en fermant la porte.

Samedi 6 juillet

Josie retourne à l'endroit où elle a croisé Alix la semaine dernière, devant le café où elle a eu la certitude d'apercevoir Roxy. Elle commande un allongé et s'installe en terrasse. Il fait frais en ce jour nuageux de juillet, on se croirait en septembre, et dans l'air flotte la nostalgie de la fin d'un été qui pourtant bat son plein. Josie sait que ce n'est pas sa fille qu'elle a vue la semaine dernière. Elle en est sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Mais il demeure toujours une petite part d'elle qui se dit : *Pourquoi pas ?* Pourquoi cela n'aurait-il pas pu être Roxy ? Autrefois, sa fille existait en trois dimensions, il n'y a aucune raison pour que cela ait changé, ou qu'elle ne puisse se matérialiser ici, sur Salusbury Road, à quelques mètres de là où elle est assise.

Tandis qu'elle sirote son café, son regard s'arrête de l'autre côté de la rue. Elle observe la silhouette et le profil de chaque jeune femme qui passe en face. Fred aperçoit un grand caniche et se met à aboyer comme un fou.

— Chut, lui murmure Josie à l'oreille. Tais-toi, maintenant.

Elle fait durer le café aussi longtemps que possible, puis soupire et se lève.

Elle n'a pas vu Roxy.

Le vide que génère cette conclusion lui serre l'estomac.

Mais une sensation de soulagement vient immédiatement le combler.

Il est presque midi et la maison d'Alix semble calme, vide. Josie cherche des yeux sa voiture, qui n'est pas là. Enhardie, elle s'avance dans l'allée qui mène à la maison et jette un coup d'œil à l'intérieur par l'interstice entre les stores. Elle découvre un salon où elle n'a encore jamais mis les pieds. Alix la guide toujours directement dans le jardin en passant par la cuisine. Josie repère le chat-nuage roulé en boule sur un fauteuil. Elle inspecte ensuite la fenêtre à côté de la porte d'entrée bleu ciel. Une pile de courrier dans l'escalier, des chaussures en un tas organisé sous la console, une plante fleurie et piquante dans un pot en cuivre. Elle observe longuement, profitant du luxe d'avoir ce temps, de ne pas être pressée, pour absorber chaque détail. Une photo d'eux quatre sur une plage, en ciré. Alix porte un chapeau, une mèche solitaire s'en échappe, plaquée sur son front par le vent. Nathan a le visage rouge et l'air assez ridicule.

Josie entend une voiture ralentir dans la rue et se retourne. Ce

n'est pas eux. Mais la poussée d'adrénaline lui rappelle qu'ils peuvent rentrer d'une minute à l'autre et la trouver plantée devant leur maison sans aucune raison valable. Elle examine désespérément son environnement direct, espérant découvrir quelque chose qu'elle pourrait emporter, un petit morceau d'Alix pour la revigorer jusqu'à leur prochaine rencontre. Elle soulève le couvercle de la poubelle pour le recyclage et l'inspecte jusqu'à tomber sur un magazine de papier glacé intitulé *Livingetc*. Elle le feuillette et voit qu'il contient de nombreuses photos de maisons. Elle le glisse dans son sac à main et rentre chez elle.

16 heures

— Euh, Alix ?

— Oui ? lance-t-elle à Nathan, qui, assis à la table de la cuisine, regarde son téléphone en fronçant les sourcils.

— Ce ne serait pas ton amie Josie, par hasard ?

Alix s'interrompt et s'approche de lui.

— Pardon ?

Il tourne son écran vers elle.

— Tu sais, Ring, l'application de télésurveillance ? Elle indique qu'il y a eu du mouvement à notre porte vers midi, quand on était chez mon père. Donc j'ai regardé la vidéo. C'est elle, non ?

Alix se place derrière lui et lui prend le portable des mains. Oui, c'est elle, incontestablement. Josie, qui d'abord jette un coup d'œil dans le salon, et ensuite dans l'entrée par la petite vitre à côté de la porte. Chaque fois qu'elle se penche, son visage sort du champ. À un moment, elle se tourne légèrement et la mise au point se fait sur la tête de son chien, dont les drôles d'yeux globuleux ressortent encore plus que d'habitude.

— Elle a dû passer, voir si on était là.

— Mais regarde, poursuit-il en pointant l'écran du doigt. Elle reste vraiment longtemps. Le nez collé à nos fenêtres. Enfin merde, qu'est-ce qu'elle foutait ?

Alix regarde la vidéo, les secondes passent lentement et elle ne trouve toujours pas d'explication rationnelle à ce que Josie faisait devant chez elle.

— Mais ça, c'est vraiment le plus bizarre, reprend son mari. Regarde ce qu'elle fait ensuite.

Alix ne comprend pas ce qu'il lui montre.

— Attends, reviens un peu en arrière.

Nathan s'exécute et elle observe attentivement la vidéo. Oui, là, elle voit Josie ouvrir la poubelle jaune, en sortir un magazine avant de

le fourrer dans son sac et de partir à toute vitesse.

— Oh là là, lâche-t-elle dans un souffle. Mon Dieu.

19 heures

Alix s'installe à côté de Nathan à l'arrière d'un taxi pour se rendre à l'anniversaire d'un ami à Acton. Elle voudrait lui parler de Josie, mais elle veut éviter que le point de vue de son mari n'obstrue sa réflexion sur ce qu'il convient de faire. Son projet est à la fois fascinant et terrifiant. Elle a ouvert sa porte, au propre comme au figuré, à cette femme, une complète inconnue. Elle l'a invitée chez elle, lui a donné l'impression qu'elle faisait d'une certaine façon partie de sa vie. Elle assume la responsabilité des décisions qu'elle a prises jusqu'alors, mais il lui faut désormais décider si elle assume également celle des désagréments qui pourraient en découler, pour elle ou sa famille. Si elle en parle à Nathan, elle sait ce qu'il lui dira. « Supprime tout. Dis-lui que c'est terminé. Débarrasse-toi d'elle. » Et si elle décide de ne pas l'écouter et que ce projet finit tout de même en fiasco, il lui rappellera qu'il l'avait prévenue, qu'elle avait tort, que lui avait raison, et Alix ne souhaite pas prendre de décisions pour sa vie professionnelle ou personnelle en redoutant ce que son mari pensera si elle se trompe.

Parce que, si elle a raison et que lui a tort, ce podcast pourrait bien être la plus belle réussite de sa carrière.

Pendant le dîner, elle observe Nathan. Les copains auxquels ils rendent visite sont ceux de son mari. Giovanni est son meilleur ami depuis la fac, et Alix ne connaît sa compagne Nathalie qu'à travers lui. Quand Nathan est avec ses amis, il est grandiloquent, survolté, il engage toutes les cellules de son corps pour créer le personnage que ses amis attendent de lui et, afin d'obtenir ce résultat, il boit deux fois plus vite que lorsqu'il est avec sa famille ou avec les amis d'Alix.

Elle ressent un malaise appuyé quand Giovanni va chercher dans le placard à alcools une seconde bouteille de vodka qu'il sert sans faire attention, d'un geste débonnaire, dans les verres de ses invités. Son mari a le regard vitreux, il parle trop fort, babille pour ne rien dire, rit à outrance, et elle sait déjà ce que ce dîner va provoquer. Elle ne veut pas être *cette femme* à la moue désapprobatrice, celle qui est coincée, qui ne sait pas se détendre, pas s'amuser, et qui gâche la soirée pour les autres. Elle aussi voudrait enchaîner les shots de tequila et chanter, danser et rire à gorge déployée. Mais elle ne peut pas, car Nathan a déjà choisi ce rôle et il faut que l'un d'eux reste alerte et responsable. L'un d'eux doit jouer l'adulte.

À 23 heures, elle murmure à son oreille : « Il faut qu'on rentre, la baby-sitter nous attend. » Mais en prononçant ces mots elle sait qu'il ne l'écoute pas vraiment, et que même s'il l'avait entendue, son mari n'a aucune intention de rentrer. Il est passé du côté de l'ivresse où le temps est aboli, où les conséquences n'existent plus, alors elle appelle un Uber et les quitte.

Une heure plus tard, au lit, Alix regarde son téléphone. Enhardie par l'alcool, elle décide d'écrire à Josie.

> Bonsoir. On vous a vue devant la maison tout à l'heure, sur la vidéo de notre interphone. Tout va bien ?

Les coches passent immédiatement au bleu et Josie se met à écrire.

> Tout va bien. Je passais par *là*, c'est tout. Je voulais dire bonjour. Désolée de vous avoir inquiétée.

Alix observe le message un moment. Elle sait qu'il y a autre chose derrière cette réponse banale. Mais il est tard, et si l'étrange comportement de Josie cache quoi que ce soit, il vaut peut-être mieux en parler de vive voix la prochaine fois qu'elles se verront.

> Pas de problème. Bonne nuit.

À vous aussi Alix, répond Josie avec un émoji endormi et un cœur rouge.

Alix éteint son écran et attrape son livre, attendant que le sommeil la sauve de l'étrange et vertigineuse sensation de paranoïa, de malaise et de peur suscitée par l'alcool.

Minuit

Josie éteint son portable et le repose. Elle attrape le magazine qu'elle était en train d'étudier quand Alix lui a écrit et reprend la lecture d'un article sur une maison en bord de lac en Afrique du Sud où vit un architecte, bel homme, avec sa sublime femme aux cheveux ondulés et leur chien Rafe dont le pelage forme des dreadlocks. Elle a également un cahier sous la main, dans lequel elle note les objets du magazine qu'elle voudrait acheter. Sa grand-mère lui a laissé 3 000 livres dans son testament en mai. Elle a aussi réussi à économiser 6 000 livres au fil des ans. Elle touche peu à l'argent qu'elle gagne, étant donné qu'ils vivent de la retraite de Walter. Elle pourrait s'offrir le lampadaire au pied en forme de chouette, ou le tapis bleu avec des rayures texturées qui rappellent le mouvement de

la mer. Elle pourrait se payer le jeté de lit en velours de la couleur des framboises trop mûres et les immenses coussins soyeux aux traînées bleu d'encre et crème caillée. Ou d'autres choses, mais elle ne veut pas faire de folies.

Elle tourne le visage vers le côté du lit de Walter. Il n'est pas là. Elle ravale ses idées noires et reporte son attention sur le magazine. Quand elle le feuillette, quelque chose tombe d'entre les pages. C'est un reçu. Daté du 8 juin. Le jour de son anniversaire. Et celui d'Alix. Il vient du magasin *Planet Organic*, à 10 h 48. De l'huile de tournesol. Un pain au levain aux olives. Du lait de soja chocolaté. Du lait d'avoine. Une bouteille de pinot gris bio. Une tablette de beurre doux de deux cents grammes à 3,99 livres.

Ce petit aperçu de ce qu'Alix faisait dans les heures précédant leur première rencontre lui paraît étrangement magique, chargé d'un parfum de destinée, de postérité. Elle porte à ses lèvres le morceau de papier, l'embrasse, puis le replace entre les pages du magazine.

Lundi 8 juillet

— Alors, débute Alix en souriant à Josie, installée de l'autre côté de la table d'enregistrement. Le denim, est-ce que vous êtes prête à aborder ce sujet ?

— Oui, bien sûr.

— J'ai remarqué que la plupart de vos vêtements étaient en jean, ce qui m'a interpellée. Aujourd'hui, par exemple, vous portez une jupe en jean avec un tee-shirt bleu clair et des tennis en denim. Votre sac à main est également fait dans ce tissu, tout comme le sac dans lequel vous portez votre chien. À quoi est-ce lié, cet amour du denim, à votre avis ?

— Au début, quand vous m'en avez parlé la semaine dernière, je ne savais pas trop. Je n'étais pas sûre de savoir d'où ça venait. Je crois que j'ai toujours pensé que j'aimais ça parce que c'est un tissu pratique, vous voyez. Facile. Mais vous avez raison. C'est une chose d'avoir une veste en jean, d'ailleurs presque tout le monde en a. Mais les accessoires assortis, c'est autre chose et, vous savez, même les rideaux de ma chambre sont en denim. De toute évidence, il y a matière à creuser. Je crois que c'est lié aux premiers temps de ma relation avec Walter, en fait. Le premier soir, j'avais ma veste en jean. Je l'ai beaucoup portée pendant nos premières années et c'est devenu à mes yeux l'un des symboles de notre histoire d'amour. Toujours avec nous. Accrochée au dos d'une chaise. Ou sur mes épaules. C'est lui qui me la passait quand le soleil se couchait et que j'avais froid, pour me réchauffer. Comme si j'étais une princesse ou quelque chose comme ça. Un jour, je me souviens qu'il l'a prise, serrée contre lui pour la renifler, avant de faire une remarque un peu niaise comme : « Cette veste c'est toi, c'est absolument toi. » Comme si elle capturait mon essence, ou quelque chose comme ça. À cause de son odeur. Il me donnait l'impression que cette veste était puissante et importante. J'ai peut-être commencé à croire qu'elle portait chance ? Qu'elle nous avait réunis ? Je ne sais pas, ça a l'air tellement bête quand j'en parle. En tout cas, je crois que je m'assurais toujours d'avoir quelque chose en jean sur moi pour que les sentiments de Walter à mon égard ne disparaissent jamais.

Alix laisse s'écouler un moment de silence effaré, son esprit envahi par l'image du vieil homme assis à côté de la fenêtre, chez Josie.

— Je crois que vous nous avez apporté des photographies aujourd'hui, des portraits de vous et de Walter quand vous étiez plus jeunes. Est-ce qu'on peut y jeter un coup d'œil ?

Josie hoche la tête et sort une enveloppe de son sac à main.

— Il n'y en a pas beaucoup. C'était avant les portables, tout ça, on ne prenait de photos qu'avec un appareil et, bien sûr, à l'époque, notre histoire était encore cachée, donc on ne passait pas notre temps à nous exposer partout. Mais j'en ai tout de même trouvé deux. Tenez.

Elle les fait glisser sur la table vers Alix, qui les observe l'une après l'autre. Ses yeux s'écarquillent.

— Dites donc ! s'exclame-t-elle.

Puis elle a un petit rire sec et fixe à nouveau Josie.

— Walter était sacrément beau gosse.

Josie rougit vivement.

— Oui, c'est vrai.

Alix reporte à nouveau son attention vers les photos, qu'elle étudie plus attentivement. Sur la première, Josie porte une veste en jean et un jean baggy. Elle a un carré châtain et ses cheveux sont maintenus par une barrette d'un côté. Elle porte un rouge à lèvres clair. Elle se tient à un pas de Walter, qui la regarde, baissant la tête, un grand sourire aux lèvres. Il porte un sweat à capuche, un jean et une casquette de base-ball. Sur l'autre, Josie est assise sur ses genoux, ses cheveux tirés en arrière, sa tête posée contre son torse, elle sourit largement à l'appareil, que Walter tient à bout de bras. Il a les cheveux épais, brillants, et sa peau est nette, lisse. Il a l'air jeune pour son âge et donne plutôt l'impression d'un trentenaire que d'un quarantenaire. Ses avant-bras sont musclés, puissants. Ses yeux terriblement bleus. Alix sent une vague de dégoût monter en elle quand elle se rend compte que si elle croisait aujourd'hui Walter à quarante ans dans la rue, elle serait attirée par lui. Elle peut comprendre. Oui, elle comprend. Et cela lui donne la nausée. Parce que Josie était une enfant, qu'il était adulte, et que même si à l'époque il ne ressemblait pas à un pédophile, aujourd'hui c'est ce dont il a l'air. Et puis, qu'il y ressemble ou pas, il l'était, il l'est toujours.

— Vous avez l'air si jeune, commente-t-elle en rendant à Josie ses photos. Juvénile.

— Oui, et je l'étais. Jeune. J'avais… C'est fou, quand on y pense.

— Si vous pouviez parler à la Josie de treize ans, celle qui n'avait pas encore rencontré Walter, que lui diriez-vous ?

Elle étudie le visage de son interlocutrice, qui semble s'affaisser légèrement avant de se ressaisir avec un effort perceptible.

— Je ne sais pas, répond-elle d'une voix émue. Je ne sais vraiment pas. D'une certaine façon, ma relation avec Walter pendant toutes ces années, c'est ce qui m'a construite, vous voyez. Avoir les filles jeune. Avoir quelque chose de solide dans ma vie. De vrai. Alors que les autres filles de mon âge perdaient leur temps avec des bêtises superficielles et ridicules, se cherchaient. Mais d'un autre côté…

Josie lève vers elle ses yeux humides.

— D'un autre côté, je me demande, assez souvent, surtout maintenant que les filles sont grandes, que j'ai la quarantaine, que Walter vieillit et que…

Elle s'interrompt, soupire. Puis elle braque son regard sur Alix, et un éclat vif et clair illumine désormais ses yeux presque noirs.

— Je me demande pourquoi j'ai fait tout ça, vous comprenez ? Ce qui aurait pu m'arriver, autrement. Et si j'y réfléchis bien, je dirais probablement à la moi de treize ans de prendre ses jambes à son cou et de ne jamais regarder en arrière.

11 heures

— Comment s'appelle votre chat ? lui demande Josie quand elles traversent la cuisine une heure plus tard.

— Skye.

— C'est beau. Et vous cherchez encore un chiot ?

— Oh, pas vraiment. Ça me paraît un peu compliqué, en ce moment. J'ai d'autres priorités actuellement que l'éducation d'un jeune animal ou que de passer des nuits sans dormir.

— Quel genre de choses ?

— Oh, juste…

Alix s'interrompt et fixe le sol un moment. Elle n'a parlé à personne du comportement de Nathan ces dernières semaines, pas même à ses sœurs. Elles le jugeraient, et elles la jugeraient d'accepter ce qu'il se passe. Elles lui diraient de trouver une solution, de résoudre la situation, de faire quelque chose. Alix pense à tout ce que Josie lui a révélé ces derniers jours et se voit lui dire :

— Nathan. Vous savez, il est exceptionnel. Bien sûr, il est génial. Mais il a… il a un problème avec l'alcool.

Josie tressaille.

— Enfin, pas tout le temps. La plupart du temps, tout va bien. Mais quand ça ne va pas, ça ne va pas du tout. Il se prend des cuites monumentales et ne rentre pas à la maison.

Des *cuites*.

Ce mot lui semble éculé. Il a dû être remplacé depuis bien longtemps par un vocable plus moderne. Mais c'est le seul qu'Alix trouve pour expliquer ce que fait son mari. Ce qu'il a fait samedi, après le dîner chez Giovanni. Ce qu'il semble déterminé à reproduire si elle ne se lance pas dans les menaces et les ultimatums.

Josie inspire bruyamment.

— Oh, ce n'est pas bien, ça.

— Non, vraiment pas.

— Il vous trompe, quand il sort toute la nuit ?

Alix sursaute à cette question.

— Oh non, mon Dieu ! Pas du tout. Non. Je crois qu'il en serait incapable, même s'il en avait envie. Ce qui n'est pas le cas. Ce n'est pas son genre.

Mais en prononçant ces mots, une image s'impose à elle : son reflet dans le miroir de la salle de bains, le soir de son anniversaire, les bras de Nathan autour de sa taille, son sourire enfoui dans son cou, le rejet abrupt qu'elle lui a opposé (« *Non mais tu es complètement fou ?* ») avant qu'il n'aille se perdre dans la nuit noir pétrole de Soho.

Alix chasse cette vision de sa tête.

— Et qu'est-ce que vous allez faire à ce propos ? lui demande Josie en la fixant intensément.

— Je ne sais pas, soupire Alix. Ça lui arrivait souvent avant la naissance des petits, ce qui m'inquiétait déjà à l'époque. Je me demandais si ce serait un bon père pour mes enfants. Mais quand Eliza est arrivée, il a changé du jour au lendemain. Je pensais que c'était terminé, vous voyez. Et puis, il y a deux ou trois ans, ça a recommencé. Un peu comme s'il pensait que nous avions surmonté la partie la plus intense de l'éducation de nos enfants, qu'on avait réussi, et qu'il était… *libre*, à nouveau.

Les deux femmes se taisent un moment.

— Ah, les hommes, conclut Josie en soupirant.

Et les y voici, à la remarque qui résume tout, toujours. La remarque qui ne nécessite plus de mots, plus de théories, plus d'explications pour ces comportements qui désarment, rendent folle, blessent. Rien que ça. « Ah, les hommes. »

— Alix, j'ai réfléchi un peu plus à cette histoire de denim. C'est étrange, j'en ai bien conscience. C'est comme si je me raccrochais à ça depuis très longtemps, mais qu'aujourd'hui je n'y trouvais plus de sens. Et ça ne date pas d'hier. Walter me voit à peine, vous savez ? Alors pourquoi est-ce que je continue ? J'ai un peu d'argent, un héritage, et je crois que je voudrais donner un nouveau souffle à ma vie. À mes vêtements. À l'appartement. J'espère que ma question ne vous semblera pas trop étrange, mais vous, vous avez toujours l'air si belle, poursuit-elle en la désignant du doigt, que je me demandais si peut-être un jour nous pourrions aller faire les boutiques ensemble. Si vous vouliez bien m'aider ?

Alix cligne des yeux. Puis sourit.

— Bien sûr, avec plaisir !

Elle jette un coup d'œil à l'horloge au-dessus de la gazinière. Il n'est même pas midi.

— Vous connaissez la boutique au coin de la rue, *Cut* ?

— Oui, je crois.

— C'est sur votre chemin. On peut y aller maintenant, si vous voulez ?

Josie regarde l'heure à son tour.

— D'accord. Bien sûr.

Midi

Josie est passée devant cette boutique des centaines de fois et n'en a jamais franchi le seuil. *Pas pour elle*. À l'intérieur, elle s'était toujours figuré des vêtements à plusieurs centaines de livres, des pimbêches impolies pour vendeuses, des clientes aigries se croyant mieux que tout le monde. Mais en détaillant maintenant l'étiquette d'une robe noire en jersey, elle remarque qu'elle ne vaut que 39,99 livres. Une jeune fille apparaît à côté d'elle et se met à parler à Fred comme à un bébé.

— Oh là là, elle est trop mignonne ! Elle s'appelle comment ?

— C'est un mâle. Il s'appelle Fred.

— Fred ! Ah ! Trop joli comme prénom. Sophie, viens voir ! lance-t-elle à sa collègue, une seconde très jeune femme qui roucoule et glousse.

— Il a quel âge ? demande-t-elle.

— Un an et demi.

— Oh, mais c'est un bébé !

Josie prie pour que Fred ne grogne ni n'aboie sur les vendeuses, et heureusement il reste calme.

— Vous voulez essayer cette robe ? lui demande Sophie.

— Euh, oui, s'il vous plaît.

— Je l'installe dans la cabine alors. N'hésitez pas si vous avez besoin d'aide.

— Tenez, annonce Alix en avançant vers Josie, portant dans ses bras quelques robes d'été, des gilets en tricot, et une veste de blazer rouge. Essayez ça aussi.

Josie dépose Fred dans les bras d'Alix et entre dans la cabine. Elle essaie d'abord la robe en jersey noir, celle qu'elle a choisie. Elle lui paraît trop large, informe, alors elle la retire immédiatement et la remet sur le cintre. Elle passe ensuite l'un des vêtements choisis par Alix, une robe à fleurs en coton, décolletée et moulante, qui lui arrive aux genoux. Elle regarde l'étiquette. En découvrant qu'elle coûte 49,99 livres et qu'elle peut donc se la payer, un frisson d'excitation la parcourt. Cette robe est exquise, elle la rend jeune et jolie, met en valeur ses formes, et n'est pas en denim épais, mais cousue dans un tissu doux, soyeux, agréable au toucher, alors elle la retire et en essaie une autre, puis une autre, et encore une autre. Dans chacune d'elles,

elle devient une femme qu'elle n'a jamais rencontrée, mais qu'elle voudrait apprendre à connaître. Elle porte les trois robes, les deux gilets et le blazer en coton rouge vers la caisse et observe, subjuguée, les six vêtements qu'une vendeuse scanne pendant que l'autre les enroule dans du papier, et le total est de 398,87 livres, ce qui est le plus gros montant que Josie aura payé en une seule fois de toute sa vie, mais l'atmosphère est à la fête, comme si Alix et les vendeuses l'encourageaient, comme si cet achat était un exploit en soi, un prix, un trophée, une récompense pour son bon comportement.

Elle essaie de se raccrocher à cette sensation en disant au revoir à Alix devant la boutique, en la laissant la prendre dans ses bras pour l'une de ces étreintes qui lui viennent si facilement mais semblent toujours très étranges à Josie, elle s'y cramponne encore au cours des dix minutes de marche vers chez elle, puis quand elle ouvre la porte de l'appartement, quand elle voit les yeux de Walter se tourner vers elle, interrogateurs, quand elle sent la puanteur qui suinte de la chambre d'Erin, quand elle croise les visages des passagers du bus qui observent avec torpeur ses fenêtres sales en se demandant qui sont les gens qui vivent ici sans jamais, au grand jamais, pouvoir s'imaginer leur réalité.

Elle emporte tout de suite le sac de la boutique dans la chambre, installe les robes dans la penderie, range les gilets entourés de papier de soie dans sa commode et, enfin, elle sort de la poche de son sac à main le bracelet qui traînait sur la console de l'entrée chez Alix. Elle le tient dans la paume de sa main et l'observe. Il est doré avec de toutes petites gouttes de diamant, comme si elle avait dans la main une minuscule flaque scintillante. Elle le porte à ses lèvres et l'embrasse avant de le glisser au fond de son tiroir à sous-vêtements.

Puis elle va sur Pinterest, sur la page qu'elle a commencée il y a quelques jours, où elle agrège des citations inspirantes sur le célibat. Elle pense au mari d'Alix qui disparaît pendant des heures, des nuits entières, laissant sa belle femme seule, angoissée, énervée et triste à la maison. Alix s'est montrée vulnérable en partageant cela avec elle, et Josie pense que savoir qu'elle a des options pourrait lui faire du bien aujourd'hui. Josie parcourt les images disponibles, en choisit une et la lui envoie sur WhatsApp.

> UN HOMME FAIBLE NE PEUT AIMER UNE FEMME PUISSANTE. IL NE SAURAIT QUE FAIRE D'ELLE.

Sous l'image, elle ajoute une rangée d'émojis, des cœurs rouges intercalés avec des biceps contractés. Elle appuie sur « envoyer ».

Mardi 9 juillet

Alix observe l'image que Josie lui a envoyée hier. Un carré noir avec les mots « Un homme faible ne peut aimer une femme puissante. Il ne saurait que faire d'elle » écrits en majuscules blanches. Dessous, des émojis. Pendant quelques secondes, elle plisse les yeux en essayant de comprendre ce que cela signifie et pourquoi Josie le lui a envoyé. Elle finit par en déduire que Josie utilise des memes et des citations pour renforcer sa détermination à changer sa vie, alors elle lui répond un émoji pouce levé. Elle continue à se préparer pour sortir de la maison avec les enfants.

— Nathan, tu as vu mon bracelet ? Celui que tu m'as offert pour mon anniversaire ?

Il lui répond depuis une autre pièce de la maison.

— Non. Il n'était pas dans l'entrée ?

— Si, c'est ce que je pensais.

Elle ouvre les tiroirs, qu'elle inspecte une fois de plus. Elle appelle Eliza, qui ne sait pas non plus où il se trouve. Alix soupire et referme la console. Elle reprendra ses recherches plus tard. Il est l'heure d'aller à l'école.

Quand elle sonne chez Alix à 9 h 30, Josie porte l'une des robes qu'elles ont achetées ensemble la veille. On dirait une autre personne et Alix a un moment d'hésitation avant de lui sourire.

— Josie ! Bonjour ! Je ne crois pas que nous avions…

— Ah bon ?

— Pas que je m'en…

Alix consulte son agenda mental et ne trouve pas le moment où elles seraient convenues d'un nouveau rendez-vous aujourd'hui.

— Pas que je m'en souvienne. Mais ça ne fait rien. Je suis disponible. Entrez. Vous êtes superbe, d'ailleurs.

— Merci ! Walter a failli faire un infarctus.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Oh, il ne dit jamais grand-chose. C'est un taiseux. Il m'a demandé combien ça avait coûté, évidemment. C'est la première chose qu'ils demandent, n'est-ce pas ?

Alix rit. Nathan ne lui demande jamais combien coûte ce qu'elle achète.

— Absolument !

— Mais oui, je crois que ça lui a plu. Enfin, ce qui compte c'est que ça me plaise à moi, non ?

Il y a une petite pointe d'incertitude dans sa voix, et Alix sent qu'elle doit l'encourager.

— Tout à fait. Vous avez bien raison. Suivez-moi.

— Nathan n'est pas là ? demande Josie en jetant un coup d'œil au salon à la dérobée.

— Non. Comme je vous l'ai dit, il travaille rarement à la maison.

— Et tout va bien ? Vous savez, au sujet de ce dont on a parlé hier ?

Alix blêmit. Elle aurait sans doute mieux fait de ne rien dire.

— J'imagine. Enfin, nous n'en avons pas vraiment discuté.

— C'est vraiment nul, je trouve, ce genre de choses. Vous méritez mieux. C'est ce qu'on doit comprendre toutes les deux. Nous avons quarante-cinq ans, Alix. Nous méritons mieux. Il *faut* que nous ayons mieux.

Les mots de Josie piquent son orgueil. Elle sait qu'elle mérite mieux que d'être abandonnée par son mari deux fois par semaine pendant qu'il traîne à droite et à gauche, dépensant de l'argent pour se payer des shots de tequila et des chambres d'hôtel, elle sait qu'elle mérite qu'on réponde à ses messages, à ses appels, qu'on lui offre une véritable explication pour une absence de douze heures consécutives. Elle le sait pertinemment, mais, quoi qu'il arrive, la balance des « pour » et des « contre » finit toujours par osciller du côté des « pour ».

— Vous l'aimez ?

Alix se retourne pour faire face à Josie.

— Nathan, est-ce que vous l'aimez ?

— Oh. Oui, bien sûr. Évidemment que je l'aime.

— Parce que, vous savez, ces derniers temps je réfléchis beaucoup à l'amour. Ce que c'est, ce à quoi ça sert. Et je crois que finalement, je n'en ai aucune idée. J'ai atteint l'âge de quarante-cinq ans et je ne comprends pas vraiment la nature de l'amour. Les gens en parlent tout le temps comme si c'était quelque chose de réel, quelque chose de palpable, vous savez ? Comme si, quand on parle de l'amour, on parlait tous de la même chose. Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? L'amour, ce n'est pas réel. Ce n'est rien. Parfois, je me retrouve à imaginer ce qui arriverait si Walter mourait, pour voir si cela m'aide à comprendre si je l'aime ou non, et je crois vraiment, au fond de moi, que s'il mourait, tout irait mieux. Et sans doute que, si c'est ce que je pense, alors je ne l'aime pas vraiment. Si ?

Alix ne répond pas.

— Et donc je me demande à quoi ça sert tout ça, au bout du compte ? Toute cette *petite* vie. Si *tranquille*. Et vous ne vous en rendez pas encore compte, Alix. Vous êtes encore en plein dedans, vos enfants ont encore besoin de vous. Mais quand ils seront partis, alors ? Est-ce

que vous voudrez encore cette vie-là ? Ce que vous avez construit ? Est-ce que vous voudrez encore de Nathan ?

— Je…, commence Alix, posant sa main sur sa gorge, attrapant son pendentif en forme de bourdon. Je ne sais pas vraiment. Avant, je pensais que je ne pourrais pas vivre sans lui. Mais récemment, avec tout ce… vous savez, ses excès, je me demande parfois si la vie ne serait pas plus simple si j'étais seule.

— Mais quand vous pensez à la mort de Nathan, qu'est-ce que vous ressentez ? Vraiment, au fond de vous ? Est-ce que vous êtes triste ? Ou est-ce que vous êtes… *libérée* ?

Alix se plonge en elle, cherchant une réponse sincère à donner à Josie. Elle imagine la mort de son mari, ses enfants orphelins, un futur solitaire.

— Non, je ne serais pas libérée. Je serais triste.

S'ensuit un silence difficile et Alix sent le jugement de Josie, qui la fixe sans émotion. L'atmosphère se refroidit de quelques degrés.

— Je vois, rétorque-t-elle d'une voix glaciale. Bon, si vous êtes occupée, je vous laisse.

— Non ! s'exclame Alix, traversée par le besoin urgent de regagner la confiance de son sujet. Je suis disponible. Je n'ai rien d'autre à faire. Nous pouvons commencer une nouvelle session d'enregistrement, si vous voulez ?

L'attitude de Josie se fait plus amène et elle sourit.

— D'accord, allons-y.

Alix la guide jusqu'au studio.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution dramatisée, une jeune fille est installée à table, dans une cuisine.

Un homme d'âge moyen se trouve à sa droite.

Debout devant l'évier se tient une femme d'âge moyen, la mère de la jeune fille.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 9 juillet 2019

Josie commence à parler.

— Nous avons tout annoncé à ma mère le jour de mes dix-huit ans. Que nous étions fiancés. Que nous allions nous marier. Que je déménageais. Walter était là. Il disait qu'il ne pouvait pas me laisser faire une chose pareille sans soutien. Et

je n'avais pas la moindre idée de la réaction de ma mère. Si elle allait rire, pleurer, crier ou appeler la police. Mais elle n'a fait que soupirer. Elle m'a dit : « Tu es une adulte maintenant, je ne peux pas prendre de décisions pour toi. Mais Josie, je n'aime pas cette histoire. Ça ne me plaît pas du tout. » Puis elle a pris mon visage d'une main, comme ça, sous le menton, si fort que ça faisait presque mal, et elle m'a regardée droit dans les yeux en me disant : « Souviens-toi que tu as d'autres possibilités. » Puis elle m'a lâchée et est sortie de la pièce, claquant la porte derrière elle. Avec Walter, on a échangé un regard. Ensuite, il m'a emmenée dans un restaurant italien de West End Lane. Après, je suis rentrée chez lui, et je ne suis plus jamais retournée chez moi. Ma vie avait enfin commencé. En tout cas, c'est ce que je me racontais. C'est ce que je croyais. Ce n'est que maintenant que je comprends que je me suis trompée sur toute la ligne. Que je venais de me libérer d'une emprise pour me soumettre à celle d'un d'autre.

À l'écran apparaît désormais un jeune couple assis sur un canapé dans un appartement vide où l'on distingue quelques meubles anciens et des projecteurs.

L'homme tient un petit chien sur ses genoux. Il le fait se lever sur ses pattes postérieures et le tourne vers la caméra.

— Dis bonjour, Fred, *demande-t-il en agitant une patte avant du chien.*

Le chien se débat et saute sur les genoux de la femme.

Ils rient.

Un bandeau apparaît.

Tim et Angel Hiddingfold-Clarke, famille d'accueil de Fred, le chien de Josie Fair

Le journaliste hors champ leur pose une question.

— Vous voulez bien nous raconter comment vous avez adopté Fred ?

Tim et Angel échangent un regard, puis Tim prend la parole.

— Il y a quelques années, nous sommes partis en lune de miel dans la région des lacs, et un jour, une femme nous a accostés. C'était à l'été 2019. On pique-niquait sur un banc. Elle est sortie de nulle part et elle avait l'air paniquée. Hantée, même. Il faisait chaud mais elle portait une capuche, des lunettes noires, et une veste fermée jusqu'au menton. Elle nous a demandé de l'aide. « Je ne peux plus m'occuper de mon chien. S'il vous plaît, emmenez-le dans un refuge. Je vous en prie. S'il vous plaît, aidez-moi. » Et elle nous l'a mis dans les

mains, il était dans une sorte de sac, et elle nous a aussi donné un sachet en plastique où il y avait des croquettes. Elle nous a dit : « Il est adorable une fois qu'il connaît les gens. Un petit chien si mignon. » Puis elle l'a embrassé et est partie. C'était tellement bizarre. Évidemment, sur le moment, on n'avait aucune idée de son identité. On ne savait rien. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'on a compris que c'était elle. Josie Fair.

— Et vous avez quand même gardé le chien ?

— Oh là là, bien sûr ! Enfin, regardez-le. Regardez-moi ça !

11 heures

Josie est installée au café où elle avait cru reconnaître Roxy. Elle boit un cappuccino et le chien est assis sur ses genoux. Ses mains tremblent légèrement tandis que son cerveau palpite et se convulse sous l'effet de pensées contradictoires. Elle pense au mari d'Alix avec sa tête d'idiot, ses yeux couleur de boue, laissant sa femme seule avec les enfants pour aller boire jusqu'à s'oublier. Elle pense : *Au moins, Walter n'a jamais fait ce genre de choses.* Puis elle se dit : *Mais Walter est là, toujours là. Walter n'est jamais ailleurs.* Elle aimerait qu'il sorte de temps en temps. Et *elle aussi* aimerait pouvoir être ailleurs. Pour toujours. Mais elle se reprend : *Quelle autre solution ai-je ? Alix*, se dit-elle. Elle se dit qu'Alix est la réponse à tout, d'une certaine façon, mais malheureusement Alix « aime » son idiot de mari, son mari infidèle, ce qui lui fait penser qu'Alix est peut-être tout aussi stupide qu'elle. Josie a *besoin* qu'Alix soit plus futée. Elle a toujours eu besoin que les autres soient plus intelligents qu'elle. Maintenant, elle n'est plus certaine de ce qu'elle pense d'Alix. Elle ne sait pas non plus ce qu'elle ressent pour Walter. Pendant qu'elle balaie des yeux le trottoir d'en face à la recherche d'une fille qu'elle n'a pas vue depuis cinq ans, ses pensées reviennent irrésistiblement au jour où Roxy a disparu, à la raison pour laquelle elle est partie. Elle sent une noirceur écœurante l'envelopper, et quand cela commence à l'étouffer, que sa respiration se fait plus difficile, paniquée, elle fourre la main dans la poche de sa veste, renversant son café au passage, et en retire la cuillère qui était posée sur la soucoupe de la tasse d'Alix, dans son studio.

Elle la caresse doucement et sa respiration reprend peu à peu un rythme normal. Elle regarde autour d'elle pour voir si des gens ont remarqué son trouble, et quand elle est assurée que ce n'est pas le cas, elle porte la cuillère à ses lèvres et y dépose un baiser.

Elle rentre à la maison une heure plus tard. Walter se retourne et

lui lance un sourire depuis la table à côté de la fenêtre où il est installé.

— On ne te voit plus, ces derniers temps.

— Ne dis pas de bêtises. Bien sûr que si.

— Qu'est-ce qu'il se passe entre toi et cette mère d'élève ?

— Rien. On apprend à se connaître, c'est tout.

— Vous allez où ?

— Ici et là. Dans des cafés. Chez elle. Au parc.

— Elle s'appelle comment ?

— Alix.

— Alix ? Ce ne serait pas le nom de cette femme, par hasard, celle qui était au pub quand on est sortis pour ton anniversaire ?

— Si.

— Et c'est elle ?

— Oui.

Une confusion évidente s'imprime sur le visage de Walter.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je ne sais pas. Je pensais que tu trouverais ça bizarre.

Le sourcil droit de son mari se soulève légèrement et il se retourne vers son écran en soupirant.

— Comme si je pouvais un jour te trouver bizarre, réplique-t-il sèchement.

Josie n'est pas dans son état normal depuis sa discussion avec Alix. Au lieu d'ignorer Walter comme elle le ferait normalement, elle sent cette noirceur écœurante l'envelopper à nouveau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-elle en croisant les bras.

— Oh, rien, ma chérie. Rien du tout.

— Non, Walter ! Sérieusement ! Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, ça ? Dis-moi.

Walter retire doucement ses lunettes et essuie d'un doigt la sueur qui s'est formée sur son nez. Puis il se retourne vers elle.

— Josie, laisse tomber.

— Non, je ne vais pas laisser tomber, Walter. Si tu as quelque chose à me dire, alors dis-le.

— Non, je n'entrerai pas là-dedans, Josie. Je n'en ai aucune envie.

Soudain, elle se voit traverser la pièce à grandes enjambées, propulsée par une décharge d'adrénaline pure. Elle s'arrête à quelques centimètres de son mari, inspire puis le gifle violemment, terriblement fort.

— JE TE DÉTESTE, crie-t-elle. JE TE DÉTESTE, PUTAIN !

Elle s'arrête, puis fait un pas en arrière après cet accès de violence.

Walter cligne des yeux, touche le côté de son visage du bout des doigts. Puis il replace doucement ses lunettes sur son visage et se retourne vers son ordinateur.

— Alix ? C'est bien vous ?

Elle se retourne pour voir qui l'interpelle.

Il lui faut quelques secondes pour reconnaître la mère de Josie, Pat O'Neill.

— Oh, Pat. Bonjour !

Alix se trouve sur Kilburn High Road. Elle est en route pour la banque où elle va encaisser le chèque que sa grand-tante lui envoie pour son anniversaire chaque année. Vingt-cinq livres. Cela fait déjà longtemps qu'elle repousse cette tâche alors que sa grand-tante surveille certainement son compte pour savoir si le chèque a été traité. Si cela tarde trop, elle lui enverra un message par l'intermédiaire de sa mère pour vérifier qu'il ne s'est pas perdu.

Pat porte une chemise en lin vert pomme avec un jean serré et des sandales à lanières. Elle est apprêtée, pleine d'énergie, et renvoie l'image d'une femme importante et très occupée.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, lui répond Pat. Je m'occupe de la paperasse de l'une des locataires de la cité. Sally. Presque quatre-vingt-dix ans. Elle croit qu'elle peut encore tout faire toute seule, la petite mère. Et vous, comment ça va ?

— Tout va bien, merci. Je vais à la banque.

— Vous avez vu Josie récemment ?

— Oui ! Pas plus tard que ce matin.

— Alors, cette histoire de podcast, ça continue ?

— Tout à fait.

Alix s'interrompt. Elle a envie de creuser quelque peu.

— Vous en pensez quoi, sincèrement ?

— Je trouve ça bizarre, pour être honnête. Si vous n'aviez pas l'air de quelqu'un de complètement normal, je me demanderais ce que vous avez derrière la tête. Mais bon, vous êtes sérieuse. Je vous ai cherchée sur Internet, j'ai vu vos références. Vous êtes quelqu'un de bien. Mais ce truc de jumelles d'anniversaire, je ne vois pas l'intérêt.

Alix penche la tête d'un côté et jette un regard rapide vers le ciel.

— Je comprends, mais ce n'est plus vraiment ça le sujet. Le projet évolue vers autre chose, vers le fait de vivre en tant que femme à un âge bien spécifique, juste avant la ménopause, n'étant plus jeune mais pas encore vieille, de remettre en question ses choix, de s'interroger sur le chemin emprunté, sur celui qui reste à parcourir. Tout en étudiant les similarités qui nous lient toutes les deux, mais aussi…

Elle s'interrompt un instant, sélectionnant précautionneusement ses

mots.

— Josie est très différente de moi.

— Ça, c'est sûr, rétorque Pat en pinçant les lèvres. Vous êtes aux antipodes, toutes les deux. Vous, vous êtes le genre de femme que ma fille aurait dû devenir. Vous avez le cran, le talent et la niaque.

— Que pensez-vous de Walter ? demande Alix en ignorant cette remarque désobligeante pour Josie.

— Ah, elle vous a raconté, alors ? Comment ils se sont rencontrés ?

Alix hoche la tête. Pat lui lance un regard outré.

— Qu'est-ce que vous voulez que je pense ? Un homme de quarante-cinq balais qui se met avec une fille de dix-huit. C'est dégueulasse. Et Dieu seul sait depuis combien de temps ça durait quand ils me l'ont dit. Vous l'avez rencontré ?

— Non. Je l'ai vu de loin, c'est tout. Est-ce que vous pensez qu'il est… dominateur ?

Pat réfléchit à la question un moment.

— Si vous voulez mon avis, ils sont tous les deux aussi mauvais l'un que l'autre. C'est un mélange toxique. Et ces pauvres petites…

— Oui, parlez-moi des filles. Josie ne les évoque pas beaucoup. Elle m'a seulement dit que l'une d'elles vivait encore chez eux et que l'autre était partie quand elle avait seize ans. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose d'étrange à ce sujet.

Alix sent immédiatement qu'elle a dépassé les bornes. Le visage de Pat se referme et elle a un mouvement de recul.

— Il vaut sans doute mieux que vous parliez de ce genre de choses avec Josie. Ce n'est pas à moi de discuter de ça. En tout cas, je vous souhaite bien du courage pour toute cette histoire. Vous allez en avoir besoin.

Puis elle cale son sac sur son épaule, lui adresse un petit sourire forcé et lui tourne le dos avant de s'éloigner.

De retour chez elle, Alix écrit à Josie.

> Je crois qu'il est très important que je rencontre Walter et que j'entende sa version de votre histoire. Est-ce qu'il serait ouvert à l'idée de venir au studio ? Ou alors je pourrais venir chez vous pour lui parler ? Dites-moi ce que vous en pensez.

Elle reçoit une réponse quelques secondes plus tard.

> Je ne pense pas que Walter serait d'accord. Il est très discret.

Alix relit le message plusieurs fois. Puis répond.

> Il est au courant de notre projet ?

Plus ou moins. Il sait que je vous parle.

Je vois. Quoi qu'il en soit, j'ai vraiment besoin de lui parler. Mais je n'ai pas à enregistrer, s'il ne le souhaite pas. Comment est-ce qu'on pourrait le convaincre ?

Il se passe un petit moment puis elle voit que Josie est en train de composer un message. Elle fixe l'écran en attendant que la réponse apparaisse.

Si c'était pour un événement, il viendrait sans doute ? Tant que votre mari est là aussi. Un dîner, peut-être ?

Mercredi 10 juillet

— Je pensais inviter Josie et son mari à dîner ce week-end, pour mon projet.

Cela fait une heure qu'Alix rassemble le courage de faire cette annonce, depuis qu'elle et Nathan se sont réveillés. Elle a passé la moitié de la nuit à y penser, hésitant entre la certitude qu'il s'agissait d'une excellente idée, que ce n'était qu'un moyen d'avancer sur son projet, et la conviction inverse que c'était la pire idée qu'elle ait jamais eue. Jusqu'à il y a dix secondes, elle ne savait pas encore si elle allait lui en parler. Mais maintenant, les mots sont sortis, et elle se mord la lèvre inférieure en attendant sa réponse.

— Bon sang.

— Je sais, je sais. Ce sera hyper bizarre. Mais je crois vraiment que ça va donner un coup d'accélérateur à mon projet.

— Et il faut que je sois là, *moi* ?

— Oui. Il faut que tu sois là. Apparemment, c'est un peu un macho, son mari. Je ne pense pas qu'il accepterait de passer la soirée avec deux femmes. Je pourrais peut-être l'interviewer, mais je crois que j'en tirerai plus de choses dans un contexte de sociabilité. Avec de l'alcool. Tu comprends ?

Elle lance à son mari un regard suppliant et son visage s'adoucit.

— Bien sûr. Tout ce que tu voudras, mon amour, répond-il d'un ton sarcastique, mais aussi avec une pointe de sincérité, conscient de ce qu'il doit à sa femme en ce moment.

Alix soupire, soulagée.

— Merci, murmure-t-elle en attrapant son portable pour envoyer l'invitation à Josie.

8 h 30

Josie jette un coup d'œil à son téléphone sur le comptoir de la cuisine et, voyant le nom d'Alix, l'attrape en vitesse.

> Est-ce que vous voulez venir dîner chez nous tous les deux vendredi soir ? Dites-moi ! Et nous nous retrouvons bien demain pour une nouvelle session ?

Josie se fige. Ses yeux balaient la pièce jusqu'à Walter, assis en peignoir sur le canapé, qui regarde la matinale de la BBC en mangeant un toast. Elle relit le message et le laisse infuser un moment en

attendant que sa tartine soit prête. Machinalement, son regard flotte vers son mari, vers la touffe de cheveux blancs bouclés qui pousse à l'horizontale sur sa nuque, vers ses lobes d'oreilles duveteux et sa barbe clairsemée.

— Walter, il faut que tu ailles chez le coiffeur.

— Je sais. J'ai prévu d'y aller samedi.

— On est invités à dîner vendredi. Chez Alix. Il faut que tu y ailles avant.

Il se retourne brusquement vers elle et plisse les yeux.

— Pardon ?

— Dîner. Chez Alix. On y va. D'accord ?

— La femme qui est née le même jour que toi ? Celle que tu vois tout le temps en ce moment ?

— Oui.

— Pourquoi diable veut-elle nous inviter à dîner ?

— Je t'ai dit, nous sommes amies. C'est ce que font les amis.

— Elle vit où ?

— Dans l'une de ces rues entre le parc et Salusbury Road.

— Bon Dieu ! réagit-il en haussant dramatiquement son sourcil gauche.

— S'il te plaît, Walter. C'est important. Il te faut aussi une nouvelle tenue. Tu ne peux pas sortir avec ce que tu as dans tes placards. C'est quand la dernière fois que tu t'es acheté quelque chose de neuf, hein ?

L'atmosphère dans l'appartement se détériore à chaque mot qu'elle prononce. C'est comme si, avec chacune de ses phrases, elle donnait un coup de poing dans une succession de murs invisibles, se rapprochant de plus en plus de la vérité profonde des choses.

Walter lève les mains en l'air comme s'il se rendait.

— Mon Dieu, Jojo, calme-toi. Je vais m'en occuper, d'accord ?

— Les cheveux ? Les vêtements ?

— Oui, les deux. Bon sang.

Il éteint la télévision et rapporte son assiette dans la cuisine. Il dégage une odeur désagréable, c'est sans doute son peignoir qui a besoin d'être lavé. Il sent aussi la barbe sale et l'haleine du matin. Le parfum du déclin. De la défaite. Qui stagne au fond de la gorge de Josie et lui donne envie de tout casser.

— Je ne sais pas ce qui te prend ces derniers temps, Jojo, lui annonce-t-il en se dirigeant vers la salle de bains pour se doucher. C'est incompréhensible.

Au travail cet après-midi-là, Josie passe l'ourlet d'une robe à la surjeteuse, ses mains travaillant mécaniquement pendant que son esprit s'aventure et s'égare dans l'univers des nouveautés qui composent son monde depuis quelques jours. Elle pense de façon

obsessive à sa tenue pour vendredi et angoisse en imaginant Walter dans tout un tas de vêtements différents qui ne lui vont pas. Dans sa tête, elle se joue un film à la pellicule granuleuse où ils sont assis tous les quatre à table dans la cuisine d'Alix, chacun sur l'une des chaises dépareillées, tandis que les enfants roux jouent dans leurs pyjamas colorés, que l'insupportable mari leur sert du vin dans d'immenses verres, qu'une musique d'ambiance sortant d'une enceinte les enveloppe et que le chat-nuage se frotte à leurs chevilles pendant que la lumière quitte le ciel au fur et à mesure de leur conversation. Puis ses pensées instables la ramènent vers Walter, avec ses dents de vieillard, son ton monotone si irritant, son air abattu, et elle a à nouveau quatorze, seize, dix-huit ans, est une jeune mère dépensant sans compter l'argent de son mari au *Sainsbury's*, une quarantenaire dans un appartement silencieux, et dans chacune de ces incarnations elle est la même personne : une fille inerte. Mais maintenant, et c'est ce qu'elle espérait quand elle a pensé à proposer à Alix de réaliser un podcast sur sa vie, quelqu'un d'autre est en train de s'extraire de cette carapace. Quelqu'un qui n'a rien à voir avec elle. Une femme plus grande, plus affirmée, plus forte et plus âgée qu'elle. Une femme qui est enfin prête à raconter sa vérité.

Elle coupe le fil sur la surjeteuse et retourne la robe pour faire l'autre côté. Un métro passe devant la grande fenêtre de la retoucherie et Josie voit son reflet flou dans la vitre. Elle trouve qu'elle ressemble à une peinture qui n'aurait jamais été achevée, un portrait qui attendrait que le peintre revienne pour les finitions.

Son téléphone vibre, c'est un message d'Alix. Elle ressent une montée d'endorphine comme chaque fois qu'elle voit son nom s'afficher sur son portable, elle sait que quelque chose de positif va lui arriver.

> Est-ce que vous pourriez apporter une photo des filles demain ? J'aimerais beaucoup les voir. Bonne journée !

Un frisson lui parcourt l'échine. « Les filles ». Comment pourrait-elle parler à Alix des filles ? Puis elle regarde à nouveau son reflet flou dans la grande fenêtre et voit enfin que ce qu'elle a sous les yeux est le portrait inachevé d'une femme majestueuse, pas d'une fille incapable, et elle comprend qu'après toutes ces années, le temps est enfin venu de se révéler.

Jeudi 11 juillet

— Les voilà, annonce Josie en posant sur la table trois photographies qu'elle pousse vers Alix. Mes filles.

Alix lève les yeux et lui sourit.

— Oh, c'est super ! Merci.

Sur la première, deux jeunes enfants joufflues vêtues de jeans et de gros pulls tricotés se tiennent la main, debout dans ce qui ressemble au grand bac à sable de Queen's Park. La plus grande a les cheveux de la même couleur que ceux de Josie, en plus vif. La plus petite a des cheveux blond cendré qui bouclent aux pointes, de ce type d'anglaises qui ne repousseront jamais après la première coupe.

— Qui est qui ?

— Ici c'est Roxy, explique Josie en désignant l'enfant aux cheveux bouclés, avant de poser le doigt sous la petite fille aux cheveux châtains. Et là, c'est Erin.

— Elles sont adorables. À croquer.

Josie sourit en hochant la tête et observe Alix qui découvre la photo suivante. Les filles sont côte à côte, devant l'école où sont aussi scolarisés ses enfants, et portent le même polo bleu ciel, le même pantalon bleu marine qu'Eliza et Leon quand ils sont partis ce matin.

— Le premier jour de Roxy, précise Josie, avec une pointe de peine et de nostalgie dans la voix. J'ai pleuré pendant quatre heures ce jour-là.

— Mon Dieu ! Vraiment ? s'enquiert Alix.

Elle repense au premier jour d'école de Leon. Elle se souvient d'être rentrée chez elle, dans une maison vide pour la première fois depuis sept ans, et de l'euphorie qu'elle a ressentie en sachant que sa vie lui appartenait à nouveau. Elle n'a jamais compris les mamans qui pleurent devant les grilles de l'école.

— J'étais dévastée. Je ne savais pas ce que j'allais faire de moi. Soudain, tout ce temps. Soudain, tout ce silence.

Alix repense à sa conversation avec Mandy, au secrétariat de l'école.

— Et pour les filles, comment ça se passait en primaire ? Elles aimaient l'école ?

Elle voit tout de suite Josie se tendre légèrement, ses épaules se soulevant vers ses oreilles.

— Oh, pas vraiment, pour être honnête. En fait, Erin, ma grande, a toujours eu des difficultés. Je ne sais pas vraiment comment décrire ça. Les enseignants utilisaient le terme générique de « retard de

développement ». Mais je n'ai jamais été d'accord. Je crois qu'elle a toujours été assez paresseuse, c'est tout. Assez passive. Pas évident de susciter une réaction chez elle. Difficile de comprendre ce qu'elle pensait. Mais Roxy était complètement différente. Les profs parlaient de « trouble oppositionnel avec provocation ». Pour le coup, j'étais d'accord. On ne pouvait rien lui dire. Elle n'obéissait jamais, absolument jamais. Elle était toujours en colère. Elle me tapait. Elle tapait aussi sa sœur. C'était une petite fille tellement violente, poursuit Josie en frissonnant à ce souvenir. Donc, avec les problèmes de l'une et de l'autre, ce n'était pas la période la plus facile, non. Et au collège, ça ne s'est pas arrangé, bien sûr.

Alix ne réagit pas, elle passe à la dernière des trois photographies.

— C'est la dernière que j'ai d'elles deux, confie Josie en touchant doucement le bord de l'image. C'était juste avant que Roxy ne quitte la maison.

Alix retient son souffle en découvrant la photo. Ce n'est pas du tout ce qu'elle imaginait. Elle ne reconnaît pas les enfants des autres portraits. Elle n'arrive pas à croire qu'il s'agisse des mêmes personnes.

L'enfant qui avait autrefois des boucles blondes est devenue une fille costaude aux cheveux tirés en arrière, au front large et gras, avec un piercing dans chaque narine et au septum. Erin, qui était autrefois une enfant rayonnante, douce, à l'air timide et vulnérable, est désormais dénuée de toute expression, maigre à faire pâlir, avec des cheveux flasques qui encadrent son visage et de larges cernes sombres sous les yeux.

— Plus les mêmes, hein ? souligne Josie d'une voix nerveuse.

— Non. En effet.

Un silence amer plane pendant que Josie récupère les trois photographies et les range dans son sac à main.

— Ne me jugez pas, s'il vous plaît.

Alix braque son regard sur elle.

— Pardon ?

Josie ouvre la bouche, des mots coincés sur le bout de la langue. Puis elle sourit, fermement.

— Non, rien. Rien ! reprend-elle en posant son sac sur le sol et en attrapant le casque. On s'y met ?

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

À l'écran apparaît une chaise rose en bois avec un cœur découpé dans le dossier, sur laquelle ont été fixés des liens et des sangles, dans une pièce vide, éclairée seulement par les

rayons de lumière qui se fraient un chemin à travers les fenêtres crasseuses.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 11 juillet 2019

La voix de Josie retentit.

— Walter ne savait pas les gérer. Il était souvent parti. Il avait été licencié par son employeur londonien et avait trouvé un travail bien plus intéressant dans une entreprise spécialisée en installation électrique qui menait surtout des projets en Écosse et dans le Nord-Est. Il partait toute la semaine, ne rentrait que le week-end. Je dois dire que ça ne me déplaisait pas. Pendant tant d'années, mon existence avait été réduite à être la moitié d'un couple, à être maman. Je n'avais jamais été seule, pas vraiment. Par exemple, avant la naissance des filles, je n'avais même pas la clé de l'appartement. Il fallait que je l'attende à la maison jusqu'à ce qu'il rentre du travail. Toute la journée à l'attendre… Alors j'ai apprécié ces années où Walter partait pour le travail pendant la semaine, et que je restais seule avec les filles. Nous étions heureuses. Nous étions libres. Je les laissais respirer, devenir des petites filles. Mais quand Walter rentrait le week-end, tout changeait. Et ce n'était pas positif.

La chaise rose avec les liens s'efface doucement.

L'écran est noir.

11 heures

Walter est allé chez le coiffeur, et, au grand dam de Josie, a presque la même tête qu'avant. Elle cache sa déception et le remercie pour l'effort consenti. Pour toute réponse, il grogne, et elle sait qu'elle le pousse à bout, vers le moment où il ne la tolérera plus.

Leur mariage lui donne parfois l'impression d'un immense navire qui aurait levé l'ancre vers une destination, avant de virer lentement, sinistrement, à cent quatre-vingts degrés, prenant le mauvais cap, avant de faire du sur-place. Josie s'est retrouvée à la barre, mais a progressivement compris qu'elle était aussi mauvaise skippeuse que Walter et depuis, ils font des ronds dans l'eau et leurs regards inconsolables se perdent au loin en attendant qu'on vienne les secourir.

Qu'Alix arrive à la rescousse.

Josie prend trois petits pots pour bébé dans le placard et les

réchauffe pour Erin. Elle les dispose sur un plateau avec une cuillère et une petite gourde de compote pomme-mangue. Elle le place devant la chambre de sa fille, puis embrasse le bout de ses doigts, touche la porte et va dans sa chambre pour se changer pour le travail.

Quand Josie rentre, Walter a fait les magasins. Il ne lui fait pas un défilé. Il tourne à peine la tête vers les sacs *Primark* et lui dit :

— Vas-y, regarde. Allez.

Il s'en est plutôt bien sorti. Une chemise bleu marine décontractée à manches longues et un chino camel. Il s'est même acheté de nouvelles chaussettes.

— Pas mal, le complimente-t-elle avec un hochement de tête. C'est bien.

Il marmonne. Elle sent qu'il se referme.

Elle commence à préparer un hachis parmentier. C'est la recette que Walter préfère dans le petit répertoire de plats qu'elle cuisine, et même si elle essaie de tenter de nouvelles choses ces derniers temps (hier elle a fait un couscous aux pois chiches et au halloumi), aujourd'hui, Walter mérite de manger quelque chose qu'il aime. Puis elle sort le chien pour un petit tour du pâté de maisons. Elle croit voir Roxy trois fois pendant les dix minutes que dure la promenade et, dès qu'elle rentre à la maison, elle ouvre son ordinateur portable et se met en quête de sa fille là où elle la cherche toujours. Mais elle ne la trouve pas, comme d'habitude.

Normalement, Josie n'évoque pas Roxy avec Walter. Ils ne parlent jamais des filles, ça a toujours été plus simple comme ça. Mais ce soir, alors qu'ils sont assis sur le canapé l'un à côté de l'autre, mangeant le hachis, Josie se tourne vers lui et aborde le sujet.

— Est-ce que tu penses à elle parfois ? À Roxy ?

Il lui lance un regard interloqué. Il n'avait pas prévu de discuter avec elle ce soir, elle le sait bien : il lui en veut encore d'avoir été aussi méchante avec lui ces derniers jours. Mais ce n'est pas le genre de questions qu'il peut ignorer parce qu'il boude, et elle le voit baisser sa garde un instant, avant qu'un nouveau bouclier ne se lève.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quand tu sors. Est-ce que parfois, tu vois quelqu'un dans la rue et tu crois la reconnaître, pendant quelques secondes ? Avant de comprendre que ce n'est pas elle ?

Il se tait un moment, puis acquiesce.

— Oui, parfois.

— Est-ce que tu te demandes parfois si elle est morte ?

— Bien sûr. Tout le temps.

Ils se taisent un moment et recommencent à manger, mais pèse entre eux tout ce qu'ils aimeraient dire, et Josie est la première à se

lancer.

— Tu sais, je crois que je vais parler à Alix des filles.

Il tourne brusquement la tête vers elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire, lui « parler » ?

— Je vais lui parler. De ce qui est arrivé. De ce qu'on a fait.

— Tu es folle ? la tance-t-il en plissant les yeux.

Josie a un mouvement de recul. Elle déteste quand Walter lui parle de cette façon.

— C'est le moment. C'est tout. Elle pourra nous aider.

— Nous aider ? Putain, Josie. Elle va appeler la police !

— Tant mieux.

— Oh mon Dieu ! Bon sang, Josie. Donc ça y est, tu es vraiment devenue folle. Tu as pété les plombs. Franchement. On a déjà parlé de tout ça. On était d'accord pour…

— Non. On n'était pas d'accord. Pas du tout. On doit…

— On ne doit *rien* faire, Josie. Rien du tout. Putain…

Il se tape le front et soulève le plateau de ses genoux pour pouvoir se lever.

Il fait un pas pour s'éloigner, mais Josie le retient par le bras. Elle tressaille quand elle voit sa main s'abattre sur elle. Il s'arrête et claque son poing contre sa cuisse avant de s'éloigner vers la fenêtre.

— C'est trop tard, Walter. Que ça te plaise ou non. Je vais tout raconter à Alix. Je ne peux plus vivre comme ça. Il faut qu'on avance.

— Je ne peux pas parler avec toi. Tu es malade. Complètement dérangée. Je suis marié à une putain de folle.

— Et moi je suis mariée à un *putain de pédophile* !

L'air de la pièce se gèle. Pendant une seconde, ni Josie ni Walter ne respire ni ne bouge.

Enfin, Walter reprend vie.

— Pardon ?

Elle voudrait le redire. Encore et encore. Elle voudrait lui frapper le torse et lui cracher ce mot-là au visage jusqu'à ce qu'il s'en étouffe. Mais elle ne peut pas. C'est trop tard.

Elle débarrasse les assiettes à moitié terminées, verse une partie des restes dans le mixer pour Erin et jette le reste à la poubelle.

Elle transvase la purée de hachis dans un bol et le pose sur un plateau avec un yaourt allégé à la fraise. Elle le place devant la porte de la chambre de sa fille, tout en se bouchant le nez et la bouche de sa main libre pour échapper à l'odeur. Elle s'apprête à poser le doigt sur la porte avant de l'embrasser, mais se retient.

Elle commence à se dire que sa fille fait partie du problème. Qu'Erin n'est plus de son côté.

Vendredi 12 juillet

Nathan envoie un message à Alix à 18 h 30.

> Je bois un verre rapidement avec Gio. Je rentre avant 19 h 30. Tu veux que je rapporte quelque chose ?

Alix soupire profondément, le pouce sur le clavier, pensant à une dizaine de réponses qu'elle n'écrit pas avant de lui envoyer simplement « OK » et de reposer son portable. Elle reporte son attention sur l'oignon qu'elle était en train de couper pour le dîner avec Josie et Walter. Elle le retourne pour l'émincer, puis le verse dans la casserole, où il grésille en tombant dans une flaque de beurre fondu.

Eliza dort chez une amie pour une soirée pyjama. Leon regarde la télévision dans le salon. Alix pense à la bouteille de vin entamée dans le réfrigérateur, imagine se servir un grand verre pour le descendre en quelques gorgées. Mais elle ne devrait pas. Elle doit maintenir les apparences. Elle taille les filets de poulet en lamelles et les ajoute aux oignons qui rissolent.

À 19 h 30, Nathan n'est toujours pas rentré. Elle fixe son portable d'un air désespéré, même si elle sait bien qu'aucun message ne viendra. Elle prie pour que Josie et Walter arrivent en retard, mais à 19 h 32 la sonnette retentit et elle se sèche les mains et se recoiffe avant d'aller ouvrir la porte.

— Bonsoir !

Josie se tient en haut du perron. Elle porte l'une des robes qu'elles ont achetées ensemble à la boutique, ses cheveux sont retenus sur le côté par une tresse, et elle tient à la main un bouquet de roses et une bouteille de bon champagne. Elle décoche un sourire rayonnant à Alix, ce qui la surprend car Josie ne sourit jamais autant. Puis elle s'avance vers elle et l'embrasse fermement sur chaque joue.

— Bonsoir ! Vous êtes très élégante.

Josie se retourne et attire doucement Walter vers elle en le prenant par le coude.

— Alix, je vous présente Walter. Walter, Alix.

Il sourit timidement et lui tend la main. Il s'est sérieusement coupé les cheveux depuis qu'elle l'a aperçu l'autre jour. Il a des vêtements neufs qui portent encore des marques de plis aux jambes et aux manches. Cela suscite chez elle un élan de tendresse, mais elle se reprend en se rappelant qu'il n'est pas le vieil homme innocent dont il a l'air.

— Entrez, entrez ! Nathan n'est pas encore rentré du travail,

malheureusement. Mais il ne devrait plus tarder.

Elle prend les roses des mains de Josie et la remercie vivement. Puis elle range le champagne tiède dans le réfrigérateur et leur propose des boissons fraîches, les installe sur les tabourets de l'îlot central de la cuisine, dispose devant eux des bols de chips, de cacahouètes et de sauces avant d'aller vérifier la cuisson du dîner.

— Vous avez une très belle maison, commente Walter, les doigts serrés autour de la bouteille de bière qu'Alix vient de lui proposer.

— Merci !

— Vous habitez ici depuis longtemps ?

Walter a une voix particulièrement monotone qui lui donne naturellement un ton sarcastique.

— Oh, depuis une dizaine d'années. Avant, nous étions dans un appartement à Kensal Rise.

— C'est votre quartier d'origine, Kensal Rise ?

— Non, j'ai grandi à Paddington. On a déménagé dans le quartier avec Nathan après notre mariage. En parlant du loup, reprend-elle en attrapant son téléphone, voyons voir s'il y a des nouvelles.

Aucun message et il est presque moins le quart. Elle l'appelle et tombe directement sur son répondeur. Elle se force à sourire.

— Répondeur, immédiatement. Il doit être dans le métro.

— Apéro après le travail ? demande Walter.

— Oui, j'imagine.

— Il fait quoi, votre mari ?

— Il loue des locaux commerciaux de luxe à de grandes entreprises.

Walter hoche la tête, pensif, comme s'il estimait la légitimité de ce métier, puis prend dans sa paume quelques cacahouètes qu'il jette d'un coup dans sa bouche.

— Comment allez-vous, Josie ? s'enquiert Alix d'une voix qui lui semble trop aiguë.

— Très bien, merci.

— Cette coiffure vous va à la perfection, reprend Alix en désignant sa tresse française d'apparence professionnelle. Vous vous l'êtes faite toute seule ?

— Oui. Je faisais toujours des tresses comme ça aux filles. J'ai toujours été assez douée.

— Moi, pas du tout. Ça me fait mal au crâne d'essayer de comprendre quelle mèche doit passer où.

— On peut dire que je suis adroite. La couture, la confection, le tricot, le crochet, toutes ces choses-là.

Alix voit Josie lancer un petit coup d'œil à Walter, qui fixe l'étiquette de sa bière d'un air mauvais.

— J'ai toujours été douée pour ce genre de choses. N'est-ce pas ?

insiste-t-elle en jetant un nouveau regard à son mari.

Walter hoche la tête tandis que ses doigts commencent à décoller l'étiquette.

— Oui, c'est vrai.

Alix se tourne vers lui.

— Parlez-moi de vous, Walter. Vous êtes londonien d'origine ?

— Non. J'ai grandi dans l'Essex. Quand mes parents se sont séparés, j'avais quinze ans et je suis venu vivre chez mon père, à Kilburn.

— Dans l'appartement où vous habitez actuellement ?

— Oui, c'est ça.

— Et vous y avez élevé votre famille ?

— Oui. Erin et Roxy.

— D'ailleurs, Erin, qu'est-ce qu'elle faisait ce soir ?

— Oh, rien de spécial. Elle joue.

— Ah ! Aux jeux vidéo ?

— Oui. Elle ne fait que ça, poursuit-il avec un rire sec.

Une expression étrange passe sur le visage de sa femme. Pourquoi ne lui a-t-elle jamais parlé de cet aspect de la vie de sa fille ? Elle jette un coup d'œil à l'horloge de la cuisine et découvre qu'il est presque 20 heures. Elle s'excuse auprès de Josie et de Walter et appelle à nouveau son mari. Cette fois, la sonnerie retentit, elle ne tombe pas tout de suite sur le répondeur et nourrit l'espoir soudain qu'il soit en ce moment même en train de marcher dans leur rue, la cravate desserrée, l'humeur adoucie par quelques pintes, prêt à apporter une énergie nouvelle à ces étranges convives. Elle souhaite plus que tout qu'il soit là, avec sa voix forte et ses gestes enthousiastes. Elle s'en fiche qu'il soit ivre, elle voudrait seulement qu'il soit avec elle.

— Bon, vous et Josie… C'est étrange, non ? lance Walter.

— Vous voulez dire… ? demande Alix en se montrant du doigt avant de désigner Josie.

— Cette amitié. Oui.

— Amitié ? Je pensais que vous parliez du podcast.

— Du podcast ? Quel podcast ?

— Walter, enfin ! intervient Josie. Je te l'ai dit. Je t'en ai parlé.

— Je ne crois pas, non.

— Je t'ai dit qu'Alix faisait des podcasts.

— Ça oui, tu me l'as mentionné, mais tu ne m'as jamais dit qu'elle en faisait un sur toi.

— Oh, mais ce n'est pas sur moi. C'est sur les jumelles d'anniversaire. Ce qu'on est, toutes les deux.

Une brume de mensonge et de malaise traverse la pièce. Alix avait été surprise que Walter accepte de venir dîner à la maison et de faire partie intégrante de son projet. Elle en avait conclu qu'il était peut-

être plus ouvert que ce qu'en disait Josie. Mais non, ce n'était que le résultat d'une manœuvre typique de Josie, comme acheter un pomchi sans vérifier que c'en était vraiment un, ou comme accepter une relation interminable avec un homme assez vieux pour être son père : c'était une nouvelle expression de son rapport flou, irréfléchi et indéterminé à la vie. De son approche à la « agir d'abord, réfléchir plus tard ». Et maintenant, Alix doit jouer le jeu.

Elle s'éclaircit la voix et sourit.

— Je vous ressers ? demande-t-elle d'une voix affable avant de s'excuser pour aller chercher quelque chose dans le cellier.

Quand elle revient dans la cuisine, Walter et Josie mangent des chips en silence dans la cuisine. Alix regarde l'horloge. Cela fait dix minutes qu'elle a essayé de joindre Nathan, il devrait déjà être de retour. Elle l'appelle à nouveau. Répondeur, tout de suite. Elle soupire et affiche le numéro de Giovanni. Elle ne ferait jamais ça normalement, mais ce soir, elle ne peut pas s'en sortir toute seule. C'est impossible.

— Salut Gio ! C'est Alix. Je suis désolée de te déranger, mais est-ce que tu es avec Nathan ?

Le fond sonore du côté de son interlocuteur est saturé de rires et de musique.

— Oh, salut Alix ! Ouais. Attends. Je te le passe.

Un instant plus tard, elle entend la voix de Nathan.

— Merde, commence-t-il, d'une voix déjà émoussée alors qu'il n'est pas encore 20 h 30. Merde, Alix. Putain. Je pars. Tout de suite. Je te jure, dès que je raccroche. Je prends un taxi, OK ? Je suis désolé. Je suis là dans… *trente minutes*. Commencez le repas sans moi, si vous voulez.

Alix se force à sourire en raccrochant.

— Ça va ? demande Josie.

— Oui, il est en route. Il n'a pas regardé l'heure. On peut commencer sans lui. Je lance les pâtes si ça vous va, d'accord ?

— Alix, je suis désolée, mais je trouve ça dégueulasse.

Alix s'interrompt brusquement, la poêle pour les pâtes à la main, et se tourne vers Josie.

— Pard…

— Sérieusement. Je suis désolée, mais j'ai entendu sa voix au téléphone. Il est ivre. Et vous, vous êtes là, magnifique, à préparer un bon plat pour lui, avec des invités. Mais il se prend pour qui ?

Le souffle d'Alix s'accélère. Soudain, elle se sent menacée. Par le ton sinistre de Josie, par son altérité, par Walter, assis à côté d'elle, qui respire si fort qu'elle l'entend. Elle pense à Leon, installé sur le canapé du salon avec son casque sur les oreilles, ses jambes croisées dans une position qui lui donne l'air du petit enfant qu'il n'est plus, et

Alix s'inquiète de ce qu'elle a engendré. Elle pense à Josie devant chez elle, fouillant dans sa poubelle pour récupérer un vieux magazine, à Walter, un homme qui gardait une jeune femme prisonnière chez lui, sans clé, à l'attendre toute la journée jusqu'à ce qu'il rentre du travail, puis à leurs deux filles, à leurs regards mornes, et elle voudrait revenir en arrière, sortir la bouteille de champagne du réfrigérateur et la leur rendre, les raccompagner dans l'entrée, vers la porte de la maison, et oublier qu'elle a un jour permis à Josie Fair d'entrer dans sa vie.

Mais il est trop tard. Ils sont bien là, sur les tabourets de sa cuisine, à manger des chips au piment doux en attendant son poulet alfredo au bacon et aux épinards, en insultant son mari. Elle sent le regard perçant de Josie et affiche de nouveau son sourire de façade.

— Oh non, ce n'est rien. On est vendredi soir, après tout. Il n'est certainement pas le seul à avoir perdu la notion du temps au bar. Bref, qu'est-ce que je vous sers ? Une autre bière, Walter ?

Il hoche la tête et la remercie quand elle lui tend une bouteille fraîche.

— Vous pourriez peut-être montrer à Walter votre super studio d'enregistrement, Alix ? suggère Josie. Il adore ce genre de choses.

Alix lance à Walter un regard dubitatif. Mais il acquiesce.

— Ouais, ça m'intéresserait. Si ça ne vous dérange pas ?

— Pas du tout. Vous nous accompagnez, Josie ?

— Non, ça ira, répond-elle en souriant. Allez-y, je connais déjà, moi.

Alix guide Walter dans le jardin, qui est illuminé par des lampes solaires et des guirlandes. Elle ouvre la porte du studio et appuie sur l'interrupteur.

— Waouh, c'est vraiment chouette, ça !

Il passe en revue du regard chaque détail de la pièce et il lui pose des questions sur le câblage et l'installation électrique auxquelles elle ne peut absolument pas répondre.

— Il faudrait demander à mon mari. C'est lui qui a tout installé pour moi.

Ils évoquent rapidement l'absence de Nathan puis, enfin, Alix trouve le courage de poser à Walter la question qui la taraude depuis le jour où elle a rencontré Josie.

— Est-ce que je peux vous demander comment vous vous êtes rencontrés, avec Josie ?

Walter blêmit légèrement, puis se reprend et boit lentement une gorgée de bière.

— Ça dépend de ce qu'elle vous a déjà dit, en fait.

— J'aimerais beaucoup entendre votre version de l'histoire.

Il hausse les épaules et soupire.

— J'ai rencontré Jojo quand elle était petite. Au début, j'étais ami

avec sa mère. Puis on a commencé à passer du temps ensemble avec Jojo. Elle était trop mature pour les gens de son âge, vous voyez ? Ils l'agaçaient. C'est parce que c'est une enfant unique, je pense. J'étais pareil. Toujours préféré la compagnie des adultes. Et puis une chose en a entraîné une autre, et on a compris à un moment qu'on était tombés amoureux. J'imagine que ça peut avoir l'air étrange, vu que je suis beaucoup plus vieux qu'elle. Mais entre nous, ça n'a jamais été bizarre. Pas une seule fois.

Alix hoche la tête, doucement, hypnotisée par la voix grave et monotone de Walter, par la façon dont son point de vue s'impose comme un fait, par l'absence de nuance, de recul, de contraste dans son discours. *Oui,* se dit-elle, *oui. Je comprends. Je comprends comment cela peut arriver entre deux personnes.* Puis elle sort de sa torpeur, se souvient que cet homme a offert à une adolescente de quinze ans un bracelet en or pour son anniversaire, qu'il l'a emmenée au pub et a versé de la vodka dans sa limonade. Alors qu'il était marié.

— Et votre ex-femme, elle était beaucoup plus jeune que vous ? reprend-elle.

— Non. Pas vraiment. Elle avait dix ans de moins.

— Vous aviez quel âge quand vous l'avez rencontrée ?

— Alors ça…

Walter se gratte la nuque et plisse les yeux.

— Je devais être dans la fin de ma vingtaine, je dirais.

Alix laisse ce calcul flotter entre eux, sans l'exprimer.

— Vous savez, ma Jojo, c'est quelque chose, reprend Walter d'une voix songeuse en dévisageant Alix, les yeux mi-clos. Elle donne cette impression, hein… d'être… simple.

— Simple ?

— Oui, vous savez. Qu'il ne se passe pas grand-chose dans sa tête. Mais s'il y a bien un truc que j'ai appris après toutes ces années passées avec elle, c'est qu'en fait il y a *beaucoup de choses* qui se passent dans sa tête. Elle n'est pas celle qu'elle prétend être. Pas du tout.

Ces mots s'attardent dans l'air, comme des bombes prêtes à exploser.

— Oui, admet Alix. Je crois qu'elle est plus complexe qu'il n'y paraît.

— C'est un euphémisme.

— Est-ce que…, se lance Alix, sans assurance. Est-ce que vous accepteriez de me parler, un peu ? Pour mon podcast.

— Celui sur les jumelles d'anniversaire ?

— Oui, confirme-t-elle en se pinçant la lèvre inférieure entre le pouce et l'index, l'air crispée.

— Mais c'est quoi le rapport avec moi ? Je n'ai pas de jumeau

d'anniversaire.

— Non, en effet. Mais votre femme en a une. Et vous l'avez accompagnée tout au long de sa vie. Ce serait très intéressant de recueillir votre point de vue, quelques petites anecdotes. Pour contextualiser.

Elle attend sa réaction. Longtemps. Puis il secoue la tête.

— Non. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Mais ce que je peux vous dire, et vous en ferez ce que vous voudrez, c'est que Jojo a un rapport élastique à la vérité, si l'on veut.

— Élastique ? répète-t-elle.

— Ouais. Elle, euh… Comment dire ? Quand la réalité ne lui convient pas, elle a tendance à trouver une autre réalité qu'elle aime mieux.

— Vous voulez dire que tout ce qu'elle m'a raconté sur elle, sur sa vie, est faux ?

— Non, non. Je n'irais pas jusque-là. Mais vous ne devriez pas croire tout ce qu'elle raconte. Soyez prudente.

Alix plisse les yeux et observe Walter, essayant de déterminer s'il est en train de la manipuler.

— Je vois. Très bien, je garderai ça en tête.

— Il vaut sans doute mieux ne rien dire à Jojo. De cette conversation. Vous comprenez ?

— Pourquoi est-ce que je ne devrais pas lui en parler ?

— C'est juste que…

Il s'interrompt un moment.

— Josie aime contrôler les choses, vous voyez. Si elle sait que je vous ai parlé, elle aura l'impression qu'elle perd le contrôle sur vous.

— Sur moi ?

— Oui. Sur vous et toute cette situation, soupire-t-il. Croyez-moi, je connais Josie mieux que personne, et c'est une manipulatrice. Et quand vous vous rendez compte qu'elle vous manipule, il est déjà trop tard.

Alix l'observe un moment. Une fois de plus, elle est frappée par son côté insipide si prononcé, par le mur impénétrable de néant qui sépare son être du reste du monde. Pourtant, c'est de toute évidence un manipulateur hors pair. Derrière les yeux mornes se trouve l'âme d'un pédophile, d'un menteur et d'un agresseur. En elle, tout se glace et un frisson la fait trembler.

Elle sert les pâtes une demi-heure plus tard, à la table de la cuisine. Nathan n'est toujours pas rentré. La conversation se poursuit mollement. Ils parlent de l'école primaire qu'ils ont en commun, des enseignants qui sont encore là, de ceux qui sont partis. Ils abordent l'état du monde avec force constats consensuels et indifférents. À un

moment, Leon débarque dans la cuisine, ce qui permet à Alix de quitter la table quelques minutes pour lui préparer un en-cas et un verre d'eau et chercher avec lui le chargeur qu'il ne trouve pas. Josie et Walter s'extasient sur le repas qu'Alix a préparé et elle parvient à faire durer la récitation de la recette cinq bonnes minutes.

— Bon, où est donc votre mari ? insiste Josie après un silence assez gênant. Peut-être que vous devriez lui passer un autre coup de fil ?

— Oui, sans doute. Je lui laisse encore dix minutes.

— Ça ne vaut presque plus le coup qu'il rentre maintenant, reprend Josie. Le dîner est terminé.

Elle secoue la tête d'un air triste et soupire.

— C'est terrible. Je suis vraiment désolée pour vous, Alix. Je vous plains.

Alix sent monter en elle un furieux besoin de se défendre.

— Il n'y a aucune raison de me plaindre, répond-elle laconiquement. Aucune.

Elle se lève, la chaise grinçant bruyamment sur le carrelage, puis ramasse les assiettes sans précaution. Elle les dépose lourdement sur le plan de travail au-dessus du lave-vaisselle puis se dirige vers l'entrée, où elle se met à crier sur son fils, qui n'en revient pas :

— Au lit ! Maintenant !

Quand elle retourne dans la cuisine, Josie et Walter se sont levés et l'atmosphère est terriblement tendue.

— Bien, claironne Josie. Merci beaucoup pour cette belle soirée. Le dîner était délicieux. Mais il vaut mieux qu'on vous laisse, maintenant.

Alix incline la tête vers sa poitrine en soupirant.

— Je suis vraiment désolée. Tellement, tellement désolée. Mais vous avez raison. Merci d'être venus.

Walter s'approche et dépose sa bière vide sur le plan de travail. Elle a l'impression qu'il va dire quelque chose, puis le moment passe et il se retourne pour partir. Elle les raccompagne à la porte. Josie lui tapote l'épaule et la serre maladroitement dans ses bras.

— Les hommes, lui murmure-t-elle à l'oreille. Les *hommes*, putain.

Après leur départ, Alix nettoie la cuisine, puis elle s'assied et termine le tiers restant de la bouteille de vin qu'elle partageait avec Josie. Quand il fait noir dans la cuisine, que le lave-vaisselle bourdonne et qu'elle se sent assez ivre, elle se lève et va dans le salon où Leon est encore installé, dans la pénombre, lové dans le grand canapé à côté de Skye. Il regarde la télévision de ses grands yeux épuisés.

Elle s'assied à côté de lui et retire délicatement le casque qu'il a sur les oreilles.

— Il est tard, mon chat. Il faut qu'on aille se coucher maintenant,

tous les deux.

— Est-ce que je peux regarder encore cinq minutes ? demande-t-il d'une voix adorable.

Le canapé est confortable, la chatte ronronne. Elle hoche la tête.

— D'accord. Mais je mets un décompte.

Elle lance une alarme sur son téléphone et s'enfonce dans le canapé, prenant les jambes de son fils sur ses genoux.

— Pourquoi est-ce qu'ils étaient là, ces gens ? lui demande-t-il un moment plus tard.

— Oh, parce que je fais des entretiens avec eux, répond-elle en lui massant les pieds machinalement. Pour un podcast.

Il acquiesce puis tourne le visage vers elle.

— Pourquoi est-ce que la dame attendait devant ton studio ?

— La dame qui était ici ?

— Oui. Elle attendait devant ton studio, pendant que tu étais dedans avec le vieil homme, comme si elle vous espionnait. Je l'ai vue par la porte. Elle avait l'air en colère. Très, très en colère.

22 heures

Josie et Walter rentrent chez eux en silence. Josie ne se sent pas bien. Un repas trop riche (elle s'était attendue à quelque chose d'un peu plus sophistiqué que des pâtes indigestes de la part d'Alix et elle a l'impression d'avoir été méprisée), trop de vin. Elle est en colère parce que le champagne si cher qu'elle avait apporté n'est jamais sorti du réfrigérateur, en colère parce que Alix a jeté ses roses dans un vase de pacotille sans même couper les tiges, sans agencer le bouquet. Ce n'étaient pas des roses premier prix, elles lui ont coûté 12 livres. Elles méritaient mieux.

Et, bien évidemment, le dîner a été complètement gâché par l'absence de Nathan. Alix était sur les nerfs et avait la tête ailleurs. Elle a été une hôtesse décevante et ils n'ont pas passé une bonne soirée.

Une fois qu'ils sont arrivés, Josie ouvre la porte.

— Fred, Maman est rentrée ! lance-t-elle à l'appartement plongé dans le noir.

Le chien arrive à toute allure et lui saute dans les bras.

Elle le sort pour qu'il fasse ses besoins, puis ils rentrent rapidement.

Walter a tout de suite retiré sa nouvelle tenue de chez *Primark* et remis son jogging et son tee-shirt large. La chemise élégante et le pantalon traînent en boule au sol à côté du panier à linge sale, comme deux doigts d'honneur silencieux.

Elle passe devant la porte de la chambre d'Erin et y plaque l'oreille, écoutant les grincements de sa chaise de bureau. Elle pense au petit garçon en pyjama assis sur le canapé chez Alix avec son gros casque, regardant bêtement un écran pendant des heures et des heures, délaissé, en manque d'attention. Quelle différence y a-t-il, franchement ? Est-elle vraiment une si mauvaise mère ? Qui peut savoir ce qu'il deviendra dans dix ou vingt ans ?

Walter prend une bière dans le réfrigérateur, la décapsule et va s'installer à la table près de la fenêtre. Il se racle la gorge et ouvre son ordinateur portable. Ils ne se sont toujours pas adressé la parole. Jamais, au cours de toute leur vie conjugale, la tension n'a été aussi intense.

— Tu m'as fait honte ce soir, lui déclare-t-elle.

Il l'ignore. Elle l'entend expirer fortement par le nez.

— Toute la soirée, Walter. Tu m'as donné envie de mourir.

— Hum, hum, marmonne-t-il, le regard fixé sur son portable, ses doigts jouant sur le clavier.

— Walter ! crie-t-elle. Je te parle.

— Oui, je t'entends.

— Alors réponds-moi !

— Tu veux qu'on parle de quoi, au juste ?

— De ce soir, de comment tu m'as gênée.

Enfin, ses doigts s'immobilisent et il lève les yeux vers elle. Il a l'air si fatigué, si âgé qu'elle en est décontenancée.

— Explique-moi comment je t'ai embarrassée, s'il te plaît ?

— Simplement… en étant *toi*.

— C'est gentil, ça, Jojo.

— Je n'essaie pas d'être agréable. Cette soirée a été un désastre. J'avais tellement hâte, et finalement c'était atroce. Et toi, tu étais là, assis comme une andouille avec ta bière à la con et l'air de penser que tu étais meilleur que tout le monde. Tu n'as fait aucun effort. C'est moi qui me suis tapé tout le boulot.

— Le boulot ? Quel boulot ? Écoute, Josie, je ne sais pas ce qu'il se passe entre toi et cette femme, mais je peux te dire quelque chose dont je suis certain. Ce n'est pas ton « amie ». Elle ne t'apprécie même pas.

Josie sent l'air dans ses poumons se glacer, se figer.

— Bien sûr que si.

— Non. Tu te trompes. Tout ce qu'elle veut, c'est entrer dans ta petite tête de tarée et comprendre ce qu'il s'y passe.

Josie a l'impression qu'elle vient de pénétrer dans l'œil d'un cyclone, que l'univers s'est fragmenté en un million de particules minuscules qui tournoient autour d'elle, qu'il n'y a plus qu'elle au monde. Elle ferme les yeux, mais la sensation se renforce.

— Ne. Me. Traite. Pas. De. Tarée.

— Comporte-toi *autrement*, alors.

— Arrête !

— Je crois que je ne peux plus continuer comme ça.

— C'est-à-dire ?

— Avec toi, Jojo. Je ne suis pas sûr de pouvoir continuer avec *toi*.

— Et tu crois que c'est comment pour moi, Walter ? De vivre avec *toi*. De vivre comme *ça*, poursuit-elle en désignant la pièce. Je n'en peux plus, moi non plus. Je suis à bout. Je ne peux plus garder tout ça pour moi. Ça me tue, Walter. Ça me tue. Il faut que quelqu'un sache la vérité. Je dois parler à Alix !

Walter lui lance un regard fatigué, déçu.

— Tu es vraiment stupide, en fait, constate-t-il d'une voix lente, froide. Profondément stupide.

À ces mots, Josie sent les fragments tourbillonnants de l'univers ralentir, s'épaissir puis se disperser, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une rage brûlante qui la consume de l'intérieur. Elle repense à ce que Walter a dit à Alix dans le studio, l'empoisonnant de ses vils mensonges, et elle sait qu'il est enfin arrivé, le moment qu'elle attendait. Et cette certitude la ravage.

Deuxième partie

Samedi 13 juillet

La mélodie familière de la sonnette électronique tranche le rêve d'Alix. Elle croit d'abord qu'il s'agit de son réveil, qu'il est 6 h 30 et qu'elle doit se lever pour préparer les enfants pour l'école. Puis elle regarde l'heure, voit qu'il est 3 h 02, se rappelle qu'hier c'était vendredi, qu'aujourd'hui c'est donc le week-end et à ce moment-là, seulement à ce moment-là, elle remarque que l'autre côté du lit est vide.

— Putain de merde, marmonne-t-elle en repoussant la couette et en quittant la chaleur du lit. Putain de *merde*.

Elle descend l'escalier sur la pointe des pieds quand la sonnette retentit à nouveau. Son sang ne fait qu'un tour. Foutu Nathan, à réveiller les enfants, putain. Elle ouvre la porte d'un grand coup, prête à remonter immédiatement l'escalier en silence, furieuse, jusqu'au lit, mais elle s'immobilise, bouche bée, quand elle comprend que ce n'est pas Nathan.

C'est Josie.

Elle se tient devant elle, l'air abattue, les épaules basses, des larmes dévalant son visage éraflé, constellé de sang séché. Le chien sort la tête de son sac en jean.

— Oh mon Dieu ! Josie ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Un sanglot étouffé retentit, sans mot.

Alix ouvre la porte plus grand.

— Mais entrez !

Elle aide Josie à avancer et la guide jusqu'à la cuisine, où elle l'installe lentement sur le canapé.

— Que s'est-il passé, Josie ? S'il vous plaît, il faut me le dire.

— C'est Walter, annonce-t-elle entre deux soubresauts de sanglots. Il m'a frappée.

— Walter vous a fait ça ?

— Oui ! Ce n'est pas la première fois. C'est quand il boit. Il voit rouge.

— Attendez, je vais chercher un tissu pour vous nettoyer le visage et voir s'il y a des dégâts.

Josie hoche la tête, défaite.

Alix sort un torchon propre d'un tiroir et le passe sous l'eau. Elle tamponne doucement le visage de Josie, révélant une lèvre fendue et terriblement gonflée ainsi que des éraflures sur les joues.

— Derrière ma tête aussi, je crois.

Elle se tourne et Alix voit du sang séché à l'arrière de son crâne. Il

y a une petite entaille dans son cuir chevelu.

— Vous avez des vertiges ?

— Non, répond Josie en secouant la tête. Ça va. Je suis choquée, c'est tout.

— Vous voulez que j'appelle une ambulance ?

— Non ! S'il vous plaît, ne faites pas ça. Cela déclencherait tout un tas de choses que je ne peux pas gérer maintenant. Ça ira. Je vous jure.

Alix prend le torchon taché de sang, le rince dans l'évier, l'essore et le tend à Josie. Puis elle remplit la bouilloire et l'allume.

— Que s'est-il passé ? Enfin, tout avait l'air normal quand vous êtes partis.

— Eh bien, oui et non. D'abord, Walter faisait la tête parce que Nathan n'était pas là, bien sûr. Je crois qu'il a trouvé ça très impoli, et ça l'était. Il ne m'a pas adressé la parole de tout le chemin du retour. Puis il a bu une autre bière quand on est rentrés, et les choses se sont envenimées. Il m'a dit des choses horribles. Que j'étais stupide. Ça m'a mise hors de moi et je me suis jetée sur lui.

— C'est vous qui l'avez agressé ?

— Oui. Enfin, non. Je voulais le gifler, mais, même s'il a l'air d'un vieillard, il est encore très fort. Et costaud. Il m'a maîtrisée. Complètement. Il s'est mis à me frapper, frapper, frapper. Et là…

— Quoi ? la relance Alix, tendue.

— Erin est arrivée. Elle est entrée dans le salon et a vu ce qu'il était en train de me faire, elle a voulu l'arrêter, mais il s'est mis à la frapper aussi.

— Oh mon Dieu ! Mais c'est horrible. Comment elle va ?

— Ça va. Elle est allée chez une amie.

— Et Walter, où est-il ?

— Je ne sais pas ! Toujours là-bas, je pense.

Ses larmes redoublent et elle les essuie avec le torchon mouillé.

Alix inspire profondément et pose la main sur celle de Josie.

— Nous devrions appeler la police.

Josie lui lance un regard noir.

— Non ! S'il vous plaît. Ne faites pas ça.

— Mais Josie, regardez ce qu'il vous a fait. Il a commis un acte terrible. Et vous dites que ce n'est pas la première fois. Il a frappé votre fille ! Je…

— Non ! Je ne veux pas mêler la police à ça. Absolument pas.

— Mais qu'est-ce que vous allez faire ? Enfin, vous allez retourner là-bas ?

— Je n'y retournerai pas.

— Et votre mère ? Vous l'avez prévenue ?

Josie écarquille les yeux en regardant Alix et gémit. De nouvelles

larmes apparaissent.

— Je ne peux pas lui en parler ! Elle dira que tout est ma faute. Elle sera de son côté.

— De son côté ? Avec ce qu'il vous a fait ? Bien sûr que non.

— Vous la connaissez. Vous savez comment elle est. Pour elle, je suis un rebut de l'humanité.

— Non, ce n'est pas…

— *Si*. C'est vrai. Je ne peux pas parler avec elle. Je ne peux pas lui raconter ce qui est arrivé.

— Mais vous devez en parler à quelqu'un. Absolument.

— Je vous en parle à vous. Mon Dieu ! Je vous en parle à vous !

— Oui, et c'est très bien. Mais…

— Mais quoi ?

— Je pense que vous devriez en parler à l'un de vos proches.

— Je n'ai pas de « proches », sanglote-t-elle. J'ai Walter, les filles, Fred, et *vous*.

Alix sent son estomac se soulever au ton que Josie prend pour prononcer ce « vous ». Possessif, malsain. « Non, voudrait-elle répondre. Non, vous ne m'*avez* pas. » À la place, elle passe un bras autour de ses épaules tremblantes et la serre contre elle pour la réconforter.

— Je vous prépare une tasse de thé. Sauf si vous voulez quelque chose de plus fort ?

Josie lève vers elle des yeux rouges et vitreux.

— Vous avez du brandy ?

— Bien sûr, répond Alix en se levant, un sourire aux lèvres.

Josie soupire lourdement pendant qu'Alix va chercher la bouteille.

— Des nouvelles de Nathan ?

— Non. Apparemment, il a décidé de ne pas rentrer ce soir.

Josie secoue la tête.

— Les hommes, murmure-t-elle. Les hommes.

Alix retient les mots qu'elle a sur le bout de la langue. Elle ne dit pas : « S'il vous plaît, ne comparez pas votre vieux mari aux yeux morts, ce pédophile manipulateur, avec le mien, qui a un problème avec l'alcool, mais est quelqu'un de décent. »

Au lieu de cela, elle enfonce doucement le bouchon en liège dans la bouteille et tend un verre à Josie, qui l'attrape d'une main tremblante.

— Qu'allez-vous faire ? lui demande Alix, sachant pertinemment en posant cette question que Josie souhaite rester ici, mais espérant de toutes ses forces qu'elle choisira une autre solution.

— Je ne sais pas.

— Je pourrais parler à mon amie Marie, elle est très impliquée dans une association contre les violences domestiques. Elle pourrait

vous suggérer un refuge. Je peux l'appeler maintenant.

— Non, ne la dérangez pas. Ça va. Je vais bien. Si ça ne vous dérange pas, Alix, je crois que je préférerais rester avec vous ce soir.

Alix sent son ventre se nouer.

— Oh. Je veux dire, je ne sais pas, c'est un peu…

Josie ouvre grand les yeux, puis se recroqueville, comme si elle se protégeait des mots d'Alix. Elle semble sur le point de se remettre à pleurer, alors Alix change d'avis.

— D'accord. Bien sûr. Je vais préparer la chambre d'amis. Ça ira.

Elle voit le langage corporel de Josie s'adoucir immédiatement, ses épaules se détendre. De sa bouche tremblotante sort un soupir craintif puis les mots :

— Merci. Merci beaucoup.

10 heures

> Je suis la pire personne au monde. Je peux rentrer à la maison pour me prosterner à tes pieds, ou me suicider. Décide.

Après l'étrangeté de la soirée précédente, Alix est trop rassurée d'avoir des nouvelles de Nathan pour lui en vouloir. Elle répond rapidement.

> S'il te plaît ne te suicide pas. J'ai besoin de toi. On a un problème. Rentre vite !

Il lui envoie un GIF d'un homme qui court et Alix sourit malgré elle.

Josie est dans la chambre d'amis au deuxième étage. Tout à l'heure, quand Alix a voulu jeter un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte, le chien, assis au pied du lit, a retroussé ses babines et s'est mis à grogner en la voyant, donc elle a battu en retraite. C'était il y a deux heures et Josie n'a toujours pas refait surface. Alix remonte l'escalier sur la pointe des pieds et s'avance dans l'embrasure de la porte. Une odeur la frappe de plein fouet, violemment, une odeur qu'elle ne reconnaît que trop bien du temps où elle avait un chien. Dans un coin de la pièce, heureusement sur le parquet, se trouve un arc de petites crottes et une flaque d'urine. Fred retrousse à nouveau les babines, mais cette fois, Alix le laisse aboyer.

Le vacarme extrait Josie de son profond sommeil et elle se relève brusquement. Alix est surprise par l'état de son visage, qui est plus abîmé ce matin qu'il ne l'était cette nuit, les bleus encore plus larges prenant des teintes mauves et moutarde.

— Oh, balbutie-t-elle en clignant rapidement des yeux dans la

pénombre. Oh là là. Bonjour.

— Bonjour. Comment vous sentez-vous ?

— Euh… pardon. J'ai dormi comme une masse. Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de 10 heures.

— Je suis désolée. Je ne savais pas.

Elle tourne la tête et renifle l'air. Ses yeux se posent sur les déjections canines et elle grommelle.

— Oh non, je suis tellement désolée. J'ai dormi et l'heure de le sortir est passée. Pauvre petit. Si vous pouviez me donner de quoi nettoyer, je vais m'en occuper.

Josie sort difficilement du lit. Elle porte le pyjama Toast d'Alix, celui qu'elle lui a prêté hier soir.

— Ne vous en faites pas, je m'en charge. Recouchez-vous, je vous apporte un café.

Josie acquiesce d'un air reconnaissant et replace ses jambes sous la couette.

— Merci beaucoup, Alix, c'est très gentil.

Alix croise Leon sur le palier en descendant.

— Pourquoi est-ce qu'elle est encore là ? murmure-t-il.

— Elle a eu un accident. En rentrant chez elle. Je vais prendre soin d'elle aujourd'hui.

— Elle fait très peur, poursuit-il.

— Tu l'as vue ?

Il hoche la tête.

— J'ai jeté un coup d'œil. Son chien s'est mis à grogner.

— Bon, elle sera partie d'ici à ce soir, donc pour l'instant, soyons gentils avec elle. D'accord ?

Son fils acquiesce à nouveau.

Alix prépare un cappuccino pour Josie et le lui apporte au lit, avec un rouleau d'essuie-tout et un spray ménager. Elle pose le café sur la table de chevet et ramasse les crottes de Fred avec le papier absorbant, va les jeter dans les toilettes de la salle de bains attenante, puis asperge le sol de produit et nettoie. Elle ouvre la fenêtre.

— Un peu d'air frais ne nous fera pas de mal, n'est-ce pas ? Je peux sortir le chien à votre place, si vous voulez ?

— Oh oui, je suis sûre qu'il adorerait ça. Ses affaires sont dans son sac. Là.

Alix lui apporte le harnais et Josie en équipe Fred avant d'accrocher la laisse. Dès qu'il voit la longe, le comportement du chien change et il suit gaiement Alix sans un regard en arrière.

Elle l'emmène au parc. C'est une matinée grise qui laisse néanmoins espérer des éclaircies. En marchant, ses pensées se clarifient. Elle revient sur sa rencontre avec Walter hier soir, sur le

moment qu'ils ont passé seuls dans le studio et ce qu'il lui a dit de Josie.

« *Elle n'est pas celle qu'elle prétend être. Pas du tout… Josie aime contrôler les choses, vous voyez.* »

Il a parlé de sa femme comme si elle se faisait passer pour une personne simple qui agirait comme s'il ne se passait pas grand-chose dans sa tête, quand en réalité il s'y passe trop de choses. Il a dit qu'elle avait un rapport « élastique » à la vérité. Tout ce qu'il lui a confié hier soir peut être interprété de plusieurs façons. A-t-il brossé un portrait négatif de Josie pour apparaître sous un meilleur jour, ou a-t-il dit la vérité ? Et s'il a parlé franchement, qu'est-ce que cela voulait dire ? Qu'y a-t-il *vraiment* dans la tête de Josie ? Du positif ou du négatif ? Depuis le début de ce projet, Alix est attirée par l'étrangeté de cette femme : le denim, le mari âgé, sa façon sèche et détachée de parler. Il serait aisé de penser que sa différence est le résultat d'une enfance passée auprès d'une mère narcissique et d'une vie adulte partagée avec un homme comme Walter. Mais si son étrangeté était innée ? Si cette singularité était ce qui l'a menée à cet étrange mariage ? Et si, en réalité, Josie était malsaine ?

En formulant cette pensée, Alix se rappelle que son petit garçon est seul à la maison avec elle. Elle ramasse le chien, l'installe dans son sac en jean et rentre le plus rapidement possible.

10 h 30

Josie entend la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Pensant que c'est Alix qui rentre du parc avec le chien, elle jette un coup d'œil dans la cage d'escalier. Mais ce n'est pas Alix. C'est lui. Son stupide mari. Il a l'air encore plus abîmé qu'elle. Ses cheveux roux sont sales et emmêlés, sa veste de costume jetée sur son épaule, et il porte des lunettes de soleil même si le ciel est nuageux. Elle voit Leon courir dans l'entrée et se jeter dans ses bras.

— Tu sens mauvais.

— Merci bien, lui répond Nathan.

Puis il lève les yeux vers l'escalier et remarque Josie. Il sursaute et un air horrifié se peint sur son visage.

— Oh là là, lance-t-il, la main plaquée sur la poitrine. Pardon, vous m'avez fait peur. Josie, c'est ça ?

Elle hoche la tête.

— C'est juste, euh… le pyjama. C'est celui d'Alix, non ? J'ai eu une petite dissociation cognitive. Comment allez-vous ?

— Pas très bien, répond-elle en désignant son visage blessé.

— Oh, j'espère que ça ne vous est pas arrivé ici.

Josie grimace. Il pense vraiment que c'est le moment de faire des blagues ?

— Non. Bien sûr que non.

Nathan cligne des yeux en la regardant puis se tourne vers le salon.

— Vous ne sauriez pas où se trouve ma femme, par hasard ?

— Elle a sorti Fred au parc. Elle devrait rentrer d'une minute à l'autre.

— Fred ?

— Mon chien.

— Oh, je vois. Bon, euh, à tout à l'heure.

Il jette sa veste sur la rambarde de l'escalier et se dirige vers la cuisine.

Josie retourne dans sa chambre et se change pour mettre les vêtements qu'Alix lui a prêtés ce matin : un tee-shirt blanc et un pantalon bleu flottant. Elle défait la tresse de ses cheveux, observant les paillettes de sang séché tomber au sol, puis les rattache en queue-de-cheval. Elle se brosse les dents dans la salle de bains, admirant les jolis zelliges disposés en chevrons : si simple, si distingué.

Après cela, elle détaille son reflet dans le miroir. Elle est défigurée. Les bleus se sont étalés et ont changé de couleur durant la nuit. Sa lèvre inférieure a l'air d'une tomate fendue au milieu de laquelle du sang séché forme une croûte noire. Elle sourit et la plaie s'ouvre légèrement, laissant s'échapper une gouttelette écarlate. Elle l'efface du bout de la langue, puis se dirige vers l'escalier.

— Alors, lui lance Nathan quand elle entre dans la cuisine. Qu'est-ce qui est arrivé à votre, euh… ?

Il agite la main vers son visage.

— Un homme en colère.

— Sérieusement ?

Il la fixe à travers ses cils pâles, les lèvres pincées, l'air très inquiet.

— Oui. Mon mari.

— Mon Dieu ! Mais c'est horrible.

— Oui. Atroce. Mais pas beaucoup plus qu'un mari qui ne rentre pas à la maison alors que sa femme lui a préparé le dîner et qui passe la nuit on ne sait où dans son costume de travail.

Josie se délecte de la symphonie d'expressions qui se succèdent sur le visage pâteux et bouffi d'alcool de Nathan. Elle ne le quitte pas des yeux et attend qu'il trouve une réponse.

— Oui, en effet. C'était franchement naze. C'est, euh…

— Un sérieux problème.

Son sourcil gauche se soulève brusquement.

— Sans doute, commente-t-il laconiquement. Un problème qui ne concerne qu'Alix et moi, cela dit.

— Ah, mais hier soir ça ne concernait pas que vous. C'était

désagréable pour nous trois. Et regardez le résultat.

Nathan est atterré.

— Excusez-moi ?

Josie soupire.

— Le seul argument capable de convaincre mon mari de venir ici hier soir, c'était *votre* présence, c'est-à-dire celle d'un autre homme. Il est comme ça, Walter. J'ai tellement insisté pour qu'il vienne. Mais vous nous avez fait faux bond, et il s'est senti floué. C'était une soirée horrible. Il me l'a fait payer.

L'expression de Nathan est exceptionnelle.

— Je suis désolé d'apprendre ça, articule-t-il en rougissant légèrement. Vraiment désolé.

Josie fait la moue.

— Vous devriez être un meilleur mari.

Nathan cligne plusieurs fois des yeux.

— Waouh, finit-il par dire. Waouh.

La porte d'entrée s'ouvre et ils se tournent tous les deux vers Alix qui s'approche, l'air essoufflée et inquiète. Son visage s'adoucit quand elle aperçoit son mari, ce qui déclenche l'ire de Josie.

— Bonjour, lui lance-t-il.

— Salut, lui répond Alix en sortant le chien de son sac et en le tendant à Josie. Vous vous êtes donc déjà trouvés, tous les deux.

— Tout à fait, répond Nathan sèchement.

Il lance à Alix un regard qui en dit long, essayant clairement de lui faire passer un message. Elle fronce légèrement les sourcils, cherchant à comprendre ce qu'il pense.

— Bon, je crois que je vais aller me reposer un peu, si ça ne vous dérange pas, Alix. Je me sens complètement épuisée.

— Oui, bien sûr. Je peux vous préparer quelque chose pour le petit déjeuner ?

— Oh non, merci. Je n'ai pas très faim.

— D'accord. Criez mon nom ou écrivez un message si vous avez besoin de quoi que ce soit, entendu ?

Josie lui adresse un sourire fatigué et hoche la tête.

En quittant la cuisine, elle frôle Nathan et le voit avoir un mouvement de recul. Elle sent qu'il fulmine et une rage sombre s'empare d'elle. En haut de l'escalier, elle s'arrête pour écouter leur conversation dans la cuisine. Il y a d'abord un long silence éloquent. Alix et Nathan se dévisagent, elle le sait. Puis elle entend leurs murmures étouffés, pressants, des chuchotements qui s'intensifient, deviennent des paroles presque audibles, jusqu'à ce qu'elle distingue « J'étais censée faire quoi, au juste ? » et « Mais c'est pas possible, putain ». Puis elle entend Leon entrer dans la cuisine et demander quelque chose à manger, entraînant une nouvelle conversation.

Elle entre dans la chambre d'amis et ferme la porte. Elle ouvre son sac à main sur le lit et fouille dans l'une des poches intérieures jusqu'à ce qu'elle sente les contours solides de la clé qu'elle a prise dans l'appartement hier soir. Quand ses doigts touchent le morceau de métal, elle revit une série de souvenirs : le poids de la chair et des os, des éclaboussures et projections de sang, l'éclat d'une lumière électrique à travers ses doigts cachant ses yeux, le goût métallique du sang, celui, salé, de ses mains moites, les bruits de pleurs étouffés. Elle se revoit, comme si elle se regardait d'en haut, recroquevillée en position fœtale au sol, le chien reniflant ses cheveux, puis elle entend le silence d'après, brisé seulement par le crissement de l'ouverture des portes du bus derrière la fenêtre, les gémissements du chien, le fracas du véhicule se remettant en route.

Elle prend la clé et la glisse sous le matelas.

Dimanche 14 juillet

— Vous avez parlé à Erin ? demande Alix dans la cuisine le lendemain matin.

Josie acquiesce.

— Je viens de lui écrire. Elle va bien.

— Et Walter, si je peux me permettre, vous lui avez parlé ?

— Non. Pas du tout. Et je ne prévois pas de le faire.

— Donc, qu'est-ce que vous comptez faire maintenant ?

Alix pose cette question d'une voix légèrement fébrile. Josie est chez eux depuis un peu plus d'un jour, c'est tout, mais Nathan la déteste, les enfants ont peur d'elle à cause de son visage et la chatte n'aime pas avoir un chien qui lui grogne dessus en permanence.

— Je ne sais pas vraiment, Alix. J'ai beaucoup de choses à digérer.

— Peut-être que votre mère pourrait…

— Non ! s'écrie Josie avant même qu'elle ne termine sa phrase. Je ne veux pas impliquer ma mère. Non. Il va falloir que je trouve une solution par moi-même.

— Oui, mais, Josie, il faut que vous discutiez de tout cela avec Walter. Vous ne pensez pas ? Il va falloir lui parler.

Une ombre noire passe sur le visage de Josie. Elle fait « non » de la tête.

— Pas encore. Je ne suis pas encore prête.

— Vous voulez que j'aille le voir, moi ?

— Non. Mon Dieu ! Surtout pas. Je voudrais juste que… J'ai besoin de… Alix, j'ai besoin de rester ici. Quelque temps. Si ça vous va ?

Alix sent son estomac se nouer.

— Je… Oui, bien sûr. Quelque temps. Mais ma sœur vient chez nous cette semaine. On aura besoin de la chambre d'amis.

— Oh, je vois, réagit Josie en clignant des yeux. Elle arrive quand ?

— Samedi.

— D'accord. Très bien. Je serai partie d'ici là. Je vous le promets.

Alix déglutit difficilement la situation qu'elle vient de générer : Josie pense désormais qu'elle peut rester chez eux toute la semaine.

— Merci, reprend-elle en souriant. Je suis désolée.

— Vous n'avez aucune raison de l'être, Alix. Sincèrement, vous êtes incroyable.

Elle laisse passer quelques secondes avant de poser la question suivante.

— Écoutez, Josie. Je connais des gens qui peuvent vous aider, des

femmes, notamment. Mon amie Marie Lejeune, dont je vous ai parlé. Je l'ai interviewée pour l'un de mes podcasts. C'est la cofondatrice d'une association qui lutte contre les violences domestiques, la plus importante du pays. Elle pourra vous aider. Je peux vous mettre en contact si vous le souhaitez. Si vous vous sentez menacée ?

Elle retient son souffle en attendant la réaction de Josie, mais cette dernière hoche à peine la tête.

— Je sais, merci. Mais je me sens en sécurité ici.

— D'accord. Très bien.

— Qu'est-ce que vous allez faire aujourd'hui ?

— Oh, rien de spécial. Nathan travaille alors j'allais sortir déjeuner dehors avec les enfants.

— Ah… Tant pis alors.

— Pourquoi ?

— Je me disais juste que, puisque je suis ici, nous aurions pu passer du temps sur le podcast. Je crois que j'ai envie de parler des filles.

Alix hoche la tête, contenant sa réaction.

— Bien sûr. Je vais dire aux enfants qu'on va dans le studio et on peut s'y mettre.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une femme est assise dans un café à côté d'une grande fenêtre embuée.

Derrière elle, à l'arrière-plan, un homme nettoie une machine à café en chrome avec un torchon blanc.

La femme esquisse un sourire incertain à l'intention du journaliste et s'éclaircit la voix.

Un bandeau apparaît.

Mandy Redwood, intendante
de l'école primaire Parkside depuis 1998

— Les deux enfants d'Alix Summer étaient scolarisés à Parkside. Des élèves adorables. Certaines fratries illuminent une école comme la nôtre, et les petits Summer étaient comme ça. J'ai été surprise ce jour-là, en 2019, quand Alix m'a parlé des Fair. Ces deux familles, ces deux mamans étaient aux antipodes l'une de l'autre. Évidemment, je ne savais pas qu'Alix faisait un podcast sur Josie Fair à l'époque. Je lui ai raconté ce dont je me souvenais. Mais je n'ai écouté les enregistrements

que bien plus tard, après tout ce qu'il s'est passé, et à ce moment-là j'ai commencé à me rappeler de nouvelles choses. Comme cette fois où Roxy avait cassé le doigt d'un enfant dans le coin-lecture, quand elle était en CP. En marchant dessus. Elle était restée plantée là, écrasant le doigt sous sa chaussure pendant que l'autre enfant hurlait de douleur.

Mandy frissonne et sourit tristement.

— Bien sûr, on avait convoqué les parents et ils étaient tellement…

Mandy baisse les yeux vers la table devant elle en cherchant ses mots.

— Stoïques. Sans aucune émotion. C'était vraiment surprenant. Sur le moment, j'ai attribué ça au choc, mais maintenant… maintenant que je sais ce qu'il se passait vraiment dans cette maison, eh bien je comprends mieux.

Elle tressaille à nouveau, puis secoue doucement la tête en soupirant.

Après un fondu au noir, l'image d'un studio d'enregistrement vide apparaît.

La caméra évolue dans la pièce.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 14 juillet 2019

— Comment a réagi Walter quand vous lui avez parlé de l'enfant dont Roxy avait cassé le doigt ?

— Je ne lui en ai pas parlé. Il partait au travail tôt le matin à cette époque, en général il n'était déjà plus là à 7 heures et ne rentrait pas avant 17 ou 18 heures. Il ne savait rien de ce qu'il se passait à l'école. Je pense qu'il a dû y aller seulement cinq ou six fois pendant toute la scolarité des filles. Donc je ne lui ai rien dit.

— Et Roxy ne lui en a pas parlé ?

— Non, elle non plus. C'était… enfin, à cause de son tempérament. Vous voyez. On avait un peu peur de lui.

— Est-ce qu'il était violent avec les filles ?

— Pas à ce moment-là, non. Mais il était brutal. Il leur menait la vie dure. Surtout à Roxy. Mais il n'était pas violent. Ça, c'est venu plus tard.

Josie soupire lourdement.

— Je n'ai pas été une bonne mère. Je n'ai pas été une bonne mère.

— Comment cela ?

— Je veux dire que…

Elle soupire de plus belle.

— J'ai laissé des choses terribles se produire. Je n'ai rien fait pour que cela s'arrête. Je n'ai rien fait.

14 heures

Le téléphone d'Alix vibre pour la troisième fois de suite. Elle lève un doigt en l'air, interrompt l'enregistrement et retire son casque.

— Désolée, Josie, je dois prendre l'appel. C'est Eliza. Oui, ma puce ?

— Maman, tu peux rentrer à la maison maintenant ? Leon est insupportable et j'ai faim.

Alix jette un coup d'œil à l'horloge. Il est presque 14 heures.

— Oui, pardon. J'arrive tout de suite.

Elle lance à Josie un regard d'excuses.

— Je suis désolée, mais je les ai laissés seuls trop longtemps.

— Oui, acquiesce Josie. Bien sûr. Excusez-moi, j'ai été égoïste. C'est que j'ai gardé tout ça enfermé en moi pendant si longtemps, j'ai peur que, si je ne sors pas tout d'un coup, ça se retrouve coincé à nouveau.

Alix lui sourit.

— On va s'assurer que ça ne se produise pas, Josie. D'accord ? On en reste là pour aujourd'hui et demain, on aura toute la journée pour nous. J'imagine que vous n'irez pas au travail demain ?

Josie fait « non » de la tête.

— Toute la journée demain. D'accord ? insiste Alix.

— Oui. D'accord.

Lundi 15 juillet

Josie est réveillée par les enfants d'Alix qui se préparent pour l'école. Pendant un moment, ces bruits la rassurent, comme l'écho d'une journée heureuse passée à la plage, ou celui d'un Noël d'enfance. Pendant un moment, elle se replonge dans les premiers temps de sa maternité, quand ses filles étaient adorables, que son mari était beau et fort. Puis elle se dit qu'en réalité cela n'a peut-être jamais été le cas, qu'elle envisage cette époque par le biais d'une lunette mal réglée. Au début, ça devait tout de même être mieux. Forcément. Sinon, pourquoi diable se serait-elle infligé ça ?

Elle sort du lit et passe la robe de chambre en lin qu'Alix lui a prêtée. Elle attrape le chien, enfile ses chaussons et descend l'escalier.

— Bonjour, se signale-t-elle en entrant dans la cuisine.

Les enfants la fixent, bouche bée. Les voir tous les deux dans l'uniforme de Parkside la trouble et elle se voit imiter leur expression. Le chien grogne en apercevant le chat-nuage sur le plan de travail.

— Bonjour Josie ! lance Alix, qui porte une tunique blanche brodée, un pantalon de yoga et un bandeau pour écarter ses cheveux de son visage.

Elle est pieds nus et coupe une banane en tranches au-dessus d'un bagel toasté. On dirait que l'une de ses photos Instagram a pris vie.

— Approchez. Qu'est-ce que vous voulez manger ?

Josie secoue la tête.

— Rien, merci. Du café, c'est tout. Je peux utiliser la machine ?

— Oh, ne vous dérangez pas, Nathan va s'en occuper. Nathan ?

Son mari apparaît sur la terrasse, un bol de céréales vide et un mug à la main.

— Est-ce que tu peux préparer un cappuccino pour Josie ?

Un regard antipathique assombrit son visage. Il tente de le masquer avec un sourire sinistre.

— Bien sûr. Du sucre ?

— Un seul, s'il vous plaît, acquiesce-t-elle. Merci.

Elle s'assied sur l'une des chaises dépareillées de la table, en face de Leon qui la fixe avec un air soupçonneux.

— Mes filles allaient dans la même école que toi, avant. Quand elles étaient petites. Elles sont grandes maintenant.

— Elles sont où ?

— Oh, Erin s'est installée chez une amie et Roxy voyage.

— Donc ce sont des adultes ?

— Oui, absolument, répond Josie, qui se racle la gorge en sentant

sa voix prête à se briser. On m'a dit que Mandy travaillait toujours au secrétariat ?

Leon hoche la tête sérieusement. Josie regarde ses mains, encore potelées de cette chose inconnue qui vit sous la peau des jeunes enfants. Elle voit une égratignure sur une phalange de son pouce, et elle se souvient des croûtes. Des verrues, des poux, des ongles incarnés, des dents de lait pendouillantes, et de tous les autres petits défauts parfaits des petits. Elle résiste à la pulsion de caresser cette plaie, de lui donner un bisou magique. Elle s'empêche de lui dire : « Oh non, tu as un bobo. » Elle ressent si violemment, si viscéralement la perte de ses enfants qu'elle pourrait hurler de douleur.

Elle parvient à sourire.

— Mandy était déjà là quand mes filles allaient dans ton école.

Leon promène le dos de sa main le long du bord de la table avant de lever les yeux vers elle.

— Pourquoi est-ce que tu as le même âge que ma maman mais que tes filles sont adultes alors que nous on est petits ?

— Ah, c'est une histoire de mathématiques, ça.

Leon lui lance un regard interrogateur.

— Si j'ai quarante-cinq ans et que ma plus grande fille en a vingt-trois, alors j'avais quel âge quand elle est née ?

— C'est quarante-cinq moins vingt-trois ? demande-t-il en faisant une grimace d'effort.

— Oui, c'est exactement ça. Petit génie !

— Donc ça fait…

Pendant qu'il compte, il déplie ses doigts sur la table l'un après l'autre, comme si une fleur était en train d'éclore dans sa main.

— Vingt-deux ?

— Oh là là ! Tu as quel âge, déjà ?

— J'ai six ans.

— Six ans ! Et tu fais déjà des opérations si compliquées ! C'est incroyable. Oui, quarante-cinq moins vingt-trois, ça fait vingt-deux. C'est l'âge que j'avais quand ma première fille est née. Et quarante-cinq moins six ?

— C'est facile ça. Trente-neuf.

— Oui ! Donc ta maman avait trente-neuf ans quand tu es né. Et c'est pour ça que mes filles sont des adultes et que toi tu n'as que six ans. Chacun fait les choses à son propre rythme.

Josie se tourne vers Alix, qui sourit.

— Il est très doué en maths, votre fils.

— Oui, vraiment. Mais Leon est très doué pour tout, n'est-ce pas, mon chat ? Sauf pour être prêt à l'heure où on doit partir à l'école. Allez, on y va. Tu as des chaussures à mettre, je crois.

Rapidement, la maison est vide. Nathan est parti au travail et Alix à l'école avec les petits, ce qui veut dire qu'elle ne sera pas de retour avant une demi-heure. Josie est seule. Elle fait le tour de la cuisine et observe les dessins accrochés au mur des enfants. Elle cherche des éléments qui témoigneraient de leurs angoisses, de leur noirceur, et repense aux dessins alarmants qu'Erin et Roxy faisaient quand elles étaient petites, aux expressions inquiètes des enseignants lors des réunions avec les parents, quand ils lui montraient des exemples soulignant ce qu'ils appelaient des « signes de détresse émotionnelle ». Mais ici, elle ne voit que des soleils jaunes, des fleurs orange et des parents heureux et souriants. Il s'agit de dessins d'enfants équilibrés qui vivent dans un foyer heureux. Elle détache un croquis réalisé sur un tout petit bout de papier. C'est une femme, représentée avec moult détails, portant un immense nœud dans les cheveux et tenant en laisse un petit chien qui ressemble un peu à Fred. Dessous est inscrit le nom « Teeny ».

Josie ne sait pas qui est cette femme, ni ce chien, mais l'image est si pure et parfaite qu'elle a besoin de la posséder. Elle la glisse dans la poche de sa robe de chambre et réorganise les dessins attenants pour cacher le trou.

Puis elle remarque un calendrier où figurent des photos de famille. Ses yeux se portent sur le samedi qui vient. Voilà. « Zoe et Petal ». Zoe est la sœur d'Alix. Une paix intérieure envahit Josie. Alix ne lui a pas menti. Il est vraiment prévu que sa sœur vienne samedi. Elle sourit discrètement et touche l'inscription sur le calendrier du bout des doigts.

Elle ouvre ensuite le réfrigérateur pour explorer son contenu. Elle est surprise d'y trouver des bâtonnets de fromage et des mini saucissons, mais rassurée de tomber sur un pot de quelque chose qui s'appelle du skyr, et sur une barquette d'une mixture nommée baba ganoush.

Elle devrait probablement être douchée et habillée quand Alix rentrera de l'école, alors elle remonte l'escalier. Au premier étage, il y a trois pièces. La chambre d'Alix et de Nathan. Celle de Leon. Et au fond de la maison, donnant sur le jardin, un petit bureau. Josie s'approche de la pièce puis s'y aventure. Un bureau sous la fenêtre, un mur couvert de bibliothèques et là, au fond de la pièce, ce qui ressemble à un canapé-lit. Elle soulève le coussin de l'assise, qui cache un mécanisme métallique, puis remet le tout en place. Il y a donc une autre pièce libre dans la maison. Elle n'a pas besoin de s'en aller samedi. Elle sourit et monte au dernier étage, dans sa chambre, à côté de celle d'Eliza.

Elle n'est pas près de partir. Loin de là.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Trois jeunes gens apparaissent à l'écran, perchés sur des tabourets dans un bar peu éclairé. Deux femmes et un homme.

Ils sont habillés de façon décontractée, en jean et tee-shirt. Ils arborent tous des tatouages et l'une des jeunes femmes porte un bonnet.

Un bandeau apparaît.

Ari, Juno et Dan,
abonnés à la plate-forme de jeux vidéo Glitch

L'homme s'exprime d'abord, avec un accent américain.

— Ouais, alors, je crois qu'on ne faisait rien de spécial cet après-midi-là. On avait invité des amis et bu quelques bières, c'était en juillet et il faisait chaud. Toutes les fenêtres étaient ouvertes. Donc on faisait moins attention que les autres jours. On n'était pas *captivés*, disons.

— D'habitude, vous étiez captivés ?

— Oui, carrément. Enfin, elle était incroyable. On ne la connaissait que sous son pseudo. Erased.

— Son nom de joueuse, c'était Erased ?

— Ouais. Et je vois aujourd'hui qu'il y avait du sens à ça, que ça reprenait les premières lettres de son prénom et que c'était en même temps un commentaire sur sa vie, effacée. Mais on ne savait rien d'elle. Pour nous, c'était Erased, c'est tout. Elle jouait devant un fond vert, genre, donc on ne voyait pas sa chambre. Ça donnait l'impression qu'elle était dans un entrepôt vide. Et elle était très calme. Elle murmurait, en fait. Ce qui est très inhabituel dans le monde du stream. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle était si cool. Donc, d'abord, c'est le bruit qui nous a alertés, on s'est dit que quelque chose de bizarre se tramait.

— Derrière votre écran ?

— Ouais. On l'a vue se lever de sa chaise, ce qu'elle ne faisait jamais. Elle ne bougeait jamais. Elle a disparu et tout était à moitié flou, à cause du fond vert. Vous voyez, ça perturbe les mouvements normaux. Puis il y a eu des hurlements. Des cris. Des coups. Et ça s'est arrêté. Un silence de mort. Sa chaise était encore là, vide. On a regardé, regardé, regardé, mais elle ne revenait pas. Alors on a commencé à s'écrire. Genre dans le monde entier. Mais personne ne savait

où elle vivait. Personne ne connaissait son vrai nom. On ne savait absolument rien d'elle.

La fille au bonnet prend la parole.

— On avait l'enregistrement de toute la scène. J'ai appelé la police. Ils étaient là, genre : « Mais qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ? Elle est à l'autre bout du monde. » On a envoyé la vidéo à Glitch. Ils ne savaient pas où elle se trouvait non plus, ils avaient seulement son adresse IP et son mail. Ils nous ont dit qu'elle était basée dans le nord de Londres. Donc on s'est mis à écrire à tous les gens qu'on connaissait qui vivaient là-bas. On est devenus complètement obsédés par cette histoire. D'un coup, c'est devenu complètement viral. Dans la communauté. On ne parlait que de ça. Et là, alors qu'on n'était plus bien loin de découvrir son identité et son adresse, l'affaire a explosé. Et ça, putain, ça nous a retourné le cerveau. On était vraiment, vraiment sur le cul.

9 h 30

Josie est prête, habillée, installée à la table de la cuisine quand Alix rentre après avoir déposé les enfants à l'école. Le chien est dans le jardin, il renifle les parterres de fleurs. Alix remarque qu'elle a tenté de dissimuler les dégâts sur son visage avec du maquillage et se demande où elle a bien pu en trouver. Elle est arrivée ici dans la nuit de samedi avec son petit sac à main et son chien, c'est tout.

— Vous avez meilleure mine, souligne-t-elle en désignant son visage.

— Merci. Ça me rendait malade de me retrouver face à un film d'horreur dès que je croisais un miroir. J'ai trouvé un tube de quelque chose dans les tiroirs de la salle de bains. J'espère que ça ne vous dérange pas.

Alix secoue la tête sans réfléchir. Elle est convaincue qu'il n'y avait ni fond de teint ni maquillage dans le tiroir de la salle de bains de la chambre d'amis, mais peut-être qu'un invité en a oublié sans qu'elle s'en rende compte.

— J'ai deux ou trois choses à faire dans la maison et puis on pourra s'y mettre. Ça vous convient ?

— Absolument. Je suis très bien ici, dans votre belle cuisine.

Alix lui adresse le sourire le plus chaleureux qu'elle puisse convoquer et monte aux chambres. Elle défait les draps sales de Leon et les roule en boule. Elle refait le lit avec de la literie propre et vide sa corbeille à papier dans un sac noir. Elle répète ce manège dans sa chambre et sa salle de bains. En avançant dans la maison, une

sensation de malaise l'envahit. Elle essaie de l'évacuer, en vain. Tout lui semble bancal, dérangé. Le chien jappe dans le jardin et elle s'approche de la fenêtre. Fred fixe un écureuil réfugié dans un arbre. Alix se figure Josie assise à la table de la cuisine avec son étrange affabilité, son sourire placide. Elle ne ressemble pas à une femme qui a été agressée par son mari trois jours plus tôt, qui a dû s'échapper en pleine nuit et n'est pas rentrée chez elle depuis. On ne croirait pas qu'elle se trouve au centre d'un drame familial sordide. Elle a l'air d'être… heureuse ?

Alix descend le linge sale et le sac-poubelle et la retrouve dans la position exacte où elle l'avait laissée.

— J'en ai pour deux minutes, lui lance-t-elle en passant dans la buanderie.

— On n'est pas pressées !

La voilà, cette touche de gaieté étrange, dérangeante.

Quelques minutes plus tard, elles s'installent dans le studio, chacune avec son café et son casque sur les oreilles. Il est presque 10 heures quand Alix lance l'enregistrement.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution dramatisée, une jeune fille est assise sur un tabouret dans la cuisine ouverte de l'appartement de Josie.

Elle rit à gorge déployée à ce que vient de lui dire une jeune actrice incarnant Roxy Fair.

L'actrice qui joue Josie est assise dans le canapé, lisant un magazine, un sourire aux lèvres.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 14 juillet 2019

— Il faut que je vous parle de Brooke.

— Brooke ?

— Oui. C'était l'amie de Roxy. Au collège. Avant elle, Roxy n'avait jamais eu de copine. Mais elle est arrivée dans sa classe au début de la troisième, et elles sont tout de suite devenues inséparables.

L'écran montre deux adolescentes assises sur un lit, les jambes croisées, jouant sur leur téléphone et riant.

— Brooke était rebelle, comme Roxy, et avait la langue bien pendue. Elle était téméraire, aussi. Elle n'avait peur de rien ni

de personne. Mais elle me plaisait car elle avait une bonne influence sur Roxy. Cette année-là, ma fille a mieux travaillé à l'école. Brooke l'a convaincue que le brevet, c'était important. Et puis elle était amusante. Nous, nous n'étions pas une famille drôle. Pas comme ça. Mais Brooke l'était, et elle a amené de la joie chez nous, elle est devenue une partie de la famille. Elle vivait dans un tout petit appartement avec un demi-frère et une demi-sœur très jeunes, elle ne s'entendait pas avec son beau-père, il y avait des problèmes à la maison, donc je crois que notre appartement était une sorte de refuge pour elle. C'était une période merveilleuse, quand j'y repense. Quand la fin de leur seconde est arrivée, il y avait des examens, et Brooke était très souvent à la maison pour réviser avec Roxy.

Les deux jeunes filles sont désormais assises au sol, absorbées par la lecture de cahiers.

— Un jour, juste avant le début des examens, tout s'est terminé brutalement. Roxy est rentrée des cours en disant qu'elles s'étaient disputées violemment. Qu'elle avait donné un coup de poing à Brooke. Lui avait ouvert la lèvre. On a reçu un coup de téléphone du lycée qui nous convoquait. Et Roxy a disparu. En plein pendant les examens. Introuvable pendant trois jours entiers. Quand elle est enfin rentrée, elle était toute sale, traumatisée, elle nous a dit qu'elle avait été à la rue, puis qu'on l'avait emmenée dans un refuge, qu'elle n'avait pas dormi depuis trois jours. Je lui ai fait couler un bain, elle y a passé plus d'une heure.

La jeune actrice qui incarne Roxy est plongée dans une baignoire, dans une salle de bains sombre.

— Puis quand elle en est sortie, elle m'a raconté ce qui était arrivé. Et m'a dit pour Brooke… et Walter.

Il y a un long silence.

À l'écran, Roxy disparaît sous la surface de l'eau du bain, ses cheveux flottant autour de sa tête.

— Walter ?

— Il l'avait manipulée. Dès le début. Il s'y était pris exactement comme il l'avait fait avec moi. Chaque fois qu'elle était chez nous, quand j'avais l'impression qu'elle faisait partie de la famille, il y avait plus que ça. Et puis, comme il l'avait fait avec moi, il lui avait offert un collier, il l'avait invitée au pub, avait versé un shot de vodka dans sa limonade et, le jour de ses seize ans, il avait couché avec elle.

Après un fondu au noir, on découvre une jeune fille assise sur un tabouret, dans un studio sombre.

La voix de Josie reprend.

— Un jour, alors que j'étais au travail et que Roxy passait un examen au lycée, Walter avait invité Brooke à la maison et avait couché avec elle dans notre lit. Dans notre lit.

— Comment Roxy l'avait-elle appris ?

— Sa sœur le lui avait dit. Ils pensaient qu'Erin ne les remarquerait pas, vu son comportement habituel, et surtout quand elle joue. Mais elle avait compris. Elle les avait entendus, puis, par l'entrebâillement de la porte de sa chambre, elle avait vu Brooke partir, alors elle l'avait dit à Roxy quand elle était rentrée du lycée, et le lendemain Roxy était allée en cours et lui avait cassé la figure. Et elle ne l'avait pas loupée.

L'écran alterne entre la reconstitution d'une scène où deux filles se battent dans la cour d'un lycée et la jeune fille assise sur le tabouret dans la pénombre.

— Quelque temps après sa première fugue, Roxy est partie pour de bon. Je ne l'ai pas revue depuis.

Un flash illumine brièvement le studio où la jeune fille est installée sur le tabouret, éclairant une petite partie de son visage.

Le générique de fin débute.

11 heures

Josie ne quitte pas Alix des yeux. La journaliste a l'air médusée. Épouvantée.

— Je sais, reprend Josie. Je suis désolée, c'est dégoûtant. Mais voilà. C'est ça, la vérité de l'homme que j'ai épousé.

— Vous lui en avez parlé ?

— Non. Pas sur le coup. J'ai fait comme si je n'étais pas au courant.

Elle remarque à nouveau, juste sous la douce surface du visage d'Alix, ce tressaillement, ce pincement.

Elle l'entend déglutir difficilement. Elle s'apprête à lui donner le coup de grâce.

— L'autre soir, vendredi. Quand on est rentrés du dîner chez vous. C'était la première fois. La toute première fois que j'osais parler à Walter de ce qui est arrivé avec Brooke.

— Et c'est pour ça qu'il…, suppose Alix en désignant le visage de Josie.

Elle hoche la tête.

— Oui. C'est pour ça. Absolument.

Elles s'interrompent pour le déjeuner. Alix fait griller des tranches

de pain au levain et les leur sert avec du houmous et du baba ganoush.

Elle lance un coup d'œil à Josie, assise de l'autre côté de la table de la cuisine.

— Des nouvelles de Walter ?

— Non. Aucune.

— D'habitude, est-ce qu'il vous appelle après ce type d'événements ?

— C'est la première fois que je quitte la maison.

— Donc les autres fois, vous avez simplement attendu que ça passe ?

— Hum. Oui.

— Qu'est-ce qui était différent cette fois ?

— Tout, je crois. Depuis que j'ai quarante-cinq ans, je me sens différente. C'était le cas même avant qu'on commence ce podcast. C'est pour ça d'ailleurs qu'on est allés dans ce pub le soir de mon anniversaire. On ne sort jamais dîner, d'habitude. En tout cas, pas dans ce genre d'endroits. Et puis je vous ai rencontrée et…

Alix fixe Josie sans bouger, refusant qu'un mouvement ou un clignement de ses yeux ne trahisse le désarroi qu'elle ressent au fond d'elle.

— C'est comme si c'était mon chemin, mon destin. C'était un point de bascule dans ma vie, l'occasion de reprendre le contrôle de mon histoire, de me délester, de dire ma vérité. De changer. Alors vendredi soir, quand il a levé la main sur moi, j'ai su que ça allait être différent cette fois. J'ai su que j'allais partir et que je ne reviendrais jamais.

Alix a du mal à avaler sa salive.

— Quand vous a-t-il frappée pour la première fois ?

— Oh, c'est dur à dire précisément, vous savez. C'est quelque chose qui s'est mis en place lentement, en fait. Avant, il me poussait. Ça a commencé à peu près au moment où il est devenu violent avec les filles. Je préférais ça, d'une certaine façon. C'était mieux qu'il me pousse moi plutôt qu'elles. C'est choquant, quand on y pense. Un homme comme lui. Grand. Qui violente des filles, des femmes, leur fait du mal. Enfin, c'est presque impossible à imaginer. Un peu comme les gens qui frappent les animaux.

Josie baisse les yeux vers Fred, assis à ses pieds, qui la fixe intensément. Elle détache un morceau de pain trempé dans le baba ganoush et le lui tend. Il le mâche avec enthousiasme.

— Est-ce qu'il a déjà fait du mal à votre chien ?

— Non. Jamais. Mais ce n'était qu'une question de temps, j'imagine.

Elle lui donne un autre morceau de pain et lève les yeux vers Alix.

— Et vous ? Est-ce que Nathan vous a déjà frappée ?

— Oh, non, mon Dieu !

Et en prononçant ces mots, Alix entend l'impression que cela donne. Celle d'une femme privilégiée et imbue d'elle-même, d'une personne qui vivrait sur un plan complètement détaché de celui où évolue Josie, comme si seulement une femme comme elle pouvait avoir un mari qui la bat, comme si seulement les femmes ayant grandi dans des H.L.M. mariées à des électriciens pouvaient être victimes de violences conjugales, quand, bien évidemment, ce n'est absolument pas vrai.

— Non, répète-t-elle d'une voix plus neutre. Jamais.

— Et les enfants ?

— Non. Ni Nathan ni moi n'avons jamais frappé les enfants.

Josie repousse son assiette et plonge son regard dans celui d'Alix.

— Mais de toute évidence, vous avez d'autres problèmes. L'alcool, pour commencer.

— Oui. C'est vrai. Même si j'espère bien que, après ce qui s'est passé vendredi soir, cela ne se reproduira plus.

— Alors ça, on verra bien, n'est-ce pas ?

Et il y a dans le ton de sa voix quelque chose qui lui fait penser que Josie souhaite activement que Nathan recommence à sortir, commette un péché capital, foute tout en l'air. Qu'elle veut absolument que Nathan soit aussi mauvais que Walter.

Mardi 16 juillet

— Elle part quand ? murmure avec insistance Nathan à l'oreille d'Alix le lendemain matin.

Ils se tiennent l'un à côté de l'autre dans leur salle de bains, chacun au-dessus de sa vasque. Nathan boutonne sa chemise de travail. Alix applique sa crème de jour.

— Merde, j'en sais rien. Je lui ai dit que Zoe venait samedi, donc elle sait qu'au pire elle doit partir d'ici là.

— Attends. Quoi ? Zoe vient ? J'étais au courant de ça, moi ?

Alix lève les yeux au ciel en soupirant.

— Oui, Nathan. Je t'en ai parlé. C'est sur le calendrier depuis un mois. On en a discuté. Zoe et Petal dorment ici. Maxine et les garçons viennent aussi, on fait une soirée pizzas et margaritas.

— Donc c'est plutôt une soirée entre filles ? Pas de mari ?

Elle soupire à nouveau.

— Non, tu n'es pas obligé de rester ici. Mais, Nathan, s'il te plaît, rentre à une heure décente. Je ne pourrais pas supporter que mes sœurs te jugent aussi. C'est déjà assez difficile avec *elle* et ses commentaires, confie-t-elle en montrant du doigt le plafond, au-dessus duquel se trouve la chambre d'amis. Je t'en conjure, fais une soirée normale, rentre à la maison, dors dans notre lit, et sois là quand ma sœur se réveillera dimanche matin.

Nathan fait une moue adorable dans le miroir. Elle ne peut pas s'empêcher de fondre.

— Bien, reprend-elle en souriant légèrement. Tant mieux.

— Mais je ne réponds de rien si cette femme est encore là samedi soir.

— Ce ne sera pas le cas, répond Alix. Je te le promets. Elle sera partie.

Josie entre dans la cuisine à 8 h 30, serrant dans ses bras des draps.

— Alix, je suis vraiment désolée. Fred a eu un accident cette nuit. Plusieurs, en fait. Je crois que c'est peut-être à cause de ce qu'on a mangé hier. La sorte de pâte marron. Le baba…

— Ganoush ?

— Oui, je crois que son estomac ne l'a pas supporté. Je suis absolument navrée, et il a aussi fait sur le parquet. Mais je m'en occupe. Dites-moi où je peux trouver les produits d'entretien et je nettoie tout ça.

Pendant qu'elle parle, Alix observe, horrifiée, le chien qui continue de se soulager sur le sol de la cuisine.

— Oh ! s'écrie-t-elle en prenant les draps des mains de Josie. Oh là là. Écoutez, sortez-le dans le jardin. Moi je vais nettoyer ça.

— Je suis tellement désolée, Alix. Franchement. Il n'a jamais fait ça de sa vie.

— Non, non, j'imagine. Ne vous en faites pas.

Josie lui lance un regard navré, attrape son chien et sort dans le jardin, où Fred s'accroupit immédiatement pour se vider davantage. Nathan, qui boit son café sur la terrasse, regarde d'abord le chien, puis Josie, avant de se retourner pour croiser les yeux d'Alix à travers les portes pliantes et lui lancer un regard horrifié. Alix hausse les épaules et sort de quoi faire le ménage de sous l'évier. Elle se concentre sur la perspective de samedi. Elle s'imagine dire au revoir à Josie, accueillir ses sœurs, ouvrir des bouteilles de tequila, presser des citrons verts, puis les entendre crier leurs préférences de pizza à la personne qui passera la commande sur Deliveroo, elle voit les enfants passant d'une pièce à l'autre en courant, et elle en a tant envie qu'elle peut presque en sentir le goût et l'odeur. Mais pour le moment, elle a de la merde liquide de pomchi à nettoyer, des draps souillés à laver et, bien sûr, un lit à refaire. Elle a des haut-le-cœur en nettoyant les déjections canines avec de l'essuie-tout super absorbant et un spray antibactérien et en les jetant à la poubelle.

— Les enfants, appelle-t-elle en serrant les dents. On se dépêche. Sinon on va être en retard.

Elle quitte la maison cinq minutes plus tard, l'odeur de merde de chien encore profondément ancrée dans les narines.

Harry, le fils de leurs voisins, s'apprête à rentrer chez lui quand Alix revient, une demi-heure plus tard.

— Bonjour !

Il se retourne en l'entendant l'appeler et lui lance un sourire chaleureux.

— Bonjour.

— Comment vas-tu ?

— Oh, ça va, ouais, merci. Et toi ?

— Oui, merci, répond-elle en jetant un coup d'œil vers sa porte avant de rejoindre Harry au pied de l'allée qui mène à leur maison. Roxy Fair, reprend-elle à voix basse. Tu te souviens d'une de ses amies qui s'appelait Brooke ?

— Euh… oui. Je me souviens d'elle. Elle était un peu…

Elle voit sur son visage qu'il lutte pour trouver un mot approprié.

— C'était un peu une… allumeuse, finit-il par lâcher.

Alix lui lance un regard désapprobateur.

— Une opinion qui se base sur… ?

— Oui, pardon. Je ne veux rien dire de mauvais. Elle était mature pour son âge, c'est tout. Elle faisait pas mal de rentre-dedans aux garçons. Je ne sais pas si elle couchait avec eux pour de vrai, mais en tout cas c'est l'impression qu'elle donnait.

— Et qu'est-ce qui lui est arrivé, quand vous avez fini le lycée ? Tu as eu des nouvelles ?

Il souffle et se creuse les joues.

— Elle a disparu, si je me souviens bien. Une fugue, peut-être ? Je ne sais plus précisément. Mais je sais que vers la fin, elles s'étaient disputées toutes les deux, Roxy et Brooke.

— Je vois. Tu sais à quel sujet ?

— Pas du tout. Mais c'était devenu toxique entre elles. Vraiment toxique. Et il y avait eu une bagarre. Toutes griffes dehors. L'une d'elles avait fini avec la lèvre ouverte. Je sais plus qui.

— Et cette Brooke, tu te souviens de son nom de famille ?

— Ouais. C'était Ripley.

— Brooke, ça s'écrit comment ?

— B-R-O-O-K-E, je pense.

— Super ! conclut Alix en lui souriant largement. Merci. Tu passeras le bonjour à tes parents pour moi, d'accord ?

Josie n'est plus là quand Alix rentre. Des effluves de détergent et de merde flottent encore dans la cuisine, alors elle ouvre la porte vitrée pour aérer. Puis elle se fait un café, allume son ordinateur et cherche sur Internet « Brooke Ripley ».

Elle en trouve plusieurs, et la plupart d'entre elles sont trop âgées pour être l'amie de Roxy. Elle ouvre Instagram et cherche là aussi. Il y en a cinq. Aucun profil ne semble convenir, mais elle clique quand même pour voir leur page. Ces Brooke vivent dans des endroits où quelqu'un qui a grandi à Kilburn ne peut pas vivre, en tout cas pas à l'âge de vingt et un ans. Et elles ne correspondent pas à ce qu'elle imagine. Puis elle va sur Facebook et y poursuit sa recherche. Elle clique d'abord sur les personnes et ne trouve là encore que des candidates improbables, puis elle change d'onglet pour celui des publications. Et là, son cœur s'arrête de battre puis reprend à toute vitesse, car son nom, « Brooke Ripley », surligné, est mentionné dans plusieurs messages qui évoquent une personne disparue.

Alix clique sur le premier. Elle commence à lire : « À l'aide, s'il vous plaît ! À tous les habitants des quartiers de Kilburn, Paddington, Queen's Park, Cricklewood. Ma magnifique nièce, Brooke… »

Elle sursaute.

Josie se tient devant elle, Fred dans les bras.

— Oh, vous m'avez fait peur.

— J'ai nettoyé le parquet en haut. Et ouvert la fenêtre pour aérer. Si vous me donnez des draps propres, je refais le lit.

— Parfait. Je vous en donnerai quand je remonterai.

— Encore une fois, je suis désolée. Il a l'air d'aller bien maintenant. Je crois qu'il fallait attendre que ça transite, c'est tout. Je ne lui ai jamais donné à manger ce genre de choses avant. Clairement, ce n'est pas fait pour lui.

— Pauvre petit chien. Est-ce que vous voulez qu'on reprenne l'enregistrement ce matin ?

— Absolument, répond Josie en acquiesçant. Je vais juste me faire un café avant qu'on commence.

— D'accord. Je vais aux toilettes et je reviens.

Alix ferme son ordinateur portable et monte au premier étage pour prendre de nouveaux draps dans le placard sur le palier. Elle s'apprête à les déposer dans l'escalier, pour que Josie refasse son lit toute seule, mais quelque chose lui commande de les monter jusqu'en haut. La porte de la chambre d'amis est entrouverte. Une petite brise fait voleter le rideau de la fenêtre ouverte. Les vêtements que Josie portait quand elle est arrivée samedi, en pleine nuit, pendent sur un portant, lavés et secs. Le pyjama qu'elle lui a prêté est parfaitement plié sur le matelas nu. Dans la salle de bains, une serviette humide pend au portemanteau et, sur l'étagère vitrée au-dessus de l'évier, Alix voit un pot de son fond de teint, pot qu'elle n'a aucun souvenir d'avoir monté ici, ainsi qu'un tube de mascara qui lui appartient. Elle les attrape et les observe, intriguée, comme s'ils pouvaient lui offrir une réponse.

Puis elle s'attache à refaire le lit. Elle enfile les oreillers dans leurs taies, passe la couette dans la housse, cale le drap sous le matelas, et, ce faisant, elle sent quelque chose de dur et de froid. Elle l'attrape.

C'est une clé. Attachée à un badge avec le numéro « 6 » inscrit à la main sur une étiquette. Le badge est taché de sang séché. Alix la lâche comme si elle lui avait brûlé les doigts puis la replace rapidement, urgemment, sous le matelas et referme la porte derrière elle.

Josie l'attend dans la cuisine. Elle lui sourit.

— Vous êtes prête ?

Alix hoche la tête.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une femme marche dans un parc avec un labrador couleur chocolat. Le soleil se couche et le ciel derrière elle se pare d'une teinte rouge sang.

Dans le plan suivant, elle est assise dans un petit fauteuil à

côté d'une cheminée où brûle un feu, le chien endormi à ses pieds.

Devant elle, se trouve un verre de vin rouge et ses jambes sont repliées sous le fauteuil.

Un bandeau apparaît.

Fiona Roberts, tante de Brooke Ripley

La femme ouvre son ordinateur portable, donc l'écran est montré brièvement.

C'est un message Facebook.

La caméra se concentre à nouveau sur Fiona, qui lit le message à haute voix.

— « À l'aide, s'il vous plaît ! À tous les habitants des quartiers de Kilburn, Paddington, Queen's Park, Cricklewood. Ma magnifique nièce, Brooke, est allée au bal de promo de son lycée mercredi soir. Elle a dit à des amis qu'elle allait retrouver quelqu'un après et ses copines lui ont dit au revoir à l'arrêt de bus devant la salle du bal, à Shoot Up Hill, à Cricklewood, quelques minutes après 21 heures. Des caméras de surveillance montrent qu'elle est montée dans le bus 28 à 21 h 11 et qu'elle en est descendue près du sommet de Maida Vale à 21 h 22. Après, on ne sait pas où elle est allée, mais elle ne répond pas au téléphone et sa mère, comme toute sa famille, est terriblement inquiète. Si vous avez la moindre idée concernant l'identité de la personne qu'elle devait retrouver mercredi à 21 h 30, s'il vous plaît contactez-nous. Et, s'il vous plaît, partagez ce message au maximum. La police est informée mais ses moyens sont limités. »

Elle ferme l'écran du portable et lève les yeux vers le journaliste. Son regard est mouillé de larmes. Son visage se crispe. Il est clair qu'elle s'apprête à pleurer.

— Je suis désolée.

Elle se détourne de la caméra.

— Désolée, vraiment. Je peux prendre une minute ?

Mercredi 17 juillet

Le message Facebook est accompagné d'une photo de Brooke Ripley dans une robe blanche cintrée qui lui arrive aux chevilles, avec des baskets argentées. Elle a l'air pensive sur cette photo, fragile, peu sûre d'elle. Ce n'est que parce qu'elle a conscience que, à peine six semaines plus tôt, cette jeune fille a été manipulée et abusée par Walter Fair qu'elle est capable de lire dans son âme, de voir tant dans cette flexion incertaine de sa tête, dans la minceur de son sourire. D'ailleurs, elle est impressionnée que Brooke Ripley soit allée au bal de promo malgré la situation horrible qu'elle vivait.

Ce message Facebook, qui a été partagé une vingtaine de fois, est un appel de la tante de Brooke, Fiona, écrit au nom de la mère de la jeune disparue.

Alix lit les commentaires, qui sont tous à classer dans la catégorie « pensées et prières ». Personne n'a rien vu. Une fille nommée Mia qui est au bord du cadre sur la photo du bal a répondu : « Je suis sur cette photo. Je l'ai vue quelques minutes avant qu'elle disparaisse. Elle m'a dit qu'elle rentrait chez elle. Faites qu'on la retrouve » avec un émoji triste et un cœur.

Alix clique sur le profil de Mia, qui est complètement privé, si bien qu'on n'a même pas accès à la liste de ses amis Facebook. Elle clique sur « Envoyer un message » et fixe un moment le fil de conversation vide ouvert dans Messenger. Que pourrait-elle bien lui dire ? Et comment ?

Pourquoi n'a-t-elle jamais entendu parler de Brooke Ripley ? Pourquoi son nom et cette photo d'elle dans sa belle robe blanche ne sont-ils pas synonymes pour elle de l'été 2014 ? Alix se rappelle que, en juin de cette année-là, elle s'occupait d'un bébé qui ne dormait pas et d'une petite fille de six ans survoltée. Elle était plongée jusqu'au cou dans le gouffre des premières années de maternité, donc il est tout à fait possible qu'elle ait entendu parler de cette affaire à l'époque et l'ait oubliée, à moins que cette disparition n'ait rapidement été étouffée par des nouvelles plus importantes ?

Elle éteint son écran en entendant des bruits de pas dans l'escalier. C'est Josie. Elle porte encore la tenue qu'Alix lui a prêtée samedi. Nous sommes désormais mercredi. Ses vêtements l'attendent dans sa chambre, propres et rangés. Malgré cela, elle porte encore ceux d'Alix.

— Je me disais que, si vous restez ici encore deux ou trois jours, je pourrais passer chez vous chercher quelques vêtements ? propose-t-elle.

Une émotion forte transforme le visage de Josie.

— Non, répond-elle avec fermeté. Non, merci.

— La météo va bientôt changer, vous savez. Il va faire très chaud les prochains jours. Presque trente degrés. Je pourrais passer prendre les robes d'été qu'on a achetées ensemble ?

— Je vous promets, ça ira, insiste Josie, plus douce. Ne vous en faites pas.

— D'accord, n'hésitez pas si vous changez d'avis.

— Très bien, je vous le dirai.

— Et qu'est-ce que vous allez faire samedi ? Où est-ce que vous allez aller ?

Elle essaie de ne pas fixer Josie trop intensément pendant que cette dernière cherche une réponse, car elle sait déjà qu'elle aura du mal à la trouver, que Josie ne planifie rien au-delà de la fin de chaque journée.

— J'imagine que…

Elle se perd un moment.

— Je ne suis pas sûre. Par exemple, qu'est-ce que vous diriez si… ?

Alix se tend.

— J'ai remarqué qu'il y avait un canapé-lit dans le bureau. Je pourrais y dormir pendant que votre sœur est là, peut-être ? J'imagine que personne n'utilisera le bureau un samedi soir. Et je vous promets de me faire toute petite pour que vous puissiez profiter de cette soirée en famille.

La bouche d'Alix est sèche. Ça y est. Elle est là, la ligne qu'elle a définie pour sa relation avec Josie, dès le début, cette ligne dont elles s'approchent un peu plus chaque jour et qu'elles sont désormais sur le point de franchir. Une fois qu'elles seront passées de l'autre côté, Alix ne sait pas comment elle pourra reprendre le contrôle de la situation. Elle comprend d'une façon certaine et écœurante qu'elle doit se débarrasser de Josie d'ici à samedi après-midi. Mais elle sait également, de la même façon certaine et écœurante, que Josie la manipule et que l'obliger à quitter les lieux avant qu'elle ne l'ait décidé elle-même signera la fin du podcast, alors que leur projet prenait un tour captivant et sensationnel. Elle prend conscience de ce dilemme pendant les deux secondes qu'il lui faut pour répondre.

— Je vais en parler à Nathan. Je lui interdis le rez-de-chaussée samedi soir pour notre soirée entre filles, donc il va peut-être se réfugier dans le bureau pour travailler.

Elle lance un coup d'œil à Josie, rapidement mais d'une façon assez appuyée pour observer chez elle un haussement de menton légèrement menaçant, avant qu'elle ne retrouve sa neutralité naturelle.

— D'accord. Mais dites-moi dès que vous le savez.

— Oui, lui répond Alix chaleureusement. Bien sûr !

Quand Josie lui annonce qu'elle n'ira pas au travail cet après-midi-là, Alix invente une raison pour quitter la maison. Tout est tellement tendu depuis que les Fair sont venus chez elle vendredi dernier. Elle vit chaque instant à l'aune de l'existence de ce couple sordide et complexe, dans l'ombre de la présence de Josie et de son chien chez elle. Le temps a perdu sa forme, son sens. Un nouveau week-end approche et de l'autre côté de ce dimanche se trouve la fin de l'année scolaire. Ensuite, il y aura six longues semaines de temps déstructuré, de journées indécises, et aujourd'hui, Alix a besoin de quelque chose qui lui paraisse normal, qui ne soit que pour elle. Elle dit à Josie qu'elle va rendre des livres à la bibliothèque, mais se dirige en fait vers le parc pour déjeuner.

Le café de Queen's Park est le socle d'amples segments de la vie d'Alix depuis qu'ils ont emménagé dans le quartier avec Nathan dix ans plus tôt. Elle y rencontre des fantômes et des échos d'elle-même à différents stades de sa vie : enceinte de Leon, assise avec un nouveau-né et une fille de cinq ans, puis avec des mamans de la crèche, de l'école, avec Nathan et les enfants le week-end. Le chariot du glacier lui fait penser aux langues bleu vif de Leon et d'Eliza quand ils prennent une glace parfum bubble gum. Les bières dans l'armoire réfrigérée lui rappellent la sensation doucement vertigineuse de l'ivresse par un chaud après-midi d'été. Elle s'est déjà installée à chacune de ces tables et y revoit, comme dans des miroirs, tant de versions d'elle-même. Alors aujourd'hui elle ira au café, y mangera un panini et vivra un nouveau fragment de sa vie en essayant de se sentir normale, de se sentir comme la Alix d'il y a six semaines, celle qui n'avait jamais rencontré Josie Fair.

Elle commande un sandwich, celui qu'elle préfère, au fromage de chèvre et au jambon, ainsi qu'un thé glacé, et pose sur sa table une petite pagaie de bois numérotée en attendant que sa nourriture arrive, en attendant de se sentir à nouveau elle-même. La normalité pourrait se trouver là-bas, rêvasse-t-elle, de l'autre côté du parc, dans le bac à sable où il lui arrive encore, rarement, d'emmener les enfants quand ils se sentent petits, ou au parc d'aventures, au niveau de la tyrolienne, ou encore dans la ferme pédagogique, celle devant laquelle ils sont passés avec Nathan, ivres, le soir de son quarante-cinquième anniversaire, quand l'air chaud de la nuit courait sur leur peau nue.

Son panini arrive et, bien que ce soit le même que d'habitude, il ne lui rend pas sa normalité. Comme si Josie la lui avait dérobée et l'avait avalée pour la cacher dans sa noirceur. Alix pense à la clé tachée de sang sous le matelas, avec le numéro « 6 ». Elle revoit Josie fouiller sa poubelle jaune pendant qu'ils étaient sortis. Elle l'imagine

dans sa maison, maintenant, portant les vêtements d'Alix, son maquillage, et éparpillant ses cheveux et ses peaux mortes partout où elle va. Elle entre dans leur bureau, remarque le canapé-lit, va dans leur salle de bains, subtilise son fond de teint. Puis Alix voit Walter coucher avec Brooke ; Erin, l'oreille plaquée contre le mur ; Josie, faisant comme si de rien n'était, continuant sa vie.

Elle repousse son assiette et se lève. Elle doit finir ce podcast. Y mettre un terme, plonger dans cette souillure, arriver au bout de cette histoire misérable, virer Josie de chez elle et reprendre le contrôle de sa vie. Mais d'abord, il faut qu'elle passe devant l'appartement des Fair, qu'elle regarde par la fenêtre, qu'elle se fasse une idée de ce que Walter fait et pense.

12 h 30

Alix lui a dit qu'elle en avait pour une heure. Qu'elles reprendraient l'enregistrement à son retour, si Josie se sentait d'attaque. *Une heure, c'est beaucoup*, se dit-elle. C'est un long moment à passer seule chez quelqu'un. Alix lui a dit de se servir pour le déjeuner. « Prenez ce que vous voulez dans le réfrigérateur. »

Josie l'ouvre. Elle y trouve un reste de baba je-sais-pas-quoi, la chose marron qui a rendu Fred malade. Elle tressaille. Puis elle voit un bloc de cheddar et se dit qu'une tranche de fromage avec du pain et du beurre lui suffiront. Elle grignote ce déjeuner léger à la table de la cuisine, les yeux perdus dans le vide. Fred renifle la pièce à la recherche de miettes. Le sol est sale, ce qui la surprend. Le petit lien métallique qui fermait le sachet de pain de mie est par terre depuis déjà trois jours. Personne ne semble le remarquer. Ça n'a rien à voir avec l'image qu'Alix présente sur Instagram. D'ailleurs, tout est très différent, quand on y regarde de près. Mais ça n'a pas d'importance. Josie n'était pas très ordonnée de nature, elle ne l'est devenue que parce que c'est ce que Walter voulait, et le fait qu'Alix puisse laisser traîner l'attache d'un sachet de pain sur le sol trois jours sans que cela suscite une dispute la réjouit.

Un moment plus tard, elle se voit traverser la cuisine, la ramasser et la fourrer dans la poche de son pantalon.

Elle ouvre et referme les tiroirs doux comme de la soie jusqu'à ce qu'elle trouve celui dédié au bazar, celui où l'on range tout ce qui ne va pas ailleurs. Elle détaille les menus à emporter, les stylos, les paquets de mouchoirs, les pinces à dessin, les carnets de timbres, les bouchons, les élastiques. Tout a été jeté là-dedans pêle-mêle, il n'y a aucun ordre. Ses doigts touchent le vernis d'un papier photo et elle sort une bande de photos d'identité. C'est Leon, l'air triste et sérieux,

le col bleu pâle de sa chemise d'uniforme à peine visible. Elle la glisse dans sa poche.

Elle pense à son tiroir à sous-vêtements à la maison, aux trouvailles et trophées cachés sous ses culottes. Pas que ceux d'Alix. Ceux des autres, aussi. Elle ressent le besoin de rentrer, juste un instant, pour y ranger le dessin d'enfant, l'attache et les photos de Leon. Elle pourrait le faire, sans doute. Elle ne passerait qu'en coup de vent. Personne ne la verrait. Elle ira demain, se convainc-t-elle, après le travail.

Puis elle sort du tiroir une carte de visite noire et brillante, avec les coordonnées de Nathan. Le nom de son entreprise (Condor and Bright, conseil en propriété commerciale, EC1) et ses numéros de téléphone, portable et bureau, y sont inscrits. Elle la prend avec elle.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une jeune femme sémillante apparaît à l'écran. Ses boucles blondes volumineuses sont attachées en arrière. Elle porte de larges anneaux dorés aux oreilles et un cardigan noir moulant.

Elle est assise sur un petit canapé rouge dans un bar mal éclairé. Elle se recoiffe et essaie plusieurs poses.

— D'ici, vous pouvez voir mon soutien-gorge ou pas ?

— Non, c'est bien comme ça, *répond le journaliste, hors champ.*

— Parfait, *s'exclame-t-elle en riant.* Alors allons-y. C'est parti.

Un bandeau apparaît.

Katelyn Rand

— Je n'étais pas amie avec Josie, mais je savais qui c'était. Et elle savait qui j'étais. On vivait dans le même H.L.M. quand j'étais petite et je me souviens d'elle et de sa mère. Surtout de sa mère. Tout le monde connaissait Pat O'Neill. C'était un vrai personnage. Et il valait mieux être dans ses bonnes grâces.

Katelyn se force à rire.

— Ma mère m'avait raconté que Josie avait quitté la maison à dix-huit ans et, à l'époque, on disait qu'elle était partie avec un homme plus vieux qu'elle. La dernière fois que je l'ai vue, je devais avoir dix ans. Et ensuite, rien pendant des années et des années. Jusqu'à ce que j'aille à la retoucherie où elle travaillait. *Instant Couture*, à côté de la station de métro à Kilburn. Je l'ai reconnue tout de suite. Elle n'avait pas changé

d'un pouce, étrangement. Je serais prête à parier qu'elle portait les mêmes vêtements que quand elle était ado ! Donc j'ai papoté avec elle, elle m'a demandé ce que je faisais et je lui ai parlé de ma carrière de comédienne. Je lui ai dit que j'avais des difficultés. Vous savez, comme tous les comédiens. Je n'en ai pas fait des tonnes. Alors elle m'a dit, et là je répète ses mots précisément : « J'ai peut-être un petit boulot pour toi. Donne-moi ton numéro. » Donc je le lui ai donné et, ouais, quelques jours plus tard elle m'a appelée. Et voilà. J'étais foutue. Dans la merde jusqu'au cou.

12 h 40

Le trajet qui mène de la verte luxuriance de Queen's Park à la rue sale et grise de Josie dure douze minutes. Même sous un grand soleil, les façades de stuc sont avilies par leur délabrement. Alix observe d'abord l'appartement depuis le trottoir d'en face, puis elle va regarder directement par les fenêtres. Elle voit une table installée dans le bow-window. En bois sombre, démodée. Autour sont disposées trois chaises foncées aux pieds et dossiers faits de bois torsadé. Elle distingue un canapé devant une télévision à l'air antique. Des murs nus. Une cuisine ouverte sur le salon insérée dans une alcôve au fond de la pièce. Des placards de pin avec des poignées en plastique blanc. Un couloir sombre qui mène à une porte. Les rideaux en denim de la seconde fenêtre, plus petite, sont à moitié tirés. Elle aperçoit une commode blanche en Formica et un lit parfaitement fait, avec une couette, deux oreillers pâles à fleurs et deux coussins en denim.

On dirait une location saisonnière qu'on viendrait de quitter et qui aurait été rangée, nettoyée et préparée pour ses prochains occupants. Il n'y a aucune trace de vie. Elle revient vers le grand bow-window, balaie à nouveau la pièce du regard. Difficile de croire qu'une dispute domestique a eu lieu ici, que, dans la nuit de vendredi à samedi, un homme fort a battu sa femme frêle jusqu'au sang, jusqu'à ce qu'elle soit couverte de bleus.

Et où est-il, cet homme ? se demande-t-elle. Un ordinateur portable fermé est posé sur la table à manger. Rien d'autre. Josie a pourtant dit qu'il ne sortait jamais, qu'il était tout le temps à la maison. Mais il ne semble pas s'y trouver. Alors où peut-il bien être ?

Elle fixe le canapé et imagine Walter et Josie assis l'un à côté de l'autre après les horribles événements avec Brooke, à regarder la télévision en silence. Puis elle se figure Walter, cinq ans plus tard, tapant la tête de sa femme contre le mur, enragé par ses accusations tardives.

Elle se retourne et jette un coup d'œil sur sa gauche. Un bus à impériale descend bruyamment Kilburn High Road au bout de la rue, à quelques dizaines de mètres de là, en direction du sud, vers Maida Vale. En le voyant, elle pense à Brooke Ripley descendant d'un bus avec sa robe fourreau blanche il y a cinq ans, ici.

Juste là, vraiment, à l'endroit où Kilburn High Road rejoint Maida Vale.

Ici, à deux minutes de marche de l'appartement des Fair.

14 heures

Alix fixe intensément Josie. Elle essaie de détendre son visage, ce qui n'est pas aisé car à l'intérieur elle n'est qu'angles coupants, piques et noirceur. Josie a mis son casque, elle boit un thé dans la tasse préférée d'Alix (elle la soupçonne de savoir qu'il s'agit de sa tasse favorite et de la choisir sciemment chaque matin). Elle règle le volume sur la console puis s'éclaircit la voix, observant les ondes qui se forment sur son moniteur. Sa prochaine question lui pèse sur la langue, si lourde qu'elle pourrait accidentellement l'avaler et s'étouffer. Elle se racle une nouvelle fois la gorge.

— Qu'est devenue Brooke ?

— Brooke ?

Alix sourit et acquiesce.

— Oui, Brooke.

— Aucune idée. Je n'ai plus jamais entendu parler d'elle.

— Vraiment ?

— Oui.

— Vous n'avez jamais essayé de la retrouver ?

Josie plisse les yeux, puis lui lance un regard interrogateur.

— Non, pourquoi ? Après ce qu'elle avait fait ?

— Elle savait peut-être où se trouvait Roxy.

Alix observe le visage de Josie pendant qu'elle cherche une réponse.

— Non, reprend-elle après une pause. Non, elle n'aurait pas su. Il y avait eu cette grosse dispute. C'était fini entre elles. Complètement.

Alix lève un sourcil, froidement, ne parvenant plus à dissimuler ses sentiments.

— Qu'est-ce que vous diriez si j'essayais d'entrer en contact avec elle ? Pour avoir son point de vue, pour le podcast.

— Non.

Une réponse aussi rapide et définitive qu'une porte que l'on claque.

— Pourquoi ?

— Parce que… Non, c'est tout. C'est trop dur. Je vous raconte ce

que je veux bien vous raconter. Ce que j'ai *besoin* de vous dire. Moi, de l'autre côté de ce podcast, je vais devoir reprendre ma vie, vous voyez ? Montrer mon vrai visage. Et si vous la mêlez à ça…

Elle s'interrompt et inspire.

Alix patiente.

— Je ne lui fais pas confiance. C'est tout.

— Vous devez quand même vous demander ce qui lui est arrivé, non ?

— Bien sûr que je me le demande. Tout le temps. Je me demande ce qui est arrivé à Roxy. À Brooke aussi. Tout le temps. C'est comme si ma vie… s'était terminée ce jour-là, vous savez. Comme si tout ce qui était bien avait pris fin.

— Et Erin, alors ?

— Quoi ?

— J'imagine qu'elle vous apporte de la joie, non ? Comment a-t-elle vécu le départ de sa sœur ? Vous parlez très peu d'elle.

Josie hausse les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Et si on essayait, tout de même ?

Josie hoche la tête.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution, une femme assise sur un canapé regarde par la fenêtre tandis qu'un bus passe.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 17 juillet 2019

— Après toute l'histoire avec Brooke, ma relation avec Walter est devenue une partie d'échecs. J'avais l'impression d'être un pion déplacé de case en case par une immense main invisible qui ne prenait pas en compte mes envies ni mes besoins. Walter était le roi, bien sûr, et toute la vie de la famille était organisée pour le protéger. J'avais créé une sorte de barrière transparente autour de ma famille, devant la porte de notre appartement. Je le faisais déjà depuis longtemps, bien entendu, depuis quatorze années que les filles étaient scolarisées, avec les mères, les enseignants, les assistants sociaux, mes collègues, et les voisins de l'immeuble et des maisons attenantes : je gardais tout le monde à distance. Mais ça, c'était quand personne n'avait rien fait de

fondamentalement répréhensible. Quand tout ce qui m'inquiétait, c'était d'être jugée parce que mes enfants ne se comportaient pas bien, parce que j'avais un mari violent. Mais, à partir de ce moment-là, je courais le risque d'être jugée parce que mon mari abusait de mineures, couchait avec elles chez lui, et oui, je suis allée sur son ordinateur, et oui, il faisait des recherches illégales, répugnantes, ignobles, et oui, Walter était un pervers et un criminel, dégoûtant, repoussant, un homme que je ne pourrais plus jamais toucher de ma vie, c'était impossible. C'est ce que je lui ai dit. Que notre mariage était terminé. Donc j'ai fait la cuisine, le ménage, j'ai travaillé et j'ai souri aux gens à qui je faisais confiance, j'ai baissé la tête en croisant ceux dont je me méfiais, et il y a deux ans j'ai dit à Walter que je voulais un chien parce que je ne supportais plus de ne rien avoir à aimer sur cette Terre. Il m'a dit que si on prenait un chien, il voulait un akita inu ou un dobermann, un chien dont il pourrait se sentir fier en le sortant dans la rue, alors je lui ai dit « Non, ce chien est pour moi et je veux un chien que je puisse porter comme un bébé, parce que tu as foutu en l'air mes filles, tu les as détruites ». Parce que, à ce moment-là, Roxy était partie et Walter avait commencé à abuser d'Erin.

Après un fondu au noir, le générique de fin apparaît.

14 h 30

— Abuser ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Josie penche légèrement la tête en arrière et lève les yeux au ciel. Alix attend, le souffle coincé douloureusement au fond de sa gorge. Elle a l'impression qu'elle le savait depuis le début, comme si ç'avait toujours été l'horrible bruit de fond de tout ce que Josie lui confiait.

— Je veux dire que chaque nuit, quand je m'endors, Walter sort du lit et va dans la chambre d'Erin. Et le matin, quand je me lève, il est assis à la table du salon comme si de rien n'était.

— Et ? Enfin… Comment est-ce que vous pouvez en être sûre ?

— Je le sais, c'est tout. Il se prend pour un roi, vous voyez. Il me laisse gagner de temps en temps, comme pour le chien. Comme pour le dîner chez vous. Mais il le fait comme un monarque le ferait. Comme une friandise qu'il me lance, explique-t-elle en faisant un geste du bras Et je dois courir pour l'attraper. À ses yeux, tout ce qui se trouve dans cet appartement lui appartient. C'est à lui, et à partir du moment où je lui ai dit que moi, je ne lui appartenais pas, qu'il n'avait plus le droit de me toucher, il s'est tourné vers ce qu'il y avait de plus

proche. Il a pris Erin.

— Est-ce que vous avez déjà vu ou entendu quoi que ce soit ?

Josie secoue la tête.

— Je mets mes bouchons d'oreilles. Je reste dans ma chambre jusqu'à ce que le jour se lève.

— Putain, Josie !

Alix ne peut s'en empêcher. Elle ne peut plus contenir son choc, son désarroi. Elle est censée être impassible. Son rôle n'est pas de juger ou de réagir, elle doit écouter et poser des questions. Mais ça – et elle coupera sa réaction au montage, elle le sait déjà –, c'est trop cru et bestial pour qu'elle puisse garder son calme, surtout – et oui, elle sait que c'est un cliché terrible –, surtout parce qu'elle aussi a une fille.

— J'étais censée faire quoi ? rétorque Josie. Ça s'est fait si progressivement. Au début, je ne m'en suis pas rendu compte. Il m'arrivait quelquefois de me réveiller et de trouver le lit vide. Je lui demandais où il était parti, il me disait qu'il avait parlé avec ses enfants au Canada. Je ne comprenais pas pourquoi ça devait se faire en plein milieu de la nuit. Pourquoi pas le soir ? Et quand j'ai enfin pris conscience de ce qui se tramait, eh bien j'ai attendu qu'elle vienne m'en parler. Erin. Je l'ai attendue. Mais au lieu de ça, elle s'est refermée de plus en plus. Elle a arrêté de manger ce que je lui préparais. Elle avait toujours été difficile, mais ça a empiré très largement et elle m'a demandé des petits pots pour bébé.

— Pardon ?

— Oui. Elle m'a dit : « Je veux manger ce que je mangeais quand j'étais petite. Ce que tu me donnais dans des petits pots. Quand tu me nourrissais à la cuillère. » Bon, je me suis dit que c'était une sorte de… Comment dit-on ? Oui, régression. Elle voulait redevenir un bébé. Pour se sentir en sécurité.

— Josie, excusez-moi, mais qu'a dit Walter ? insiste Alix, sentant que Josie survole de vastes pans d'une histoire importante. Enfin, vous avez dû lui en parler, non ?

Josie secoue la tête et Alix soupire si fort que les ondes sur son moniteur oscillent prodigieusement.

— Je suis désolée, Josie, sincèrement, mais j'ai besoin de bien comprendre ce qu'il s'est passé. Vous me dites qu'après ce qui est arrivé entre Walter et Brooke, votre fille a fugué, vous avez arrêté d'avoir des relations sexuelles avec votre mari, et que par conséquent, il a commencé à rendre des visites nocturnes à votre fille aînée, adolescente elle aussi, chaque nuit pour abuser sexuellement d'elle. Votre fille a ensuite régressé au point de ne plus vouloir manger que des pots pour bébé et a arrêté de sortir de sa chambre. Et cette situation dure depuis cinq ans ?

— À peu près, oui.

La voix de Josie est tranchante. Son visage fermé.

— Vous n'en avez parlé ni à votre fille ni à votre mari ?

— Non, confirme-t-elle.

— C'est juste… arrivé.

— Exactement.

— Et votre fille, Erin. Est-ce qu'elle était contrainte de rester chez vous d'une façon ou d'une autre ? Est-ce qu'elle pouvait partir ?

— Elle aurait pu partir.

— Mais elle ne l'a pas fait.

— Non. Jamais.

— Pourquoi, selon vous ?

— Il la manipulait, j'imagine. Il l'a probablement convaincue que c'était acceptable. Comme il fait toujours, voilà.

Alix laisse passer un silence. Ses auditeurs en auront besoin. Et surtout, elle en a besoin. Puis elle pose la question dont elle redoute tant la réponse.

— Avant vendredi soir, quand vous vous êtes disputée avec Walter et qu'il vous a frappée, quand aviez-vous vu Erin pour la dernière fois ?

Josie hausse les épaules, renifle et remue légèrement sur sa chaise.

— Il y a six mois, sans doute. Un an, peut-être.

— Vous ne l'avez pas vue du tout ? Pas une seule fois ? Même pas pour aller aux toilettes ?

— Elle attend que je quitte la maison. Elle ne veut pas me voir.

— Mais comment est-ce que vous le savez ?

— Elle sortirait si elle voulait me voir, non ? Elle sait bien quand je suis là. Je la nourris. Je lui prépare son repas, et quand elle a fini elle dépose les pots vides devant sa porte. Et ne pensez pas, même pas une seconde, que je ne veux pas la voir, parce que je veux la voir plus que tout, mais quand quelque chose dure aussi longtemps, eh bien vous savez, ça devient de plus en plus difficile, vous comprenez ? De revenir en arrière pour faire ce qu'il faudrait. Je m'arrêtais devant sa porte chaque jour, deux, trois fois par jour. Je m'arrêtais. Je touchais la porte et je faisais comme ça avec ma main, explique-t-elle en formant un poing. Comme si j'allais frapper. Et je ne le faisais jamais, Alix. Jamais. Et ne pensez pas que je ne me déteste pas à cause de ça, parce que je me hais. Tellement. Je hais le fait qu'il m'ait fallu tant de temps pour rompre tout ça. Y mettre un terme.

— Et il a fallu que vous veniez dîner chez nous… ?

— Oui. Comme je vous l'ai dit quand nous nous sommes rencontrées, le but, c'était de briser mes chaînes. Aller dans ce pub chic pour mon anniversaire. Arrêter de porter du denim. Apprendre à vous connaître. Faire ça, poursuit-elle en désignant l'espace qui les

sépare. C'est comme si j'avais d'abord eu besoin de me libérer de ces petites choses pour pouvoir m'attaquer à la véritable montagne.

Alix hoche lentement la tête et observe Josie, les yeux mi-clos.

— Je vois, commente-t-elle, même si elle n'est pas bien sûre que ce soit vrai. Très bien. Vous dites qu'Erin vit comme une recluse depuis plusieurs mois, qu'elle ne quitte ni sa chambre ni la maison. Alors où est-elle allée exactement, vendredi soir ? Chez quelle amie ?

Josie se redresse.

— Je n'en sais rien.

— Une ancienne camarade d'école ?

— Oh, je ne pense pas. Non, ça doit être quelqu'un qu'elle connaît des jeux vidéo. Une amie d'Internet.

— Vous devez être terriblement inquiète pour elle.

— Oui, absolument. Je m'inquiète tant. Pour elle, pour Roxy.

— Et Walter ? Vous vous inquiétez aussi pour lui ?

— Oh, non. Pourquoi est-ce que je m'inquiéterais pour lui ? C'est un pervers, un agresseur. Un monstre. Je le méprise. De tout mon être. Je suis contente qu'il…

Elle s'interrompt brusquement.

— Contente de quoi ?

— Qu'il m'ait frappée. Qu'il m'ait fait du mal. Ça m'a permis de m'en sortir. De m'extirper de cette prison malsaine. Je subirais à nouveau ses coups, l'un après l'autre, si c'est pour être libre.

Son visage est déterminé et Alix aurait aimé que ce soit un documentaire, pas un podcast. Elle voudrait que ses auditeurs puissent voir la façon dont le visage de Josie s'est figé en un masque, puissent voir cette unique larme de glycérine apparue dans un de ses yeux noirs, qui dévale actuellement sa joue sans dévier.

— Qu'est-ce qu'il va lui arriver, à Walter ? Vous allez raconter à la police ce qu'il a fait à Erin ?

Josie essuie la larme du dos de la main et renifle.

— Non. Ce n'est pas à moi de raconter ça. C'est à Erin de le faire.

— Est-ce que vous lui en avez parlé ?

— Non. Je ne lui en ai pas parlé. Elle ne répond pas quand je l'appelle. Pas plus quand je lui écris.

Alix reste bouche bée et soupire. Rien de tout ça n'a de sens. Rien du tout.

— Vous avez pensé à retourner dans l'appartement pour fouiller l'ordinateur d'Erin et voir ce que vous pourriez trouver ?

— Je n'y connais rien en ordinateurs.

— D'accord, mais moi oui. Je peux vous accompagner.

— Non. Non, merci. Erin me reviendra quand elle sera prête.

— Mais enfin, Josie. Pensez aux choses comme ça : Erin a été abusée sous votre toit pendant des années. Vous n'avez rien fait pour

la protéger. Elle attend que vous quittiez l'appartement pour aller aux toilettes. Qu'est-ce qui peut bien vous faire croire qu'elle va entrer en contact avec vous maintenant ?

Josie soupire et hausse les épaules.

— Vous avez sans doute raison. Oui, certainement. Mais, quoi qu'il en soit, c'est mieux pour elle de ne plus être dans l'appartement avec cet homme. Quoi qu'il arrive, au moins, elle est libre.

15 h 30

Alix attend devant le portail de l'école. Elle a pris le chien, qui n'était pas sorti de la journée. Elle avait besoin d'une excuse pour partir plus tôt, pour rester plus longtemps dehors. Sa tête menace d'éclater. Elle a envie de vomir. Des parents d'élèves discutent avec elle, et elle leur répond, heureuse d'avoir une occasion de sortir complètement de l'endroit où elle était confinée ces dernières heures. Fred voit un autre chien, aboie, et Alix s'excuse auprès du maître. Les enfants s'extasient en voyant le pomchi et Alix les prévient : « Attention, il peut être un peu agressif. » Quelqu'un lui demande si c'est le sien, et elle répond : « Non, c'est celui d'une amie. » Elle se reprend : « Enfin, de quelqu'un que je connais. »

Elle emmène les enfants au parc et les regarde sur les balançoires, tenant le chien sous son bras. Elle aimerait qu'il puisse parler. *Il sait, lui,* se dit-elle, *il sait tout*. Elle voudrait discuter avec la mère de Josie, mais elle lui a promis qu'elle n'en ferait rien.

Elle ne peut pas s'empêcher de penser à Walter, à son comportement quand il était chez elle vendredi soir, pour le dîner. Les tout nouveaux vêtements avec les plis. La consommation d'alcool modérée (deux bières seulement pendant toute la soirée). Le ton calme quand il lui a parlé de sa « Jojo » dans le studio d'enregistrement, de sa façon de mentir et d'inventer des histoires pour coller à son propre récit. Elle a attribué ce discours à son comportement de manipulateur, elle s'est dit que tout cela faisait partie de son jeu. Et c'était peut-être le cas. Mais elle ne parvient pas à se défaire du sentiment désarçonnant qu'il y a autre chose derrière cette histoire atroce, quoique assez typique, d'une famille brisée par le dysfonctionnement terrible d'un homme dominant et manipulateur.

« *Elle n'est pas celle qu'elle prétend être. Pas du tout.* »

C'est ce qu'il lui a dit. Et, même si elle est encline à croire une femme qui raconte qu'elle a été agressée, son instinct lui dit également qu'elle doit se méfier de Josie.

Jeudi 18 juillet

Alix et les enfants sont en route pour l'école, mais Nathan n'est toujours pas parti au travail. Josie l'a entendu mentionner une réunion à 10 heures à Bishopsgate et dire que ça ne valait pas la peine d'aller au bureau avant.

Comme Alix le lui avait annoncé, la température, qui était agréable pour un milieu de mois de juillet, est devenue insupportablement élevée. Nathan est assis dans le jardin avec son ordinateur portable et une tasse de café et, même d'où elle se tient, Josie discerne le voile de sueur qui recouvre son front. Elle se fait la remarque qu'il s'installe dans le jardin le matin volontairement, pour éviter de devoir partager la maison avec elle. Elle plaque un sourire sur sa bouche et se faufile dehors par la baie vitrée. Elle porte encore les vêtements qu'Alix lui a prêtés samedi. Sa tenue à elle est rangée dans sa chambre, mais elle ne veut plus la porter, même si elle est propre. Elle espérait qu'Alix prendrait pitié en la voyant descendre l'escalier ce matin vêtue du même pantalon et du même tee-shirt, qu'elle lui en aurait proposé d'autres. Mais non.

— Oh là là, lance-t-elle quand elle arrive à côté de Nathan. On crève déjà de chaud alors qu'il n'est pas 9 heures.

— Ils disent qu'il fera trente-deux degrés d'ici à midi.

— Purée.

Elle attend un instant avant de se tourner vers lui.

— Au fait, Alix m'a dit que vous alliez peut-être utiliser le bureau samedi soir, quand sa sœur sera ici ?

— Oh, répond-il. (Il a l'air un peu déstabilisé, et Josie en conclut qu'ils en ont parlé entre eux, en secret, en privé, dans son dos.) Oui, c'était le plan, mais finalement non. Apparemment, tout le monde dort ici samedi. Alix avait prévu de vous en parler. Ses deux sœurs, leurs trois enfants. Ils vont utiliser le canapé-lit. Donc…

Il s'éclaircit la voix et ne poursuit pas.

Des mensonges. Un tas de mensonges.

— Pas de souci, je trouverai une autre solution. Et vous ? Où est-ce que vous allez vous réfugier ?

— Ah, je resterai sans doute ici pour les accueillir et puis vers 19 heures je sortirai rejoindre des amis.

— Les mêmes amis que ceux avec qui vous étiez vendredi dernier, quand vous nous avez abandonnés pour le dîner ? s'enquiert-elle d'un ton qu'elle voudrait amusé, mais qui ne l'est pas.

Elle est tellement en colère qu'elle pourrait crier.

Il lui jette un regard indécis et hausse les épaules.

— Peut-être, je ne sais pas encore, rétorque-t-il en buvant d'une gorgée le reste de son café avant de se taper la cuisse. Bon, je dois aller au travail. Qu'est-ce que vous avez de prévu, vous ?

— Rien de spécial. On va avancer sur le podcast, puis j'irai travailler. C'est tout.

— Et de façon générale, qu'est-ce que vous pensez faire ? Il vous faut absolument une solution à partir de samedi. N'est-ce pas ?

Josie le détaille froidement du regard. Il improvise, elle le sent. Alix ne lui a pas demandé de dire cela. *Et ce ne sont absolument pas ses oignons*, se dit-elle furieusement. Elle parvient cependant à rester cordiale.

— Oui, vous avez raison. Mais, Nathan, ce que j'ai découvert, c'est que quand on perd son chemin, la vie vous en propose toujours un nouveau. Alors, vous savez, on verra bien.

Elle hausse les épaules et retourne dans la cuisine, attrape le chien et remonte dans sa chambre, où elle attend que Nathan s'en aille en claquant la porte d'entrée derrière lui, quelques minutes plus tard. Elle l'observe dans la rue par la petite fenêtre de sa chambre, sa veste de costume balancée par-dessus son épaule, ses lunettes de soleil à la noix remontées sur son nez stupide, paradant comme s'il était le roi du monde.

Alix lui a dit qu'elle passerait faire des courses après l'école, qu'elle serait de retour vers 9 h 30. Il est désormais 9 h 10, Josie enferme le chien dans sa chambre et descend l'escalier sur la pointe des pieds jusqu'au premier étage. La porte de la chambre d'Alix et de Nathan est grande ouverte, ce qu'elle interprète comme le signe que ça ne dérange pas ses hôtes qu'on y entre. Josie n'a pas encore pris le temps de bien étudier cette pièce. Ce serait pousser le bouchon un peu trop loin. Beaucoup trop loin. Mais Nathan l'a mise de mauvaise humeur avec ses histoires de « solution ».

Si Nathan est tellement convaincu qu'elle doit planifier quelque chose, décide-t-elle, alors elle le fera.

Leur lit est très grand, avec une tête en rotin et en velours vert pâle. Il est défait, de volumineux nuages de couette moelleuse se sont formés au pied du lit, certainement sous l'effet de coups de pied nocturnes pour repousser la chaleur étouffante. Deux gros oreillers pliés comme des biscuits chinois se trouvent en tête de lit et deux autres sont tombés au sol. Les murs sont recouverts d'un mélange de peintures, de photographies et d'affiches. Deux ampoules d'un blanc laiteux descendent du plafond, une de chaque côté du lit. *En guise de lampe de chevet*, se dit Josie. Un bow-window rectangulaire dans lequel se trouve une banquette surplombe le jardin. Des vêtements sales y

traînent, surtout des habits d'homme, notamment une paire de chaussettes trouées particulièrement sales (il pourrait quand même s'en acheter de nouvelles, il a les moyens).

Entre la chambre et leur salle de bains se trouve une sorte d'antichambre, un dressing en réalité, avec des vêtements organisés sur des portants de chaque côté, ceux d'Alix en face de ceux de Nathan. Elle passe une ou deux minutes à toucher les tenues d'Alix. Elle passe les tissus entre ses doigts, les soies, les lins et les tissus-éponges tout doux. Elle ouvre le tiroir à chaussures sous la penderie et admire les rangées nettes de sandales à lanières dorées, de bottines à talon en daim, d'escarpins soyeux à bride. Elle voudrait toutes les sortir et les essayer, s'admirer dans le grand miroir. Mais les minutes filent, alors elle se retourne vers la penderie de Nathan et se met à lui faire les poches. Elle ne sait pas précisément ce qu'elle cherche, mais une intuition forte lui assure que Nathan est assez stupide et Alix assez confiante pour qu'elle puisse trouver quelque chose d'utile.

Elle sort des reçus chiffonnés, des cartes de visite, des paquets de chewing-gum vides. Des trombones, des sachets de sucre, des emballages froissés de paille. Des cartes d'embarquement pour Bruxelles et Dublin, un peigne, une moitié de bonbon à la menthe. Jusqu'à ce que… Oui. Là. Enfin. Juste ici. Dans la poche intérieure de sa veste de costume bleue, elle découvre exactement ce qu'elle cherchait. Un sachet transparent contenant un résidu de poudre blanche collée aux parois. Elle l'imagine maintenant, dans un bar, sa cravate jetée par-dessus son épaule, entouré de shots de tequila et d'hommes vociférants, à sniffer de la cocaïne sur une table en verre. *Répugnant*, se dit-elle. *Absolument répugnant*. Avec une femme et des enfants qui l'attendent à la maison. Dans une autre poche, elle trouve un morceau de serviette en papier avec un numéro illisible noté dessus. Puis ailleurs, la pochette en carton d'une clé de la chambre d'un hôtel, *Le Railings*, portant le numéro « 23 ».

Elle prélève ces trois objets, les place dans sa poche, retourne dans sa chambre et attend qu'Alix rentre à la maison.

Nathan voulait qu'elle trouve une solution.

C'est chose faite.

Alix revient quelques minutes plus tard, bardée de sacs du supermarché. Josie l'observe tandis qu'elle les dépose sur l'îlot de la cuisine. Une barquette de fraises et de melon découpés. Des céréales aux noix et au miel. Un énorme steak. Un filet d'oignons. Des sachets de pâtée pour chat sur lesquels apparaît un félin qui ressemble exactement au chat-nuage, comme si ses repas étaient spécialement conçus pour lui.

— J'irai chez ma mère samedi, quand vos sœurs arriveront, lui

annonce Josie.

Alix se fige instantanément, un sachet de biscuits au chocolat dans sa main suspendue en l'air.

— Oh, d'accord. Super. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis sur le fait de lui en parler ?

Josie hausse les épaules, attrape un minuscule poil qui s'est détaché de la fourrure de Fred et le laisse tomber paresseusement au sol.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix, en fait. Nathan m'a dit ce matin que vos deux sœurs restaient dormir. Donc on dirait que le canapé-lit est pris. Pourtant je croyais que votre autre sœur vivait à Londres ?

— Oui, c'est vrai, mais ses enfants ne voulaient pas manquer une partie de la fête. Ils voulaient dormir ici aussi. Donc oui, j'en suis navrée, Josie. Ça s'est un peu fait à la dernière minute. Mais je suis tellement contente que vous voyiez votre mère ! Il est grand temps, non ?

Josie hoche la tête, comme si elle avait bien pensé aux mots d'Alix et les approuvait.

— C'est comme ça, en tout cas. Mais nous avons encore deux jours et, tant que je suis là, nous devrions essayer d'en profiter au maximum.

— Vous parlez du podcast ?

— Oui. On devrait essayer d'enregistrer le plus possible.

Quand elle pense à la semaine prochaine, le cœur de Josie se met à palpiter sous le coton du tee-shirt de marque qu'Alix lui a prêté. Elle sent la chaleur de l'air, le soleil déjà brûlant alors qu'il débute à peine son arc dans un ciel vide et embrase le toit vitré de la cuisine d'Alix. La température ne va pas retomber.

D'ici à dimanche, il fera trente-cinq degrés.

Elle pensait qu'elle aurait plus de temps. Elle doit se dépêcher.

Elle lève les yeux vers Alix, qui la regarde d'un air pensif.

— Je ne suis pas bien sûre de ce dont nous pourrions parler maintenant. Enfin, j'ai l'impression qu'on est arrivées au bout. Nous sommes à jour. Sauf si on évoque les événements de vendredi soir, bien sûr. Vous voulez en parler ?

Josie acquiesce, les lèvres pincées.

— Est-ce qu'on… ? demande Alix en faisant un geste vers le studio.

— Oui. Allons-y.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution, un couple marche dans une rue sombre.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, 18 juillet 2019

— Au début, il ne voulait pas venir. Il en a fait tout un plat. Je lui ai acheté de jolis nouveaux vêtements, mais il ne voulait pas les mettre, à la place il a insisté pour porter des fripes de chez *Primark*, il s'est volontairement fait faire une coupe de cheveux affreuse, juste pour m'énerver. Alors bien sûr, comme Nathan n'a pas fait l'effort de venir…

Josie soupire.

— Vous avez bien vu, il était terriblement vexé. Il bouillonnait pendant tout le chemin du retour. Il suintait la colère. Une rage sombre qui augmentait, grossissait. Quand on est rentrés…

Le couple s'introduit dans l'immeuble des Fair.

— L'atmosphère était insoutenable. Je ne pouvais pas contrôler ma colère plus longtemps. Je la sentais, entière, vriller et vibrer en moi comme une tempête et enfin, après toutes ces années, j'ai trouvé la force de la faire sortir de moi, de la propulser dans l'univers pour qu'elle frappe Walter, bien entre les deux yeux. Je la lui ai criée au visage. « Pédophile ! Tu es un pédophile ! Tu m'as manipulée et tu m'as prise quand j'étais trop jeune pour savoir ce que je voulais. Puis tu as séduit Brooke et tu l'as prise quand elle était trop jeune pour savoir ce qu'elle voulait. Ensuite tu as abusé de ta propre fille. La seule qui te restait, après ce que tu avais fait à Roxy. Tu as agressé ta fille, encore et encore, et je t'ai laissé faire parce que tu m'as programmée pour que je te voie comme un Dieu et que je pense que tu peux avoir tout ce que tu veux. Mais tu n'es pas un Dieu, Walter, et tu ne peux pas avoir tout ce que tu veux. Plus jamais. Ça s'arrête ce soir. Ce que tu fais à Erin. Ça s'arrête *ce soir*. Plus rien. Plus jamais. » Et j'ai couru vers la porte d'Erin, et je l'ai ouverte d'un coup et elle était là, mon bébé, ma fille, qui me dévisageait, les yeux grands ouverts, mais morts. Je lui ai dit : « Fais ton sac, ma chérie. Vite. Je vais te tirer de là. On part. » J'ai dit : « Je sais ce que ton père te fait et je suis tellement, tellement désolée, mon amour. Je suis désolée de t'avoir abandonnée. » Et c'est à ce moment-là que je l'ai senti, un coup à l'arrière de mon crâne, puis une sorte de chaleur profonde qui irradiait, puis la douleur, la viscosité. Je me suis retournée et j'ai vu le bras de Walter s'abattre sur moi,

avec la télécommande qu'il venait d'utiliser pour me frapper encore à la main, droit sur mon visage, et il m'a frappée avec, encore et encore sur le visage et le crâne. Erin ne bougeait pas. Elle était si frêle. Si frêle. Alors je me suis jetée sur Walter et je l'ai repoussé de mes deux bras tendus et j'ai crié : « Assez ! Ça suffit ! » Puis je l'ai vu lever la main pour frapper ma fille et je me suis jetée entre eux, et là, aussi vite que ça avait commencé, ça s'est arrêté.

À l'écran, l'acteur qui joue Walter reprend son souffle dans l'embrasure d'une porte, la télécommande à la main, et les actrices jouant Erin et Josie, debout dans une chambre, se prennent dans les bras l'une de l'autre. Puis Walter tourne les talons et disparaît.

— Un moment plus tard, j'ai jeté un coup d'œil vers le salon. Walter était assis à table, avec son portable. La télécommande était posée sur la table basse. Comme s'il voulait nous faire croire que rien de tout ça ne s'était produit, comme si je n'avais pas la lèvre ouverte, comme si du sang ne me coulait pas dans la nuque. Comme s'il croyait qu'on allait continuer comme avant. Comme d'habitude. Ce que nous faisions toujours. Mais il se trompait. J'ai pris mon sac à main, j'ai pris mon chien, j'ai pris Erin, et nous sommes parties. Sans dire au revoir.

Les actrices jouant Erin et Josie referment la porte de la maison derrière elles et celle qui joue Josie se retourne un instant pour regarder Walter, assis derrière le bow-window.

Fondu au noir.

11 heures

Alix expire. Elle a l'impression de ne plus avoir respiré depuis plusieurs minutes. Le scénario que Josie lui a dépeint la rend claustrophobe, comme si elle était prise au piège dans cet appartement sombre et miteux avec eux. Elle peut même sentir l'odeur du sang et de la peur. Elle les imagine dans la rue, Josie et Erin, n'emportant que ce qu'elles avaient pu attraper, pendant que le sang se figeait sur le visage de Josie. Walter, immobile, sans remords, assis à la fenêtre.

Mais c'est ici que la séquence commence à se fracturer. Josie s'est rendue chez Alix à Queen's Park, un trajet de seize minutes à pied depuis son appartement de Kilburn. Pourtant elle est arrivée à 3 heures du matin. Alix se souvient du froid. Que s'est-il passé entre 22 heures, quand ils sont rentrés du dîner, et 3 heures du matin, quand Josie a sonné chez elle ?

Elle observe son interlocutrice.

— Où êtes-vous allées quand vous avez quitté l'appartement ?

Josie pousse un petit rire.

— Ici, bien sûr.

— Mais entre-temps ?

— Nulle part.

— Josie, vous dites que la dispute a commencé quand vous êtes rentrés à la maison. Et elle n'a duré que quelques minutes. Je ne…

— Non, l'interrompt Josie. Ça n'a pas commencé immédiatement quand nous sommes rentrés. Je n'ai pas dit ça. C'est arrivé quand Walter est sorti du lit. Comme il fait tous les soirs. Comme je vous l'ai dit. Nous sommes allés nous coucher, et je n'arrivais pas à dormir. Ça m'a pris des heures. Et quand enfin je me suis endormie, j'ai senti la couette bouger. Je savais. Je savais ce qu'il allait faire. Où il allait. Et c'est là que tout a commencé.

— Donc vous étiez au lit. En pyjama ?

— Oui.

— Et vous vous êtes levée et l'avez suivi ?

— Oui. Je l'ai vu approcher de la porte d'Erin. Et c'est là que j'ai crié.

— Mais quand vous êtes venue ici, vous n'étiez pas en pyjama. Vous portiez votre robe. La jolie robe.

— Je l'ai remise après. Je n'allais pas traverser la moitié de Kilburn en pyjama.

— Mais il y avait du sang sur cette robe. Comment est-ce possible si vous ne la portiez pas pendant l'agression ?

— Alix, je ne comprends pas ce que vous voulez que je vous dise. Vous ne me croyez pas ?

— Si ! Absolument ! Bien sûr que si. Mais les auditeurs vont écouter ce podcast comme s'ils lisaient un livre, ils remarqueront les incohérences dans l'histoire. Toutes les deux, cela fait un mois qu'on parle de tout ça, mais les auditeurs vont avaler le podcast d'un coup, en une journée, une fois qu'il sera monté et publié. Il faut que ce soit logique. Pour eux. Vous comprenez ?

Josie soupire lourdement.

— Oui, d'accord. Mais on pourrait espérer que les gens qui écoutent vos podcasts ont de l'empathie, sont bienveillants. Qu'ils comprennent que quand un événement de cette nature se produit, quelque chose comme ce qui m'est arrivé, quand une femme est victime d'abus, de violence et de manipulation, cela puisse être un peu confus pour elle, parfois.

— Oui, Josie, bien sûr. Vous avez raison, évidemment. C'est pour ça que je veux vous aider à tout mettre à plat pour ensuite recoller toutes les pièces ensemble. Pour que tout soit logique. C'est tout. Walter est donc sorti du lit en pleine nuit. Vous l'avez interpellé. Il

vous a attaquée. Il a essayé de frapper Erin. Avec votre fille, vous avez attrapé quelques affaires, vous vous êtes rhabillée, et vous êtes parties ensemble ?

Josie hoche fermement la tête.

— Oui.

— Vous êtes venue ici. Et Erin ? Où est-elle allée ?

— Elle est partie dans l'autre direction.

— À 3 heures du matin.

— Oui.

— Elle avait des affaires avec elle ?

— J'imagine, oui. Un petit sac.

Alix lui adresse un sourire vide. Elle voudrait insister. Elle veut comprendre pourquoi Josie a laissé sa fille vulnérable seule, en direction d'on ne sait où, au beau milieu de la nuit. Elle veut savoir. Mais elle sent que Josie est en train de se refermer, qu'elle se barricade de nouveau.

— J'espère qu'Erin va bien, soupire Alix. C'est terrifiant de penser à elle, seule en pleine nuit.

— Oui, renchérit Josie fermement. Mais elle était mieux dehors qu'à l'intérieur de cette maison. Peu importe où elle se trouve, elle est en sécurité.

Elle annonce cela avec une certitude étrange, comme si le monde n'était pas peuplé de hordes de personnes dangereuses qui s'en prennent à celles qui sont vulnérables, comme si rien de mauvais n'avait pu arriver à sa fille entre 3 heures du matin samedi dernier et aujourd'hui.

— Je crois que nous devrions vraiment essayer de la retrouver, Josie. Cela fait presque six jours. Pas de message. Pas d'appel. Je sais que Walter ne peut plus lui faire de mal maintenant. Mais qu'est-ce qui nous dit qu'elle ne s'est pas retrouvée dans un endroit encore pire ? Peut-être que son amie d'Internet n'était pas la personne qu'elle prétendait être ? Enfin, on entend toutes sortes d'histoires de nos jours, n'est-ce pas ? Des gens qui ont de fausses identités en ligne. C'est vraiment…

— Elle va *bien*, Alix. Elle va bien. Elle peut s'occuper d'elle-même.

— Mais vous m'avez dit qu'elle en était incapable. Que vous la nourrissiez avec des pots pour bébé. Que…

Alix tressaille quand Josie retire son casque et le jette sur le bureau.

— J'essaie de vous raconter mon histoire, Alix. *Ma vérité*. Et j'ai l'impression que vous essayez de la transformer en autre chose. Soit vous voulez entendre ce que j'ai à vous dire, vraiment, soit on s'arrête là. Vous ne pouvez pas tout avoir. Ce n'est pas possible.

Elle attrape le chien sur ses genoux et quitte le studio

d’enregistrement, furieuse, laissant derrière elle Alix, abasourdie.

Samedi 20 juillet

Josie se lève tôt. C'est la dernière fois qu'elle se réveille chez Alix. Le dernier matin qu'elle ouvre les rideaux de la petite fenêtre et voit Queen's Park au lieu des mines grises des passagers du bus qui la fixent dans sa chambre à Kilburn. Le dernier matin qu'elle porte le pyjama d'Alix, qu'elle se douche dans sa salle de bains digne d'un magazine de décoration et qu'elle boit le cappuccino de sa machine à café chromée. La veille, ils se sont fait livrer un curry. Josie a essayé de payer sa part, mais Alix a refusé. « C'est votre dernière soirée ici, lui a-t-elle dit en posant sa main sur la sienne, on vous invite. » Ils ont bu du vin dans leurs immenses verres et regardé une série en profitant du son surround diffusé dans toute la maison. Leon était lové dans le canapé de telle façon que ses orteils étaient doucement enfoncés sous la jambe de Josie. Puis il y a eu les bruits, les craquements, les bavardages d'une famille se préparant à aller au lit : les chuchotements étouffés, le cliquetis des interrupteurs, les doux miaulements du chat-nuage dans l'entrée plongée dans le noir, qui semblait demander où ils étaient tous partis.

D'une certaine façon, ç'a été la soirée la plus parfaite de sa vie.

Elle soupire profondément. L'air est cristallin et visqueux. Selon son téléphone, il fait déjà vingt et un degrés, et il n'est que 7 h 30. La seule année où elle aurait bien eu besoin d'un été anglais décevant, les dieux de la météo les accablent d'une vague de chaleur toute-puissante.

Elle jette un coup d'œil aux vêtements qu'elle portait quand elle est arrivée une semaine plus tôt. Elle attrape la robe et la renifle. L'odeur de la lessive d'Alix. De sa maison. Elle se douche, utilisant son gel douche aux épices, se lave les cheveux avec son shampoing herbacé, puis elle s'enroule dans ses serviettes épaisses et s'installe sur le bord de son lit moelleux. Un instant, une vague de tristesse s'empare d'elle. Puis elle pense à ce qui l'attend, et la tristesse disparaît immédiatement.

— Oh ! s'exclame Alix quand elle descend dans la cuisine quelques minutes plus tard. Vous avez remis vos vêtements !

— Oui, bien sûr.

Elle tient dans une main la tenue et le pyjama qu'elle a portés cette semaine, et son chien dans l'autre.

— Vous voulez que je mette ça où ? demande-t-elle en désignant les vêtements.

— Oh, donnez-les-moi. Merci.

Elle les lui tend et Alix les emporte dans la buanderie.

— Merci ! lui lance Josie. Merci beaucoup. Vos sœurs arrivent à quelle heure ?

— Vers 17 heures, je pense. Vous n'avez pas à vous presser. Prenez votre temps.

Elle lance à Josie l'un de ses sourires radieux et ouvre un sachet de croissants.

— Vous en voulez un ?

Josie acquiesce.

Nathan descend une heure plus tard, Leon dans son sillage, en pyjama. Il dévisage Josie de la tête aux pieds.

— Jolie robe.

— Merci, répond-elle en se sentant aussi flattée que dégoûtée.

Eliza débarque quelques minutes plus tard et se met à pleurer parce que quelqu'un lui a dit quelque chose de méchant sur Snapchat et, à ce moment-là, Josie sait que l'heure est venue de partir. Elle installe Fred dans son sac et cale son sac à main sur son épaule.

Alix lui lance un regard inquiet.

— Je vous conduis ? Ce n'est pas la porte à côté, surtout par cette chaleur.

Josie fait « non » de la tête.

— Ça ira. Je marcherai à l'ombre. Je ne suis pas pressée.

— Votre mère sait que vous venez ?

— Oui, je l'ai prévenue.

Alix prend Josie dans ses bras et, pour la première fois, Josie se laisse aller.

Quand l'étreinte se termine, Alix la regarde droit dans les yeux.

— Donnez-moi des nouvelles, Josie, s'il vous plaît. Promettez-le-moi. Faites-vous aider et tenez-moi au courant.

Puis la porte bleu ciel s'interpose entre elles, Alix et son monde d'un côté, Josie et le sien de l'autre.

Au coin de la rue, elle ouvre son sac à main et vérifie qu'il est bien là, l'argent qu'elle a retiré cette semaine aux distributeurs qui se trouvent entre la maison d'Alix et son travail, et elle sent le poids rassurant de l'épaisse liasse enserrée par un chouchou rose à paillettes d'Eliza qu'elle a ramassé plus tôt dans l'escalier. Puis elle sort les lunettes de soleil qu'elle a trouvées ce matin sous une chaise dans le jardin, de grandes lunettes avec une monture vert pinède, les enfile et se met en route.

Depuis son ciel impitoyable, le soleil s'abat sur elle tandis qu'elle avance vers sa prochaine destination.

Troisième partie

Samedi 20 juillet

La maison lui semble immédiatement différente. Plus légère, plus douce, et surtout, pour la première fois depuis longtemps, normale. Alix se tient un moment dans l'entrée, absorbant cette modification de l'atmosphère. La chatte se déhanche vers elle puis s'enroule autour de ses jambes, comme pour fêter cela, comme si elle percevait elle aussi que son territoire lui a été rendu. Alix la prend dans ses bras, la porte jusqu'à la cuisine et la pose sur le plan de travail, à côté de sa gamelle.

— Partie ? demande Nathan en la regardant par-dessus ses lunettes de lecture.

— Oui.

— Tu es sûre ? Tu as vérifié ?

— Non, je n'ai pas vérifié. Mais je sais qu'elle n'est plus là.

— Est-ce que ça va aller pour elle ? demande Leon.

— J'en suis sûre, sourit Alix. Sa mère va prendre soin d'elle.

Mais ses mots lui paraissent creux, faux. Elle pense sincèrement que la mère de Josie s'occuperait d'elle, mais elle n'est pas complètement certaine que ce soit là que se rende Josie. Cette idée la perturbe, mais elle décide de la mettre de côté pour aujourd'hui, car le moment qu'elle a attendu toute la semaine est enfin arrivé et elle a plein de choses à faire, à commencer par s'occuper de la chambre d'amis pour Maxine et les garçons et du bureau pour Zoe et Petal.

Dans l'escalier, ses pas sont allégés par l'assurance qu'il n'y a plus personne au dernier étage et que son rôle dans le mélodrame de la vie de Josie est terminé. Malgré tout, une petite ombre demeure.

Josie n'a pas retiré ses draps. Elle a refait le lit proprement, gonflé les oreillers, et la couette est parfaitement lisse. Alix le défait et retire la literie.

La salle de bains est impeccable, Josie a laissé ses serviettes bien droites sur le sèche-serviettes, parallèles au sol. Alix les jette par terre et les ajoute à la pile de draps sales.

Elle ouvre les fenêtres, ferme les rideaux pour protéger la pièce du soleil brûlant qui s'y engouffrera directement à partir de midi.

Elle balaie la pièce du regard et c'est comme si Josie n'y avait jamais mis un pied, comme si rien de tout cela ne s'était réellement produit. Elle se met à genoux et regarde sous le lit. Des moutons de poussière, c'est tout. Elle se relève et glisse ses doigts sous le matelas.

La clé s'y trouve toujours. Celle où est inscrit le numéro « 6 ». Un instant, elle hésite à se relever et à descendre les marches quatre à quatre pour voir si elle peut rattraper Josie et la lui rendre. Mais elle

sent immédiatement qu'elle ne doit pas le faire. Elle sait que cette clé représente quelque chose. Qu'elle l'a peut-être laissée ici volontairement. Elle la sort de sa cachette délicatement et, la tenant par l'anneau de métal, l'observe un moment avant de la ranger dans sa poche.

Elle refait le lit, remplace les serviettes et ferme la porte derrière elle.

Zoe arrive la première. C'est l'aînée de la fratrie. La plus petite en taille. La plus calme. Petal est la plus jeune des cousines. C'est une enfant que Zoe avait longtemps attendue, conçue grâce à un don de gamètes, née quand Zoe avait quarante et un ans. Maxine arrive trente minutes plus tard. C'est la benjamine des sœurs et elle a deux garçons, Billy et Jonny, le premier de l'âge d'Eliza, le second de celui de Leon et de Petal. Maxine est la plus grande, la plus exubérante, et ses garçons sont terriblement mal élevés mais, dans leur famille, tout le monde s'en fiche, et franchement, après avoir passé des semaines à écouter Josie parler de ses filles, Alix considère désormais ses neveux comme deux petits anges.

Elle a sorti deux piscines gonflables dans le jardin et a préparé un grand seau à glace, posé à l'ombre, pour rafraîchir le vin et les boissons des enfants. Les trois sœurs portent d'amples robes de coton et l'air sent la crème solaire qu'ils se sont appliquée sur la nuque et les épaules les uns des autres. Vers 18 heures, Nathan revient d'une course au magasin de jardinage du quartier avec un nouvel arroseur automatique − il venait de se rendre compte que l'ancien était défectueux. Il l'installe et les enfants jouent dans le jet d'eau en poussant des cris de joie. Il s'assied avec les sœurs un moment et boit une bière, lentement, presque trop. *Il se restreint,* pense Alix, *en attendant que la vraie beuverie commence quand il aura retrouvé ses amis plus tard.* Elle ravale la gêne qui l'emplit quand elle pense à ce que va faire Nathan ce soir et se souvient de sa promesse. Elle est sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'il va la tenir. Il adore ses sœurs et a toujours voulu obtenir leur validation. Il sait que, s'il déçoit Alix ce soir, elles le jugeront toutes deux très durement. Et ce n'est pas que ça, elle lui a aussi laissé entendre qu'ils coucheraient ensemble s'il rentrait avant minuit. À un moment, elle tend le bras et lui serre le poignet, pour lui témoigner son affection et le mettre en garde. Il lui sourit et elle la voit, sur son visage, sa détermination à s'améliorer. Elle serre son poignet une nouvelle fois et se tourne vers ses sœurs.

À 19 heures, ils commandent des pizzas et se lancent dans la préparation des margaritas. Maxine, qui a été barmaid pendant trois ans quand elle avait la vingtaine, est responsable de l'atelier cocktail. À 19 h 30, Nathan part. Alix l'accompagne jusqu'à la porte d'entrée,

où elle lui dépose un baiser dans le cou en effleurant son entrejambe du genou.

— Sois sage, s'il te plaît.

— Je te le promets.

Il l'embrasse doucement sur les lèvres, dans le cou, et ce genre de comportement aguicheur, sensuel, est si rare entre eux ces temps-ci qu'Alix se sent rougir des pieds à la tête. Elle le regarde s'éloigner par la fenêtre de l'entrée, avec son short bleu marine, sa chemise à fleurs, ses cheveux roux écartés de son visage par ses lunettes de soleil noires, et elle se dit qu'il lui a manqué. Qu'elle le désire. Qu'elle a déjà hâte qu'il rentre à la maison. Puis elle se retourne vers le chaos créé par ses sœurs et leurs enfants, vers les cris de « Qui veut du sel autour de son verre ? », vers le soleil brûlant, ardent, dont les rayons traversent le toit vitré de la cuisine et s'écrasent sur le carrelage.

19 h 30

Nathan marche dans les petites rues qui mènent à la station de métro de Kilburn, le téléphone collé à l'oreille. Il parle fort – certaines personnes sont comme ça –, comme s'il pensait que sa petite vie intéressait les autres. Sa voix perce les tympans de Josie, même de loin. D'après la partie du dialogue que Josie entend, il y a eu un changement de plan. Ils se retrouvent finalement dans un pub, le *Lamb & Flag*.

— Ouais, et je ne me bourre pas la gueule, compris ? J'ai dit à Alix que je rentrerais avant minuit. On m'a promis des choses. Ouais ! s'esclaffe-t-il. Exactement !

Il raccroche et Josie fixe l'arrière de son crâne avec dégoût. Comment Alix peut-elle même l'envisager ? Comment peut-elle se dire qu'elle doit lui promettre quelque chose pour s'assurer qu'il se comporte comme une personne civilisée ? Cet homme ne la mérite absolument pas. Le respect qu'elle a pour Alix s'estompe et Josie note cette nouvelle dégradation dans sa perception de la journaliste, puis elle repense à ce qu'elle s'apprête à faire et se remet immédiatement d'aplomb.

Elle s'engouffre dans la bouche de métro à la suite de Nathan. Elle porte une nouvelle robe achetée ce matin au *Sainsbury's*. Elle n'est pas aussi jolie que celles qu'elle a achetées avec Alix, mais c'est confortable par une telle chaleur et Nathan ne l'a jamais vue. Ses cheveux sont dissimulés sous un chapeau de paille, également acheté dans la grande surface, et, pour la première fois de sa vie, elle a mis du rouge à lèvres rouge, ce qui a achevé de la transformer.

Elle cherche sur Internet le pub où Nathan doit retrouver ses amis,

au cas où elle le perdrait dans le métro. Il se trouve dans l'une des rues perpendiculaires à Oxford Street, un peu après le magasin *Selfridges*. La station de métro la plus proche est Bond Street, à six arrêts de là.

Kilburn est une station de métro aérienne, et elle est heureuse de ne pas avoir à descendre sous terre par cette chaleur. Une brise venue de nulle part soulève l'ourlet de sa robe et rafraîchit la sueur dans sa nuque. Nathan, à l'autre bout du quai, s'active sur son téléphone. Il porte un short, ses jambes sont maigres et blanches comme celles d'un enfant. Une fois de plus, elle se demande ce qu'Alix peut bien lui trouver. *Au moins,* se rappelle-t-elle, *Walter était séduisant quand il était jeune. Beau. Grand. Fort*.

Le métro arrive et, vingt minutes plus tard, Josie entreprend de suivre Nathan dans le quartier d'Oxford Street, un samedi soir, alors que les boutiques sont encore ouvertes et que les trottoirs débordent de gens qui font leurs courses ou sortent au restaurant. *Quel peuple étrange nous sommes*, remarque-t-elle en pensant à ses concitoyens : quand d'autres nations chérissent l'ombre, l'air climatisé, restent à l'intérieur et scellent leurs rideaux pour se prémunir contre la chaleur, les Anglais s'y repaissent comme des porcs dans une fournaise.

Trois hommes attablés à l'extérieur du pub se lèvent et poussent des cris d'animaux en voyant Nathan approcher. Ils lui tapent dans le dos, lui collent une pinte dans les mains et se serrent sur le banc pour qu'il puisse s'asseoir. Ils lui ressemblent tous, chacun est une version différente de Nathan. L'un est d'origine asiatique, l'autre est noir et le dernier est blanc avec les cheveux bruns, mais ils sont tous habillés de la même façon et ils parlent et rient à l'identique. *Ils sont une meute,* se dit-elle, *une meute d'hommes*. Des hommes qui devraient être à la maison avec leur famille, pas dehors, au pub, à se comporter comme une bande d'écoliers attardés.

À côté du bar se trouve un restaurant italien avec une petite terrasse. Elle s'installe et commande un coca et des pâtes aux tomates fraîches avec du basilic. Nathan et ses amis explosent de rires tonitruants à peu près toutes les quarante-cinq secondes. D'autres pintes apparaissent à leur table, avec une tournée de shots. Elle entend Nathan leur raconter qu'il a quelque chose à fêter puisqu'ils se sont débarrassés de « la squatteuse de l'enfer ».

— Ah bon, c'était qui ? demande l'un de ses amis.

— Une copine de ma femme. En fait, pas vraiment une copine, mais une nana sur qui elle fait un podcast. Il y a eu une dispute entre elle et son mari et elle s'est pointée chez nous le week-end dernier avec la tête défoncée. Alix l'a prise sous son aile, *bien sûr*. Elle est si gentille, Alix. Et cette femme refusait de rentrer chez elle, ou d'aller voir la police, ou d'aller chez sa mère, elle est restée squatter chez

nous toute la semaine, en portant les vêtements d'Alix, en faisant la tronche comme si quelqu'un venait de lui péter au nez. Et aujourd'hui, elle est enfin partie ! Alors trinquons. Santé, j'ai enfin récupéré ma maison !

Josie se tourne vers eux et les regarde amèrement tandis qu'ils lèvent leurs verres à l'unisson et trinquent.

— Elle est allée où ?

— Aucune putain d'idée et je m'en tape. Je ne me suis jamais senti aussi mal à l'aise dans ma propre maison, ça c'est sûr. Cette femme était horrible.

Quelqu'un pousse un nouveau cri de bête et ils trinquent encore une fois.

Josie écarte son assiette de pâtes à moitié mangées. Ce que vient de dire Nathan est désagréable, mais elle n'est pas surprise. Elle savait qu'il ne supportait pas sa présence. Ce n'est rien. Ça ne fait que renforcer sa détermination.

Elle attrape son téléphone et reprend une conversation commencée tout à l'heure. Elle écrit un autre message.

> Il est installé devant le *Lamb & Flag*. C'est le roux à la chemise à fleurs, assis avec trois autres hommes. Tu peux être là dans dix minutes ?

La réponse arrive immédiatement.

> Je sors du métro. J'arrive.

Josie envoie un pouce levé et repose son portable, un petit sourire au coin des lèvres.

21 heures

Josie note l'expression étonnée et agréablement surprise qui se peint sur le visage de Nathan quand la jeune femme qui se tient devant lui lui adresse la parole.

— Est-ce que je peux m'asseoir à côté de vous pendant que j'attends quelqu'un ?

— Oui, bien sûr. Allez-y, répond-il.

Il se serre un peu plus vers ses amis et la femme s'installe à côté de lui, le bras collé à celui de Nathan.

Elle pose son verre sur la table devant elle et fouille dans son petit sac à main. Elle en sort un paquet de tabac et des feuilles et se roule une cigarette. Josie la voit se tourner vers Nathan.

— Vous en voulez une ? lui propose-t-elle.

— Oh, non. Non merci. Je n'ai jamais…

— Mais ça ne vous dérange pas ?

— Pas du tout. Allez-y. Aucun souci.

Elle voit le visage de Nathan s'empourprer légèrement. Elle porte un dos nu flottant, un jean blanc moulant et ses boucles blondes sont attachées en arrière, dégageant son magnifique visage, qui a demandé un maquillage expert pour avoir l'air aussi naturel et peu maquillé.

Nathan parvient à revenir à la conversation qu'il tient avec ses amis, mais Josie voit qu'il a des difficultés à ne pas penser à la sublime jeune femme assise à ses côtés, à son bras nu qui frôle le sien à intervalle régulier. La femme observe quelques minutes son téléphone, marmonne puis pose violemment son portable sur la table. Nathan se retourne vers elle.

— Tout va bien ?

— Je viens de me faire planter, soupire-t-elle. Par mon amie. Elle me fait toujours le coup. Chaque fois. Franchement. C'est la troisième fois d'affilée. Merde.

— C'est nul. Je déteste quand on me fait ça.

— Ouais, c'est vraiment un manque de respect, non ?

Ils se taisent un moment. La femme tire une bouffée de sa cigarette et expire la fumée du coin des lèvres. Nathan boit une gorgée de sa bière.

— Est-ce que je pourrais rester avec vous un moment ? Juste le temps de finir mon verre. Je n'ai pas envie de gaspiller.

— Oh oui, bien sûr. Pas de problème.

— Merci, merci mille fois. Vous me sauvez. Je m'appelle Katelyn, au fait.

Elle lui tend une main, qu'il serre.

— Nathan. Enchanté, Katelyn.

Puis il la présente au reste de la tablée, ils lui serrent la main, lui sourient, elle aussi, ils sont ravis qu'une belle jeune femme ait rejoint leur groupe, alors ils rentrent tous leurs ventres flasques et sortent le grand jeu. Josie les observe, satisfaite, et envoie à Katelyn un nouveau message.

Très bien joué. Dis-moi quand c'est dans la poche. Je serai là.

Puis elle paie ses pâtes presque intactes et son coca éventé, s'éloigne du pub et se perd dans le maelström de cette chaude soirée d'été.

22 h 30

Alix écrit à Nathan.

Elle fixe les coches de son message un moment, mais elles restent grises. Elle déglutit, mal à l'aise, et repose son portable. Elle espérait, sans se l'avouer, qu'il serait déjà rentré à cette heure. Plus il tarde, plus les chances sont élevées qu'il se perde dans la nuit.

Zoe se prépare un thé à la menthe. Elle connaît ses limites avec l'alcool, c'est toujours la première à s'arrêter de boire. Maxine et Alix terminent le fond tiède de la bouteille de prosecco qu'elles ont ouverte plus tôt et qui flottait dans le bac à glace du jardin. Petal est déjà au lit, car Zoe ne déroge jamais à l'heure du coucher de sa fille. Les autres enfants jouent à un jeu vidéo dans le salon en criant et Alix prévoit d'aller les voir pour leur dire de baisser d'un ton, car il y a une chambre de l'autre côté du mur, dans la maison mitoyenne, et elle ne veut pas déranger les voisins, mais, pour l'instant, elle profite de la douceur de la nuit, de l'air nocturne qui se rafraîchit après une journée de canicule, mais qui demeure assez chaud pour rester dehors bras nus. Elle profite de leur conversation, elles parlent de leur projet pour les vacances : une grande maison en Croatie, toutes les trois, avec leurs enfants, leurs conjoints, leur mère, une piscine et dix jours de bonheur. Elles l'ont réservée en janvier et ça lui a d'abord paru si proche qu'elle s'y voyait, puis, tandis que l'hiver se transformait lentement en printemps, l'été est devenu inaccessible, mais aujourd'hui, ce n'est plus que dans vingt et un jours et Zoe leur montre le bikini qu'elle a commandé chez *John Lewis* et elles parlent de leurs seins, de leurs ventres, de leurs hormones, de leurs humeurs, et soudain il est presque 23 h 30 et Zoe bâille et se lève pour aller se coucher.

Alix regarde son téléphone pour voir si Nathan lui a dit qu'il rentrait. Pas de message. Elle se force à sourire à quelque chose que sa sœur vient de dire. Elle ne veut pas en parler avec elle. Ses sœurs savent que Nathan a recommencé à sortir comme ça, mais Alix ne leur a pas parlé de l'ampleur de la chose, de ce qui se joue, du fil auquel tient aujourd'hui son mariage.

À minuit, les enfants sont enfin tous couchés et ses sœurs se préparent à faire de même. Alix est assise, tendue, le dos droit, au bord de son lit. Elle attend qu'il soit minuit passé et elle l'appellera. Pour le moment, elle va dans la salle de bains, se déshabille et laisse tomber ses vêtements au sol dans le dressing en passant. Elle se baisse pour retirer ses sandales et remarque quelque chose à côté de ses chaussures. Un sachet en plastique transparent. Un morceau de serviette en papier avec un numéro de téléphone illisible et le prénom Daisy. Une pochette en carton pour une clé de chambre d'hôtel. L'hôtel s'appelle *Le Railings*. Elle le connaît, il n'est pas loin du bureau

de Nathan à Farringdon : un petit hôtel moderne aux cadres de fenêtres et aux murs en brique peints en noir anthracite. Les collègues de Nathan y vont pour prendre des verres après le travail ou y invitent des clients. Nathan l'y a déjà emmenée plusieurs fois pour un apéritif, mais ils n'y ont jamais dormi. Elle approche le sachet en plastique de la lumière et découvre un résidu de poudre blanche collé aux parois.

Une vague de nausée noire remonte du fond de ses tripes jusqu'à sa gorge. Elle regarde à nouveau les différents éléments. Il n'y a aucune date. Ils pourraient sortir de n'importe où, de n'importe quand. Mais elle sait que ce n'est pas le cas. Elle sait qu'ils proviennent de l'une des nuits qu'il a passées sans rentrer à la maison, sans se coucher à ses côtés, dans un trou noir dont il a tout oublié, paraît-il.

Elle se brosse furieusement les dents face au miroir, face au visage défait d'une femme trompée. C'est la première fois que cela lui arrive. Pendant toutes les années qu'ils ont passées ensemble, elle n'a jamais soupçonné son mari d'être du genre à draguer des femmes dans un pub, à les ramener à l'hôtel, puis à rentrer chez lui au bout de vingt-quatre heures en faisant mine d'avoir tout oublié. Elle n'a jamais eu à envisager cette possibilité, qui la rend désormais malade.

Elle pense à ses sœurs, déjà irritées qu'il ne soit pas rentré à minuit, et imagine leurs réactions si elles voyaient ce qu'elle a trouvé dans son tiroir à chaussures, ce qu'elles lui diraient de faire, les punitions, les actions à mettre en œuvre, et elle décide de ne pas s'ouvrir à Zoe et à Maxine car elle veut gérer cette situation à sa façon. Calmement. Rationnellement. Alix n'est pas quelqu'un d'excessif ni de dramatique. Elle aime pouvoir prendre du recul quand quelque chose la perturbe, analyser les éléments comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre, puis prendre une décision en ayant à l'esprit ce qui permettrait de maintenir le *statu quo*, la paix, car Alix, si difficile que cela lui soit de l'admettre, a besoin de cela pour préserver ses enfants, son mode de vie, pour leur famille. Elle a trop à perdre en agissant sous le coup de la colère, bien trop. Elle doit laisser à Nathan une chance de lui prouver que ses peurs ne sont pas fondées, puis continuer.

À 0 h 07, elle s'assied à nouveau au bord du lit et clique sur son numéro.

Il ne répond pas.

12 h 30

Il est minuit passé et Josie imagine Alix dans sa chambre à se demander pourquoi son stupide mari n'est toujours pas rentré. Elle la voit se baisser dans le dressing et trouver les pièces à conviction

qu'elle a laissées dans son tiroir à chaussures ce matin avant de partir, la pochette, le sachet, le numéro illisible avec un prénom féminin qu'elle a ajouté. *Daisy*. Cette trouvaille l'a rendue particulièrement fière. Le type de prénom irrésistiblement féminin et jeune qui ne peut que la faire paniquer.

Elle voit Alix appeler son stupide mari qui ne répond pas.

Elle pense au stupide mari installé dans un bar bruyant de Soho à se faire des shots et des rails avec l'adorable Katelyn.

Son téléphone vibre et elle l'attrape. C'est elle. Katelyn.

> On y est. Tu viens quand ?

Tout de suite, tape-t-elle. Je pars maintenant.

Dimanche 21 juillet

Alix ne peut pas dormir. Il est presque 3 heures et elle est étendue sur le dos, les yeux au plafond, sans pouvoir fermer l'œil. L'air est chaud, collant, et un ventilateur électrique soulève les pages du livre posé sur sa table de chevet. Elle est choquée que Nathan l'ait laissée tomber, mais sait que c'était absolument prévisible. Elle se sent humiliée d'avoir pensé qu'une promesse de relation sexuelle pouvait suffire à lui donner envie de rentrer avant minuit quand, de toute évidence, il n'a pas besoin de rentrer pour trouver quelqu'un qui ait envie de coucher avec lui.

Elle ressasse toutes les fois où il a témoigné du dégoût envers les hommes infidèles. Ses amis sont tous des « types décents », assurait-il, des hommes qui ne feraient jamais ça. De toute façon, il ne pourrait jamais être ami avec des hommes qui traitaient leur femme de cette façon. Et pourtant… Daisy, un sachet de cocaïne, la chambre numéro 23.

Elle a écrit à Giovanni vers 1 heure et il lui a indiqué avoir quitté Nathan dans un bar de Soho juste avant minuit.

Seul ? a-t-elle demandé.

Je crois bien, a-t-il répondu, et elle a su qu'il mentait.

Elle aimerait être le genre de femme à garder quelques somnifères dans sa salle de bains, comme dans les séries américaines. Elle aimerait pouvoir débrancher son cerveau. Elle finit par abandonner l'idée de dormir et descend au rez-de-chaussée. La chatte est heureuse d'avoir une visite nocturne imprévue et Alix se baisse pour la caresser. À travers le toit vitré de la cuisine, elle voit une grosse lune orange dans le ciel. Elle imagine la même lune surplomber Nathan, où qu'il soit, quoi qu'il soit en train de faire, éclairant sans doute la peau douce du creux de ses reins tandis qu'il pénètre une femme sans visage nommée Daisy dans la chambre d'un bel hôtel quelque part.

Alix se réveille à 5 heures. Tout de suite, elle attrape son téléphone pour voir si elle a reçu un message, un appel, quoi que ce soit qui pourrait lui faire espérer que son mari rentre à la maison. Mais il n'y a rien. Elle repose le téléphone sur la table de chevet et se rallonge. Le soleil a commencé son lever et ses rideaux prennent une teinte orangée tandis que la maison craque et soupire en reprenant ses dimensions habituelles. Elle descend, nourrit le chat et boit un verre d'eau, puis un instant plus tard elle entend des bruits de pas dans l'entrée, et Petal apparaît.

L'apparition de sa nièce, si petite et mignonne dans sa robe de nuit de coton bleu, tranche avec l'atroce noirceur des pensées qu'elle a nourries durant la nuit, et ce contraste manque de lui couper le souffle.

— Bonjour ma chérie. Tu te réveilles tôt.

— Je me lève toujours de bonne heure. J'aime avoir un moment à moi.

Alix acquiesce, lui sourit et lui propose des céréales et un verre de jus de fruits. Elle ouvre la baie vitrée pour laisser s'échapper l'air renfermé de la nuit. Elle vide le lave-vaisselle et jette des coups d'œil à Petal de temps en temps, pendant qu'elle mange son bol de céréales à la table de la cuisine. Elle ne lui parle pas, la laisse profiter de cette solitude matinale. Elle appelle Nathan puis se fait un café. Elle rappelle Nathan. Elle ne sait pas ce qu'elle est censée faire, elle n'en a absolument aucune idée.

Alix ignorait que le temps pouvait passer si lentement. Elle se recouche à 7 heures et dort une petite heure, mais rapidement, elle est à nouveau complètement éveillée. Le soleil matinal brûle à travers les rideaux, réchauffant son corps, et sa tête est pleine d'épines d'angoisse intense et de fragments de pensées éclatées. Elle se force à manger une tartine et descend trois expressos d'affilée, sans qu'aucun parvienne à atténuer son épuisement. Pendant combien de temps peut-elle rester assise comme cela à attendre ?

À 9 heures, elle se convainc qu'il est assez tard pour appeler Giovanni sans être impolie. Il décroche tout de suite.

— Gio, Nathan n'est toujours pas rentré. S'il te plaît, s'il y a quelque chose que je dois savoir, dis-le-moi maintenant !

Le silence épais, poisseux, que Giovanni laisse courir avant de répondre lui dit tout ce qu'elle a besoin de savoir.

— Non, Alix, répond-il d'une voix tendue. On l'a laissé au bar. Comme d'habitude. Rien de spécial.

— Bien, commente Zoe quand Alix lui relate cette discussion quelques instants plus tard. C'est le code qu'ont les mecs entre eux. Il doit te répondre ça, non ?

Alix soupire, elle sait que sa sœur a raison.

— En général, il rentre à quelle heure après ce genre de soirées ?

— Dans l'après-midi.

— Alors ne nous inquiétons pas avant cet après-midi, lui conseille Zoe.

Alix hoche la tête, puis elle a une idée. Elle sort son téléphone et ouvre l'application de sa banque. Avec Nathan, ils ont un compte joint. Depuis toujours, depuis qu'il est devenu clair qu'Alix n'allait jamais avoir de revenus importants, contrairement à Nathan qui

gagnait déjà très bien sa vie. Nathan ne regarde jamais ce compte. Pas plus qu'il ne prête attention aux relevés ou aux notes au restaurant. Il ne garde jamais les reçus. Il dépense son argent en partant du principe que ses revenus équilibrent ses dépenses, et il se trompe rarement.

Elle détaille les opérations à venir sur le compte, cherchant quelque chose qui puisse lui dire où il se trouve, mais il n'y a rien. Rien depuis un paiement dans ce bar du West End où Giovanni prétend l'avoir laissé, pour un montant de 25,60 livres. Pas de paiement Uber. Pas d'hôtel. Rien. Il a disparu sans laisser de traces.

L'après-midi arrive. Des nuages noirs s'amoncellent et la température baisse enfin d'un ou deux degrés. Zoe et Maxine sont restées plus longtemps que prévu et une atmosphère étrange règne dans la maison, comme si les sœurs redoutaient une annonce dans une salle d'attente.

Alix passe une heure dans son dressing à faire les poches de Nathan, cherchant d'autres indices pour expliquer son comportement, mais elle ne trouve rien. Ses sœurs lui proposent de manger quelque chose mais elle ne peut pas. Elle ne peut pas non plus penser. Elle peut à peine respirer.

Les nuages noirs se chargent d'électricité et, juste après 16 heures, le tonnerre gronde. Trente minutes plus tard, la pluie se déchaîne, l'air s'emplit de pétrichor et la température baisse enfin. Les sœurs courent dans la maison pour fermer les fenêtres en vitesse. Alix rappelle Giovanni, qui ne décroche pas. Ses sœurs lui annoncent qu'elles doivent partir d'ici une heure : les enfants ont des devoirs à faire, les chats doivent être nourris, demain il y a école. Alix comprend à ce moment-là qu'une fois que ses sœurs seront parties, elle sera prisonnière dans la maison, incapable de sortir sans les enfants, alors elle se change rapidement, abandonnant sa robe d'été pour un legging et des baskets, et marche aussi vite que possible jusque chez Giovanni, à huit cents mètres de là. Il ment, elle le sait. Elle a besoin de lui parler face à face, de le regarder dans les yeux, de sonder sa compagne, d'en tirer la vérité sur ce qu'il s'est passé hier soir.

Quand il la découvre devant chez lui, il a l'air choqué. Il entrebâille d'abord la porte avant de l'ouvrir en grand en poussant un soupir de capitulation.

— Tu n'as toujours pas de nouvelles ? demande-t-il piteusement.

— Non. Aucune. Gio, s'il te plaît, ne me prends pas pour une idiote. Je sais qu'il s'est passé quelque chose hier soir. Tiens, poursuit-elle en sortant de ses poches ce qu'elle a découvert dans le tiroir à chaussures. Regarde. C'est à Nathan, ça. Je les ai trouvés hier soir. Il me dit qu'il est blanc comme neige, puis je trouve le numéro d'une fille noté sur une serviette et un sachet de cocaïne. Alors,

sérieusement, sois honnête avec moi. Est-ce qu'il y avait une fille hier soir ? Dis-moi la vérité !

Soudain, tout ce qu'il restait de l'aplomb de Giovanni disparaît, il l'invite à entrer et l'installe à la table de la cuisine, couverte des débris d'un déjeuner dominical, les assiettes et les plats ramenés à la hâte à l'intérieur encore constellés de gouttes de pluie. Giovanni et sa compagne échangent un regard, puis il se tourne vers Alix.

— Il y avait une fille. Mais sérieusement, Alix, ce n'était rien. Et je te jure que Nathan n'est jamais parti avec qui que ce soit avant. Je n'ai aucune idée de qui est cette Daisy sur la serviette. Peut-être quelqu'un qui cherchait un travail ou voulait louer des bureaux, quelque chose comme ça. Quand on sort, on parle avec les gens qu'on croise. Mais il n'est jamais, absolument jamais, parti avec quelqu'un. Je te le jure. Hier soir, une femme s'est assise avec nous. Elle s'appelle Katelyn. Elle nous a dit que sa copine l'avait plantée, et a demandé si elle pouvait s'installer là un moment. Finalement, elle est restée avec nous à boire, puis, quand on est partis à Soho pour aller dans un bar, elle nous a accompagnés. Mais je te jure, Alix, qu'il n'y avait rien entre eux. Nathan a passé la soirée à parler de toi, il répétait qu'il était marié, que tu étais magnifique.

Alix ferme un instant les yeux, puis observe son alliance, la fait tourner une fois autour de son doigt et braque à nouveau le regard sur Giovanni.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Comment ça ?

— Tu m'as dit que tu avais quitté Nathan au bar vers minuit. Elle est partie, elle aussi ?

Giovanni baisse la tête, puis la secoue lentement. D'un coup, il relève les yeux vers elle et reprend.

— Elle a dit qu'elle allait l'aider à rentrer chez vous. Que Nathan lui avait parlé de la promesse, alors qu'elle allait s'assurer qu'il soit à l'heure pour… tu sais.

Alix soupire lourdement et renverse la tête en arrière.

— Il a parlé de notre vie sexuelle à une parfaite inconnue ?

Giovanni acquiesce.

— Mais franchement, c'était pour rire. C'était juste comme ça. C'était comme si elle faisait partie de la bande, tu vois. Elle n'avait pas l'air de…

— De quoi ?

— Je ne sais pas. D'être du genre à le détourner du droit chemin. C'était juste l'une de ces soirées, tu sais bien, où Nathan ne va pas s'arrêter. L'une de ces soirées où il se perd, et, honnêtement, je dirais qu'on était tous soulagés qu'il ait quelqu'un avec lui, pour qu'on puisse partir, nous.

Il la fixe, l'air penaud.

— Je suis sûr qu'il va bientôt rentrer. Tu le connais. Il est sans doute déjà à la maison. Il vient de passer la porte, poursuit-il en souriant.

Mais Alix ne l'imite pas.

— Elle ressemblait à quoi, cette Katelyn ?

— Elle était jolie, répond-il d'une voix noyée d'excuses.

— Quel âge ?

— Jeune. Fin de vingtaine, début de trentaine ?

Elle soupire et lève les yeux au ciel.

— J'aurais préféré que tu me dises ça plus tôt. Que tu ne me mentes pas.

— Je suis désolé, Alix, dit-il en jouant du bout des doigts avec un morceau de papier. Vraiment désolé.

Lundi 22 juillet

Accompagner les enfants à l'école le lendemain lui semble irréel. L'air est frais, vif, elle a passé une veste par-dessus sa tenue d'été. Les rues regorgent d'élèves en uniforme bleu ciel et marine. Alix les observe intensément. Aucun de leur père n'a disparu au cours du week-end.

Dix minutes après être rentrée à la maison, elle remarque qu'elle a raté un appel d'un contact inconnu. Elle tape le numéro sur Internet et sent une décharge nerveuse la traverser quand elle voit que c'est celui d'un hôtel à côté de Tottenham Court Road, puis une immense vague de soulagement la submerge. Elle imagine Nathan se réveiller après la plus grosse cuite de sa vie, frotter ses yeux, regarder l'heure, comprendre qu'il a disparu depuis deux jours, chercher son portable, qui n'a plus de batterie, et décrocher le téléphone de l'hôtel pour l'appeler. Tout redevient enfin logique. Elle rappelle le numéro immédiatement, les mains tremblantes.

— Bonjour ! s'écrie-t-elle quand une voix de jeune femme répond. Je crois que mon mari a essayé de m'appeler de ce numéro. Nathan Summer. Est-ce qu'il a pris une chambre chez vous ?

S'ensuit un court silence gêné.

— Oh, bonjour. Alix Summer ?

— Oui. Euh… Comment connaissez-vous mon nom ?

— En fait, c'est moi qui vous ai appelée, madame Summer. Je suis vraiment désolée. Je ne savais pas quoi faire. M. Summer a pris une chambre ce week-end et, malheureusement, comme il n'a pas rendu la clé ce matin, nous avons utilisé le passe-partout pour entrer dans la chambre, et nous avons découvert de sérieuses dégradations. Nous avons trouvé sa carte de visite dans la chambre et j'ai essayé de l'appeler plusieurs fois sur son portable, mais je tombe toujours sur le répondeur, donc j'ai appelé son bureau pour voir si je pouvais le trouver là, mais ils m'ont dit qu'il n'était pas allé au travail aujourd'hui et m'ont donné votre numéro, j'espère que cela ne vous dérange pas.

Alix se fige tandis que des scénarios fous se génèrent dans sa tête.

— Non, bien sûr que non, finit-elle par dire.

— Nous allons devoir facturer à M. Summer les dégâts dans la chambre.

— Pardon, mais est-ce que vous pourriez s'il vous plaît m'expliquer ce qu'il s'est passé ? En reprenant du début. Car je ne comprends pas bien.

— Oh oui, bien sûr ! s'écrie la jeune femme d'une voix pleine d'entrain. M. Summer a pris une chambre samedi soir. Tard. Sa compagne nous a dit qu'elle avait payé en ligne pour deux nuits.

— Compagne ?

— Oui, la personne avec qui il était.

— Qui s'appelait… ?

— Je n'en sais rien, malheureusement. Je ne travaillais pas samedi soir. La chambre avait été prépayée pour deux nuits. M. Summer a dû partir dimanche sans rendre sa clé, car personne ne l'a vu sortir et nous n'avons pas enregistré son départ. Quand nous sommes entrés dans la chambre ce matin pour lui demander de la rendre, elle était vide. Aucun signe de M. Summer ni de sa compagne. Et la chambre, j'en ai bien peur, a été dévastée.

— Dévastée ?

— Oui. Et j'en suis désolée, mais il va nous falloir prélever une certaine somme pour couvrir les frais des réparations. Puisque la carte de sa compagne ne passe pas et que nous ne parvenons pas à contacter M. Summer, nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir nous aider à trouver une solution à cette situation.

— La chambre. Celle de mon mari. Est-ce qu'elle a déjà été rangée ? Nettoyée ?

— Non, nous attendons que la direction contacte une équipe de ménage spécialisée. Nous n'avons touché à rien.

— D'accord. Bien, j'aimerais la voir, s'il vous plaît. Mon mari n'est pas rentré à la maison, voyez-vous, il a disparu, et il y a peut-être quelque chose dans cette chambre qui pourrait expliquer où il se trouve. Où il est parti. S'il vous plaît ? Je peux être là dans trente minutes.

Il y a un court silence pendant que la jeune femme demande l'accord de son supérieur.

— Très bien. Nous vous attendons. À tout à l'heure.

La réceptionniste tend à Alix la clé.

— C'est la 18. Au premier étage. L'escalier est au fond du couloir.

Alix s'enfonce dans l'hôtel, monte un escalier étroit. La chambre 18 est la deuxième porte sur la gauche. Elle pose le badge sous la poignée, qui cliquette.

Les rideaux sont tirés, il lui faut un moment pour que ses yeux s'habituent à la pénombre et qu'elle trouve l'endroit où insérer le badge pour activer l'électricité, puis la scène s'illumine, choquante.

La chambre est sens dessus dessous. Les draps ont été arrachés du lit, laissant le matelas à nu. La couette traîne à moitié sur le sol. Le minibar a été dévalisé : il y a des cadavres de bouteille partout. Les restes d'un repas *McDonald* sont éparpillés par terre : des papiers

d'emballage tachés de ketchup et des sachets gras de frites froides. Alix avance précautionneusement dans ce chaos, vers la salle de bains. Elle y trouve des serviettes mouillées sur le carrelage, des canettes vides dans l'évier, et, ce qui lui soulève violemment le cœur, des sous-vêtements féminins, un string de dentelle bas de gamme laissé à traîner sur le sol, des cheveux blonds bouclés dans l'évier, une trace de gloss teinté sur le bord d'un verre, et cette odeur, l'odeur indéniable d'une femme, qui flotte dans l'air.

Alix se laisse tomber sur le rebord de la baignoire et regarde intensément autour d'elle. Elle se relève doucement et jette un coup d'œil dans la poubelle à la recherche d'autres indices. De retour dans la chambre, elle commence à voir dans cette scène un peu plus qu'une rencontre sexuelle en état d'ébriété. Un cadre est de travers sur le mur, la vitre cassée. Une lampe de bureau gît au sol. La table de chevet est tournée à un angle de quatre-vingt-dix degrés par rapport au mur. Et là, découvre-t-elle en se baissant de plus en plus vers le parquet, il y a une petite trace de ce qu'elle a d'abord pris pour de la sauce barbecue, peut-être, ou du ketchup, mais qui, comprend-elle en l'effaçant du doigt, est du sang.

Elle fait la grimace en comprenant ce dont il s'agit et se relève si vite que sa tête tourne. Elle pivote sur elle-même dans l'espoir de trouver dans les détails de la chambre des réponses aux centaines de questions qui inondent son cerveau, mais il n'y a rien. Une bagarre. Une fille. De la nourriture. De l'alcool. Un string abandonné.

Alix s'assied sur le bord du lit défait et sort son téléphone. Elle appelle Nathan et tombe sur le répondeur. Elle redescend à la réception et, en ouvrant la bouche pour s'adresser à la jeune femme, elle se rend compte qu'elle pleure.

— S'il vous plaît, je vous en supplie. J'ai besoin de voir les vidéos. Celles de vos caméras de surveillance. Mon mari a disparu, je ne sais pas où il est et je ne peux plus supporter cette situation. Je ne peux plus supporter de *ne pas savoir*. S'il vous plaît.

La réceptionniste lui adresse un sourire nerveux.

— Je vais demander à ma supérieure. Un instant, s'il vous plaît.

Un moment plus tard, une belle femme aux cheveux teints en noir sort du bureau derrière la réception. Son badge indique qu'elle s'appelle Astrid Pagano et des tatouages noirs intriqués recouvrent ses avants bras.

— Venez avec moi, madame, lui intime-t-elle avec un léger accent.

Elle lui fait signe d'entrer dans le bureau et Alix la suit.

C'est une petite pièce et elles se serrent, coude à coude, face aux moniteurs où sont retransmises les vidéos de télésurveillance.

— Je suis désolée que vous vous retrouviez dans une situation si difficile. Voyons voir si nous pouvons vous apporter quelques

éléments de réponse.

Au bout de quelques minutes, elles trouvent de ce qu'elles cherchent. La vidéo est datée de dimanche dernier à 1 h 41 du matin. D'abord, Alix voit Nathan approcher de l'hôtel avec une jolie blonde. Certainement Katelyn, la fille dont Giovanni lui a parlé. Elle a l'air plus âgée que ce qu'Alix avait imaginé. Elle a une tignasse de boucles blondes attachée en queue-de-cheval et un visage délicat. Elle porte un jean blanc, des baskets blanches, un dos nu ample, de gros anneaux dorés aux oreilles et ressemble à une déesse. Nathan, qui ferme la marche, a l'air ridicule en comparaison. Il arrive à peine à mettre un pied devant l'autre et doit s'appuyer contre le mur pour éviter de tomber quand ils approchent de la porte. La vidéo se poursuit sur un autre écran et là, Alix voit Nathan tituber derrière Katelyn pendant qu'elle se présente à la réception. Elle a déjà vu son mari ivre un nombre incalculable de fois, mais jamais à ce point. Puis ils sortent du champ, s'avançant vers l'escalier sombre au fond de l'hôtel. Astrid passe en accéléré les deux heures qui suivent puis s'arrête à nouveau vers 3 heures. Nathan est là. Il est tout habillé et titube toujours. Il se cogne à la console en face de la réception, s'arrête un moment, puis sort son téléphone de sa poche. Il allume l'écran et fronce les sourcils, se balançant légèrement d'un pied sur l'autre tandis qu'il fait un effort visible pour lire son l'écran. Puis il range le portable dans sa poche et s'approche de la porte d'entrée. Alix le suit sur l'autre écran et le voilà, dans la rue noire, illuminé brièvement par un lampadaire puis replongeant dans l'ombre. Il est soudain éclairé par les phares d'une voiture en approche et se retourne, manquant de perdre l'équilibre. Il se protège les yeux brièvement de la main, puis sourit et fait un geste.

La voiture s'arrête un peu avant l'hôtel, au bord du champ de la caméra. Nathan zigzague sur le trottoir jusqu'au côté passager de la voiture. Elle le voit tendre le bras vers la portière, puis il s'interrompt et fixe le conducteur, semble changer d'avis et s'éloigne, puis se retourne à nouveau vers la voiture, peut-être parce que le conducteur a dit quelque chose, et un moment plus tard il s'installe à l'intérieur. Puis la voiture s'éloigne lentement, et la rue se retrouve à nouveau plongée dans le noir.

— Vous reconnaissez cette voiture ?

Alix secoue la tête.

— Est-ce que vous pouvez revenir en arrière, s'il vous plaît ? Au moment où elle arrive. Voilà, ici, faites « pause ».

Astrid clique sur « pause » et la plaque d'immatriculation apparaît, parfaitement lisible. Elle lui tend un morceau de papier et un stylo. Alix prend note.

— C'est peut-être un Uber ?

— Non, répond-elle en secouant la tête. Nathan ne s'installerait

jamais à l'avant avec un Uber. Il va toujours à l'arrière. On dirait qu'il s'attendait à connaître le conducteur. Et que finalement ce n'était pas le cas. Mais il est quand même monté…

Sa voix se brise. Cela n'a aucun sens. Dans quelle voiture s'attendait-il à monter ? Qui pensait-il retrouver à 3 heures du matin ? Quel message lisait-il sur son portable avant de sortir de l'hôtel ?

Astrid s'apprête à éteindre la vidéo, mais Alix l'en empêche.

— Est-ce que je pourrais la voir partir elle aussi ? La femme. Ça ne vous dérange pas ?

— Non, pas du tout.

Et voici Katelyn, quelques secondes plus tard, l'air tranquille et calme, sans aucun signe visible de ce qui a bien pu se passer entre elle et Nathan dans la chambre d'hôtel dévastée, pas une boucle de travers, son jean toujours d'un blanc immaculé. Quand elle passe devant la réception, Alix distingue néanmoins une griffure d'un rouge intense sur le côté de sa joue. Katelyn se retourne et c'est terminé, mais Alix ne demande pas à Astrid de faire « pause » cette fois-ci. Elle ne veut plus la revoir. Elle ne veut pas savoir.

— Le nom de la femme qui a fait la réservation, vous le connaissez ? Est-ce que c'était Katelyn ?

Astrid change de fenêtre et fait apparaître le logiciel des réservations de l'hôtel.

— Alors, la réservation a été faite via un site tiers plus tôt la même journée. Et, non, ce n'était pas au nom de Katelyn.

Elle s'interrompt et inspire profondément.

— Je ne devrais vraiment pas vous dire ça, je suis sûre que vous en avez conscience. Mais c'est moi la cheffe aujourd'hui et je comprends que c'est important, donc…

Elle se retourne vers l'écran et clique sur un autre bouton.

— La réservation a été faite au nom de votre mari, mais payée avec une carte à un autre nom. Le nom sur la carte, reprend-elle en se tournant vers Alix avant de hocher la tête, une fois, comme si elle comprenait ce que cela signifie, est celui de Erin Jade Fair.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Katelyn Rand apparaît à l'écran, assise sur le canapé rouge. Elle soupire.

— Josie m'a appelée, un peu après nos retrouvailles chez *Instant Couture*, quand je lui avais donné mon numéro parce qu'elle avait peut-être un plan pour moi. En gros, apparemment, il fallait qu'on prenne le mari infidèle de son amie la main dans

le sac. Cela faisait des années qu'il couchait à droite à gauche. Ouais, les mecs, hein ? Et apparemment, cette femme refusait de le croire, malgré les preuves. Josie voulait que son amie sache, voie, et comprenne ce dont son mari était capable. Je lui ai dit : « Euh… non, je ne vais pas faire ça, je suis pas une escort, en fait. Je suis actrice. »

Katelyn rit et secoue la tête.

— Elle m'a répondu : « Je ne te demande pas de coucher avec. Il faut juste qu'il te suive jusqu'à la chambre d'hôtel. Et que tu donnes l'impression d'avoir couché avec lui. Moi, je m'occupe du reste. » Oui, évidemment, j'ai pensé que c'était n'importe quoi. Complètement fou. Et puis elle a dit… Bon, elle a dit qu'elle me paierait 1 000 livres. Alors je me suis dit, OK, pourquoi pas ? C'était 1 000 livres pour une soirée de travail, même pas, quelques heures, c'est tout. J'ai dit oui. Et j'ai attendu ses instructions.

Le journaliste lui lance, hors champ :

— C'est-à-dire ?

— Elle m'a demandé de lui faire la conversation sur la terrasse d'un pub pas loin d'Oxford Street. C'était ce week-end irrespirable de juillet, vous vous souvenez ? Quand il faisait genre trente-cinq degrés ? Je me suis pointée, j'ai commencé à parler avec lui et, franchement, c'était un type super sympa. Ses copains aussi. Des amours. Il faisait que me répéter qu'il devait rentrer parce que sa femme avait promis de coucher avec lui, et c'est devenu une blague récurrente toute la soirée, et je me sentais trop mal, en vrai, c'était horrible. Je me disais, bon, je vais faire de mon mieux mais, franchement, je ne peux pas faire de miracle. Et mes 1 000 livres pesaient dans la balance, pour être honnête. Puis je l'ai vu vriller, après sa… je ne sais pas combien, cinquième tequila ? J'ai vu ses yeux partir, et il est entré dans un autre monde et là j'ai su qu'il n'allait pas rentrer coucher avec sa femme. La pauvre.

Elle lève les yeux vers le journaliste et sourit tristement.

— Ouais, les pauvres, tous les deux.

Midi

Alix attend devant l'appartement de Pat presque dix minutes, à sonner encore et encore à sa porte jusqu'à ce que sa voisine sorte et lui dise qu'elle n'est pas là, qu'elle est partie à l'aéroport de Stansted dimanche matin, qu'elle est en vacances et que, non, elle ne sait absolument pas où. Quelque part en Espagne, peut-être ?

— Est-ce qu'elle est partie avec sa fille ?

— Josie ?

— Oui. Elle s'était installée chez elle. En tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit.

— Je n'ai pas vu Josie avec elle. Ça fait des mois que je ne l'ai pas vue, d'ailleurs. Quand Pat est partie dimanche, elle était seule. Si je vois sa fille dans le coin, vous voulez que je lui dise que vous la cherchez ?

— Oui, répond Alix sans conviction. S'il vous plaît.

Alix se rend directement du H.L.M. de Pat à l'appartement de Josie à Manor Park Road. Elle regarde par les fenêtres mais ne voit aucun signe de vie. Tout est exactement à la même place que la dernière fois qu'elle est passée. L'ordinateur portable fermé se trouve sur la table brune dans le bow-window. Le lit est parfaitement fait. Elle remarque cependant qu'il y a un petit renfoncement sur la gauche de leur immeuble, bloqué par une rangée de poubelles. Elle en déplace deux et se met sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil par la fenêtre étroite et sale qui se trouve là. Les rideaux sont tirés, mais il y a un petit interstice à travers lequel Alix découvre un désordre crasseux, des piles de vêtements, de cartons, et un coin de lit défait, le pied d'un fauteuil de bureau rouge et noir délabré.

Cela doit être la chambre d'Erin.

Le renfoncement sent très mauvais. Les poubelles sont pleines et c'est la fin de la canicule. Elle se couvre la bouche de la main et revient sur le trottoir. Elle sonne, mais elle sait déjà qu'il n'y a personne. Après quelques secondes, elle rentre chez elle.

Grâce aux entretiens qu'elle a réalisés avec un grand nombre de femmes au fil des années, Alix a l'avantage de connaître des expertes dans beaucoup de domaines. Elle a déjà profité du fait d'avoir un carnet d'adresses plein par le passé et elle est maintenant assise devant son ordinateur à la recherche des coordonnées de Joanna Dafoe, la commissaire adjointe de la Metropolitan Police de Londres, qu'elle a interviewée il y a quelques années pour son podcast, et avec laquelle elle partageait l'amour des chats sibériens et l'habitude de toujours manger les Weetabix quatre par quatre.

> Joanna, je suis désolée, c'est un peu osé de ma part, mais mon mari a disparu. Il est certainement en train de se remettre de la pire cuite de l'histoire quelque part, mais j'ai eu accès à une vidéo de surveillance où on le voit monter en pleine nuit dans une voiture inconnue qui n'a pas l'air d'un taxi, et j'ai l'immatriculation. Est-ce que ça vous semble possible de trouver rapidement à qui appartient cette voiture ?

Quelques heures plus tard, elle va chercher les enfants à l'école. Le soleil brille, il y a une brise légère et l'atmosphère est douce : ce sont

les derniers jours de l'année scolaire, les grandes vacances commenceront dans trois jours. Pendant un moment, Alix a l'impression que tout est normal, qu'elle pourrait rentrer et trouver Nathan dans la cuisine, l'attendant l'air penaud, mais quelques minutes plus tard elle regarde ses mails et voit que Joanna Dafoe, la commissaire de police, lui a répondu.

> Bonjour Alix,
>
> Ça me fait plaisir d'avoir de vos nouvelles. Je suis désolée que vous soyez dans une situation si difficile. L'immatriculation indique qu'il s'agit d'une voiture de location. Réservée par une certaine Erin Jade Fair samedi. J'espère que cela vous aide ! Faites des grosses caresses à Skye de ma part.

Alix relit le mail deux, trois fois. Puis elle repousse son ordinateur loin d'elle et inspire bruyamment, les mains plaquées sur la bouche. Ses pensées bondissent et se heurtent violemment les unes aux autres, puis la clarté se fraie un chemin dans son esprit. Elle prend son téléphone et appelle la police.

— Je sais que ça a l'air fou, commence-t-elle, mais je crois que mon mari a été kidnappé.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une femme à l'air sérieux apparaît à l'écran, assise sur un long canapé en cuir devant une grande fenêtre aux rideaux de velours. Elle porte un costume et des bottines à talon.

Un bandeau apparaît.

Sabrina Albright, OPJ, Metropolitan Police

— Au début, je n'ai pas pris cette affaire au sérieux. Un agent immobilier de Queen's Park qui a l'habitude de disparaître à la suite de soirées alcoolisées, kidnappé par une femme au foyer dans une voiture de location au beau milieu de la nuit ? Je pensais que c'était une sordide affaire de mœurs, vous voyez, une liaison ou quelque chose comme ça. Les histoires compliquées de personnes compliquées. C'est tout de suite passé au second plan. Mais, quelques heures plus tard, on a reçu cet appel.

— Un appel ?

— Oui. Anonyme, d'une cabine téléphonique de Bristol.

Un enregistrement commence.

« Euh, bonjour. J'appelle pour signaler la disparition de quelqu'un. C'est mon… amie. Erin Fair. Et son père. Walter Fair. Ils habitent au 43A Manor Park Road, à Londres, NW6. Je n'ai plus de leurs nouvelles depuis quelque temps. Depuis genre, une semaine. Erin a des besoins spécifiques et son père est assez âgé, ils ne sortent jamais de chez eux, donc je me demandais si quelqu'un pouvait y aller et vérifier qu'ils vont bien. S'il vous plaît. Je suis très inquiète. »

La caméra se concentre sur l'agent Albright.

— On a mis quelques heures à comprendre que les deux signalements étaient liés, qu'il y avait deux mentions du même nom dans la même journée. « Erin Fair ». Et quand on a fait le rapprochement, c'était énorme !

L'agent Albright mime une explosion dans son crâne.

— On a envoyé une patrouille à Manor Park Road et, bon, vous connaissez la suite.

Evening Standard
Mardi 23 juillet

Une découverte macabre a été faite lundi soir dans le quartier de Kilburn. Les agents de la police de Kentish Town se sont rendus dans un appartement au rez- de-chaussée d'une maison située à Manor Park Road, à la suite de l'appel anonyme d'une femme depuis Bristol qui s'inquiétait de ne pas avoir de nouvelles d'une amie. Dans l'incapacité d'établir la présence d'Erin Fair et de son père dans l'appartement et après avoir parlé aux voisins, qui ont rapporté avoir entendu des cris et des bruits de lutte tard dans la nuit de vendredi à samedi, dix jours plus tôt, la police s'est introduite dans le domicile des Fair. Immédiatement, les agents ont été saisis par l'odeur insoutenable qui émanait de la salle de bains, et ils ont rapidement découvert les restes en décomposition de Walter Fair, soixante-douze ans, dans la baignoire. Il avait été roué de coups et ses membres étaient entravés. La police a ensuite trouvé sa fille, Erin Fair, vingt-trois ans, ligotée à une chaise d'enfant en bois dans un placard du couloir. Elle avait également reçu des coups et les agents l'ont d'abord cru morte, mais, après un rapide examen, elle a pu être dépêchée à l'hôpital, où elle se trouve aujourd'hui en soins intensifs, plongée dans le coma.

Selon les voisins, les Fair n'avaient plus été vus depuis quelques jours. Josie Fair, la mère de famille, est introuvable depuis la découverte de lundi soir. La police enquête actuellement sur sa

disparition, ainsi que sur celle d'un résident du même quartier, Nathan Summer, une connaissance des Fair, qui a été vu pour la dernière fois devant un hôtel du centre de Londres dans la nuit de samedi à dimanche dernier, montant dans une voiture louée avec la carte bancaire d'Erin Fair. La femme de Nathan Summer, la célèbre créatrice de podcasts Alix Summer, enregistrait au moment du drame un podcast avec Josie Fair. Cette dernière logeait chez eux depuis une semaine quand Nathan Summer a disparu. Elle prétendait être victime de violences de la part de son mari.

Les voisins interrogés disent que la famille Fair était très renfermée et habituellement « très discrète ».

Mercredi 24 juillet

Alix va chercher les enfants à l'école. Demain, c'est le dernier jour de classe, et ils sortent dans la cour les bras chargés de maquettes, de cahiers et de dessins qu'Alix récupère pendant qu'ils babillent et se chamaillent. Des mamans s'approchent d'elle et lui touchent doucement le bras, lui demandant si elle va bien. Elle se force à sourire et acquiesce. Elle ne va pas bien. Pas du tout.

Il n'y a eu aucun signalement utile depuis que les articles sont sortis dans les médias. Personne n'a aperçu la voiture de location, Nathan ou Josie. La carte d'Erin n'a plus été utilisée. Katelyn ne s'est pas manifestée. Aucune connaissance de cette dernière ne s'est fait connaître, même si une photo d'elle, avec une griffure sur la joue, tirée des images de vidéosurveillance, a été largement diffusée. Les taches de sang trouvées dans la chambre d'hôtel de Tottenham Court Road ont été envoyées pour analyse et la police essaie de retracer l'expéditeur de certains messages trouvés sur l'ordinateur d'Erin. Ils contactent les refuges pour animaux en leur demandant de leur signaler toute arrivée de pomchi. Ils analysent les images de télésurveillance des distributeurs utilisés par la personne qui a allégé le compte en banque d'Erin d'environ 10 000 livres la semaine dernière. Ils décortiquent les images des caméras de Manor Park Road pour vérifier si Josie est revenue sur les lieux depuis qu'elle a quitté l'appartement en pleine nuit il y a presque deux semaines, et ils ont retrouvé les passagers des six bus qui se sont arrêtés devant l'appartement des Fair entre 23 heures et 3 heures du matin la nuit où Josie dit avoir été frappée par son mari pour leur demander si l'un d'entre eux a aperçu quoi que ce soit par la fenêtre. Ils ont retrouvé les gens avec qui Erin avait correspondu les jours et semaines avant sa disparition. Ils ont contacté les deux fils de Walter au Canada et questionné l'employeur et les collègues de Josie.

Mais cela fait déjà presque quatre jours que Josie a enlevé Nathan devant cet hôtel de Tottenham Court Road et il n'y a aucune piste. Absolument aucune.

Jusqu'à maintenant. Au moment où Alix insère la clé dans la serrure de leur maison, son téléphone sonne. C'est l'agent Albright.

— Je voulais savoir si vous pouviez venir au poste rapidement ? Pour discuter avec l'agent Bryant et moi-même. Quand vous êtes disponible. Nous avons trouvé des objets dans l'appartement des Fair. Une étrange collection. Et notamment l'exemplaire de la revue de décoration d'intérieur que vous aviez vu Josie Fair prélever dans votre

poubelle quand vous étiez sortis. Et d'autres éléments, des choses que… eh bien, si vous veniez y jeter un coup d'œil, vous pourriez peut-être nous aider à identifier.

— J'arrive tout de suite. Enfin, laissez-moi une heure, poursuit-elle en jetant un coup d'œil à ses enfants en uniforme qui jettent leurs chaussures dans l'entrée et en se demandant combien de temps peut mettre sa mère pour arriver chez eux depuis Harrow. Je serai là dans une heure.

Sur la table devant elle, il y a une capsule Nespresso, une bouteille du savon de marque qu'elle utilise pour les toilettes des invités, le bracelet avec les cristaux que Nathan lui a offert pour son anniversaire, un ticket de caisse d'un magasin bio daté du jour de son anniversaire, le magazine, une cuillère argentée, un dessin qu'Eliza lui a fait trois ans plus tôt quand leur chienne Teeny est morte, qui était accroché dans leur cuisine, et une bande de photos d'identité de Leon. Une puissante amertume inonde sa bouche tandis qu'elle observe ces petits morceaux cruciaux, personnels et intenses de leur vie de famille posés sur une table froide de commissariat.

Mais il y a aussi d'autres objets devant Alix. Une photographie de deux bambins installés sur les genoux d'une adolescente, les trois enfants souriants largement au photographe. Un chouchou de satin rose. Une coque de téléphone en caoutchouc avec une fleur en strass. Une boîte vide de chewing-gum en rouleau. Une boucle d'oreille en argent avec un crucifix en pendentif. Une serviette en papier froissée avec des traces roses et une grande fleur en soie accrochée à un bracelet élastique.

— Ce n'est pas à moi, annonce-t-elle en secouant la tête. Je ne sais pas, ça appartient peut-être à ses filles ? Mais ça…

Ses yeux se posent sur la photo de l'adolescente avec les deux bambins sur les genoux.

— Ce ne sont pas Erin et Roxy. Mais cette fille… elle me dit quelque chose. Elle ressemble à…

Alix cherche dans sa mémoire le moment où elle a déjà rencontré ce visage. Elle le retrouve et tend le doigt vers la photo tandis que son cœur se met à battre à tout rompre.

— Brooke Ripley. C'est Brooke Ripley, n'est-ce pas ? Oui ! Et je me souviens que Josie m'a raconté que Brooke avait un petit frère et une petite sœur, une famille recomposée. Et ça… Attendez…

Elle sort son téléphone de son sac et cherche Brooke Ripley sur Facebook.

— Regardez.

Elle montre la photo aux agents Bryant et Albright.

— Regardez, c'est elle. Et…

Elle fixe un détail sur la photo du bal de promo de Brooke qu'elle n'avait pas remarqué auparavant, une grande fleur blanche ornant son poignet. Sa gorge la brûle et elle se serre machinalement le ventre de la main gauche.

— Regardez, insiste-t-elle en relevant les yeux de la photo vers les policiers. Regardez.

Ils observent les objets rassemblés et la photo qu'Alix leur montre, et un frisson parcourt l'air chaud de la pièce.

— Il y a une clé, confie-t-elle en regardant l'agent Albright. Josie l'a laissée sous le matelas dans notre chambre d'amis. Elle est tachée de sang.

— Décrivez-nous cette clé.

— Petite. Dorée, je crois. En cuivre, peut-être. Elle est toute seule, avec une étiquette en plastique, du genre qu'on achète en sachet de dix, avec une fenêtre transparente, et le numéro « 6 » écrit à la main. C'est tout. Je l'ai à la maison. Je peux vous la donner. Je suis désolée. J'aurais dû vous en parler plus tôt. Je n'y ai pas pensé.

— Ne vous en faites pas. Vous nous avez déjà beaucoup aidés. Et ça, poursuit la policière en désignant la fleur en soie et le portrait de Brooke Ripley avec son frère et sa sœur, ça pourrait être très important. Nous allons redoubler d'efforts pour contacter la famille de Brooke. En attendant, prenez soin de vous et de vos enfants. Nous vous appellerons dès que nous aurons des nouvelles.

Alix se lève pour partir puis s'interrompt en se souvenant de quelque chose qui lui trotte dans la tête depuis plusieurs jours.

— C'est tout ? demande-t-elle aux agents. Il n'y avait pas de collier ? Une chaîne avec un bourdon doré en pendentif ?

— Non, lui répond la policière. Pas à ma connaissance. Mais si nous le trouvons, je vous en informerai.

— Merci, conclut Alix, ses doigts venant instinctivement se poser entre ses clavicules, là où se trouvait le pendentif. Ce serait très gentil.

La mère d'Alix lève les yeux de la table de la cuisine où elle est installée avec Leon quand elle l'entend refermer la porte d'entrée trente minutes plus tard. Elle lui lance un regard interrogateur.

— Alors ?

Alix secoue la tête, très légèrement, et s'occupe un moment en rangeant des verres dans le lave-vaisselle, en mettant son téléphone à charger, en nettoyant les poils de chat sur la gazinière. Quand elle a terminé, elle demande d'un geste de la main à sa mère de la rejoindre dans le jardin. Elles s'asseyent l'une à côté de l'autre, les yeux perdus vers le mur du fond du jardin. Le soleil du soir teinte d'une nuance dorée les vitres du studio d'enregistrement d'Alix et pendant un moment elle se demande si elle se réinstallera un jour derrière cette

table pour s'intéresser à nouveau intensément, pleinement, à la vie d'une autre.

— Alors ? lui redemande sa mère au bout d'un moment.

— Rien. Ils n'ont rien. Mais…

Un frisson lui parcourt l'échine lorsqu'elle revit le malaise qu'elle a ressenti en découvrant ces petits fragments de sa vie, de sa maison, de sa famille, posés devant elle, sortis des profondeurs du tiroir de sous-vêtements de Josie, comme on le lui a précisé. S'imaginer le dessin si précieux qu'avait fait Eliza d'elle avec Teeny, la chienne qu'elle avait perdue, et les photos de Leon, l'air un peu ahuri à quatre ans, enfouis au milieu des vieux sous-vêtements tristes de Josie lui donne la nausée.

— Ils ont retrouvé des objets dans un tiroir chez elle, des objets qui m'appartiennent. Qu'elle a volés ici. Rien de valeur. Juste des petites choses.

Sa voix déraille et elle attrape la main de sa mère, qui la serre.

Elle ne lui parle pas de la fleur en tissu, de Brooke Ripley, de la clé tachée de sang sous le matelas de la chambre d'amis. Elle lui tient la main sans en dire plus, les yeux perdus au loin, retenant les larmes qui menacent de la submerger.

— Il va revenir, lui murmure sa mère. Je sais qu'il va revenir. Je le sens. Il est quelque part dehors. D'ici à ce week-end, il sera rentré.

Et c'est tout ce qu'Alix veut entendre. Elle veut croire qu'elle aussi sent sa présence dehors, elle veut être envahie par la certitude qu'il va passer la porte de leur maison ce week-end, qu'il lui racontera une histoire incroyable pendant qu'ils boiront du vin, qu'il se serreront l'un contre l'autre dans le lit, son corps peut-être plus petit, plus fin, ses bras l'enlaçant désespérément, soulagés qu'il soit enfin rentré, elle veut penser qu'ils attendront, qu'ils attendront pour parler de Katelyn, de cette chambre d'hôtel, qu'ils guériront, se retrouveront, s'aimeront, et qu'ils panseront les blessures qui ont mené Nathan dans un hôtel avec cette jeune femme. Elle veut croire à cette fin et embrasse doucement sa mère sur la joue.

— Merci. Oui, merci.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Katelyn Rand apparaît à l'écran, assise sur le petit canapé de velours rouge.

— Nathan n'arrêtait pas de répéter qu'il voulait rentrer chez lui pour coucher avec sa femme alors qu'il avait du mal à aligner un pied devant l'autre. On avait fini dans un bar de Soho

et je voyais que ses amis étaient fatigués, qu'ils voulaient partir. Il faisait tellement chaud ce soir-là et bon, c'étaient pas des jeunots, si vous voyez ce que je veux dire. Mais lui voulait toujours « un dernier verre ». Donc j'ai dit : « OK les gars, vous pouvez y aller. Je m'en occupe. Je vais le ramener chez lui. » Ils sont partis, et j'ai dit à Nathan que j'allais le raccompagner, mais qu'avant il fallait qu'on s'occupe de le dégriser, et je l'ai emmené à l'hôtel où Josie m'avait dit d'aller. Elle m'avait dit qu'elle avait réservé une chambre au nom de Nathan, qu'elle avait déjà payé. Je devais juste aller à la réception. C'était plus facile à dire qu'à faire. Il avait du mal à tenir debout. J'ai fini par le caler dans un coin pendant que je m'occupais de tout. Lui passait son temps à répéter : « Elle est où, Alix ? Elle vient ? Elle vient me chercher ? » Je lui ai dit que oui, qu'elle était dans la chambre, qu'elle l'attendait. « Viens, suis-moi. » On est arrivés dans la chambre et il avait faim, donc je nous ai commandé un McDo. On a mangé, il a descendu tout le minibar. Il faisait que répéter : « Alix, elle est où ? Elle vient quand ? Hein, elle vient quand ? » Je lui ai dit qu'elle était en route. « Elle est dans un Uber. Elle arrive bientôt. » Et puis… il a essayé de partir. Ouais.

Elle se masse la nuque en souriant d'un air désolé vers le journaliste hors champ.

— Ça a dégénéré. Moi je regardais mon téléphone parce que Josie m'avait dit qu'elle arrivait, et je l'appelais, je faisais que l'appeler, j'avais verrouillé la porte de la chambre et lui était là, il devenait dingue ! « Laisse-moi partir, mais laisse-moi partir ! » Et il s'est mis à jeter des trucs, à tout retourner. Il ne m'a pas frappée, non, mais à un moment il m'a touché le visage avec un truc tranchant par accident. J'étais coincée dans une chambre avec ce type bourré qui pétait complètement les plombs, et Josie ne répondait pas, pas du tout, et enfin à 3 heures du mat elle m'a rappelée. Elle m'a demandé de le laisser sortir. De lui dire qu'Alix l'attendait en bas, dans une Kia noire, telle plaque d'immatriculation, bref. Alors j'ai ouvert la porte, je l'ai laissé sortir. J'ai laissé des sous-vêtements sur le sol de la salle de bains. J'ai aspergé toute la chambre avec mon parfum. J'ai défait le lit. Je suis partie. Dix minutes plus tard, 1 000 livres sont tombées sur mon compte PayPal. Et voilà, je pensais que c'était fini. Purée.

Elle soupire, se passe à nouveau la main dans la nuque.

— Je me trompais sur toute la ligne, hein ?

Jeudi 25 juillet

La mère d'Alix passe la nuit chez elle. Le lendemain, elle l'accompagne à la réunion de fin d'année dans le hall surchauffé de l'école, dont les portes restent ouvertes sans que le moindre air frais s'y engouffre. Elles s'installent l'une à côté de l'autre sur un banc, les genoux repliés dans des angles inconfortables, et Alix sait que sa mère, bien que jeune pour son âge, sera soulagée quand la réunion se terminera et qu'elle pourra se dégourdir les jambes. C'est la fin de la primaire pour Eliza. Dans le monde où elle vivait jusqu'à samedi dernier, Alix aurait été particulièrement émue aujourd'hui. La fin d'une ère. La fin du filet de sécurité qu'était cette excellente école primaire qui prenait tant soin de ses élèves. Plus de polo bleu ciel pour Eliza. Plus de sac de livres à Velcro. Plus de réunions pour les parents, plus de sorties au musée qu'elle accompagnerait.

Puis le rassemblement se termine, l'école se vide, le soleil brille, l'été a commencé, six semaines d'innocence, de liberté, et le début d'une nouvelle étape dans la vie de sa fille, mais Alix ne ressent rien de tout cela. Ils vont au parc, font la queue pour acheter des glaces. Les enfants jouent avec leurs amis. Alix reste avec sa mère, loin des autres parents. Ils rentrent à la maison et elle dépose les uniformes des enfants dans la machine à laver pour la dernière fois jusqu'en septembre. Elle attend aussi longtemps que possible, c'est-à-dire jusqu'à 16 h 58, avant de se servir un verre de vin.

Puis, au moment où elle interroge du regard son verre vide, se demandant si elle peut se resservir alors qu'il n'est pas encore 17 h 30, son téléphone sonne. C'est l'agent Albright.

— Alix, devinez qui vient de débarquer au poste et veut vous voir ?

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une jeune femme s'installe dans un vieux fauteuil placé au milieu d'une pièce vide à l'atmosphère tamisée.

Elle a les cheveux blonds, rasés d'un côté, qui lui tombent sur l'épaule de l'autre. Elle porte une chemise bleu pâle et un jean noir.

Ses oreilles sont bardées de nombreuses boucles d'oreilles et elle sourit nerveusement.

Un bandeau apparaît.

Roxy Fair, fille de Josie et Walter Fair

Le titre de la série apparaît et l'épisode se termine.

14 h 50

Roxy se triture la peau des ongles en fixant l'horloge sur le mur. Elle va enfin comprendre ce qu'il s'est passé, si quelqu'un veut bien revenir et lui parler. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre et deux flics entrent, un homme et une femme, Chris et Sabrina, se présentent-ils, et ils lui sourient, lui présentent leurs condoléances pour son père, puis s'éclaircissent la voix, ouvrent des carnets.

— Est-ce que vous savez où se trouve votre mère, Roxy ? lui demande la femme.

Elle secoue la tête.

— Je ne l'ai pas vue depuis mes seize ans.

— Nous avons réussi à contacter votre grand-mère, Pat O'Neill.

Roxy hoche la tête.

— Elle est à Minorque, mais elle rentre demain. Elle nous a dit que vous pourrez loger chez elle, si cela vous convient ?

— Je ne peux pas rester. Je dois aller travailler. Il faut que j'y retourne.

— D'accord. Très bien. Mais vous devriez savoir, si vous ne l'avez pas déjà lu quelque part, que nous recherchons activement votre mère pour le meurtre de votre père et la tentative de meurtre d'Erin.

Roxy cligne des yeux en regardant la policière, puis son collègue.

— Sérieusement ?

— Oui. Il se passe beaucoup de choses en ce moment, Roxy. Je crois qu'il vaudrait mieux qu'on vous explique tout tranquillement, pour que vous compreniez bien. Vous êtes prête ?

Roxy hoche fermement la tête.

— Apparemment, vos parents se sont disputés le 12 juillet, c'était un vendredi soir. Avant cela, ils avaient dîné chez des amis…

Roxy les interrompt d'un rire méprisant.

— Mais bien sûr…

— Une femme, Alix Summer, était récemment devenue amie avec votre mère. Elles travaillaient ensemble sur un projet depuis quelques semaines. Tout cela a mené à cette invitation à dîner vendredi 12. Quelques heures après le départ de vos parents de la maison des Summer, votre mère est revenue, visiblement blessée, expliquant que votre père l'avait frappée.

— Mon père ?

— Oui. C'est ce qu'elle a raconté à Mme Summer. Elle lui a également dit qu'elle et Erin étaient parties de l'appartement ensemble en pleine nuit, laissant derrière elles votre père, vivant, en pleine possession de ses moyens. Puis elle a passé une semaine chez les Summer avant de les quitter samedi dernier dans la matinée, indiquant à Mme Summer qu'elle allait ensuite loger chez votre grand-mère Pat. Dans la soirée, le mari de Mme Summer a disparu après avoir passé la soirée en ville à boire des verres avec ses amis. Les deux événements sont liés, car la chambre d'hôtel réservée par M. Summer au moment de sa disparition ainsi que la voiture qui est venue le chercher devant l'hôtel ont toutes deux été payées avec une carte bancaire au nom de…

La femme s'interrompt et Roxy la fixe pour l'inciter à continuer rapidement.

— Erin Fair.

— Quoi ? Donc ma sœur, qui est présentement dans le coma, aurait payé une chambre d'hôtel pour un type qu'elle ne connaît même pas ?

— Nous ne pensons pas qu'il s'agissait vraiment de votre sœur, Roxy. Nous pensons que c'était votre mère, utilisant sa carte bancaire. L'une des choses troublantes que nous avons découvertes au cours de notre enquête, c'est qu'il y avait une somme d'argent considérable sur le compte de votre sœur. Plus de 40 000 livres. Et au cours des deux dernières semaines, plus d'un quart de cette somme a été retiré à divers distributeurs autour de Queen's Park. Si l'on se fie à ce que votre mère a raconté à Mme Summer, votre sœur avait des besoins spécifiques. Elle mangeait de la nourriture pour bébé et ne sortait pas de l'appartement, pourtant elle recevait de l'argent sur son compte tous les jours. En provenance d'une plate-forme de streaming appelée Glitch. Est-ce que vous étiez au courant de cet aspect de la vie de votre sœur ?

— Ouais, elle est plutôt connue.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle joue. Les gens paient un abonnement à Glitch pour regarder les gens jouer en ligne. Ma sœur est l'une des meilleures.

— Donc elle gagne de l'argent en jouant à des jeux vidéo ?

Roxy se dit que les gens sont tellement vieux parfois, c'est incroyable, c'est comme s'ils vivaient dans un autre monde, mais elle parvient à se retenir de lever les yeux au ciel.

— Ouais, c'est ça.

— Donc, euh…

Les deux agents se redressent sur leur chaise. L'homme lit ses notes. La femme dévisage Roxy.

— Selon vous, où pourrait se trouver votre mère ?

Roxy pousse un rire rauque.

— Vous me demandez vraiment ça ?

— Eh bien oui.

— Je vais pas pouvoir vous aider, malheureusement. Ma mère…

Roxy s'interrompt, son masque revêche se fissurant un instant.

— Ma mère me détestait. Elle détestait aussi mon père. Et ma sœur. De toute évidence, elle a pris l'argent d'Erin pour commencer une nouvelle vie sans nous.

— Mais est-ce qu'il y a un lieu qui vous vient à l'esprit ? Un endroit qui lui tiendrait à cœur ? Mme Summer nous a dit que votre mère semblait assez nostalgique des années où vous et votre sœur étiez petites. Un peu trop, peut-être. Est-ce que vous alliez ensemble à un endroit particulier, à cette époque ?

Roxy hausse les épaules. Elle ne conçoit pas son enfance de cette façon. Aucune lumière dorée n'auréole son passé.

— Nous allions dans le Lake District, chaque été. Pendant une semaine. Je détestais ça, on était coincés dans une caravane pendant une semaine, ou dans un bungalow crado avec des araignées, genre, partout. Mais elle, elle adorait ça. Elle buvait du vin tous les soirs et était en boucle sur la beauté du paysage.

— Vous vous souvenez d'où vous alliez exactement, dans cette région ?

— Oui. À Ambleside. Au bord de l'eau.

Roxy les observe tandis qu'ils prennent des notes. Elle plisse les yeux et reprend :

— Vous savez que mon père n'a jamais levé la main sur ma mère, hein ?

— Nous avons des preuves photographiques des blessures subies par votre mère.

— Comment ?

— Mme Summer les a prises la semaine dernière.

Roxy soupire et fait claquer sa langue.

— Désolée mais, « Mme Summer », « Mme Summer »… C'est qui au juste, cette Mme Summer ?

— L'amie de votre mère.

— Ma mère n'a pas d'amie.

— Une connaissance, alors, qui était en train d'enregistrer un podcast avec elle.

— Un podcast ? Quel genre de podcast ?

— Elle posait des questions à votre mère sur sa vie.

Roxy ne peut pas s'empêcher de rire.

— Sérieusement ?

— Oui. Parfaitement. Nous avons écouté les enregistrements. Ils sont assez… bouleversants.

— Comment ça ?

— Votre enfance. La violence. Ce qui est arrivé à votre amie Brooke.

— Brooke ? demande-t-elle, son cœur se noyant dans le noir, son estomac se soulevant.

Les enquêteurs échangent un regard.

— Oui. Brooke Ripley. C'était votre amie, au lycée. Elle entretenait une liaison avec votre père.

— Une liaison avec… ?

— Elle a disparu, vous vous en souvenez ? À peu près au moment où vous avez quitté la maison, et nous nous demandons actuellement si cette disparition n'est pas liée à vos parents.

— Vous vous foutez de moi, là ?

— Non, absolument pas. Nous enquêtons sur la base du témoignage qu'a donné votre mère à Alix Summer, dans ces enregistrements.

Roxy secoue la tête et ferme les yeux.

— Écoutez, je ne peux vraiment pas parler de Brooke maintenant. Ma mère, elle a raconté quoi d'autre à cette femme ?

— Elle lui a parlé pendant des heures. Et tout indique une situation domestique extrêmement toxique et tend vers la possibilité d'abus sur votre mère et sur vous deux. Nous soupçonnons notamment des agressions sexuelles envers Erin.

La policière s'interrompt, s'humecte les lèvres, touche quelques documents du bout de ses doigts couleur pêche.

— Perpétrées par votre père.

— Mon p… ?

Roxy frappe ses mains sur la table et les deux enquêteurs sursautent.

— Sérieusement ? Mon père ? C'est ce que ma mère a raconté, c'est ça ?

— Elle a raconté que votre père quittait le lit conjugal chaque nuit, pour se rendre dans la chambre de votre sœur, et ne revenait pas se coucher.

— Oui. Il jouait avec elle. En ligne.

— Ils jouaient ?

— Oui. Il faisait partie du truc, de l'identité de ses lives, vous voyez. Les abonnés adoraient mon père. Il s'asseyait derrière elle et balançait des vannes. Il avait un pseudo aussi. Pops. Erased et Pops. C'était aussi pour ça que sa chaîne était si populaire, grâce à lui.

— Alors pourquoi est-ce qu'il n'en a pas parlé à votre mère, selon vous ?

— Elle ne pouvait pas… Elle ne pouvait pas supporter qu'il soit proche de ma sœur. De moi non plus. Elle était tellement jalouse de

lui, de l'amour qu'on lui portait. Ça la rendait malade. Vous savez. Dans la tête. Alors allez-y, s'il vous plaît, je veux savoir. Dites-moi ce qu'elle lui a fait. Dites-moi ce que ma mère a fait à mon père.

Roxy est assise en terrasse d'un café bobo de Salusbury Road. Son cerveau est en feu. Il y brûle trop de choses, trop de pensées qui déboulent et se bousculent, d'images qui flashent devant ses yeux et la mettent à terre, et elle agit comme si elle s'en fichait, comme si elle avait déjà vécu tout ça, mais ce n'est pas vrai et son père est mort, putain, et Erin est reliée à un millier de tubes dans cette chambre d'hôpital, sa vie ne tenant plus qu'à un fil. Elle déchiquette une serviette en papier de ses doigts nerveux, puis se rend compte de ce qu'elle a fait et forme avec les lambeaux une boule qu'elle serre fort dans son poing. Elle lève les yeux vers la vitre de la terrasse du café et voit une femme qui marche à vive allure vers elle. Elle est grande, très blonde, ça a l'air naturel, mais Roxy remarque finalement la repousse des racines au sommet de son crâne. Elle porte un jean évasé, un sweat-shirt et des baskets compensées. Elle n'est pas maquillée. On dirait qu'elle n'a pas fermé l'œil depuis plusieurs jours. Elle repère Roxy en entrant dans le café et la questionne du regard. Roxy hoche la tête.

— Bonjour Roxy, lance-t-elle en s'asseyant. Mon Dieu, c'est…

Elle ne trouve pas ses mots et observe le visage de Roxy comme si elle essayait de s'en souvenir pour plus tard.

— Je n'arrive pas à croire que vous êtes là. J'ai l'impression que…

Elle fait un vague geste des mains avant de les reposer sur ses genoux.

— Ça va ?

Roxy hoche la tête. Elle va toujours bien et ne voudrait pas que quiconque puisse penser le contraire.

— Je suis vraiment désolée pour votre père.

Roxy hoche la tête à nouveau. Puis elle lève les yeux vers Alix.

— Qu'est-ce que ma mère vous a raconté sur lui ?

— Je ne sais pas ce qui était vrai là-dedans, répond-elle en lui jetant un regard dubitatif.

— Racontez-moi.

Et Alix se met à parler.

18 h 30

— Vous êtes bien installée ?

Alix regarde Roxy qui ajuste son casque, assise de l'autre côté de sa table d'enregistrement. Elle hoche la tête et lève le pouce.

— Nickel.

Roxy mesure un mètre cinquante et est absolument terrifiante. Sa mâchoire en avant vous défie constamment, même quand elle essaie d'être agréable.

— C'est que des conneries, lui a-t-elle lancé au café quelques minutes plus tôt, assez fort pour que les deux jeunes mères assises à la table d'à côté interrompent leur conversation et se tournent légèrement vers elles. Je peux pas croire qu'elle vous ait dit tout ça. C'est…

Elle était sur le point de se lancer dans sa propre version de son enfance, mais Alix a levé une main pour l'arrêter.

— Est-ce que vous auriez envie de contribuer au podcast ? De raconter votre version des faits ?

— Quand ?

— Maintenant. J'habite juste à côté. À deux minutes à pied. Moins, même.

Elle s'attendait à ce que Roxy refuse, qu'elle soit méfiante, sur la réserve, susceptible, mais la jeune femme a immédiatement attrapé son petit sac à dos et s'est levée.

— Est-ce que ça va être un podcast de *true crime*, alors ? lui a-t-elle demandé.

Un frisson a parcouru l'échine d'Alix quand elle a compris que, à cause du nuage abrutissant de peur et d'horreur dans lequel elle baignait, il lui avait échappé que c'était exactement ce qu'elle était désormais en train de faire. Un podcast de *true crime*, basé sur sa propre vie.

Elle fait écouter à Roxy un extrait des enregistrements de sa mère. Il date du jour où Josie lui a parlé de Brooke. Elle observe le visage de la jeune femme pendant l'écoute, le regard de confusion, d'incrédulité qui déforme ses traits fins. Elle secoue la tête régulièrement, comme si elle essayait de faire tomber quelque chose de son oreille. Alix appuie sur « pause » et attend que Roxy prenne la parole.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

L'écran affiche une reconstitution, quelqu'un lançant un enregistrement dans un studio.

Un bandeau apparaît.

Au cours des vingt-quatre heures suivantes, Alix Summer a enregistré presque quatre heures du témoignage de Roxy Fair

La voix de Roxy se superpose à une reconstitution floutée de l'appartement des Fair.

Une adolescente se tient de dos, discutant avec un homme âgé dans la cuisine.

— Brooke Ripley est arrivée au collège après la rentrée. Tout le monde la détestait. Je me souviens que ça m'a arrangée, pour une fois je n'étais plus au centre de ce genre d'attention. Elle était assez jolie, elle faisait plus vieille que ses quatorze ans et avait de gros seins. Et on s'est rapprochées parce que les autres nous haïssaient toutes les deux. Ouais, on est devenues proches. Très proches. En fait, on a fini par se mettre ensemble, voilà. J'ai toujours su que j'étais lesbienne, depuis toute petite. Mais Brooke a été ma première copine, et c'était vraiment très intense à un moment. On était folles l'une de l'autre. On n'en a parlé à personne, sauf à Erin. Pas à ma mère ni à mon père. Je me souviens d'une fois, c'était Noël, mon père était à la maison. Je m'en souviens bien. Il faisait des gâteaux, il avait un tablier spécial pour les fêtes. On écoutait des chants de Noël. C'était bien, j'avais l'impression qu'on était une famille normale pour une fois.

Alix l'interrompt.

— Vous n'étiez pas une famille normale le reste du temps ?

— Non. Pas du tout. Loin de là. Mais sur le moment, juste là, on avait l'air normaux. Mon père riait et faisait des blagues, je regardais Brooke en me disant : « Je parie que tu voudrais que ton père soit comme le mien. » Je me rappelle avoir pensé ça. Très clairement. Je me sentais fière. Vous voyez ? Alors oui, bien sûr, ma mère n'a pas supporté ça. Voir qu'on s'amusait tous ensemble. Qu'on passait un bon moment. Après, Brooke m'a dit quelque chose du genre : « Je crois que ta mère me déteste. » Je lui ai demandé pourquoi elle disait ça. « Je sais pas, c'est l'impression qu'elle donne. » Je crois que ma mère lui en voulait parce qu'elle voyait très bien que je l'aimais beaucoup. Qu'on l'aimait tous beaucoup. Elle sentait que Brooke était plus importante qu'elle à mes yeux, que j'étais amoureuse, et elle ne pouvait pas supporter ça. Elle ne pouvait pas tolérer que les choses ne tournent pas autour d'elle. Elle était malade de jalousie.

La scène change et montre une cour d'école où se trouvent des adolescents en uniforme.

— Et vous vous êtes disputées ? Il y a des témoins qui racontent que vous vous êtes battues au lycée, juste avant que vous n'arrêtiez votre scolarité.

— Ouais. Elle avait dit quelque chose sur Erin, ou en tout cas j'ai *cru* qu'elle l'avait fait. On m'a rapporté qu'elle l'avait insultée. Donc j'y suis allée direct, comme je fais toujours, sans rien vérifier, et je lui en ai collé une. L'école m'a renvoyée, même si j'allais commencer mes exams.

À l'écran, on découvre Roxy, assise sur un tabouret dans un bar vide.

Elle sourit froidement.

Dans l'enregistrement, elle soupire.

— J'étais assez impétueuse quand j'étais jeune. Une sorte de cauchemar, pour être honnête. Alors pour moi, l'école, c'était fini. J'en avais marre. Ras le bol de tout. Mais surtout, j'en avais marre de ma mère. Donc je suis partie de la maison. Je voulais que Brooke vienne avec moi. Elle m'a dit qu'elle n'était pas prête. Elle voulait finir les examens. Elle voulait aller à ce foutu bal de promo. Elle voulait faire les choses bien. Donc je suis partie sans elle. En espérant qu'elle reviendrait à la raison. Qu'elle viendrait me retrouver. Mais à la place, elle a disparu. Évaporée. Et voilà.

— Donc votre départ de chez vous, ça n'avait rien à voir avec ce qu'il se passait entre votre père et Brooke ? Il n'y avait rien, en réalité ? Erin ne vous a pas dit qu'ils couchaient ensemble ? Rien de tout cela ne s'est produit ?

Roxy lève les yeux au ciel, fixe la caméra et secoue la tête.

— J'ai jamais entendu autant de conneries de ma vie.

23 heures

Ce soir, Roxy dort chez eux, dans la chambre d'amis. Malgré son côté bravache et revêche, Alix sent en elle la jeune fille douce qu'elle renferme encore, l'adolescente de seize ans qui évolue dans un environnement toxique et qui a juste besoin qu'on la chérisse. Quand Alix lui montre sa chambre, elle lui explique que c'est là que sa mère a dormi pendant une semaine, avant sa disparition.

— Il y avait cette clé cachée sous le matelas. Avec le numéro « 6 » dessus. Je l'ai donnée à la police, mais elle ne correspondait à aucune des serrures de l'appartement de vos parents. Vous ne sauriez pas ce que c'est ?

— Non, répond-elle en haussant les épaules.

— Vous n'aviez pas un appentis, un cabanon de jardin, ou, je ne sais pas, une sorte de cave ?

— Je ne crois pas. Cela dit, mon père avait un garage, il me semble. Son père y mettait sa vieille bagnole, autrefois. Je me

souviens d'y être allée une fois ou deux, quand on était petites. C'était glauque et plein de toiles d'araignées.

— Vous vous souvenez d'où c'était ?

— Ouais. Juste derrière.

— Derrière quoi ?

— L'immeuble. Il y a comme un… comment ça s'appelle ? Bref, une petite cour. Avec deux rangées de garages face à face, genre sept ou huit de chaque côté, je dirais.

— Et comment on s'y rend depuis chez vos parents ?

— Quand on sort, on tourne à l'angle et ensuite il y a une porte. Mais la fenêtre de la salle de bains donne aussi directement dessus.

Alix et Roxy échangent un regard, mais ni l'une ni l'autre ne met de mots sur ce qu'elles pensent.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une mère et sa fille adolescente sont assises sur le canapé d'un pub très ancien, un petit chien marron dormant entre elles.

La mère a les cheveux gris et courts, et des lunettes à monture rouge.

La fille a des cheveux blonds et bouclés qui lui arrivent à la taille.

Un bandeau apparaît.

Clare et Georgie Small,
vacancières au camping *Manor Lodge Park* à Ambleside

Georgie, la fille, prend d'abord la parole.

— Nous étions en vacances en juillet 2019. Avec ma mère, mon père et mes frères. Ça faisait deux jours qu'on était là. C'était pendant la canicule de cet été-là. Il faisait tellement chaud, même dans le Lake District. Elle, on ne l'a pas vue arriver. On s'est juste réveillés un matin et elle était là. On lui a fait un signe pour la saluer, de loin, tu te souviens ? Elle avait un petit chien, elle nous a répondu d'un geste, mais ça se voyait qu'elle n'était pas sociable. Ce qui n'était pas grave. On n'était pas venus pour se faire des amis.

Clare, la mère, poursuit.

— Les emplacements étaient assez isolés les uns des autres, vous voyez. Ce n'est pas un camping standard où on est tous les uns sur les autres. Les bungalows étaient neufs, construits depuis deux ou trois ans, et ils donnaient tous sur le

lac. Ils étaient espacés, donc on ne voyait pas ce qu'il se passait chez les autres. Alors oui, on savait qu'elle était là, mais on ne la croisait pas. Le soir, elle était sur sa terrasse avec un verre de vin pour regarder le coucher de soleil sur le lac. Une fois, j'ai levé mon verre pour trinquer à distance. Elle m'a répondu. Mais c'est toute l'étendue de nos échanges. Puis un matin, trois ou quatre jours après son arrivée, on a remarqué qu'elle n'était plus là. Elle était partie d'un coup. Elle avait laissé sa voiture. On a trouvé ça bizarre. Mais bon, on n'y a pas pensé plus que ça. On est restés dix jours en tout. La police est arrivée à Ambleside le jour de notre départ.

Georgie l'interrompt.

— C'est incroyable de penser qu'on était là tout ce temps. À traîner, à boire, à profiter du lac, du paysage, à s'amuser, à vivre notre meilleure vie quand pendant ce temps-là…

Clare pose la main sur le bras de sa fille et Georgie essuie une larme.

— Enfin, c'est quoi le problème des gens ? Franchement, c'est quoi leur putain de problème ?

Dimanche 28 juillet

Sans Roxy, sans Nathan, sans sa mère, la maison lui semble très calme. Elle et les enfants, personne d'autre, par un long dimanche nuageux. Roxy lui a écrit de l'hôpital tout à l'heure pour lui dire qu'Erin était encore inconsciente, branchée, toujours dans un état critique. Et tout autour d'elle la nouvelle déferle comme un lent tsunami insoutenable. L'horreur de tout cela est trop immense pour qu'Alix puisse l'intégrer complètement. Ses sœurs lui écrivent sans cesse. Alors qu'elles devraient être en train d'échanger des messages pour leurs prochaines vacances, de partager des photos des robes qu'elles viennent d'acheter, de se demander des recommandations de lecture, de chercher à savoir s'il y a des sèche-cheveux dans la villa, de réserver des restaurants pour les dîners puisqu'il est impossible de trouver une table pour autant de convives sans s'y prendre à l'avance. Alix devrait être en train d'essayer des maillots de bain dans sa chambre, où les miroirs permettent de se voir aussi de dos, en se demandant si elle peut encore assumer un bikini à quarante-cinq ans avant de se dire que mon Dieu, oui, *bien sûr*, et que si elle ne le fait pas maintenant, quand le fera-t-elle ? Elle devrait être en train de rentrer le ventre et de se tourner d'un côté et de l'autre en se disant qu'elle n'est pas mal, pas mal du tout pour une quarantenaire ayant eu deux enfants.

C'est ce qu'elle devrait être en train de faire.

Au lieu de cela, elle est emmurée dans un compte à rebours glauque, cauchemardesque et interminable. Elle est donc soulagée quand, à 14 heures de ce dimanche interminable, Pat O'Neill l'appelle de l'hôpital.

— Roxy m'a parlé de votre podcast. De ce que Josie vous a raconté. Et je pense, Alix, pour le bien de la vérité, pour la balance des choses, que je devrais venir vous parler. Vous raconter ma version des faits. Parce que j'imagine que vous pensez que je suis une mauvaise mère, et, de bien des façons, c'est vrai. Mais je crois que, pour espérer trouver du sens dans ce qui vous arrive, il faut que vous puissiez comprendre la véritable nature de Josie.

— Vous pouvez venir maintenant ? demande Alix.

Elle lui donne son adresse et va s'asseoir dans la cuisine en attendant qu'elle arrive.

UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution, une jeune fille est assise dans un appartement moderne et lumineux.

Elle a un carré court, châtain, et s'amuse avec un jouet par terre.

Une actrice incarnant Pat O'Neill discute avec un homme dans la cuisine de l'appartement. Elle rit à ce qu'il vient de lui dire.

L'actrice jouant la jeune Josie les regarde avec curiosité.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement de Pat O'Neill, le 28 juillet 2019

— C'est vrai, je n'étais pas prête à devenir mère quand j'ai eu Josie. Pas prête pour un sou. J'arrivais à la fin de ma deuxième année de licence en anthropologie sociale. C'était le meilleur moment de ma vie. Je me sentais tellement vivante. Pleine d'énergie. Et je voulais continuer. Tracer mon chemin, voir jusqu'où je pouvais aller. Et puis je suis tombée enceinte et, parce que ça ne se voyait pas, je n'en ai pris conscience que quand c'était trop tard pour y remédier. Le père de Josie était parti depuis longtemps à ce moment-là. Même aujourd'hui, je n'arrive pas à me souvenir de son nom de famille. C'est horrible, n'est-ce pas ? Je crois que ça commençait par un K. Kelly, peut-être ? Bref. Josie est arrivée et je n'étais pas prête. Non. Je n'étais pas prête à devenir mère. Mais surtout, je n'étais pas prête à devenir celle de Josie.

L'actrice incarnant Josie dans la reconstitution se tourne vers la caméra.

— C'était une enfant sombre. Et oui, c'est certainement en partie de ma faute, à cause de ma façon de voir la maternité. Je voulais qu'elle soit indépendante. Qu'elle soit forte, résiliente. Je l'ai probablement laissée seule trop souvent. Mais c'est important, tout de même, que les enfants commettent leurs propres erreurs et en tirent les leçons. Ce n'est pas bon de ne jamais les laisser faire de bêtises. Josie avait tellement besoin d'attention. Tellement. Je lui ai donné ce que je pouvais, mais ce n'était jamais suffisant. Et ce n'était pas que moi. Ses amis aussi. J'en ai été témoin, chaque fois. Elle était tellement négative avec les autres, c'était comme si elle attendait, en permanence, que les gens lui prouvent qu'ils ne voulaient pas d'elle. Elle a rejeté tellement d'amis pour des broutilles. Et moi, il n'était pas concevable que j'aie un compagnon, c'était

insupportable pour elle. Vraiment, impossible. Elle devenait folle dès qu'un homme entrait dans ma vie. Elle leur faisait des misères. Les insultait. Faisait semblant d'être malade dès que j'avais un rendez-vous. Elle a même fabriqué une poupée vaudou d'un homme que je fréquentais, une fois, je ne rigole pas, elle y plantait des épingles quand il venait me voir. Donc aucun d'eux n'a tenu, bien sûr. Et puis j'ai commencé à sortir avec Walter…

La voix d'Alix l'interrompt.

— Pardon ?

— Oui, on a commencé à se fréquenter. Quand Josie avait environ treize ans.

Un long silence s'ensuit.

— Josie ne m'en a rien dit.

— Eh bien non, évidemment, parce qu'elle ne vous a raconté que ce qu'elle voulait que vous sachiez, ce qui servait son récit. Et c'est pour ça que je voulais vous parler, vous comprenez. Parce qu'il y a plein de choses que Josie ne vous a pas racontées, et le fait qu'elle disparaisse en faisant croire au monde que son mari était un monstre, qu'il l'a manipulée, qu'il a abusé de leurs enfants… Les gens ont besoin de savoir que c'est n'importe quoi. Vous avez besoin de savoir que c'est n'importe quoi. Walter Fair n'était pas un homme parfait. Il était autoritaire. Il aimait que les choses se fassent comme il l'entendait. Il était imbu de lui-même, oui. Et, bien sûr, je savais que c'était immoral qu'il ait une liaison dans le dos de sa femme. J'en étais consciente. Mais c'était aussi un homme affectueux, un homme affirmé, qui voulait aimer et être aimé. Il voulait une vie paisible, c'est tout. Et ce qu'il y avait entre nous, c'était vrai, intense, et j'étais prête à attendre qu'il trouve le bon moment pour quitter sa femme. Au début, Josie se méfiait beaucoup de lui, comme de tous mes amis. Mais en grandissant, elle a développé une obsession pour lui. Elle essayait toujours d'attirer son attention, à mon détriment. Elle se maquillait dès qu'il venait, elle lui racontait des choses négatives à mon égard, lui disait que j'étais vieille et grosse. Au début, nous en riions avec Walter, mais au bout d'un moment ça s'est arrêté, quand Josie avait seize ans, je dirais, et puis quand elle en a eu dix-huit, ils m'ont dit.

Il y a un long silence. Alix reprend la parole.

— Donc vous ne saviez pas ? Avant ça, vous ignoriez qu'ils étaient ensemble ?

Pat soupire.

— Bien sûr, j'aurais dû le savoir. J'étais sa mère, j'aurais dû

le savoir. Et j'assume cette responsabilité, je n'ai pas été à la hauteur. J'avais tellement envie que Josie soit indépendante, qu'elle ait sa propre vie. Tout ce que je voulais, et je sais que ça a l'air terrible, mais c'était la refiler à quelqu'un d'autre. Qu'elle ne soit plus à la maison. Je détestais qu'elle soit là, elle créait cette ambiance, cette atmosphère… Je ne voulais pas lui parler. Je ne… pardonnez-moi, mon Dieu, mais je ne l'aimais pas. Donc je ne lui demandais jamais où elle allait, ce qu'elle faisait. Je ne voulais pas savoir. J'étais contente de ne pas avoir à m'occuper d'elle. Mais mon Dieu. Le choc, quand j'ai appris. L'horreur totale. Et vous savez, quand nous étions ensemble avec Walter, Josie me disait tout le temps que je la dégoûtais, à sortir avec un homme marié. Et puis elle s'est mise en chasse et l'a dérobé à sa femme, et à moi.

— Donc, selon vous, ce n'est pas Walter qui a séduit Josie ?

— Séduit ? Dans le sens où il aurait manigancé des choses pour qu'elle tombe amoureuse ? Non. Je ne crois pas. Je pense qu'elle l'a vu, qu'elle l'a voulu et qu'elle l'a eu. Peu importe qui elle blessait au passage. Ça n'a jamais été une question pour elle. Elle, et je sais que c'est absolument terrible de dire cela de sa propre enfant, et je n'ai pas été parfaite moi-même, loin de là, mais je crois sincèrement qu'elle a un cœur de pierre. Un pur cœur de pierre.

L'écran fond au noir puis Pat O'Neill apparaît, assise dans une salle commune.

Elle secoue la tête lentement, les larmes aux yeux.

18 heures

Après le départ de Pat, Alix reste engourdie un moment. Sa mère arrive et prépare le repas pour les enfants, les fait manger, s'assied avec eux pendant le dîner, écoute leurs histoires, et crée une ambiance de calme, de paix qui est hors de portée pour Alix.

— Je crois qu'il est mort, annonce-t-elle à sa mère quand elles sont seules dans le jardin un peu plus tard.

Sa mère la regarde, inquiète.

— Non. Bien sûr que non.

— Si, je te jure. Je le sens. Tout ce temps, je pensais que Josie était étrange parce qu'elle était traumatisée. Tout ce temps, je pensais qu'elle cherchait de l'aide. Qu'elle avait besoin de moi. Mais elle me menait en bateau depuis le début. Tout le temps. Je n'étais qu'un pion. Comme l'était Nathan.

— Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'elle aurait voulu lui faire du mal ? Elle le connaissait à peine.

— Écoute, elle m'a clairement signifié tout le mal qu'elle pensait de lui, qu'elle était persuadée que je serais mieux sans lui. Elle m'a même demandé une fois ce que je ressentirais s'il devait mourir, et elle a eu l'air vraiment déçue quand je lui ai répondu que je serais triste. Quand elle m'a suggéré la première fois de faire un podcast sur elle, elle m'a grosso modo dit qu'elle se lançait dans un changement de vie total et qu'elle voulait le documenter.

— Tu crois que tout ce qui est arrivé était planifié ?

— Je ne sais pas encore comment, mais oui, c'est ce que je pense. Enfin, elle savait qu'Erin avait cet argent sur son compte et a trouvé le moyen d'avoir son code, de retirer tout ce liquide et de payer quelqu'un pour entraîner Nathan dans cet hôtel. Elle savait que Nathan sortait ce soir-là parce qu'il le lui avait dit. Tu sais, quand elle est partie, j'ai trouvé étrange que cela se passe si facilement, qu'elle ne soit pas en colère, qu'elle ne cherche pas à rester, mais maintenant, je sais que c'était parce que ça faisait partie de son plan. Et je pense vraiment qu'elle l'a enlevé pour le tuer, Maman. Sincèrement. Chaque seconde qui passe est une seconde de perdue pour sa survie. Je ne sais pas quoi faire, Maman. Je ne sais vraiment pas quoi faire.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

L'écran montre Tim, Angel et Fred.
Un bandeau apparaît.

Tim et Angel Hiddingfold-Clarke, famille d'accueil de Fred, le chien de Josie Fair

Angel donne un biscuit à Fred.
La caméra se resserre sur le chien pendant qu'il mange, puis le cadre s'élargit.
Tim prend la parole.

— Nous ne savions absolument pas que Josie était recherchée, bien entendu. Nous étions en lune de miel, nous ne regardions pas la télé et ne suivions pas les infos. Ce n'est que quand nous avons commencé à écrire à nos amis pour leur raconter cette histoire qui venait de nous arriver, cette femme qui nous avait donné son chien, que nous avons eu des réponses du style : « Euh, tu sais que c'est peut-être la femme

que la police recherche ? » Et nous, on était genre : « Quelle femme ? » On est allés sur Internet et on a vu les photos, celles de Josie, et, ouais, c'était elle. Du coup, bien sûr, on est tout de suite allés voir la police. Immédiatement.

À l'écran apparaît l'agent Albright.

— Nous avons reçu un appel de la gendarmerie de Cumbria le samedi 27 juillet. Ils avaient pris la déposition d'un couple de vacanciers à qui on avait donné un petit chien quelques jours plus tôt. Ils assuraient que les portraits de Josie Fair qu'ils avaient vus en ligne correspondaient à la femme qui leur avait laissé le chien. Ils disaient qu'ils l'avaient croisée en plein jour, dans un lieu touristique, et que tout s'était passé très rapidement. Ils ont pu nous donner une idée de la tenue qu'elle portait. Elle essayait de se cacher avec une capuche et des lunettes de soleil. Selon eux, après leur interaction elle avait pris la direction du centre d'Ambleside en tenant un petit sac à main. Nous avons immédiatement lancé une enquête dans le village, en faisant du porte à porte. Mais ce n'est que très tard le dimanche que nous avons enfin eu une piste. Une famille qui dînait dans un restaurant nous a dit qu'une femme qui lui ressemblait, avec un petit chien, avait loué un bungalow dans le camping où ils résidaient. Qu'elle était arrivée le dimanche précédent en milieu de journée et qu'elle était repartie le jeudi matin. Nous avons contacté la direction du camping, qui nous a confirmé que, en effet, Mme Fair avait réservé un bungalow en ligne deux semaines plus tôt. Ils nous ont appris que les résidences étaient accessibles avec un code et qu'ils n'avaient pas rencontré Mme Fair en personne, qu'ils ignoraient qu'elle était partie jeudi étant donné que sa réservation courait jusqu'à la fin du week-end et qu'elle ne leur avait pas signalé son départ. Nous avons envoyé une équipe sur place et nous sommes entrés dans les lieux juste avant minuit ce dimanche soir.

À l'écran apparaissent des images d'archives de voitures de police arrivant dans le camping au bord du lac, alors qu'il fait nuit, leurs sirènes bleues se reflétant sur la surface sombre de l'eau. Un enregistrement de la police commence.

« Début de l'intervention de la brigade fluviale. Je répète, intervention en cours de la brigade fluviale. Tenez-vous prêts. »

Il y a un fondu au noir, puis un plan artistique du lac envahit l'écran, accompagné d'une musique douce.

Il fait jour et le soleil scintille à la surface de l'eau.

Une nuée d'oiseaux vole et tournoie dans le ciel.

La caméra remonte vers le soleil jusqu'à ce que l'écran soit

dévoré par le blanc.

23 heures

Ce soir-là, Roxy appelle Alix, qui vient de s'installer au lit.

— Comment va Erin ?

— Rien de nouveau. Mais apparemment, ses constantes s'améliorent d'heure en heure. Ils pensent qu'elle devrait se réveiller prochainement. Et vous, vous avez des nouvelles ?

— Pas encore. J'imagine qu'il est un peu tard maintenant. Demain, j'espère.

Alix s'interrompt.

— Votre grand-mère m'a parlé de la relation qu'elle avait avec Walter, aujourd'hui. Elle m'a dit qu'ils étaient en couple.

— Berk, ouais, je sais. C'est dégueu, hein ? Tout ça… ma famille. Je suis désolée.

— Désolée ? Pourquoi ?

— Que vous vous soyez retrouvée mêlée à ça. Qu'elle vous ait traînée là-dedans. Que vous soyez même au courant de ces histoires.

— C'était mon choix, Roxy. Je suis allée la chercher, vous savez ? Je n'étais pas obligée d'aller à la retoucherie ce jour-là. Je n'avais pas à accepter sa proposition de faire un podcast. Je n'avais pas à la laisser dormir ici quand elle m'a annoncé que votre père l'avait frappée. J'aurais pu mettre un terme à tout ça n'importe quand, mais je l'ai laissée me manipuler. Au fond, c'est ma faute. Tout est ma faute.

— Qu'est-ce qu'elle avait de spécial, ma mère ? reprend Roxy après un silence pensif. Qu'est-ce qui vous a donné envie de le faire ?

Alix s'immobilise et réfléchit quelques instants à cette question.

— Honnêtement ? Je crois que je m'ennuyais, Roxy. J'étais désœuvrée, j'avais des soucis avec mon mari, j'étais pleine de colère, de ressentiment, d'une rage sourde, et votre mère a débarqué avec ses histoires, et en comparaison mes problèmes n'étaient que des broutilles et je crois que ça m'a donné l'occasion d'arrêter de me concentrer sur ce qui merdait dans ma propre vie. C'est tout. C'était une distraction. J'ai fait taire ma raison en acceptant. Et je l'ai fait en connaissance de cause, parce que je suis mes instincts depuis tellement longtemps, cela fait tant d'années que je prends les bonnes décisions, je crois qu'une partie de moi voulait voir ce qu'il se passerait si je les ignorais pour une fois. Si j'étais un peu irresponsable. Comme si, en conduisant sur des routes de montagne, vous décidiez de fermer les yeux un instant, juste pour voir ce qui arrive. C'est ce que j'ai fait. Et maintenant, on en est là.

Elles raccrochent et Alix place le portable sur sa table de chevet. Elle s'apprête à prendre son livre quand le cri d'un renard l'interpelle. Elle sort du lit et marche jusqu'à la banquette sous la fenêtre qui donne sur le jardin. Elle s'installe, ramène les pieds sous son corps, et observe les deux renards qui jouent dans son jardin, au clair de lune. Avec Nathan, ils ont plusieurs fois regardé ensemble les renards par la fenêtre, lovés ici, et elle sent les échos de ces souvenirs la traverser, des pieds à la tête. Nathan en caleçon, une brosse à dents dans la bouche, venant s'asseoir à côté d'elle, son odeur − qu'est-ce que c'était, déjà ? Une odeur si caractéristique, comme celle des voitures, des livres, des arbres. Le reflet de la lune sur la peau de son dos. Et, ce qu'elle appréciait tant, le poids rassurant de son corps à côté d'elle dans le lit, même si elle a parfois souhaité avoir sa proche chambre. Puis elle se souvient d'un moment, il y a quelques semaines, dans le studio avec Josie, quand cette dernière lui a raconté la fausse histoire de sa rencontre avec Walter.

« Puisque nous sommes jumelles d'anniversaire, je crois qu'il serait normal que vous me racontiez votre rencontre avec Nathan. C'était comment ? lui avait-elle demandé. *Vous vous êtes rencontrés où ? »*

Alix passe rapidement une robe de chambre et descend silencieusement l'escalier, traverse la maison, ouvre la porte du jardin, dans lequel les renards lui lancent un regard de défi avant de disparaître dans les fourrés. Elle déverrouille le studio et met son casque, parcourant ses enregistrements jusqu'à ce qu'elle retrouve ce qu'elle cherche. La voix de Josie résonne, ce ton étrange, vide, sans modulation ni émotion, qui demande à Alix : « Vous vous êtes rencontrés où ? »

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

La caméra quitte le soleil blanc et survole les eaux calmes du lac Windermere.

Le drone dérive lentement le long de la berge tandis que la voix d'Alix se superpose aux images.

Un bandeau apparaît.

Enregistrement du podcast d'Alix Summer, juin 2019

— J'avais presque trente ans quand nous nous sommes rencontrés. Je commençais à désespérer de trouver quelqu'un. Je travaillais dans l'édition à ce moment-là, un milieu très majoritairement féminin, et les chances d'y rencontrer un

homme étaient proches du néant. Je vivais avec ma sœur Zoe. Nous étions constamment célibataires. Zoe avait deux ans de plus que moi et elle avait déjà lâché l'affaire. Moi, je croyais encore que quelqu'un m'attendait quelque part. Vous voyez ? Je le sentais dans l'air, presque, je l'entendais qui se rapprochait de moi. Donc je continuais à faire des efforts. Soirée après soirée. Mais rien. Personne.

Josie l'interrompt.

— Je ne peux pas y croire. Une femme comme vous, si belle.

— Ah, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne, croyez-moi. Et puis un soir, juste avant mon anniversaire, je rentrais à la maison, j'étais ivre, et je me suis souvenue que j'avais un vêtement à aller récupérer au pressing. Cela faisait des semaines que j'oubliais, et pour une raison incompréhensible j'ai choisi d'y aller à 21 heures un mardi soir alors que je venais de boire une demi-bouteille de vin et un gin tonic. Dans la boutique, devant moi, il y avait cet homme qui récupérait des chemises, avec les cheveux roux vif, grand, bien habillé, bien bâti. Mais c'était sa voix. La première chose. Sa voix. Débordante de confiance. Pas d'arrogance. C'était juste une très belle voix. Quand il a payé, il s'est retourné et j'ai vu son visage. Et je ne peux pas l'expliquer. J'ai vu son visage et je me suis dit : « C'est toi. » C'est toi. Comme si je le connaissais déjà. Comme si on m'avait parlé de lui. Bien sûr, ce n'était pas le cas. Personne ne m'avait rien dit. Mais je savais. J'ai dit quelque chose de gênant, style « Ça fait beaucoup de chemises, ça » et il s'est arrêté. J'avais bu, il était sobre, et je crois qu'il s'est dit qu'il allait se moquer un peu de moi. Il m'a dit : « Oui, j'en mange énormément. » J'ai répondu : « Désolée, j'ai un peu bu. » Il m'a rétorqué : « Ça se voit. » Il me dévisageait et ses yeux étaient de cette couleur, je ne sais même pas s'il y a un mot pour la décrire. La nuance la plus incroyable de rien du tout. J'ai récupéré ma veste et il m'a proposé d'aller au pub. Et voilà. Deux ans plus tard, nous étions mariés. Un an après, j'étais enceinte d'Eliza.

La scène douce d'images du lac s'interrompt brusquement.

Un studio d'enregistrement vide apparaît à l'écran.

La voix de Josie résonne.

— Vous l'aimez encore ?

— Bien sûr. Oui.

— Mais vraiment, est-ce que vous l'aimez toujours ? Comme à ce moment-là, comme au pressing ? Quand vous ne saviez encore rien de lui.

— C'est un type d'amour différent, mais oui, je l'aime.

— Vous ne vous dites jamais que votre vie serait plus belle si vous étiez seule ?

— Non. Jamais.

— Et pourtant vous vous considérez comme une féministe.

— Oui, effectivement. Je peux être mariée, heureuse avec mon mari, et être féministe.

— Je ne crois pas. Pour moi, on ne peut être féministe que célibataire.

— Oh, c'est un point de vue intéressant. Vous pouvez m'expliquer pourquoi vous pensez ça ?

— Je ne devrais pas avoir besoin de le faire, Alix. Vous devriez comprendre ce que je vous dis.

Un court silence s'ensuit, puis Josie reprend.

— Vous devez être libre pour décider de votre vie, Alix. Vous devez être libre. Sans bagages. Une coupe franche. Comme le dit votre amie Marie Lejeune dans votre podcast. Vous vous souvenez de ce qu'elle disait, sur les coupes franches. Vous vous rappelez ?

La bande audio avance rapidement puis revient en arrière. Une autre voix se fait entendre.

Un bandeau apparaît.

Marie Lejeune, interviewée par Alix Summer pour son podcast *Toutes femme*

Ses mots apparaissent comme un texte mouvant à l'écran.

« Et, si atroce que cela puisse paraître, la mort est une coupe franche. Il n'y a pas de zone grise. Pas d'ambiguïté. D'une certaine façon, c'est une page blanche. »

Josie Fair reprend la parole.

— Parfois, Alix, vous ne pensez pas que tout serait plus simple s'ils étaient morts ?

Fondu au noir.

00 h 45

Alix appuie sur « pause » et retire son casque. Elle s'enfonce dans son fauteuil, rejette la tête en arrière et soupire longuement. Et voilà. C'était sous ses yeux, depuis le début. Elle n'a pas compris. Elle ne se souvenait pas de ce que Marie Lejeune lui avait raconté sur les coupes franches et la mort. Sur le moment, elle s'est dit que Josie divaguait. Quand, en réalité, elle lui exposait son manifeste malsain, pas à pas,

pour qu'Alix le comprenne. Et elle n'en a rien vu. Ça, comprend désormais Alix, c'est ce que Josie voulait partager avec elle quand elle l'a approchée devant l'école des enfants avec cet air un peu désespéré. Elle avait eu une révélation et voulait qu'Alix en soit la dépositaire. Elle le lui a exprimé au cours des entretiens, et Alix a tout raté. De A à Z.

Elle tape des poings sur son bureau et crie de rage et de frustration, consciente de son aveuglement.

— Quelle conne ! Mais quelle conne !

Puis elle se reprend en entendant son portable sonner et voit le numéro de l'agent Albright s'afficher. Elle regarde l'horloge. Presque 1 heure du matin.

Son estomac se soulève, elle inspire jusqu'à ce que ses poumons se remplissent. Puis elle appuie sur « répondre » et attend que Sabrina prenne la parole.

Le trajet est interminable. Les enfants sont chez Maxine et il est presque 2 heures du matin. Alix repense aux mots de Sabrina au téléphone, il y a ce qui lui semble une éternité, une petite heure et demie plus tôt.

— Il était là, Alix, c'est certain. Entravé, gardé de force. Il y a des liens. Des signes de lutte. Et des traces qui mènent au lac. Donc ce qu'on fait, Alix, c'est qu'on lance maintenant une opération de sauvetage en milieu lacustre, tout de suite. Des bateaux vont également patrouiller sur toutes les rives, au cas où ils auraient traversé. Alix, je crois que vous devriez nous rejoindre ici dès que possible. Est-ce que quelqu'un peut vous conduire ?

Avec sa mère, elles sont en voiture depuis presque une heure et sont à peine sorties de Londres. Alix se sent fébrile et vide. Elle n'a rien mangé de la journée. Tout ce qu'elle a dans l'estomac, ce sont les restes du verre de vin qu'elle a partagé avec sa mère dans le jardin vers 21 heures. Elle devrait se nourrir, mais elle ne peut rien avaler et elle ne veut pas faire de pause qui rallongerait ce voyage déjà trop long. Elle se perd sur son téléphone, mécaniquement, sans but, douloureusement. Elle regarde tous les messages qu'on lui a envoyés ces derniers jours, venant de gens qu'elle n'a pas vus depuis des années, à qui elle ne pense jamais, mais qui tous l'aiment et la soutiennent, et elle voudrait leur répondre à tous, mais c'est impossible, elle ne trouve pas les mots et ne saurait les organiser en phrases, et puis ça ne servirait à rien de toute façon, donc elle ferme son appli de messagerie et fixe le vide noir de la nuit illuminée de temps en temps par les phares d'une voiture se rendant à Londres tandis qu'elles s'en éloignent, et les kilomètres passent lentement, le Lake District est si loin et son mari est là, quelque part, elle s'apprête à

découvrir où il se trouve, et elle l'aime passionnément, elle se déteste tant d'avoir permis à cette femme d'entrer dans leur vie, dans leur existence compliquée, désordonnée, fracturée et parfaitement imparfaite, qu'elle croyait ne plus vouloir mais qu'elle sait désormais être la seule chose, *la seule chose* qu'elle désire vraiment : sa famille, sa maison, son mari décevant, ses beuveries, et la normalité désespérée, honteuse et ridicule de tout cela. Elle veut cette vie, elle le veut lui, elle veut ça, mais certainement pas *ceci*, ce trajet interminable, les phalanges blanches de sa mère serrant le volant de sa voiture, les lumières aveuglantes, la faim retentissante dans son ventre, ce vide absolu qui lui donne la nausée. Elle veut retrouver Nathan. Elle veut qu'il lui revienne. Puis elle sent son portable vibrer dans sa main et allume l'écran. Il y a une notification d'un numéro qu'elle ne reconnaît pas. Son souffle se contracte dans ses poumons et elle ouvre le message. Quand elle voit ce que c'est, elle sait, même avant l'appel de l'agent Albright quelques minutes plus tard. Alix sait déjà.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

À l'écran s'affiche une archive audiovisuelle, une journaliste à l'aube devant un océan de gyrophares de police, d'agents et de reporters, micro à la main.

Au loin, le soleil levant se reflète sur le lac Windermere.

Un bandeau apparaît.

Lac Windermere, 5 h 27, 29 juillet 2019

La journaliste s'exprime d'une voix révérencieuse.

— Je me trouve ce matin à proximité du beau village d'Ambleside, sur les rives du lac Windermere, dans le Lake District en Cumbria. Cette nuit, une sinistre découverte y a été faite. Le corps d'un homme originaire du nord de Londres, Nathan Summer, qui avait disparu d'un hôtel de la capitale dans la nuit du samedi au dimanche 21 juillet, a été retrouvé dans les bas-fonds de Windermere, juste derrière moi, il y a quelques heures. L'enquête des policiers les avait menés jusqu'à un bungalow où ils avaient découvert des effets personnels du disparu. Cela a entraîné une intervention nocturne de grande ampleur de la brigade fluviale et cette triste conclusion, vers 2 h 30 du matin. La famille de M. Summer a été informée et arrivera prochainement sur place. La traque de Josie Fair se poursuit. Depuis Ambleside, c'était Kate Mulligan,

BBC News.

Dans une reconstitution, une actrice assise sur le siège passager d'une voiture la nuit sort son téléphone de son sac à main après une notification sonore.

Elle allume l'écran.

C'est un message vocal.

Elle appuie sur « *lecture* »*.*

Un bandeau apparaît.

Message vocal envoyé par Josie Fair à Alix Summer cinq minutes avant que la police ne lui apprenne la découverte du cadavre de son mari

« Alix, bonsoir. C'est moi. Je ne sais trop quoi dire. Je ne comprends pas ce qui est arrivé. Ce qui m'est passé par la tête. Ce n'était pas mon intention. Pas du tout. Rien de tout cela. Je voulais vous aider, vous montrer ce que pourrait être votre vie sans lui. Je voulais le garder loin de vous quelques jours puis l'abandonner quelque part, il aurait retrouvé son chemin, mais après tout a dégénéré, c'est un désastre. Et j'ai le rôle de la grande méchante. Mais je ne le suis pas. Vous le *savez*, ça, Alix. C'est pour ça que je voulais partager mon histoire avec vous, parce que nous sommes semblables toutes les deux. Nous sommes des femmes idéalisées par leurs maris décevants. Nous avons toutes les deux vécu dans l'ombre d'hommes horribles qui nous ont choisies pour ce que nous représentions, pas pour ce que nous étions. Nous avions toutes les deux plus à donner, plus à offrir. Et maintenant, Erin va se réveiller et raconter des choses à mon sujet qui ne sont pas vraies. Alix, il faut me croire. Ce sont des mensonges. La vérité, je vous l'ai racontée. Nous la connaissons toutes les deux. Vous êtes la seule personne au monde qui sache vraiment qui je suis, Alix. S'il vous plaît, racontez-leur que je ne suis pas mauvaise. Que je ne suis qu'une personne normale qui a vécu des choses terribles. Et il y en a que je n'ai pas pu vous dire. Je voulais vous raconter la *vraie* fin de l'histoire, la plus sombre, la pire, mais je n'ai pas eu le cran, je n'ai pas réussi et j'aurais tant aimé, parce que maintenant, à cause de cette erreur stupide avec Nathan, j'ai tout foutu en l'air. Maintenant, plus personne ne me croira. Donc, s'il vous plaît. N'écoutez pas ce qu'on va vous dire. Je suis vraiment désolée, Alix. Sincèrement. Au revoir. »

Lundi 29 juillet

L'agent Albright s'écarte pour permettre à Alix de jeter un coup d'œil dans le bungalow. Elle porte des surchaussures jetables et n'a pas le droit de dépasser le seuil. La petite maison est encore une scène de crime, mais elle a supplié la policière de lui laisser au moins voir l'endroit où son mari a passé ses derniers jours. Elle doit savoir. Et, debout dans l'encadrement de la porte, elle ressent une forme étrange et sans doute inappropriée de réconfort en découvrant que le bungalow est beau. Moderne, décoré avec goût, spacieux, avec de larges fenêtres sur tous les murs, une vue à couper le souffle sur le lac et sur la campagne alentour. D'une certaine façon, cette pièce ressemble à la maison d'Alix à Londres avec ses coussins bleus, ses robinets en cuivre et son lambris pastel. Il y a même une banquette sous la fenêtre de la cuisine, qui donne sur la terrasse. C'est magnifique. Alix s'interroge sur le soulagement qu'elle ressent, sur ce que cela raconte d'elle, de ses valeurs et de sa vie, comme elle le fait en permanence depuis une semaine. Qui est-elle ? Pourquoi existe-t-elle ? Qu'a-t-elle fait ? Que devrait-elle faire ? Est-elle une bonne mère ? A-t-elle été une bonne épouse ? Une bonne sœur ? Une bonne amie ? Mérite-t-elle ce qu'il lui arrive ? Est-elle superficielle ? Est-elle inutile ? Veut-elle être utile ? Est-elle féministe ? Ou seulement féminine ? Qu'aurait-elle pu faire de plus pour Josie ? Pour les femmes comme elle ? Qu'aurait-elle pu faire de plus pour son propre mariage ?

Son fils passe ses soirées avec un casque sur les oreilles à fixer un écran. Sa fille pleure quand on lui écrit des méchancetés sur le morceau de plastique et de verre qu'Alix lui permet d'avoir. Son mari lui donne de l'argent comme s'il avait un pistolet posé sur la tempe. Elle passe son temps assise dans un studio d'enregistrement à soutirer des mots à des femmes qui ont eu une vie bien plus difficile qu'elle, qui ont souffert et survécu, qui ont travaillé si dur et ont réussi quand tout était contre elles. Et elle, Alix, est bien installée dans son studio à 20 000 livres offert pour son anniversaire par un mari avec qui elle n'a plus couché depuis deux mois et qui préfère aller à Soho boire avec des inconnues plutôt que de rentrer à la maison et la retrouver, nue, offerte à lui en échange de sa bonne conduite. Quel genre de féministe récompense les hommes qui se comportent correctement par une pénétration ? Elle n'est pas féministe, elle n'est rien du tout. Elle est une cruche, un trophée, et pendant un moment, oui, elle se voit du point de vue de Josie, elle voit ce que cette dernière a vu en elle et discerne le grand trou béant dans son âme qu'elle a comblé à l'aide de

choses qui ne pouvaient pas lui faire de mal, et elle comprend pourquoi elle a accepté de travailler avec Josie. Parce que, inconsciemment, elle voulait souffrir. Alors la voici, maintenant, à balayer du regard les quatre derniers murs que son mari a vus, et elle a mal, elle a si mal qu'elle a l'impression que des doigts enserrent ses organes et les déchiquettent, alors elle s'agrippe à l'encadrement de la porte des deux mains, se replie sur elle-même et hurle.

8 h 30

Erin grogne et Roxy se redresse d'un coup. Elle observe un moment sa sœur pour voir si elle recommence. Le son se reproduit une seconde plus tard et Roxy se retourne pour appeler le personnel médical.

L'infirmière arrive et observe Erin de l'autre côté du lit, prend son pouls avec deux doigts, inspecte ses yeux et appelle une collègue, qui analyse les données sur les différentes machines qui entourent le lit et sourit.

— Bonjour Erin ! C'est un plaisir de vous avoir à nouveau parmi nous !

Roxy se penche, se rapprochant du visage de sa sœur, et voit un discret sourire se dessiner sur son visage.

— Oh mon Dieu ! Putain, Erin ! Tu es réveillée !

Le sourire s'agrandit un moment puis s'efface quand Erin commence à découvrir les éléments de son environnement.

— Où suis-je ? murmure-t-elle.

— À l'hôpital. Tu as failli mourir.

Roxy voit un millier de souvenirs inonder en quelques secondes la conscience de sa sœur à peine revenue à elle. Les émotions s'enchaînent sur son visage.

— Maman…

— Maman est…, commence Roxy, avant de s'interrompre.

Elle ne sait pas quoi dire. Maman est quoi ? Maman est où ?

— Ne t'inquiète pas pour elle, reprend-elle en attrapant la main d'Erin et en la serrant doucement.

— Et Papa, est-ce qu'il est… ?

Roxy hoche la tête, fermement, et retient ses larmes. Elle doit rester forte pour sa sœur.

— Il n'a pas tenu le coup. Mais ça ira, Erin. Ne t'inquiète pas. Tout va bien. Je suis là. Et Mamie aussi. Elle est partie nous chercher quelque chose à manger, c'est tout. On est là. Et le monde… Putain, Erin, tu n'as pas idée du nombre de personnes qui ont envoyé des messages de soutien sur Glitch, quand tu as disparu. Genre cent mille personnes. Cent mille personnes. #SauvezErased. Le hashtag était

dans les *trending topics*, à un moment. Et maintenant, je vais pouvoir leur dire que tu t'en es sortie. Que tu es de retour ! Que personne ne peut t'effacer !

Elle raconte n'importe quoi maintenant, elle en a parfaitement conscience, mais elle ne veut pas qu'Erin sombre dans le puits noir qu'ouvriront ses souvenirs, pas encore, pas si vite après son réveil. Elle est heureuse de voir sa sœur sourire à ses mots et lui serre à nouveau la main.

— T'es une légende, sœurette. Je te jure. Une putain de légende.

Leur grand-mère revient avec des roulés au bacon et du mauvais café et pose le tout immédiatement en voyant qu'Erin est consciente.

— Mon Dieu ! Erin ! Tu es revenue à toi ! Je n'y crois pas. Je pars pendant cinq pauvres petites minutes et c'est là que tu décides de te réveiller ?

Elle s'installe sur le bord du lit de sa petite-fille et prend son autre main dans la sienne, la porte à ses lèvres et y dépose un baiser.

— Tu m'as tellement manqué. Tellement, tellement.

— On est quel jour ?

— Lundi, le…

Roxy interroge l'infirmière du regard.

— Le vingt-neuf.

— Voilà, le vingt-neuf.

— Je me sens toute bizarre.

Roxy et Pat rient de bon cœur.

— Et j'ai faim.

Elles redoublent de rire.

— On va vous préparer quelque chose tout de suite, indique l'infirmière. Rien de solide, c'est ça ? On m'a dit que vous ne mangiez que de la nourriture molle.

Erin hoche la tête.

— On va trouver quelque chose. De la soupe, peut-être.

Les infirmières terminent leurs vérifications et partent en indiquant que le docteur viendra dès que possible. Pat tend à Erin un verre d'eau. Puis elles ne sont plus que toutes les trois, Roxy et sa grand-mère papotent et jacassent, essayant de maintenir à distance le plus longtemps possible l'irrésistible progression de la vague sinistre qui les guette. Mais quelques minutes plus tard, elle déferle sur elles.

— Oh mon Dieu, s'écrie Erin, les yeux remplis de larmes et de terreur. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? *Qu'est-ce qu'il s'est passé ?!*

— Erin, calme-toi, lui répond Roxy tranquillement. Je vais tout te raconter, d'accord ? Dans les moindres détails.

UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

La porte d'un garage puis la cour dans laquelle il se trouve s'affichent sur l'écran. La vidéo est floue.

Un bandeau apparaît.

Shortland Mews, Londres NW6, 30 juillet 2019

Une communication de police grésillante résonne.

— Nous sommes désormais devant le garage, avec M. Roberts, le propriétaire. Il est en train d'ouvrir, nous allons pouvoir entrer.

Une main tenant une clé s'approche d'un vieux cadenas rouillé. Le numéro « 6 » *est inscrit sur l'étiquette. La clé tourne lentement et le cliquetis du cadenas est amplifié.*

Les images ralentissent jusqu'à un fondu au noir.

Un bulletin d'information de la BBC les remplace.

Un présentateur annonce les titres du journal à la fin du jingle de la chaîne.

— Mesdames, messieurs, bonsoir. Plus tôt dans la journée, aux alentours de 11 h 30, la police de Londres a découvert les restes d'une jeune fille dans le coffre d'une voiture dans le quartier de Kilburn. Ces restes sont certainement ceux de Brooke Ripley, une jeune fille qui avait disparu après le bal de fin d'année de son lycée en juin 2014. Le garage était loué par Walter Fair, un homme de soixante-douze ans retrouvé mort plus tôt cette semaine dans son appartement. Sa fille aînée, Erin Fair, a pu être secourue. On l'a retrouvée à l'article de la mort, attachée à une chaise pour enfant dans un placard. Erin, vingt-trois ans, avait été vue pour la dernière fois en ligne, dans une vidéo diffusée en direct pendant qu'elle jouait à un jeu vidéo dans la nuit du vendredi au samedi 13 juillet. Une véritable battue numérique pour découvrir ce qui lui était arrivé avait été lancée par sa communauté d'abonnés après que certains d'entre eux avaient entendu d'étranges bruits dans sa vidéo. Elle a depuis raconté avoir réussi à survivre en absorbant l'eau sale contenue dans une serpillière qui se trouvait dans le placard où elle était enfermée. Pendant ce temps, la mère d'Erin, Josie Fair, est recherchée pour son implication dans le décès suspect de Nathan Summer, un agent immobilier dont le corps a été retrouvé dans les bas-fonds du lac Windermere hier matin vers 2 h30. Quiconque aurait des informations concernant les agissements de Josie Fair est prié de contacter la Metropolitan Police le plus rapidement possible.

À l'écran apparaît désormais l'agent Albright.

Elle hausse les épaules et secoue la tête tristement, une seule fois.

— Quand nous avons retrouvé Brooke, elle portait encore sa robe de bal. Le tissu se désintégrait au moindre contact. Se transformait immédiatement en poussière, comme sur les ailes d'un papillon. « Pouf ».

Elle sourit douloureusement. Ses yeux sont emplis de larmes.

— C'est triste. Tellement triste.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Une femme d'une quarantaine d'années apparaît à l'écran. Elle a de longs cheveux noirs et porte des lunettes écaille de tortue et un tee-shirt blanc.

Elle est assise sur un fauteuil pliant vintage au milieu d'une salle de cinéma vide.

Hors champ, le journaliste lui demande si elle va bien.

— Oui, ça va. Allons-y.

Un bandeau apparaît.

Abigail Kurti, mère de Brooke Ripley

L'écran change et laisse place à une reconstitution dans laquelle un policier tourne la clé dans le cadenas, avec une musique inquiétante en fond sonore.

Puis le plan change à nouveau pour revenir à Abigail Kurti, assise seule dans le cinéma vide.

Elle se met à parler.

— Brooke est partie de la maison vers 18 heures ce jour-là. Elle était magnifique. Elle était toujours superbe, bien sûr, mais ce soir-là, dans cette robe blanche…

Le portrait de Brooke Ripley dans sa robe de bal s'affiche brièvement à l'écran.

— Et elle n'est jamais rentrée. Nous ne savions pas quoi penser, au début. Brooke était quelqu'un d'assez extrême, vous savez. Avec elle, il y avait toujours des histoires, des crises. Elle détestait mon mari, son beau-père. Ils se disputaient sans cesse. Elle ne passait pas beaucoup de temps chez nous, et elle avait déjà fugué. Mais cette fois-là, je sentais que c'était différent. Je pensais que c'était à cause d'un garçon. Je n'avais

jamais entendu parler de Roxy Fair. Je savais qu'il y avait eu une bagarre au lycée, mais je pensais que c'était une petite chose sans importance, vous voyez ? Ça ressemblait à Brooke, ça. Je ne savais pas qu'elles étaient amies toutes les deux, ou… ou amoureuses. Je ne savais même pas que Roxy existait, je ne savais pas où elle vivait, alors je n'ai jamais vu le lien avec cet arrêt de bus où Brooke s'était arrêtée. Et je n'avais aucune raison de penser que ma fille s'était rendue à cet endroit-là en pleine nuit. Mon Dieu, qu'est-ce que j'aurais donné pour le savoir. J'aurais pu en parler à la police. Ils auraient pu aller chez eux, poser des questions. Cette femme…

La voix d'Abigail se brise. Elle se couvre la bouche du dos de la main avant de sourire difficilement.

— Désolée.

— Ne vous en faites pas. Prenez votre temps.

— Cette femme aurait dû être arrêtée. À ce moment-là. Avant d'avoir l'occasion de frapper à nouveau. Et Brooke aurait pu être sauvée.

Elle pleure, désormais, et il y a un fondu au noir.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Roxy Fair apparaît à l'écran, assise sur un canapé, mais cette fois Erin se tient à côté d'elle.

Les cheveux longs de l'aînée tombent de chaque côté de son visage. Elle porte une casquette de base-ball avec son logo de joueuse brodé dessus, ainsi qu'un tee-shirt assorti.

Un bandeau apparaît.

Roxy et Erin Fair

Puis un nouveau texte s'inscrit à l'écran, lettre après lettre.

Erin Fair a récemment été diagnostiquée d'un trouble du spectre de l'autisme. Vivant dans un environnement toxique et dysfonctionnel, Erin a développé certains mécanismes inconscients pour se protéger, notamment une diction particulière, proche du chuchotement. Puisqu'il peut être difficile de bien la comprendre, ses propos sont sous-titrés

— Notre mère ne voulait pas que nous aimions notre père,

ni qu'il nous aime. Elle voulait le garder pour elle, et nous garder pour elle. Elle n'était pas contente quand nous passions du temps ensemble, quand nous nous amusions, quand nous étions affectueuses avec lui. Elle n'appréciait pas qu'il passe du temps avec nous ni qu'il nous témoigne de l'amour ou de l'affection. Cette situation a empiré au fil des années. Quand nous invitions des amis à la maison, elle faisait tout pour les mettre mal à l'aise, et quand notre père essayait d'organiser des activités sympas pour notre famille, elle les sabotait. Et en plus, on avait d'autres problèmes. Le trouble oppositionnel de Roxy. Mes difficultés. Elle ne supportait pas que notre père reste en contact avec ses enfants au Canada. Il devait organiser des visios en secret avec eux quand elle était au travail, et un jour, elle a fait mine d'aller à la retoucherie, mais c'était une ruse, elle s'est assise à l'arrêt de bus devant chez nous, et quand Papa a levé les yeux de son écran, il a vu qu'elle le fixait, juste derrière la fenêtre. Après, elle ne lui a pas parlé pendant des jours, donc mon père s'est mis à les appeler dans ma chambre. Elle n'aimait pas non plus qu'on voie notre grand-mère, c'était l'ennemie. Elle nous racontait toutes sortes de mensonges à son sujet, qu'elle se prostituait, qu'elle ramenait des clients chez elle, qu'elle l'avait battue, affamée, et bien sûr, comme on était petites, on la croyait. Mais notre père a fini par nous dire que ce n'était pas vrai, que notre mère était jalouse de Mamie parce qu'elle était sortie avec lui avant notre mère. Les choses sont devenues vraiment horribles quand il a commencé à travailler dans le Nord et qu'il ne rentrait plus que les week-ends, on était toutes seules avec elle. Elle ne nous supportait pas. Surtout ma sœur. Elle l'a déscolarisée quand Roxy m'a cassé le bras, indique-t-elle avec un regard amusé. D'ailleurs, c'était un accident. Enfin, bien sûr, c'était au cours d'une bagarre entre nous, mais elle n'a jamais voulu me faire ça. Les services sociaux ont tenté d'intervenir, étant donné ce qu'on racontait à l'école concernant notre vie à la maison, et Maman a sorti Roxy du système scolaire pendant presque deux ans en disant qu'elle lui faisait « l'école à la maison ». C'était n'importe quoi. Elle la plantait devant la télé toute la journée, c'est tout. Et quand Papa rentrait le week-end, elle laissait traîner dans tout l'appartement du « matériel pédagogique » pour lui faire croire qu'elle enseignait. Elle attachait ma sœur à la « Chaise des Mauvaises Filles » dans notre chambre. Parfois, pendant des heures. Elle nous disait que, si on en parlait à notre père, il nous quitterait et irait retrouver sa famille au Canada, qu'on ne le reverrait plus jamais. Quand il rentrait le

week-end, elle faisait comme si tout allait à merveille, comme si nous étions heureuses. Je pense qu'il savait. Oui, il *savait*. Mais il était coincé, comme nous. Il n'avait nulle part où aller. Il vieillissait, il avait déjà perdu deux enfants et il ne voulait pas nous perdre nous aussi. Il est resté, le plus longtemps possible. Il marchait sur des œufs avec elle. Il faisait tout pour lui faire plaisir. Puis un soir, il n'arrivait pas à dormir, il est passé devant ma chambre et il m'a entendue jouer. C'était il y a quatre ou cinq ans, je dirais. Il est entré dans la chambre et mes abonnés étaient genre « Waouh, c'est ton père ? » et je leur ai présenté « Pops ». Il a dit bonjour à tout le monde, il voulait voir ce qu'on faisait, alors il a pris une chaise, a regardé, et au bout d'une heure il était à fond dedans. C'était génial de l'avoir avec moi, parce que je parle si doucement que parfois, c'est difficile de créer l'énergie que les gens attendent quand ils suivent des joueurs, et lui, il leur donnait tout ça. Il était tellement drôle, les gens l'adoraient, alors il est venu de plus en plus souvent, et bien sûr, on ne pouvait pas en parler à Maman. Impossible. Elle nous aurait forcés à arrêter tout de suite. Elle aurait tout détruit. Donc Papa attendait qu'elle s'endorme, puis me rejoignait dans ma chambre en cachette. C'est lui qui m'a aidée à monétiser le truc, qui m'a lancée sur Glitch, qui suivait mes abonnements, m'a ouvert des comptes en banque. Il a fait tout ça pour moi. C'est lui qui m'a rendue célèbre. Cet été-là, l'été de sa mort, on prévoyait un voyage au Nevada. J'allais jouer devant un public en live pour la première fois. Puis, quand on allait rentrer, j'allais déménager, partir à Bristol pour vivre avec Roxy. J'allais m'émanciper. On y était. C'était enfin possible. Et je crois qu'elle le savait. Qu'elle le sentait. Et c'est pour ça qu'elle s'en est prise à Alix Summer, qu'elle lui a raconté cette histoire de fou comme quoi Papa la frappait et me violait. Elle voulait disparaître de sa propre vie avant de perdre complètement le contrôle. Elle devait mettre un point final à notre émancipation, à notre liberté. Roxy était déjà partie, mais elle ne pouvait pas accepter que moi et mon père nous partions aussi.

— Et Brooke ? *demande le journaliste hors champ.* Que pouvez-vous nous raconter à ce sujet ?

Erin soupire.

— J'étais à la maison avec ma mère ce soir-là. On était toutes les deux. Mon père n'était pas à Londres, il travaillait dans une autre ville, donc ça n'a rien à voir avec lui. Roxy était déjà à Bristol, donc elle est aussi hors de cause. Moi, j'étais dans ma chambre, dans mon monde. Et j'ai entendu des voix. Une voix de fille. Je l'ai reconnue. C'était Brooke, la copine de

Roxy. Les mois précédents, elle avait passé beaucoup de temps à la maison, mais ça faisait quelques semaines que je ne l'avais pas vue. Je suis allée jusqu'à la porte de la chambre et j'ai jeté un coup d'œil. Elle était là, au seuil du salon, et son langage corporel donnait l'impression qu'elle ne tenait pas du tout à rester. Elle portait une belle robe blanche. Longue, qui lui arrivait aux chevilles. Ma mère lui a dit : « Elle n'est pas là. Elle a fugué. C'est ta faute. » Brooke lui a répondu : « Non. Ce n'est pas du tout ma faute. Je l'aimais. Elle a fugué pour s'éloigner de vous. » Et j'ai vu ma mère se…

Erin s'interrompt, ferme les yeux un moment puis les ouvre à nouveau. Elle sourit d'un air gêné et reprend.

— Elle l'a frappée. Tellement fort. Au visage. Et Brooke n'a pas bougé. Elle a touché sa joue et dit : « Vous voyez, c'est pour ça que Roxy est partie. À cause de vous. Parce que vous êtes cinglée. Complètement malade. Roxy vous déteste, vous savez. Elle vous déteste. » Puis elle a attrapé le bas de sa robe et s'est retournée, moi je suis rentrée dans la chambre, j'ai fermé la porte et je l'ai entendue marcher dans le couloir, puis j'ai entendu un craquement. Une chute. Et ce bruit, un bruit d'étouffement. Je n'ai pas osé regarder. Je suis restée plantée là, avec l'adrénaline qui battait si fort que je la sentais dans mon sang, à écouter ces bruits de lutte, de violence. Et puis…

Elle ferme à nouveau les yeux très rapidement. Roxy lui prend la main et la serre.

— Et puis le silence est revenu. Et je ne suis plus sortie de ma chambre pendant très longtemps. Très, très longtemps.

— Combien de temps ?

— Vraiment longtemps.

— Est-ce que vous avez raconté à quelqu'un ce que vous aviez entendu ?

Erin fait « non » de la tête.

— Pas même à votre père ?

Elle répète le mouvement.

— Pas sur le moment, non. Mais je l'ai fait bien plus tard. Environ un an avant sa mort, je dirais.

— Et comment a-t-il réagi ?

— Il n'a rien dit. Il a genre secoué la tête en soupirant. Je crois qu'il a dit « merde ».

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Rien. Rien du tout. La vie a continué.

— Et vous n'en avez jamais parlé à votre mère ?

— Non. Je n'ai plus jamais parlé à ma mère. Je me suis coupée d'elle, complètement.

— Pourquoi ?

Un court silence s'ensuit.

La caméra zoome sur les mains entrelacées des deux sœurs, puis s'éloigne à nouveau.

— Parce que j'avais peur. Si elle avait pu faire ça à Brooke, elle pouvait me le faire aussi.

— Que s'est-il réellement passé cette nuit-là ? La nuit où votre mère est arrivée chez Alix Summer en racontant que votre père l'avait attaquée ?

Erin soupire.

À l'écran apparaît une reconstitution de la soirée du 12 juillet. Une actrice interprète Erin dans une chambre en désordre plongée dans le noir, le visage éclairé par un écran d'ordinateur. Elle porte un casque et interagit avec des amis en ligne.

Elle s'interrompt et retire son casque.

Elle s'approche de la porte et y colle une oreille.

La voix d'Erin reprend.

— Ils sont rentrés à la maison. Je les ai entendus arriver vers 22 heures. Au début, tout était calme, puis après quelques minutes j'ai entendu des cris. Très forts. J'ai ouvert ma porte et regardé par l'entrebâillement. Ma mère disait à mon père qu'il lui faisait honte. Qu'il l'avait ridiculisée. Humiliée. Et comme d'habitude, mon père ne faisait rien, il encaissait. Et là, de nulle part, ma mère l'a traité de pédophile. Elle lui criait ce mot, encore et encore, en disant qu'il l'avait violée, que maintenant il me violait, et là mon père s'est mis à répondre. Il criait lui aussi, lui disait qu'il n'en pouvait plus d'elle, qu'il ne la supportait plus, que c'était fini. Puis il lui a dit qu'elle était folle, « Mais tu es complètement tarée », qu'elle était stupide, et là ma mère a hurlé, c'était comme un hurlement de bête sauvage. Puis j'ai entendu un coup, une chute, et soudain tout était à nouveau calme. Je suis sortie de ma chambre et j'ai vu mon père sur le sol. J'ai compris qu'il faisait une crise cardiaque. Ses mains étaient posées sur sa poitrine, du sang coulait du côté de sa tête, alors j'ai couru vers lui et j'allais essayer de… je ne sais pas, lui faire un massage cardiaque ou quelque chose comme ça. Ma mère restait plantée là, elle me regardait. Puis elle m'a dit : « C'est trop tard. Il est vieux. Ça devait bien arriver, un jour ou l'autre. » Elle s'est éloignée et je lui ai dit : « Il faut appeler les urgences. » Elle m'a dit : « C'est fait, ils arrivent. » Je lui ai demandé : « Pourquoi est-ce que tu l'as traité de pédophile ? Papa n'est pas un pédophile. » Elle m'a répondu : « Il a couché avec moi quand j'avais seize ans. Il en avait quarante-trois.

C’est quoi ça, si ce n’est pas un pédophile ? Tu le mets sur un piédestal, mais il n’est pas du tout ce que tu crois. Il n’est rien du tout. Juste un vieux dégueulasse. Un pauvre vieillard pathétique. » Et c’est là que je me suis relevée. Je lui ai dit : « Et toi, tu es une meurtrière », et j’ai attrapé la télécommande et je me suis jetée sur elle en la frappant. Je l’ai frappée, encore et encore, et elle se défendait à peine, elle avait juste les mains levées devant son visage et puis, d’un coup, elle a fait un bruit super bizarre, elle s’est grandie le plus possible et elle m’a poussée très fort, je suis tombée en arrière, je me suis recroquevillée et j’avais du mal à respirer. Là, elle a posé le pied sur mon ventre et elle a appuyé de toutes ses forces. Je ne pouvais pas la repousser. Mon père gémissait, j’ai vu qu’il essayait de se relever, elle lui a donné un coup de pied de son autre jambe et il se tenait encore la poitrine, il faisait des bruits horribles, et ma mère, elle était là, debout au-dessus de nous deux, et son visage, il était complètement vide. Elle répétait : « Je ne suis pas tarée. Je ne suis pas stupide. » Puis elle a dit : « C’est vous, c’est votre faute. Vous m’avez forcée à faire ça. Vous deux. Moi, tout ce que je fais, c’est m’occuper de vous, et ce que je reçois en retour, c’est votre haine. Je mérite mieux. Je mérite mieux que tout ça. » Et c’est la dernière chose dont je me souvienne. Après, je me suis réveillée, j’étais dans le placard. Ligotée à une chaise. Et Papa… oui. On sait tous ce qui est arrivé après ça.

Erin secoue tristement la tête. Fondu au noir.

Quatrième partie

Un mois plus tard

Les obsèques de Nathan ont été absolument aussi atroces que prévu. Il connaissait tant de gens, et tous ceux qui le connaissaient l'aimaient. L'atmosphère dans le crématorium plein à craquer était fébrile sous l'effet de la douleur et du choc. Contrairement à Alix, Nathan avait eu une vie difficile. Sa mère était morte quand il avait douze ans. Son petit frère s'était tué quand Nathan en avait vingt-huit, deux ans avant qu'il ne rencontre Alix. Il avait réussi à surmonter la douleur, le deuil, pour se construire une bonne vie. Il n'avait pas fait d'études, après le lycée il avait immédiatement commencé à travailler et s'était battu pour chaque centime gagné, mais il était très généreux, presque à l'excès, avec l'argent pour lequel il travaillait si dur. Et l'alcool, ça n'avait rien à voir avec elle, il était désormais bien clair à ses yeux que ça n'avait jamais été lié à elle. C'était lié à lui, Nathan, c'était sa façon de parvenir à équilibrer l'écosystème délicat de son psychisme blessé. Il ne voulait pas qu'Alix découvre cette part sombre de lui. Il ne voulait pas qu'elle le voie dans cet état. Quand il buvait de cette façon, jusqu'à tout oublier, c'était une forme d'automédication, de soupape, ce n'était pas pour s'amuser ni se soustraire à sa vieille mégère. Il se détestait quand il était dans cet état, et c'est pour cela qu'il ne rentrait pas à la maison. Pas parce qu'il ne voulait pas être avec elle, mais parce qu'il ne voulait pas qu'elle soit avec lui.

Près de trois cents personnes s'étaient réunies au crématorium à côté de l'appartement du père de Nathan, à Kensal Rise. Derrière les portes du cimetière, dans la rue, les journalistes et les paparazzi se tenaient à une distance respectueuse. Alix portait une robe qu'elle avait choisie assortie aux yeux de Nathan. Le vendeur lui avait dit que c'était « artichaut ». Alix n'était pas sûre de connaître la couleur des artichauts, elle savait cependant que cette robe était de celle des yeux de son mari, et c'était tout ce qui comptait.

Le temps était agréable ce jour-là, quatre semaines après que le cadavre de Nathan avait été sauvé des eaux de Windermere, pas encore enflé, Dieu soit loué, toujours reconnaissable. Le mois était passé dans un tourbillon flou mais, ce jour-là, Alix l'a vécu de façon claire et aiguë. Elle s'est sentie à sa place parmi cette foule amassée et ensuite, à la veillée organisée par le travail de Nathan dans un immense bar qui donnait sur le canal à Paddington, sur la terrasse, avec du champagne à volonté et une liste de chansons qui avait été préparée par les meilleurs amis du défunt, avec les enfants qui couraient partout en tenue d'été, les discussions animées et pressantes,

les rires pleins de vie, les gens sur leur trente et un estival, elle a eu l'impression que son mari pouvait surgir à tout moment, dans son élément, pour profiter de ses proches, et en voyant qu'il ne venait pas, elle s'est dit qu'il l'attendait peut-être à la maison, et quand elle ne l'y a pas trouvé elle a pensé qu'il était peut-être parti en week-end avec ses copains et quand, dix jours après l'enterrement, elle a constaté qu'il n'était toujours pas revenu, enfin, à ce moment-là, elle s'est écroulée.

Elle est allongée dans son lit, à la veille du premier jour de collège d'Eliza, elle porte sa robe artichaut et serre un oreiller dans ses bras, le corps traversé de spasmes de sanglots d'une violence qui la submerge quand elle prend enfin conscience de ce qu'elle a perdu.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

À l'écran apparaît un reportage du journal télévisé de la BBC tourné devant le cimetière de Kensal Rise, au nord-ouest de Londres.

L'envoyé spécial s'exprime solennellement, d'une voix respectueuse.

— Aujourd'hui ont lieu les obsèques de Nathan Summer, l'époux de la créatrice de podcasts Alix Summer, au crématorium de Kensal Green, dans le nord de la capitale. Des dizaines de proches du disparu ont passé ces portes ce matin pour venir soutenir la famille et faire leurs adieux à un homme qui, semble-t-il, était très apprécié. Malheureusement, un mois après la découverte de son corps dans les bas-fonds du lac Windermere, la police n'est toujours pas parvenue à rattraper la femme suspectée de lui avoir administré une dose léthale de barbituriques après l'avoir enlevé. Josie Fair, quarante-cinq ans, a été aperçue pour la dernière fois le jeudi 25 juillet dans le village d'Ambleside, où elle a donné son chien à deux inconnus avant de disparaître. Elle est également activement recherchée pour son implication dans le meurtre de son mari, Walter Fair, soixante-douze ans, dans celui de Brooke Ripley, seize ans, et pour tentative de meurtre sur sa propre fille, Erin Fair, vingt-trois ans. Depuis sa disparition, la police a reçu plusieurs signalements de témoins pensant l'avoir repérée dans le nord de la France, à Marrakech, à Belfast ou encore dans les Hébrides, mais pour le moment, aucune piste crédible n'a permis de la retrouver.

À l'écran, Alix Summer et ses deux jeunes enfants quittent

le cimetière.

Alix porte une robe verte, une veste noire et des lunettes de soleil sombres.

Des amis du défunt s'approchent d'elle pour lui présenter leurs condoléances.

— Quoi qu'il en soit, aujourd'hui Alix Summer peut commencer son deuil en faisant ses adieux à son mari. Depuis Kensal Green, c'était Matt Salter, BBC.

Le plan change et Alix Summer apparaît.

Elle est assise dans son studio d'enregistrement. Elle porte un débardeur jaune. Ses cheveux blonds sont attachés en arrière, dégagés de son visage.

Un bandeau apparaît.

Alix Summer, janvier 2022

Elle parle à un journaliste hors champ.

— Pendant des mois et des mois, je n'ai pas pu revenir ici. Le studio était tellement… saturé de sa présence. Celle de Josie. Alors je l'ai laissé de côté. Je me suis concentrée sur les enfants, sur ma fille qui commençait le collège sans père, sur mon fils dévasté pour essayer de lui faire voir que, moi aussi, je pouvais jouer avec lui. Vous voyez ? Et puis, quelques mois plus tard, la pandémie a commencé, bien sûr, la vie de chacun a été bouleversée et tout le monde a changé sa façon de vivre. Adopter des chiens. Faire son propre pain. Écrire des romans. Et cetera. C'est à ce moment-là que j'ai compris que tout dépendait de moi, maintenant. Absolument tout. Il n'y avait pas d'assurance vie, plus de revenus. Quand Nathan a disparu, il y avait quelques milliers de livres sur notre compte, mais ça n'allait pas durer bien longtemps. Il fallait que je travaille, mais comment peut-on trouver un travail au beau milieu d'une pandémie mondiale quand on est une mère seule qui doit faire l'école à deux enfants à la maison ? J'étais terrifiée. J'ai commencé à me préparer à vendre la maison, à réduire nos frais. Jusqu'à ce qu'un soir, pendant le premier confinement, je voie ce renard, dans le jardin, assis devant la porte de mon studio, qui me regardait. C'était comme s'il me lançait un défi du regard. Comme s'il me disait : « Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? » Et : « Est-ce que tu vas continuer à t'apitoyer sur ton sort ou est-ce que tu vas te reprendre en main et tirer quelque chose de toutes ces atrocités ? » Car, croyez-moi, c'était vraiment atroce. Mais je savais que, si je pouvais le supporter, j'avais sous la main le matériel pour raconter une

histoire absolument incroyable. Le lendemain matin, je me suis fait un café très fort, j'ai pris une grande inspiration, j'ai ouvert la porte de mon studio et je me suis dit : « Allez, Alix, tout est là, tout ce dont tu as besoin pour produire ce podcast. » Des heures et des heures d'enregistrement avec Josie, Roxy et Pat. J'avais accès à tout ce que le cirque médiatique avait produit depuis. J'avais enregistré mes appels depuis la disparition de Nathan, donc j'avais aussi toutes mes conversations téléphoniques avec les agents Albright et Bryant. C'était bien assez pour créer quelque chose d'inoubliable, d'absolument exceptionnel. J'ai contacté Andrea Muse, qui est spécialisée dans les podcasts de *true crime*, et je lui ai demandé si elle voulait bien m'aider pour la production et le montage. Mes podcasts précédents étaient des entretiens simples, tous enregistrés en une session, qu'il fallait seulement polir, couper légèrement avant de les diffuser. Ça, ça allait être complètement différent. Cela impliquait des compétences techniques que je n'avais pas. Et ce jour-là, épaulée par Andrea, j'ai commencé. Au bout de quelques semaines, nous avions le premier épisode, et nous l'avons diffusé à la fin du mois de mai. Ensuite, c'est devenu un phénomène, comme vous le savez. C'était énorme. Après la diffusion du premier épisode, des gens se sont mis à me contacter directement pour que je les interviewe. La mère de Brooke Ripley. Helen, l'amie d'enfance de Josie. L'un des fils de Walter au Canada. Chaque semaine qui passait, le podcast devenait de plus en plus complexe, avec de nombreuses couches différentes, et c'était captivant. Et puis, durant l'été 2020, presque un an après la mort de Nathan, j'ai reçu un message de Katelyn. Vous vous souvenez d'elle ? Katelyn Rand. Les restrictions sanitaires n'étaient plus aussi strictes, et j'allais pouvoir la rencontrer. Nous sommes convenues de nous voir à Queen's Park, juste à côté de chez moi. C'était un mercredi après-midi. J'étais absolument terrifiée.

Mercredi 15 juillet 2020

Alix remonte ses lunettes de soleil dans ses cheveux en voyant Katelyn au loin. Son cœur bat à tout rompre. Elle est si nerveuse et impatiente qu'elle en a la nausée.

Le visage de Katelyn s'ouvre en un large sourire désarmant, elle accélère et s'approche d'Alix comme pour la prendre dans ses bras avant de se rappeler que ce n'est plus permis, alors elles restent à deux mètres l'une de l'autre. Katelyn prend la parole la première.

— Qu'est-ce que vous êtes belle. Enfin, je vous ai vue à la télé, bien sûr. Mais vous êtes encore plus belle en vrai.

— Vous êtes très belle aussi, répond Alix sans la chaleur que Katelyn avait ajouté à son compliment.

Pourtant, la jeune femme est spectaculaire. Sa peau est lisse, éclatante, et ses boucles blondes douces sont retenues par un chignon. Elle a des fossettes et un tout petit écart entre ses dents très blanches, de grandes jambes, et elle porte un jean moulant et un gilet court qui colle à une poitrine qui doit bien faire trois bonnets de plus que celle d'Alix.

Katelyn écarte d'un revers de la main le compliment, avec sincérité, et Alix ressent une sympathie involontaire pour cet être qui a pourtant joué un rôle si crucial dans la mort de son mari. Pendant que Katelyn bavarde, elle prépare son portable et son micro pour enregistrer leur conversation.

— Je n'en revenais pas quand vous avez sorti le podcast. Et quel succès ! Personnellement, je n'en écoute jamais, je sais à peine ce que c'est. Mais celui-ci, waouh, enfin, c'était inévitable, j'imagine. Ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve au cœur d'une affaire criminelle. Et d'ailleurs, Alix, je vous préviens d'emblée, je n'ai aucun filtre. Je parle avant même de comprendre ce que je suis en train de dire, vous voyez ? Et parfois, ça me donne un côté méchant, insensible. Mais je vous jure que je ne suis pas comme ça. Pas du tout. Et je voudrais surtout que vous sachiez, Alix, à quel point je suis désolée, terriblement désolée de ce qui est arrivé. Et du rôle que j'ai joué dans ce drame. Parfois, je n'arrive pas à dormir, quand j'y pense. Je voudrais tellement revenir en arrière et ne jamais entrer dans cette retoucherie.

— Vous avez rencontré Josie à la retoucherie ?

— Ouais. Enfin, je la connaissais d'avant. Dans ma cité elle était assez connue, la fille qui s'était barrée avec le copain de sa mère, vous savez. Mais je ne l'avais plus vue depuis des années. Je vous en prie,

s'il vous plaît, croyez-moi quand je vous dis que je pensais faire quelque chose de bien. Je croyais que j'allais aider une autre femme. De la façon dont elle me l'a présenté, vous étiez coincée dans un mariage avec ce type qui ne savait pas la garder dans son froc, vous voyez ? Et elle allait vous aider à vous en sortir. Moi aussi, je voulais vous aider. Et forcément, l'argent m'a convaincue. 1 000 livres, on ne peut pas cracher dessus, hein. Mais ce que je me disais surtout, c'était : « On va montrer à cette fille à quel genre de mec elle est mariée. Prouvons-le-lui, et elle pourra s'en libérer. » Et bien sûr, je me suis rendu compte que votre mari n'était pas ce genre de type du tout. *Pas du tout*. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il vous aimait ! Il ne m'a jamais regardée comme ça. Il ne s'intéressait pas à moi pour ça. Mais il était tellement bourré, je pense qu'il me voyait comme une copine de soirée, vous savez ? Il voulait quelqu'un pour boire avec lui, c'est tout. Et pendant tout ce temps, c'était « Alix ceci, Alix cela ». Il m'a montré des photos de vous sur son portable.

En entendant ça, Alix lève les yeux vers Katelyn.

— Son portable. Oui. Je me suis toujours demandé pourquoi il ne m'avait pas appelée, pourquoi il ne m'avait pas écrit, pourquoi il ne m'avait pas répondu, quand il était avec vous.

— Il avait trop bu, Alix. Je ne sais pas si je peux parvenir à vous expliquer l'état de déchéance ultime dans lequel il était, putain. Désolée pour les gros mots. Vous pourrez couper ça ? Désolée. Il voyait double, littéralement. Donc je lui ai pris son portable. Je lui ai dit que je vous avais écrit pour que vous veniez le chercher. Mais en réalité, pendant tout ce temps, je savais que c'était Josie qui allait venir. Je lui ai menti, Alix, et je suis *tellement désolée*. Vraiment. Il était si gentil. Si bon. Et je lui ai menti. Je lui ai fait croire qu'il était en sécurité. Que vous veniez le chercher. Que je m'occupais de lui. Et pendant ce temps…

Katelyn secoue tristement la tête.

Alix sent une bile amère remonter jusqu'au fond de sa gorge en écoutant les mots de Katelyn. Elle a envie de lui faire du mal. De lui crier au visage.

— Vous pouvez me détester, reprend Katelyn, comme si elle pouvait lire dans ses pensées. Je voudrais que vous me détestiez, sincèrement. Je ne suis pas venue ici pour faire amie-amie ou pour obtenir votre pardon. Je suis là pour votre podcast. Pour aider à ce que ça devienne le podcast le plus important de tous les temps, à ce que vous deveniez une star, que vous vous envoliez vers les étoiles. Parce que c'est ce que je croyais que je faisais ce soir-là, le soir où j'ai menti à votre si beau mari et où j'ai détruit votre vie. Je pensais que je vous aidais à voler de vos propres ailes.

Elle fait doucement claquer sa langue comme pour commenter sa

propre inconséquence et secoue à nouveau la tête.

— Sachez, Alix Summer, que votre mari vous adorait, adorait ses enfants, adorait sa vie. Vous aviez un mari qui ne voulait personne d'autre que vous.

Alix hoche la tête et retient ses larmes.

— Bien, reprend-elle en souriant difficilement. Et si on reprenait depuis le début ? Depuis le jour où vous avez vu Josie à la retoucherie ?

Et l'entretien commence.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Alix Summer apparaît dans son studio d'enregistrement, retire son casque, éteint le moniteur, se lève et sort en refermant la porte derrière elle.

En son absence, la caméra s'attarde sur tous les détails de la pièce et un bandeau apparaît.

Le dernier épisode du podcast d'Alix a été diffusé en août 2020, un an jour pour jour après l'enterrement de Nathan. Voici les dernières paroles d'Alix à ses auditeurs

La voix d'Alix résonne tandis que la caméra continue à explorer son studio.

— Et tout cela nous mène à aujourd'hui. Ici, à la fin du mois d'août, en pleine pandémie mondiale. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, pas plus que ce qu'il nous réserve. Ce que je sais, c'est que demain je vais chercher notre nouveau chiot chez un éleveur dans le Hampshire. C'est un petit berger australien avec les yeux vairons, une chienne que nous allons appeler Matilda. J'espère qu'elle apportera à notre famille de la joie pendant que nous apprenons à vivre avec l'absence, le deuil, les questionnements, la douleur. Et, plus tôt dans la journée, j'ai reçu un message très intrigant d'un producteur américain qui s'intéresse à l'adaptation de ce podcast en documentaire, alors sachez que bientôt, vous serez peut-être en train de regarder *Bonsoir* ! *Je suis votre jumelle d'anniversaire* ! depuis le confort de votre canapé. Il y a deux jours, Roxy m'a annoncé qu'elles avaient trouvé un appartement, avec Erin, que sa sœur emménageait ce week-end et qu'elle emportait tout son univers et ses jeux vidéo. Il y a

donc plusieurs raisons de se réjouir, au moment où ce podcast touche à sa fin. Mais, et c'est terriblement frustrant pour moi, en tant que journaliste, et pour vous, mes auditeurs et auditrices, il n'y a pas de véritable conclusion, ce qui est souvent le cas dans les podcasts criminels, pas de carton où est écrit « FIN », car, bien sûr, au moment où je vous parle, Josie Fair est encore là, quelque part. Elle a eu beau clamer qu'elle faisait tout cela pour devenir libre, la réalité c'est qu'il n'existe plus de liberté pour Josie Fair. Aucune. Elle est enfermée dans la prison qu'elle s'est elle-même construite, une prison où elle devra toujours jeter un regard par-dessus son épaule, courir, se faire toute petite, se cacher. Et franchement, je m'en réjouis. Bien entendu, je nourris le rêve secret de recevoir un appel de l'agent Albright juste avant de couper mon micro pour la dernière fois, qui m'annoncerait qu'ils l'ont trouvée, qu'ils vont l'interroger, qu'il y aura un procès, qu'elle sera emprisonnée, qu'elle paiera pour ses crimes. Et quels crimes. Quels crimes choquants, inimaginables, insupportables. Une jeune adolescente brillante qui avait la rage de vivre et la vie devant elle, son corps battu à mort laissé à pourrir dans un garage sale et humide sans raison. Sans aucune raison. Son mari, un retraité qui, même s'il n'était pas un bon mari et si, selon certains témoignages, il n'était pas un homme bien, était un bon père pour ses enfants, battu à mort pendant qu'il faisait une crise cardiaque, abandonné dans une baignoire. La tentative de meurtre sur sa propre fille, son enfant si vulnérable. Pourquoi ? Voler son argent ? L'empêcher de vivre sa vie ? De réaliser ses rêves ? Mon Dieu… Et enfin, le meurtre abominable, insensé, ridicule de mon propre mari. Nathan Summer. Mon homme. Mon amour. Mon partenaire aux cheveux de feu. Le père de mes enfants. Un ami cher. Un collègue adoré. Un… Mince. Une bonne personne, voilà. Nous avions des problèmes, oui. Des difficultés. Et, oui, dans les semaines avant que Josie ne l'enlève, j'avais pensé à une vie sans lui. Sincèrement. J'avais imaginé à quoi cela pourrait ressembler si je me retrouvais seule, si je n'avais pas à vivre ces horribles nuits interminables où il ne rentrait pas, où je restais au lit dans le noir, incapable de dormir, le ventre noué, les angoisses décuplées, à me demander s'il n'était pas mort, s'il n'était pas en train de coucher avec une inconnue, et pourquoi il ne voulait pas me revenir. Et peut-être qu'un jour je serais arrivée au bout de ce raisonnement, peut-être qu'un jour j'aurais décidé de poursuivre ma vie sans lui. Mais Josie m'a ôté ce choix. Elle nous a volé tous les autres chemins que nous aurions pu emprunter. Et,

pire que cela, elle a retiré un père exemplaire à ses deux enfants. Quelles que soient ses raisons, ses psychoses, ses traumatismes d'enfance, sa maladie mentale, ses difficultés, ses problèmes, quelles que soient les raisons qu'elle puisse avancer pour expliquer ses actes, je maintiens que, quoi qu'elle dise, elle a agi de cette façon parce que c'est une psychopathe. C'est tout. Josie Fair, si vous m'écoutez, là où vous vous trouvez, sachez ceci. Votre combat n'est que le vôtre. Ne prétendez pas défendre les intérêts d'autrui. Ne prétendez pas être une victime. Ne prétendez pas être quoi que ce soit d'autre que ce que vous êtes vraiment. Une putain de grosse psychopathe. Je m'appelle Alix Summer. Vous avez écouté *Bonsoir* ! *Je suis votre jumelle d'anniversaire* ! Merci pour tout. Au revoir.

On entend le cliquetis d'un enregistrement qui se termine.

L'écran fond au noir puis le générique défile.

La série prend fin.

Mercredi 28 octobre

Au mois d'octobre de la même année, juste avant que le second confinement ne commence, l'agent Albright téléphone à Alix.

— Nous sommes en train de clore l'un des volets principaux de l'enquête, nous nous séparons d'une partie des pièces prélevées et j'ai quelques objets pour vous. Les petites choses que Josie avait subtilisées chez vous l'année dernière, j'ai pensé que vous voudriez les récupérer ? Je peux les déposer dans l'après-midi.

L'agent Albright arrive quelques minutes après 16 heures, quand les enfants sont tous les deux rentrés de l'école et que la petite chienne est surexcitée, laissant échapper des gouttes d'urine en tournant sur elle-même dès que quelqu'un sonne à la porte.

— Excusez-moi, Alix. Je vois que vous êtes très occupée. Je n'en ai pas pour longtemps. J'en profite pour vous dire que j'ai écouté votre podcast, en totalité, et que j'ai trouvé ça incroyable. Vraiment. Vous savez, pour un enquêteur, il est rare de pouvoir se plonger comme ça dans la tête du criminel qu'on recherche. Et sa voix… Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule. C'était comme lire un livre, franchement, je n'arrivais plus à m'arrêter. Et votre dernière phrase ! Ah, j'ai explosé de rire ! Bien sûr, ça a suscité beaucoup de nouveaux signalements. En général, c'est n'importe quoi et une vraie perte de temps, poursuit-elle en levant les yeux au ciel, mais de temps en temps, ça vaut le coup. Quelqu'un pense l'avoir vue à Northampton la semaine dernière. On étudie la question. Bref, on vous tiendra au courant de tous les développements, comme d'habitude. Et on croise les doigts. Bientôt. Franchement, combien de temps peut-elle tenir avec 10 000 livres ? Il va bien falloir qu'elle refasse surface à un moment, et là, elle va commencer à laisser des traces. Ce n'est qu'une question de temps. En tout cas, voilà vos affaires. Nous avons rendu le reste à la mère de Brooke, mais il n'y avait que deux objets qui appartenaient à sa fille. La fleur et le chouchou. Elle n'avait jamais vu la coque de téléphone avant. Roxy et Erin non plus. Donc oui, ça, c'est un mystère. Un de plus.

Elle lui sourit chaleureusement et prend congé. Alix se précipite dans la cuisine pour désinfecter et nettoyer les petits accidents de Matilda, puis elle s'installe à la table à manger, posant la pochette en kraft devant elle. Il lui faut une minute pour trouver le courage de l'ouvrir. Elle sort les objets un à un et les aligne devant elle. Elle a absolument conscience de l'endroit où ils ont été, de ce que cela veut dire, mais elle sait également que ce sont de petits morceaux

importants de sa vie que Josie lui a dérobés, et finalement le besoin de les replacer dans leur environnement naturel est plus fort que le dégoût qu'elle ressent en pensant à leur dernière demeure. Alix se lève rapidement et parcourt la maison, reposant chaque objet à sa place, l'un après l'autre. Elle retrouve le petit espace où était autrefois accroché le dessin d'Eliza sur le tableau en liège et le remet exactement au même endroit, sentant une satisfaction puissante au moment où la punaise s'enfonce dans son trou. Elle dispose le reçu entre les pages du numéro de *Livingetc*, marche jusqu'à la porte d'entrée et le place au milieu de la pile de sa poubelle pour le recyclage. Elle attrape la capsule Nespresso et la dépose dans le vase dans son studio d'enregistrement, range la cuillère dans le lave-vaisselle et le savon dans les toilettes sous l'escalier. Elle s'apprête à remettre les photos d'identité de Leon dans le tiroir en désordre où elles vivaient autrefois, mais elle change d'avis. Il a l'air si petit, si mal à l'aise et gêné. Mais c'est lui à un moment de sa vie où il n'avait pas encore connu la souffrance, la perte et le deuil, et elle veut célébrer cela, alors elle trouve une autre punaise et les accroche au tableau de liège avant de les toucher doucement du bout des doigts. Enfin, il reste le bracelet. Le délicat bracelet doré que Nathan lui avait offert pour son anniversaire, et, en le regardant, elle entend l'écho de sa propre voix appelant le mari qu'elle a perdu : *« Nathan ! Tu as vu mon bracelet ? Celui que tu m'as offert pour mon anniversaire ? »* puis elle remonte dans sa mémoire pour revivre le moment où Nathan le lui avait offert un an plus tôt, où il l'avait précautionneusement accroché à son poignet, qui était posé sur cette table, ici, à cet endroit même. Elle retourne sa main et appelle son fils, son garçon aux cheveux de feu.

— Leon, mon chat ! Tu peux venir m'aider ?

Il apparaît dans l'embrasure de la porte, clignant de ses yeux pâles.

— Oui ?

— Tu peux m'aider à fermer ce bracelet ?

Il pose son iPad sur la table à manger et s'approche d'elle. Il sent le petit garçon, la maison, le shampoing, l'amour. Elle l'entend respirer doucement par le nez tandis qu'il se tient à côté d'elle, concentré pour passer la chaîne dans le fermoir, ratant une fois ou deux avant d'annoncer :

— Voilà. C'est bon.

Il s'apprête à repartir, mais elle le rattrape par l'épaule et passe ses bras autour de sa petite taille.

— On est bien, non ? lui demande-t-elle. Tous les trois ? Ça va aller, non ?

Leon hoche la tête, et pose son menton contre sa joue.

— Oui. Ça va aller.

Bonsoir ! Je suis votre jumelle d'anniversaire !
UNE SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

Dans une reconstitution, un facteur fait glisser quelques lettres dans la boîte aux lettres d'une maison victorienne.

Une actrice interprétant Alix Summer va chercher le courrier et le rapporte dans la cuisine, où elle ouvre une enveloppe.

Un bandeau apparaît.

Le 2 novembre 2020, deux mois après la diffusion du dernier épisode du podcast, Alix Summer reçoit une lettre par la poste

À l'écran, Alix Summer apparaît, installée dans son studio. Elle s'apprête à lire une lettre à haute voix.

« Alix,

Il m'a fallu longtemps pour trouver quoi vous dire, et comment vous le dire. J'ai écouté votre podcast cet été. "Une grosse psychopathe ?" Vraiment ? J'ai été attaquée toute ma vie, Alix. Toute ma vie. Et maintenant, vous vous y mettez aussi.

Quand je vous ai rencontrée, j'ai cru que vous étiez spéciale. Que le destin nous avait réunies. Enfin quelqu'un qui me comprendrait, qui me soutiendrait, qui entendrait à quel point ma vie avait été rude. Je vous ai donné ma vérité, Alix. Et qu'est-ce que vous en avez fait ? Un "fait divers" de mauvais goût, alors qu'il n'y a rien de divers là-dedans. Absolument rien. Quant à Erin et à ses mensonges, je vous avais prévenue. Elle allait évidemment mentir. Avec Roxy, elles ont toujours voulu me faire porter le chapeau, alors que depuis le début, c'étaient elles. Et le fait que vous soyez tombée dans le panneau me fait douter de vous. Vous m'avez tellement déçue. Tellement.

Je ne vous ai pas dérobé Nathan volontairement, je vous l'ai déjà dit. Je me suis expliquée, c'était un accident. Je lui donnais la bonne dose, mais ça ne marchait plus, et il faisait tellement de bruit que j'ai dû augmenter un peu. Comment aurais-je pu savoir que ça allait le tuer ? Pourtant, vous continuez à m'en vouloir, à faire comme si je l'avais fait délibérément, comme si j'avais un problème, alors que ce n'est pas le cas. C'est le monde qui a un problème. Vous le savez aussi bien que moi.

Le destin nous a mises sur le chemin l'une de l'autre par deux fois, Alix. Le jour de notre naissance et le jour de notre quarante-cinquième anniversaire. Peut-être qu'il trouvera le moyen de nous réunir à nouveau et, à ce moment-là, nous pourrons reprendre ce que nous avons commencé. Je l'espère sincèrement.

S'il vous plaît, embrassez vos adorables enfants pour moi, surtout Leon. Je l'ai toujours beaucoup aimé. Si tendre, si délicat. Prenez bien soin de lui.

Josie »

Alix plie la lettre en deux et la pose sur son bureau.
Elle regarde le journaliste et secoue la tête d'un air dépité.
Un bandeau apparaît.

À l'heure de la diffusion de ce programme,
c'est la dernière fois qu'Alix Summer
a eu des nouvelles de Josie Fair.

Seize mois plus tard

Mars 2022

Josie ajuste le masque qui recouvre son nez et sa bouche et fait tomber quelques mèches de ses cheveux teints en blond devant ses yeux quand les deux jeunes femmes qui viennent de monter dans le bus vide s'installent devant elle.

Par la vitre, elle fixe résolument les rues sombres de la petite ville du centre de l'Angleterre où elle vit désormais, détournant le regard de celui des gens qu'elle croise, comme toujours.

Les femmes devant elle bavardent, un flux ininterrompu de paroles qui embue la conscience de Josie comme un épais brouillard de charabia, jusqu'à ce que l'une d'elles pousse un petit cri.

— Oh, et t'as vu le nouveau truc sur Netflix ? Les jumelles d'anniversaire, là ?

— Oh, là, là, oui, j'ai tout regardé d'un coup. Sérieusement, c'est quoi ce délire ?

— Ouais ! Grave ! C'était comme… Cette femme ! Putain, mais elle est super flippante.

— Tellement. Ce qu'elle a fait à ses filles. Et enlever le mari de l'autre. J'étais genre… mais on est où, quoi !

— Mais t'as pensé quoi de ses gamines, franchement ? Roxy et Erin. Tu crois qu'elles disent la vérité ?

— Comment ça ?

— Bah, genre, elles m'ont paru un peu chelou. Et ce que cette Josie raconte dans sa lettre à Alix à la fin. Je me demande si les filles et la mère sont pas de mèche.

— Oh, la vache, j'avais pas pensé à ça. Mais toute cette affaire, c'est bizarre de toute façon. Franchement, je me suis dit qu'il n'y avait pas que Josie qui mentait, si tu vois ce que je veux dire. À mon avis, l'histoire est plus complexe que ça. En tout cas c'était vraiment un truc de malade. Dur de croire que des gens comme elle existent, genre, parmi nous.

Les deux jeunes femmes se taisent un moment et, quand leur arrêt approche, elles se préparent à descendre.

Josie les observe, le souffle court et brûlant sous son masque, son cœur battant violemment dans sa cage thoracique. L'une d'elles se retourne et Josie pivote rapidement la tête vers la vitre. Quand elle regarde à nouveau dans le bus, les femmes sont parties et elle est seule.

Ses doigts trouvent le bourdon doré qui pend à son cou et le font courir d'avant en arrière sur la chaîne. Elle sent le battement doux de

son cœur pendant que ses pensées tournoient, bouillonnent, et qu'elle essaie d'ordonner ce qui vit dans sa tête, les instantanés de sa vie, les erreurs commises, les mensonges racontés, sa réinvention de sa propre existence commencée en tant que fœtus ignoré dans le ventre d'une mère qui n'en voulait pas, mise au monde pour ressentir chaque once des regrets maternels, une vie destinée à se terminer ainsi, en cachette, dans la solitude, sous un masque. Josie se souvient des choses qu'elle a faites, enfant, adulte, celles qu'elle n'a pas racontées à Alix, celles qu'elle *a* racontées à Alix alors qu'elle ne les avait pas faites. Tout ce magma lui fait penser à un sac de nœuds infernal et écœurant de vérités et de mensonges qu'elle ne parviendra jamais à défaire, que personne ne pourra jamais défaire, mais dont pourtant quelque chose se détache. Une vérité, en tout cas elle espère que c'est la vérité, parce qu'elle la définit fondamentalement : le soir où elle est rentrée à la maison et a trouvé Roxy agenouillée à côté du corps vêtu de blanc de Brooke Ripley, des larmes dévalant ses joues, sanglotant : « Je ne voulais pas faire ça, Maman. Je ne voulais pas. » Et Erin, dans l'encadrement de la porte, fixant le corps des yeux, se balançant d'avant en arrière, la main plaquée sur la bouche. Roxy demandant : « Qu'est-ce qu'on va faire ? *Qu'est-ce qu'on va faire* ? », et l'appel à Walter qui était à Newcastle, qui les a guidées doucement, précisément, dans ce qu'elles ont ensuite entrepris : les bâches en plastique dans le placard, la fenêtre de la salle de bains qui donnait sur les garages, la clé, dans le tiroir, avec le numéro « 6 » inscrit sur l'étiquette.

Elle pense aux jours qui ont suivi, à cette clé qui semblait lui brûler la main, qu'elle regardait, fixait, qu'elle tournait et retournait, en attendant qu'on sonne à la porte, que quelque chose se passe, voulant aller se dénoncer à la police, voulant que tout disparaisse, se termine, et quelques jours plus tard, la fugue de Roxy, ses mots débordant de haine : *« Si tu parles, je dirai que c'était toi. Je te mettrai tout sur le dos. »*

Elle se rappelle la dispute avec Walter après le dîner chez les Summer. Elle avait sorti la clé du tiroir et lui avait annoncé qu'elle allait tout raconter à Alix, maintenant, qu'elle allait parler au monde entier de l'horrible secret enfermé dans le coffre de la vieille Morris Minor de son père, dans le garage derrière leur maison. Elle revoit sa main agripper sa poitrine, la surprise qui s'est peinte sur son visage, elle se souvient de l'avoir fixé alors qu'il s'écroulait sur le sol, de l'avoir regardé tandis que les couleurs quittaient sa peau, son poing serré contre son cœur. Elle essaie de se remémorer ce qu'il s'est passé par la suite, mais, quand ses souvenirs se forment, elle ne sait pas dire s'ils sont véritables ou s'il s'agit de rêves, d'hallucinations. Erin était là, elle en est certaine, et elle la frappait, encore et encore. Puis les souvenirs pâlissent jusqu'à se dissoudre dans un grand blanc.

Elle continue à regarder par la fenêtre du bus et, pendant un court moment, Josie est sûre, *tellement* sûre que, oui ! c'est bien ce qui est arrivé, et qu'elle n'a peut-être pas été une bonne mère, mais qu'au moins elle aura été une mère véritable, elle a fait ce que n'importe quelle mère aurait fait pour protéger sa fille, pour qu'elle soit en sécurité, pour la sauver d'elle-même et des conséquences de sa colère, comme elle l'a toujours fait et continuera de le faire maintenant, demain, à jamais, quoi qu'il en coûte. Elle n'a rien fait de mal, pas vraiment, non. Tout ce qu'elle a fait, à sa façon, c'est s'occuper des gens qu'elle aime, essayer d'aider les autres et d'être quelqu'un de bien.

Elle est absolument sûre que c'est la vérité.

Absolument.

Remerciements

Mais quel accouchement improbable pour ce roman ! Je l'ai commencé en mars 2022 et terminé en septembre de la même année. Vous pourriez penser qu'après vingt et un livres, on acquiert une certaine expertise dans l'art d'écrire, d'inventer, et de coucher notre imaginaire sur le papier, mais, comme les enfants, chaque roman est différent, et tout ce que vous aviez appris en écrivant les précédents disparaît quand vous vous confrontez à un nouvel univers. C'est ce qu'il s'est passé avec celui-ci. Je n'aurais jamais cru pouvoir écrire si vite ! Je m'inquiétais de ne pas recourir aux mêmes procédés que d'habitude, une narration avec deux temporalités et des flash-backs. « Où sont mes points de vue adolescents ? » ne cessais-je de me demander. « Où est mon personnage masculin ? » « Qu'est-ce que c'est que ce livre ? Et pourquoi diable l'écris-je si rapidement ? »
Avant tout, je voudrais sincèrement remercier Will Brooker qui, même s'il n'a pas écrit de livre sur moi en train d'écrire un livre cette année, était disposé à étudier mon nouveau projet en cours de route et qui, aux alentours de trente mille mots, quand je ne savais plus où j'en étais, que j'avais peur, m'a écrit : « Je ne comprends rien à ce qu'il se passe, mais c'est p***** de bien. » C'est ce commentaire qui m'a permis d'écrire les soixante mille suivants. Merci, Will.
Je voudrais aussi remercier ma sœur Sacha pour une discussion dans sa cuisine en février qui a commencé par : « Il y a un vieil homme assis à une fenêtre avec un ordinateur portable, et il y a quelqu'un d'autre dans une chambre du même appartement, derrière une porte fermée, mais je ne sais pas encore qui c'est. » Elle m'a répondu : « Et si c'était une ado accro aux jeux vidéo ? » Ce qui a donné immédiatement vie à toute l'intrigue dans ma tête. Les plus petites choses peuvent avoir le plus grand impact.
Comme toujours, je remercie mon éditrice Selina Walker, qui s'est démenée pour ce livre. Je ne sais pas combien de fois elle l'a lu, mais c'est énorme. Merci à toute l'équipe de Century au Royaume-Uni qui travaille si dur pour moi, en particulier Najma (meilleure attachée de presse de l'année, rien de moins !), Claire Bush et Sarah Ridley pour toutes les ficelles tirées dans l'ombre pour faire de ce roman un succès. Merci à Claire Simmonds qui travaille tant pour mes ventes. Merci à Jonny Geller, mon agent chez Curtis Brown, qui garde toujours le bon cap et me permet de rester assise à mon bureau sans m'inquiéter de quoi que ce soit d'autre, et merci au reste de l'équipe, Viola, Ciara, Kate et Nadia. Et Deborah Schneider, mon agente aux États-Unis, je te

dis merci pour chaque minute de tout ce que tu as fait pour moi tout au long de ces années. Tu es exceptionnelle et je te suis à jamais reconnaissante.
Je remercie également l'excellente équipe de Simon & Schuster aux États-Unis : Lindsay Sagnette, mon extraordinaire éditrice, et Ariele Fredman, mon attachée de presse, qui n'a pas encore gagné de trophée mais le devrait car elle le mérite, merci de travailler tant, sans jamais vous lasser, pour mes livres, et de m'aider à rencontrer des lecteurs incroyables et loyaux de l'autre côté de l'océan. Merci à Jade, Dayna, Karlyn, Camila et Libby. Vous êtes exceptionnelles.
Et je me dois également de remercier comme d'habitude ceux qui facilitent la vie des livres : les bibliothécaires, les librairies, les blogueurs, les instagrameurs, les enseignants. Je vous dois tant. Et vous, bien sûr, chers lecteurs, je vous remercie d'avoir choisi mes livres, de les partager, d'en parler, et de me faire croire que je fais quelque chose d'important.
Enfin, je remercie tous ceux qui composent mon quotidien, cette vie qui fait germer les histoires que vous lisez, les personnes qui me donnent le temps, l'espace et l'inspiration pour écrire : mes amis, ma famille, mes voisins, mes copains écrivains et, surtout, les inconnus aux fenêtres, sur les plages ou dans la rue qui créent en moi une étincelle qui donne naissance à des mondes dont ils ne sauront jamais qu'on a fait un livre.
Merci !